

Marcel Jousse

[1886-1961]

(1969)

L'ANTHROPOLOGIE DU GESTE

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: mabergeron@videotron.ca

[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
courriels : marcelle_bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

Marcel JOUSSE

L'anthropologie du geste.

Paris : Les Éditions Resma, 1969, 395 pp.

Le directeur pédagogique de l'Institut européen de mimopédagogie, M. Yves Beauperin, nous a donné sa permission, le 25 juin 2003, de diffuser cette œuvre dans Les Classiques des sciences sociales.

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

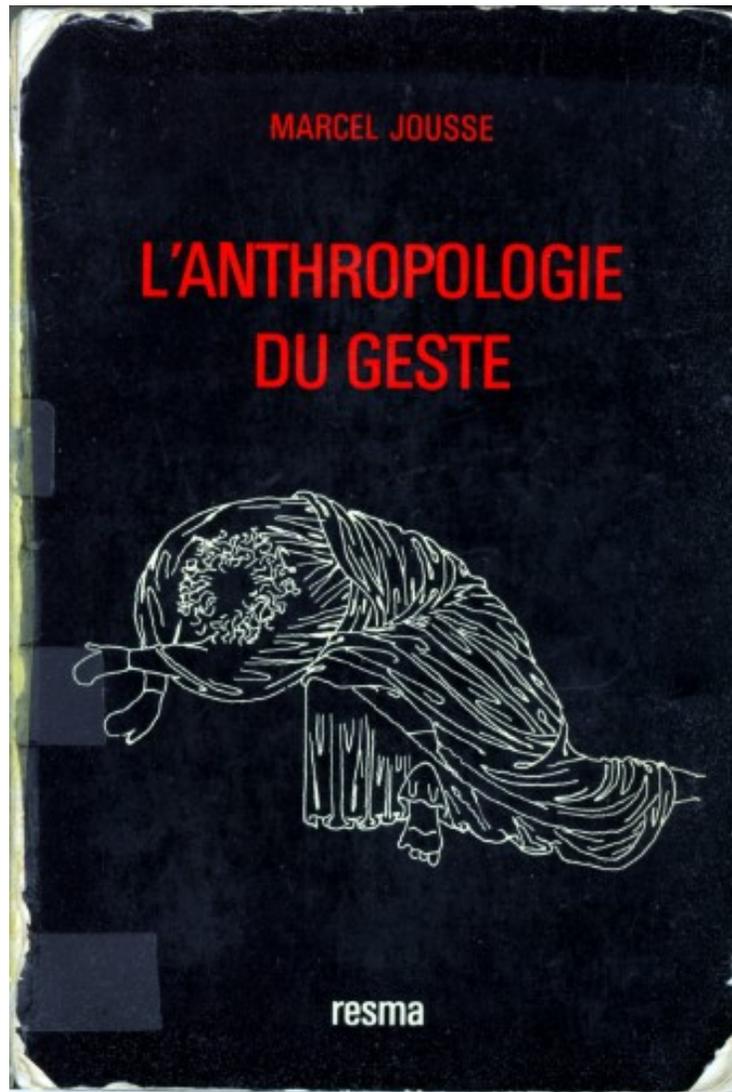
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition complétée dimanche de Pâques le 24 avril 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Marcel Jousse
(1969)



Paris : Les Éditions Resma, 1969, 395 pp.

DU MÊME AUTEUR

1. Études de Psychologie linguistique ; *Le Style oral, rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*. Archives de philosophie, vol. II, cahier 4, Beauchesne, Paris, 1924. (Extrait tiré à part, Beauchesne, 1925.)
2. Études sur la Psychologie du Geste : *Les Rabbis d'Israël. Les Récitatifs rythmiques parallèles. Genre de la Maxime*. Paris, Spes, 1930.
3. *Les Lois psycho-physiologiques du Style oral vivant et leur utilisation philologique*. Revue « L'Ethnographie », n° 23, 1931.
4. *Les Outils gestuels de la Mémoire dans le Milieu ethnique palestinien : Le Formulisme araméen des Récits évangéliques*. « L'Ethnographie », n° 30, 1935. Geuthner, Paris.
5. *Du Mimisme à la Musique chez l'Enfant*. Paris, Geuthner, 1935.
6. *Mimisme humain et Psychologie de la Lecture*. Paris, Geuthner, 1935.
7. *Mimisme humain et Style manuel*. Paris, Geuthner, 1936.
8. *Le Mimisme humain et l'Anthropologie du Langage*. « Revue anthropologique », n° 7-8, 1936. Geuthner, Paris.
9. *Le Bilatéralisme humain et l'Anthropologie du Langage*. « Revue anthropologique », n° 4-8, 1940. Geuthner, Paris.
10. *Judâhen, Judéen, Judaïste dans le Milieu ethnique palestinien*. « L'Ethnographie », n° 38, 1946. Geuthner, Paris.
11. *Père, Fils et Paraclet dans le Milieu ethnique palestinien*. « L'Ethnographie », n° 39, 1941 - paru en 1948. Geuthner, Paris.
12. Les Formules targoûmiques du « Pater » dans le Milieu ethnique palestinien. « L'Ethnographie », n° 39, 1944 - paru en 1949. Geuthner, Paris.
13. *La Manducation de la Leçon dans le Milieu ethnique palestinien*, Paris, Geuthner, 1950.
14. *Rythmo-mélodisme et Rythmo-typographisme pour le Style oral palestinien*. Paris, Geuthner, 1952.

Quatrième de couverture

« Nous sommes actuellement à la soudure de deux civilisations. Nous nous trouvons devant des forces jaillissantes que nous voyons surgir de partout. » Marcel Jousse écarte d'emblée les scléroses conceptuelles et les académismes habitués qui traduisent autant de résistances au changement et au jaillissement normal de la vie. Il découvre l'homme vivant, face à l'univers et inséré en lui, en le saisissant dans les modes les plus élémentaires et fondamentaux de son expression. Dans ces pages qui sont une cure de réalisme, l'auteur fait réapparaître, dans sa fraîcheur et sa spontanéité, l'homme véritable. L'homme vit pense et s'exprime. Par son corps, c'est l'univers entier qu'il s'assimile et la vie même de l'esprit qu'il joue et mime. "Une question se pose : faut-il se rajeunir avec de la vieillesse ? Ne serait-il préférable de prendre la véritable jeunesse en sachant faire jaillir la source primordiale qui n'est jamais tarie ?"

Le coup de génie, pour l'Homme, ce fut de prendre
claire conscience du Mimème, spontanément
failli en ses muscles modelés. Ce Mimème n'est,
en effet, que la réverbération du geste caracté-
ristique ^{ou transitoire} de l'Objet dans le composé humain.
Nous disons bien : "dans le composé humain",
dans cette vivante et mystérieuse synthèse
que nous pouvons voir jouer globalement,
mais dont nous ne saurions dissocier
l'élément qui serait esprit pur et l'élément
qui serait corps pur.

De notre point de vue, qui est rigoureusement
anthropologique et nullement métaphysique,
nous n'avons donc le droit que de parler
de "composé humain". Nous manions et
enregistrons un complexe qui est à la fois
esprit et matière, qui est complètement
spiritualisé et, si j'ose dire, quasi complètement
matérialisé, en ce sens qu'il ne pourra
s'exprimer à lui-même et aux autres,
que par l'intermédiaire des Mimèmes
gestuels.

[p. 383]

Table des matières

La Table des Matières du présent ouvrage : **L'Anthropologie du Geste** s'intègre dans le Plan de Synthèse prévu par Marcel Jousse. Cet ouvrage est complet par lui-même. Il correspond au Livre 1^{er} de la Première partie.

Il nous a paru indispensable de présenter, sans le dissocier, l'ensemble de ce Plan et d'y joindre quelques éclaircissements sous forme de notes ou de commentaires, afin de souligner l'unité de l'œuvre de Marcel Jousse dont une grande partie se trouve encore dans les sténotypies de ses cours.

[p. 384]

[Avant-propos](#)

[Introduction](#)

Plan de Synthèse

Première partie

ÉLABORATION INTRA-ETHNIQUE D'UNE TRADITION DE STYLE ORAL

Qui dit « Tradition » dit, par le fait même, transmission d'éléments vivants préalablement reçus et séculairement élaborés à l'intérieur d'un milieu ethnique. La Tradition, en soi, est chose vivante puisqu'elle s'élabore à même la vie.

Livre premier

LA CRISTALLISATION VIVANTE DES PERLES-LEÇONS

La Tradition se transmet en « Perles-Leçons », c'est-à-dire en formulations gestuelles ou orales, porteuses de vérité concrète et guides pour l'action.

[Chapitre premier](#)

LE RYTHMISME

L'univers est un complexe d'énergie « pelotonnée » où tout interagit. Mais, en soi, qu'est-ce que cette énergie ? L'homme n'en peut connaître que ce qu'il reçoit par ses gestes récepteurs.

I. LE RYTHMO-MIMISME

Inséré dans le jeu des interactions triphasées (agent-agissant-agi), l'Anthropos mimeur reçoit, enregistre et rejoue sous des modes divers (gestes expressifs globaux ou oraux).

1. Le Triphasisme cosmologique inconscient

- a) L'Interaction triphasée de l'énergie cosmologique
- b) L'Interaction imbriquée
- c) L'Interaction inconsciente

2. Le Triphasisme anthropologique mimismo-cinétique

- a) L'Anthropologie du Mimisme triphasé
- b) Le Triphasisme et le Rejeu global
- c) Le Triphasisme mimoplastique et mimographique

3. Le Triphasisme anthropologique mimismo-phonétique

- a) Le Mimisme oral triphasé
- b) Le Mimismo-phonétisme et notre actuel Langage
- c) L'Oralisme inséparable du Globalisme

II. LE RYTHMO-ÉNERGÉTISME

La vie étant mouvement, est constamment rythmée par des tensions et des détente énergétiques successives qui, au stade du langage oral, explosent surtout au niveau de l'appareil laryngo-buccal.

1. Le Rythmo-phasisme

- a) Le Rythmo-phasisme logicisant
- b) Le Rythmo-phasisme globalisant
- c) Le Rythmo-phasisme successivant

2. Le Rythmo-explosisme

- a) Le Rythmo-explosisme qui est Intensité
- b) Le Rythmo-explosisme qui se fait Durée
- c) Le Rythmo-explosisme du français

3. Le Rythmo-vocalisme

- a) Le Rythmo-vocalisme de timbre
- b) Le Rythmo-vocalisme de hauteur
- c) Les signes typographiques des Rythmes

III. LE RYTHMO-MELODISME

Des éléments rythmo-mélodiques, porteurs de signification et adjuvants pour la mémoire, se jouent dans la gorge (la nâfshâ araméenne) du récitateur.

1. La Nâfshâ-gorge concrétisante

- a) Le Rythmo-mélodisme intellectuel du Langage
- b) Le Rythmo-mélodisme affectif du Langage
- c) Le Rythmo-mélodisme mnémonique du Langage

2. La Nâfshâ-gorge algébrosante

- a) De la Musique avant toute chose
- b) La Musique algébrosante
- c) L'Algébrose tue-mémoire

3. La Nâfshâ-gorge ressuscitante

- a) La redécouverte du Sémantico-mélodisme
- b) Paysannisme et Sémantico-mélodisme
- c) Sémantico-mélodisme et Style oral évangelique

Chapitre II

LE BILATÉRALISME

I. LE BILATÉRALISME CRÉATEUR

L'homme est à deux battants. Il va donc balancer et distribuer son expression suivant la structure bilatérale de son corps.

1. Le Triple Bilatéralisme

- a) Le Haut et le Bas
- b) La Droite et la Gauche
- c) L'Avant, l'Arrière et l'Équilibre

2. Bilatéralisme et Partage

- a) Le Cosmos Bilatéralisé
- b) Les Mimodrames explicatifs bilatéralisés
- c) Les Objets bilatéralisés

3. Bilatéralisme et Portage

- a) Le Portage global
- b) Le Portage oral
- c) pour l'Apprenage

II. LE BILATÉRALISME RÉCITATEUR

La grande loi rythmique de l'oscillation que nous rencontrons dans la plupart des actions humaines, se retrouve dans le « Style oral » du Récitateur et doit être utilisée en pédagogie.

1. Parallélisme et Style oral

- a) La Mnémo-stylistique d'Israël
- b) La Mnémo-stylistique du Style oral survivant
- c) La Mnémo-stylistique de nos Proverbes paysans

2. Parallélisme et Style classique

- a) Le Style des Gréco-latins
- b) Le Style de nos Classiques
- c) Le Style de nos Modernes

3. Parallélisme et Style pédagogique

- a) Le Geste de l'enfant
- b) Les Textes pour enfants
- c) Les Formules scientifiques

III. LE BILATÉRALISME RÉGULATEUR

L'homme étant essentiellement un « mimeur » ne peut se passer de modèles, de guides, de Régulateurs, pour ordonner et orienter ses gestes. Ainsi l'archétype de l'humanité qu'est l'Enseigneur Iéshoua de Nazareth a rythmé sa « Régulation » par des balancements traditionnels.

1. Le Joug

- a) Le Joug matériel
- b) Le Joug récitationnel
- c) Le Joug iéshouaïen

2. Le Fardeau

- a) Le Fardeau matériel
- b) Le Fardeau récitationnel
- c) Le Fardeau iéshouaïen

3. La Berceuse

- a) Le bercement matériel équilibreur
- b) Le bercement maternel formateur
- c) Le bercement éternel libérateur

Chapitre III

LE FORMULISME

Les Formules targoûmiques du Pater

INTRODUCTION

La force « cristallisante » du Formulisme sera utilisée par Rabbi Iéshoua et sublimée dans une Perle-Leçon araméenne vivante : le PATER.

I. LES FORMULES TRADITIONNELLES

Avec Jésus, ce n'est pas la stagnation. Il s'appuie sur le traditionnel mais pour donner du nouveau.

1. Les Formules targoûmiques

- a) Formules araméennes
- b) Formules populaires
- c) Formules orales

2. Les Formules torâhiques

- a) Formules hébraïques
- b) Formules savantes
- c) Formules scriptionnées

3. Les Formules mimodramatiques

- a) Les Racines
- b) Les Mimèmes
- c) Le Concrétisme

II. LES DONNÉES FORMULAIRES

Le réel le plus concret joue dans l'enseignement de Iéshoua. La vie quotidienne est élevée au rang de la plus pratique et de la plus sublime pédagogie.

1. Données sur le Temps

- a) La Durée
- b) Le Commencement des jours
- c) La Fin des Jours

2. Données sur l'Espace

- a) Les Hauteurs
- b) La Basseur
- c) La Sous-basseur

3. Données sur les Choses

- a) Les Oiseaux du Ciel
- b) Les Bêtes de la terre
- c) Les Poissons de la mer

III. LES DÉCOUVERTES FORMULAIRES

En agencant des formules anciennes d'une façon neuve, Iéshoua fait une Perle-Leçon aux reflets et aux irradiations jusque-là inconnues.

1. La Recherche formulaire

- a) Le Nouveau
- b) L'Ancien
- c) La juxtaposition

2. La Méthode formulaire

- a) Le Schématisme
- b) Le Polysémantisme
- c) Le Particularisme

3. Le Résultat formulaire

- a) Les Dominos vivants des Formules targoûrniques
- b) Le « Jeu iéshouaïen » des Dominos targoûrniques
- c) Les Formules targoûrniques du PATER

CONCLUSION : Ancien Testament targoûrnique et Christianisme araméen

INDEX ALPHABÉTIQUE

1. Vocabulaire technique de Marcel Jousse pour l'exposé de son Anthropologie du Geste
2. Termes hébreux ou araméens avec leur traduction relative (les transcriptions sont celles que Jousse a choisies)

[p. 391]

Ici s'arrête le Livre 1^{er} :

LA CRISTALLISATION VIVANTE DES PERLES-LEÇONS

La Synthèse de Marcel Jousse comportait deux autres livres

Livre II : L'ENFILAGE VIVANT DES PERLES-LEÇONS

Livre III : L'UTILISATION VIVANTE DES PERLES-LEÇONS

On en trouvera le plan ci-après.

[p. 392]

Livre II

L'ENFILAGE VIVANT DES PERLES-LEÇONS(en *Séder-Séfer* ou Collier-compteur)

Les « perles » isolées que sont les leçons, ne sont pas des perles éparpillées à l'aventure mais elles sont agencées de façon à pouvoir former des ensembles ou « colliers » de récitation. De là, les systèmes de comptage, les mécanismes d'accrochage ou d'appel tels que mots agrafes, rimes vocaliques, formules de jonction ou de transition, parallélisme des formules ou des récitatifs, etc.

C'est grâce à ces enchaînements que les Récitations vont pouvoir se garder ou se retrouver dans l'ordre voulu par le compositeur. Ces mécanismes d'accrochage permettent de « sérier » sans troubler le système de mémorisation et l'ordre de la récitation. Tout est classé et ordonné. Le Collier-compteur est une mise en ordre.

Si les Rabbis scolastiques recouraient à ces procédés de « comptage » et d'« ordrage », à combien plus forte raison en feront usage les Récitateurs galiléens, appreneurs de Iéshoua, pour pouvoir dénombrer et classer les principaux Faits et Dits de la vie de leur Rabbi.

« Tout ce que les Appreneurs avaient vu, tout ce qu'ils avaient entendu, tout ce qu'ils avaient reçu, tout ce qu'ils avaient appris, il fallait l'organiser pour le garder en leur mémoire intégralement. « Suivant en cela la règle de la pédagogie des maîtres en Israël :

« *Tout Appreneur doit répéter dans les termes de son Rabbi* ».

Kêphâ (Pierre), l'intendant fidèle, va faire valoir le trésor de son Maître. Le rôle de Kêphâ est primordial lui, le répéteur exact, choisi par Jésus, pour être à jamais le chef des autres Enseigneurs-Récitateurs.

Fais mes agneaux Pais mes brebis ».

« Kêphâ est et demeurera la pierre fondamentale sur laquelle tous les autres co-appreneurs de Iéshoua — et même Shâoùl (Paul) qui viendra plus tard — prendront appui ». (Marcel JOUSSE, cours du 14-2-57 et dans ses dernières dictées. Cf. également G. BARON, p. 278 et suiv.)

Chapitre premier

LES ENFILADES

Chapitre II

LES MOTS-AGRAFES

Chapitre III

LES SYMETRIES

[p. 393]

Livre III

L'UTILISATION VIVANTE DES PERLES-LEÇONS

L'enchaînement des « Perles-Leçons » en Séder-Séfer ou « Collier-compteur » est fait pour rester vivant et donc possiblement adaptable. De là, les transpositions ou les abréviations de telle ou telle Perle-Leçon dans une récitation, ou bien sa suppression momentanée, ou encore l'utilisation de formules équivalentes qui peuvent soit renforcer, soit intensifier ou adoucir le relief, l'« orient » d'une perle-leçon.

Les éléments récitationnels sont toujours les mêmes, mais les combinaisons peuvent être différentes et adaptées aux enseignés suivant les temps, les lieux, les besoins momentanés, étant donné que l'ordre initial des Perles dans le « Collier-compteur » reste fixé dans la mémoire vivante des enseignants.

« La Mémoire humaine n'est pas machinisme brutal, inconscient et inadapté ». (cf., p. 166).

Chapitre premier

L'ADAPTATION

Chapitre II

LA TRANSPOSITION

Chapitre III

LA VARIATION

Ainsi se termine la première partie de
la Synthèse de Marcel Jousse :

L'ÉLABORATION EXTRA-ETHNIQUE

D'UNE TRADITION DE STYLE ORAL

L'achèvement, nous le voyons se poursuivre dans le plan ci-après qui pourrait être développé également en trois livres de trois chapitres.

[p. 395]

Livre premier : **LE METOURGUEMAN**

Chapitre premier :

LE BILINGUISME

Chapitre II :

LA MÉMOIRE

Chapitre III :

LA PERSONNALITÉ

Livre II : **LE DÉCALQUISME**

Chapitre premier :

LE DÉCALQUISME ORAL

Chapitre II :

LE DÉCALQUISME TRADITIONNEL

Chapitre III :

LE DÉCALQUISME CATÉCHISTIQUE

Livre III : **LA MISE PAR ÉCRIT**

Chapitre premier :

LA MISE PAR ÉCRIT AIDE-MÉMOIRE

Chapitre II :

LA MISE PAR ÉCRIT AVEC ABRÉVIATION

Chapitre III :

**LA MISE PAR ÉCRIT
DEVENANT LIVRE DE LECTURE**

[p. 7]

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Cet ouvrage, tiré en grande partie des cours de Marcel Jousse, fut rassemblé par ses soins dès 1955. La maladie qui devait le terrasser en 1957 et l'emporter cinq ans plus tard l'empêcha d'achever ce travail. Nous le donnons tel quel afin de ne pas trahir sa pensée.

Le chapitre du Formulisme n'avait pas encore été rédigé par Jousse, mais son mémoire sur « Les Formules targoûmiques du Pater » en tient lieu. Sur le plan de la verbalisation en milieu ethnique palestinien, ce texte illustre la loi anthropologique du Formulisme.

À l'inverse de son « Style oral »¹, composé presque exclusivement de citations, ces pages ne comportent pas de références et leur lecture en est simplifiée. Mais la terminologie jousienne, plus précise et plus complète que dans ses premiers travaux, peut surprendre au début le lecteur. Cette terminologie est cependant d'une indiscutable clarté sémantique et la page de présentation précédant chacun des grands chapitres suffira, sans nul doute, à rendre ces termes familiers au lecteur (qui pourra en outre se reporter à l'index alphabétique proposé à la fin de l'ouvrage).

Les principaux néologismes jousiens seront, lors de leur premier emploi dans cet ouvrage, transcrits entre guillemets.

Ce vocabulaire nouveau, qui mord sur les choses, est en réalité une nécessité puisque l'Anthropologie du Geste est une science nouvelle, avec ses faits, ses lois, sa méthode. Il ne s'agit pas de « linguistique », ni d'« ethnologie », ni d'« exégèse », ni de « critique littéraire » en tant que telles. Les recherches jousiennes débordent chacune de ces disciplines : elles les unissent en profondeur, au niveau des mécanismes anthropologiques de base qui jouent sous les phénomènes spécifiquement humains.

Tous les sujets abordés par Jousse, et en particulier les faits du milieu ethnique palestinien, ne sont ici étudiés que pour illustrer les trois grandes lois du Rythmimisme, du Bilatéralisme et du Formulisme, lois permanentes et universelles qui, à travers les millénaires et les réalités ethniques particulières, régissent les développements des langues, des mentalités, des civilisations, des cultures. Les différentes branches des sciences humaines : pédagogie, psychologie, psychiatrie, science du langage, catéchèse, liturgie, sont directement intéressées par

¹ Cf. Avant-propos, p. 12.

l'Anthropologie du Geste et seront appelées à se renouveler plus ou moins à la lumière de ses découvertes.

Et si l'étude du fondateur de notre civilisation occidentale, Rabbi Iéshoua de Nazareth et l'étude de sa pédagogie sont pour lui un domaine privilégié, Jousse n'en reste pas moins, délibérément, un anthropologiste expérimental, attaché à la recherche de l'Homme. Cette perspective est celle de toute son œuvre.

[p. 9]

avant-propos

« Explorer l'inconscient, travailler dans le sous-sol de l'esprit avec des méthodes spécialement appropriées, telle est la tâche principale de la psychologie dans le siècle qui s'ouvre. Je ne doute pas que de belles découvertes ne l'y attendent, aussi importantes peut-être que l'ont été, dans les siècles précédents, celles des sciences physiques et naturelles. »

Henri BERGSON ¹.

I. ORIENTATION DES RECHERCHES DE JOUSSE

« Comment l'Homme, placé au sein des perpétuelles actions de l'Univers, réagit-il à ces actions et en conserve-t-il le souvenir ? »

Tel est le grand problème qui, dès sa jeunesse, a hanté Marcel Jousse et qui est, ainsi posé en termes objectifs, le problème de la Connaissance et donc celui de la Mémoire. Tous ses travaux tendent à trouver une réponse à cette question par la recherche toujours plus approfondie des lois anthropologiques qui, sous tous les cieux, depuis que l'homme est homme, commandent les innombrables formes de l'expression humaine.

Le chercheur Son orientation

Marcel Jousse avait été préparé à cette entreprise gigantesque et qui peut paraître *a priori* téméraire, par une enfance paysanne, en plein contact avec le réel élémentaire, objectif et concret ². Cette enfance paysanne a été capitale dans l'œuvre de Jousse et toujours il y revenait pour expliquer l'origine de ses découvertes. Puis ce fut le collège où il aborda le problème du langage par l'étude des langues classiques : latin-grec, hébreu-araméen. Mais une étude grammaticale de textes écrits ne pouvait lui suffire. Il lui fallait les posséder jusque dans leurs racines gestuelles et les sentir se

¹ Conférence à l'Institut général psychologique, 28 mars 1901. *L'Énergie spirituelle*. Alcan 1920.

² Pour tout ce qui a trait à la genèse de la pensée de M. Jousse, cf. l'ouvrage de Gabrielle BARON, *Marcel Jousse, Introduction à sa vie et à son œuvre*. Casterman, Paris, 1965. (Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société des Gens de Lettres de France.)

rythmer, dans sa bouche récitante et tout son corps mimeur, comme une expression vivante. C'est ainsi que, dès le collège, il sentit s'élaborer en lui ce qu'il appellera « les lois du Style oral » qui sont très différentes de celles du Style écrit.

De ces lois du Style oral, il descendit jusqu'aux lois fondamentales qui commandent toute l'expression humaine. Primordialement, c'est l'homme tout entier qui est le vivant porteur de sa science et de sa tradition. Jousse s'en explique ainsi lui-même en 1912, lors de sa première rencontre avec le R.P. de Boynes¹, rencontre qui décida de son entrée dans la Compagnie de Jésus :

« Je porte en moi un gros travail sur l'Anthropologie de l'expression humaine depuis le « concrétisme », jusqu'à l'« algébrisme ». Je me destinai à faire de l'astronomie. L'astronomie m'a amené à poser le problème de l'algèbre : comment est-on arrivé à ne plus penser qu'à coups d'X, Y, Z ? Alors, je suis descendu de mécanisme en mécanisme et je suis arrivé au langage de gestes qui est à l'origine de l'expression humaine et donc de toutes les liturgies et qui m'a fait comprendre l'expression mimodramatique des prophètes et des peuples demeurés spontanés. Voilà le grand système de recherches que je poursuis. »

Devenu prêtre et jésuite, ses multiples observations en plein réel vivant le conduisirent, après la guerre 1914-1918 qu'il fit comme officier d'artillerie, et deux années d'études parmi les tribus amérindiennes des États-Unis, vers les chaires des autorités scientifiques de l'époque, afin de contrôler et d'enrichir ses expériences. Il devint, à Paris, en [p. 11] 1922, l'élève de Pierre Janet, de Georges Dumas, d'Henri Delacroix, de Jean-Pierre Rousselot, d'Antoine Meillet, de Marcel Mauss, etc.

« Ce qui est frappant chez Jousse, dira Frédéric Lefèvre, alors critique aux *Nouvelles Littéraires* et auteur d'un ouvrage sur Marcel Jousse, c'est la souple maîtrise avec laquelle il joue à travers tant de techniques qui, jusqu'ici, ne s'étaient rencontrées que réparties entre plusieurs spécialistes.

« Physiologie, neurologie, rythmologie, phonétique expérimentale, linguistique, psychologie, ethnologie, etc., toutes ces sciences vont venir, avec leurs méthodes respectives et leurs outillages plus ou moins perfectionnés, apporter à l'exigeant observateur, des faits rigoureusement dépouillés de toute équation personnelle². »

La difficulté majeure pour saisir les faits purement anthropologiques, les analyser, les confronter, réside dans l'interpénétration constante de l'anthropologique et de l'ethnique. Sous l'ethnique diversifiée jouent nécessairement les lois anthropologiques. Mais comment arriver à distinguer, dans le comportement humain,

¹ Assistant du R.P. Général des Jésuites.

² Frédéric LEFÈVRE, *Marcel Jousse : Une nouvelle psychologie du Langage*, Cahiers d'Occident, Paris, 1926, pp. 1 à 116.

ce qui est ethnique, donc particulier à un milieu, de ce qui est anthropologique, donc permanent et universel ?

D'où la nécessité méthodologique d'observer, par priorité, l'Anthropos là où il se manifeste avec toute la spontanéité possible. C'est pourquoi, dans cet immense « Laboratoire » humain, Jousse a choisi, sans négliger les autres, trois laboratoires privilégiés où il pouvait rechercher et vérifier les mécanismes spécifiques de l'Homme dans leur complexe et vivante unité.

C'est d'abord, innombrable et universel, le *laboratoire du foyer maternel* où Jousse peut observer le petit Anthropos dont toutes les « fibres quêteuses » se tendent vers les choses à saisir et à « rejouer ». C'est aussi le laboratoire inépuisable *des peuples spontanés* où les lois anthropologiques s'épanouissent avec un minimum de contrainte et peuvent plus facilement être remarquées sous les variantes ethniques. C'est enfin le laboratoire tragique *des cliniques psychiatriques* où l'étude des démontages des gestes humains projette parfois de si vives lumières sur les lois profondes qui en commandent la marche normale.

Le
« *Style oral* »

Dans son premier ouvrage : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*¹, fruit de vingt années de recherches et qui lui fit atteindre aussitôt une large audience, Jousse aborde les problèmes de l'origine du langage et des diverses formulations ethniques. C'est à l'intérieur même des mécanismes psychophysologiques du mystérieux « Composé humain » qu'il essaie de saisir les lois de l'expression humaine. En effet, Jousse ne part pas des phénomènes linguistiques pour les réduire à nos catégories grammaticales, mais poussant plus profond que les langues ethniques, il pénètre dans la jaillissante spontanéité expressive de l'Anthropos. Il s'explique en présentant son livre :

« Les enregistrements du Laboratoire expérimental et les manifestations spontanées du Laboratoire ethnique, révèlent la loi rythmique qui propulse ces « complexes de gestes » que sont les êtres vivants. D'un bout du monde à l'autre, on voit l'homme « mimer » instinctivement toutes les actions ambiantes, et, *faber quia sapiens*, prolonger et stéréotyper volontairement ces gestes mimismologiques intuitifs en gestes expressifs concrets, subtils et innombrables. C'est avec ces gestes d'« actions agissant sur d'autres actions », c'est avec ces gestes interactionnels que l'Homme conserve en lui ses expériences et même les projette, en « mimogrammes » peints ou sculptés, dans ses premiers hiéroglyphes. Cependant, il utilise la transposition laryngo-buccale sonore, instinctive et de plus en plus prédominante, de ses intuitifs gestes corporels-manuels, autrement expressifs pourtant.

¹ Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbomoteurs*. Archives de Philosophie, vol. II, cahier 4, Beauchesne, Paris 1924. Cet ouvrage forme la table des matières de ce qui devait fournir la matière de son enseignement de 1930 à 1957.

« Ces gestes propositionnels oraux se balancent automatiquement et parallèlement, par deux ou par trois, et forment ainsi l'unité mnémonique universellement retrouvée dans les proverbes ethniques qui, s'élaborant en une sorte de Style oral, servent de Schèmes rythmiques à toute la science concrète et religieuse de ces milieux spontanés, mais non point ignorants. La Mémoire, infatigablement exercée dès l'enfance, donne son plein et merveilleux rendement en se confondant d'elle-même aux lois rythmiquement mnémoniques de l'organisme humain. »

Ce qui avait frappé Frédéric Lefèvre et, parmi tant d'autres, Marcel Brion, Maurice Martin du Gard, les PP. Léonce de Grandmaison et [p. 13] Gaston Fessard ¹, c'est, dans ce livre étrange, mosaïque de citations, la multitude des faits jusque là erratiques, qui apparaissent « enchaînés par le dedans », et qui découvrent une pensée maîtresse d'elle-même :

« Dans son "Style oral", des faits enregistrés par des centaines d'observateurs qui n'avaient aucun souci de les insérer dans un ensemble, viennent s'emboîter dans l'immense synthèse concrète que Jousse nous révèle... ²),

C'est bien là un des traits particuliers de Marcel Jousse dont il avait d'ailleurs pleinement conscience : « je suis un être qui a besoin d'unifier. Je ne peux pas me disperser. Il me faut, à travers les faits multiples, trouver la loi. » (Sorbonne, 14-1-34.)

Sa méthode de travail

Nous ne sommes donc pas étonnés de voir chacun des programmes annuels des quelque mille cours qu'il professa, de 1932 à 1957, à l'amphithéâtre Turgot de la Sorbonne, à l'École des Hautes-Études (section des sciences religieuses), à l'École d'Anthropologie, à son Laboratoire de Rythmo-pédagogie, se terminer invariablement par cette formule :

« Les travaux anthropologiques de Marcel Jousse ont pour but de rechercher une liaison entre les disciplines pédagogiques, psychologiques, ethnologiques... »

Ce qu'il nous donne dans ces cours dont aucun de ceux qui les ont suivis, même occasionnellement, ne peut oublier la richesse vivante, c'est sa saisie originale du réel. On le sent lié aux forces de la vie « intelligée » qu'il approfondit dans ses interactions multiples. Avec lui, comme dans la vie, tout est dans tout. L'unité profonde de son

¹ Cf. G. BARON, pp. 83 à 93.

² Fr. LEFÈBRE, *ib.*

enseignement et de son œuvre se trouve dans son exigence de saisir la Vie dans ses mécanismes anthropologiques spécifiques.

De là ce mot bien simple, qui revient sans cesse dans ses cours et dont la prégnance n'est plus guère ressentie dans nos milieux d'érudition livresque et de technique, le mot « vivant ». Toujours il parle de rythmes vivants, de parole vivante, de pédagogie vivante, de transport vivant des traditions, etc. « Le respect de la vie et le respect de l'individu, voilà les deux pôles autour desquels gravite mon anthropologie. »

[p. 14]

(École d'Anth., 15-3-37.) On ne pourra qu'en être frappé dans cet ouvrage.

Il faut se tourner vers la réalité totale de l'Anthropos, qui ne saurait être réduit à ses composantes biologiques. Telle est l'attitude fondamentale de Jousse et le principe directeur de sa méthode d'investigation. Il se montre toujours comme n'ayant qu'un seul maître : le réel ; une seule loi : la fidélité à ce réel ; une seule crainte : celle de le déformer, sachant que la découverte ne peut être qu'au prix de cette dure ascèse. Aussi sa science ne se crée-t-elle pas en dépendance des livres, mais dans la dépendance des choses. Il enregistre des faits, encore des faits, « car le réel ne se propose pas à nous en fonction de nos systèmes tout faits ou de nos ignorances. Il est ce qu'il est. À nous d'être des enregistreurs purs en face de ce réel pur », nous répète toujours Jousse.

« S'il faut rester jalousement soi-même dans l'investigation du réel, il est également indispensable de savoir se faire aider par d'autres chercheurs demeurés aussi jalousement individuels dans leurs recherches. C'est d'ailleurs par cette multiplicité d'individualisations qu'on est ramené vers l'unité et l'objectivité de la découverte. En effet, ces observateurs, indépendants dans leur méthode d'observation, n'ont pu que se trouver en face d'un même aspect objectif du réel.

« Cette unanimité dans l'unité de la recherche objective est d'un tout autre ordre que l'accord verbal de tant de « perroquets » humains, répétant les mêmes lieux communs parce qu'ils les ont tous appris dans les mêmes livres...¹ »

Ce réel qu'il enregistre, qu'il « intussusceptionne² » dans sa prodigieuse mémoire, Marcel Jousse le laisse souplement : et logiquement s'organiser en lui, se contentant d'enrichir son expérience par des observations toujours nouvelles. Chez lui, découverte et méthode s'appuient et s'approfondissent au fur et à mesure qu'elles progressent. Aussi écrit-il peu et rarement. C'est qu'il craint, en écrivant trop tôt,

¹ Marcel Jousse. — École des Hautes-Études de la Sorbonne, cours du 8 avril 1940.

² « Intussusception » : mot de signification si pleine dont Jousse a fait un des mots essentiels de son vocabulaire pour désigner une des pierres d'angle de son édifice anthropologique, si robuste dans sa nouveauté : *suscipere* = amasser, cueillir, *intus* = d'un mouvement qui porte à l'intérieur de soi-même... » (Docteur Morlaàs, dans son étude *Connaissance et Mouvement*, 1965.)

[p. 15] de fixer ou de figer prématurément sa recherche. Il veut se garder disponible, ouvert, réceptif. Mais quand il écrit, pour prendre date, son style prend alors la densité du proverbe. Ses mémoires scientifiques sont, pourrait-on dire, la « cristallisation » algébrique des exemples qu'il donne dans ses cours, c'est la loi qui a été serrée sur la multiplicité des faits ¹

Les
découvertes
anthropologiques

a) Le Rythmo-
Mimisme

Son point de départ dans l'étude de l'Anthropos, c'est la loi spécifique du Mimisme humain. Le vieil Aristote n'avait-il pas noté déjà que l'homme est *le plus mimeur* de tous les animaux ² ? Marcel Jousse, sans cesse, analyse et approfondit cette caractéristique de l'homme. « La solution d'une infinité de problèmes secondaires, mais très graves, dépend de notre conception plus ou moins exacte de cette loi primordiale. »

Ce qui frappe, en effet, quand on observe l'être humain spontané, c'est sa tendance à imiter, plus exactement à « mimer » toutes les actions des êtres vivants, toutes les attitudes des êtres inanimés qui l'entourent. L'Anthropos, c'est le microcosme qui « réfléchit » en miroir et en écho, le macrocosme.

« Ses gestes sont énergétiques, en ce sens que propulsés par une explosion d'énergie nerveuse. Cette énergie nerveuse, déflasant à des intervalles biologiquement équivalents, les rend rythmiques. Et à cause du caractère spécifique de l'homme, ils sont mimismologiques ³ »

Du berceau à la tombe, l'Anthropos est sous la contrainte de cette loi fondamentale du Rythmo-Mimisme. Il *reçoit*, et cette réceptivité accumule en lui les « Mimèmes » des choses, c'est-à-dire le rejeu du geste infligé par l'objet. De ces Mimèmes, l'homme prend conscience et c'est cela la pensée. Tout ce qu'on appelle les opérations de l'esprit : mémoire, imagination, raisonnement, etc. ne sont que des rejeux de Mimèmes conscients ou inconscients, spontanés ou dirigés, exacts ou combinés, ou transposés et sublimés. Le rejeu est microscopique dans la pensée et le rêve. Il est macroscopique dans l'action. [p. 16] Mais le mécanisme anthropologique est toujours le même. Tout part d'intussusceptions. Les aphasies et les apraxies ne sont que des désimbrications dans le rejeu interactionnel des mimèmes.

¹ « Mes mémoires constituent mon œuvre écrite. Mais le volume primordial, inépuisable, il est en vous, dans la prise de conscience de votre être profond. » (École d'Anthropologie, 12-11-1951.)

² Cf. *Poétique*, IV, 2.

³ Marcel Jousse. — École d'Anthropologie, cours du 9-2-1938.

Ce Mimisme anthropologique joue selon un mécanisme de base qui constitue, sur ce point, la découverte centrale de Jousse : « Je n'ai pas découvert la loi de l'Inter-attraction universelle. Mais le premier, j'ai formulé la loi de *l'Inter-action universelle*. »

En effet, dans l'Univers, tout est action et ces actions agissent sur d'autres actions. Ces interactions innombrables s'enregistrent, dans le Composé humain qui les reçoit, sous forme de gestes élémentaires triphasés qui constituent une unité indéchirable. C'est toujours un Agent — agissant — un Agi.

Mais ces interactions innombrables sont *imbriquées*, car jamais, dans l'Univers, il n'y a de phénomènes séparés. Il s'agit toujours d'une imbrication d'Agents agissant des Agis à l'indéfini. La science ne peut être que la saisie de ces multiples interactions sans arriver jamais à les épuiser. Toute connaissance n'est que la prise de conscience de l'un ou l'autre de ces « gestes interactionnels » intussusceptionnés.

Les myriades d'interactions du Cosmos sont inconscientes. Elles ne deviennent conscientes que par une saisie de l'Anthropos qui les intellige. La conscience est le privilège unique de l'homme.

Ces interactions inconscientes, intussusceptionnées par toutes les fibres diversifiées de l'Anthropos et rejouées par lui — ou *globalement* par tout son être mimeur, ou *oralement* par une transposition et un amenuisement du mécanisme expressif — deviennent le « Geste propositionnel », élément de base de la pensée humaine. Mais dans ce sujet, ce verbe, ce complément que l'enfant analyse dans notre grammaire, vit et joue le mécanisme fondamental de l'Agent — agissant — l'Agi. D'où la loi énoncée par Jousse :

« L'Anthropos est un animal interactionnellement mimeur. »

b) *Le Bilatéralisme*

Nous devrions ajouter, à la suite de Jousse, « bilatéralement mimeur », car l'homme ne peut distribuer normalement ses « Mimèmes » qu'en fonction de sa structure bilatérale. C'est ce Bilatéralisme humain que nous verrons analysé au second chapitre de cet ouvrage et dont personne, avant Jousse, n'avait remarqué l'influence, non seulement sur le plan des gestes expressifs et des balancements corporels, sur le plan [p. 17] du parallélisme dans les compositions orales ou littéraires, mais dans les domaines les plus profonds et délicats de la réflexion humaine. Car l'homme pense avec tout son corps.

C'est en fonction de sa structure bilatérale que l'homme partage l'espace en avant et arrière, droite et gauche, haut et bas, l'homme au centre faisant le partage. Tel est le fondement de la Logique formelle et peut-être de la Mathématique¹. Cette tendance de l'homme, que nous retrouvons dans les règles sociales et religieuses, est susceptible d'éclairer nombre de problèmes psychiatriques, voire métaphysiques. Comme d'ailleurs le Formulisme.

c) *Le Formulisme*

Il s'agit là, en effet, d'une autre loi anthropologique fondamentale. L'homme ne pourrait pas vivre dans une spontanéité jaillissante perpétuelle. On peut dire que le Formulisme est la tendance biologique, mystérieuse mais irrésistible, à la stéréotypie des gestes de l'Anthropos. C'est cette tendance qui pousse l'expression humaine du « concrétisme » vers l'« algébrisme » et, la paresse aidant, vers l'« algébrose ». Mais c'est aussi par elle que se crée l'armature de la trame qui fait le lien entre les générations et qui constitue les mentalités et les cultures. À ce titre, le Formulisme est à la fois source de vie pour un peuple, lorsqu'il donne lieu à des formules vivantes, porteuses de réalités. Mais il peut être aussi cause de dessèchement et de stérilité dans la mesure où la stéréotypie aboutit à l'« algébrose » et à la « nécrose » des formules sociales, religieuses, liturgiques, artistiques, etc. Cette ambivalence est une des lois de la vie ; elle est constamment présente dans ce livre.

Homme
global
et justesse
gestuelle

Ce sont toutes ces lois vitalemment entrepénétrées qui jouent dans toute expression humaine et concourent à la création des diverses cultures et des langues ethniques qui différencient les groupes humains. Mais nous entrons là dans le domaine de l'ethnographie, alors que Jousse s'enfoncé toujours plus profondément dans la recherche des lois fondamentales de l'Anthropos et, sous l'ethnique diversifié, tente de saisir l'universel. Nous sommes là, en effet, dans une anthropologie [p. 18] vivante, « expérimentable », dynamique, qui prend l'homme global dans ses mécanismes

¹ Conférence de M. Henri Savonnet à la Société française de Cybernétique, le 29 avril 1967 dans *Interéducation*, n° 8, mars 1969 : *Les schémas opératoires du Calcul propositionnel*.

inconscients, aussi bien que dans ses mécanismes conscients, dirigés et même sublimés¹.

« Les gestes triphasés (agent — agissant — agi) forment un engrenage successif, et c'est cela la justesse des gestes. De là ce mot qu'on ne comprend plus : la *Justesse* des gestes, qu'on a algébrosé en *justice*. Avoir le respect de la justesse pour avoir l'exactitude et l'efficacité... Tous nos gestes doivent être justes pour qu'ils puissent être efficaces. »

« Cette justesse surveillée et cette efficacité prévenue vont se transposer dans ce qu'on appelle les Liturgies. Là, toutes les actions sont, pour ainsi dire, préformées par la grande « politesse » transcendante qui vient de la Tradition, de ce conformisme résultant d'un usage éprouvé et approuvé. Ainsi, nous n'avons pas le droit de dire la Messe n'importe comment. Nous n'avons pas le droit de bouleverser les parties de la Messe n'importe comment. De même qu'un ingénieur n'a pas le droit, s'il veut l'efficacité, de faire marcher une mécanique en dépit de ses rouages. Il faut que tous nos gestes soient porteurs d'un sens et que ce sens soit exact... Nous avons trop ignoré que la Liturgie est fondamentalement une pédagogie... Toute la pédagogie religieuse devrait être une pédagogie anthropologique...

« La religion, je l'inscrirais en facteur commun de tout². »

Applications ethniques

Actuellement encore, malgré de très remarquables exceptions, les sciences humaines, sous l'emprise de métaphysiques purement théoriques, se réfugient dans des constructions formalistes au lieu de s'attacher à l'étude objective des phénomènes anthropologiques qui sont à l'origine de la pensée. Peut-être, à ce point de vue, Jousse sera-t-il considéré, par les générations futures, comme le Claude Bernard de l'Anthropologie expérimentale ? Il nous montre bien, en effet, que les réalités anthropologiques — à condition d'être prises dans leur vivante complexité — peuvent faire l'objet d'une étude purement objective et progresser d'une façon indéfinie dans les voies qu'il a ouvertes.

L'effervescence que tout le monde s'accorde à constater de nos jours [p. 19] dans toutes les sciences de l'homme, rend d'une urgence manifeste une Anthropologie expérimentale fondée sur l'observation des faits anthropologiques tels qu'ils sont. Redisons-le après Jousse : le manque de contact avec le réel perd, non seulement les hommes et les civilisations, mais aussi la solidité des techniques scientifiques.

Dans le domaine si important et si pressant des sciences religieuses chrétiennes, dans le foisonnement parfois anarchique des recherches de toutes les Églises en matière de théologie, de catéchèse, de pastorale, de liturgie, sur la nature de l'autorité

¹ Cf. L.-J. DELPECH, *Un renouvellement des Sciences de l'Homme : l'Anthropologie du Geste de Marcel Jousse*. Sciences ecclésiastiques, Montréal, vol. XVIII, 3. Desclée de Brouwer, Bruges, 1966.

² Marcel Jousse : — École d'Anthropologie, cours du 18-12-1944, *Le Mimodrame explicatif*.

de Pierre ainsi que des rapports entre Écriture et Tradition, l'Anthropologie du Geste pourrait de toute évidence apporter de grands apaisements, en ce qu'elle montre les réalités anthropologiques et ethniques à partir desquelles ces questions *devraient* être posées.

Pour les problèmes alarmants que posent aux peuples du Tiers-Monde l'invasion des techniques occidentales, il est également de toute nécessité de pouvoir procurer à ces peuples des références anthropologiques solides qui permettent des choix susceptibles d'orienter leur propre évolution, sans perdre pour autant les richesses vivantes de leurs diverses civilisations ni tout bouleverser des grands rythmes naturels. Il importe, avant tout, sous prétexte de progrès, de ne pas sacrifier l'HOMME.

Et voilà pourquoi Marcel Jousse ne cesse d'attirer notre attention sur l'indispensable effort qui s'impose à notre milieu de style écrit, de formation trop exclusivement gréco-latine, pour devenir apte à comprendre les milieux traditionnels du passé et surtout ceux qui, heureusement, existent encore actuellement.

« C'est fausser les problèmes anthropologiques et ethniques et empêcher toute solution valable que de tout ramener au seul gréco-latinisme qui ne peut poser et résoudre que des problèmes gréco-latins...

« Les faits de la Mécanique humaine ne se réduisent pas à notre petite formation classique. En face du gréco-latinisme, nous montrons le Planétarisme. Nous avons, à travers le monde, que ce soit en Asie, en Afrique, dans les Amériques, de quoi enrichir tous nos gestes d'Anthropos, c'est-à-dire aider à la prise de conscience de ce qu'est fondamentalement l'Homme.

« Si notre vieux monde gréco-latin et livresque disparaît, ce sera sous le poids des lois anthropologiques qu'il n'a pas su admettre ni utiliser...

[p. 20] « C'est commettre une grave erreur que de vouloir tout réduire au seul gréco-latinisme qui représente une culture, un aspect de la pensée humaine assurément très riche... mais d'autres peuples aussi ont pensé... ¹ »

Nous verrons Jousse revenir inlassablement sur la nécessité d'élargir le champ de notre observation et de notre intelligente sympathie « à la mesure du monde ». Cette vivante compréhension, ou, selon le mot de Marcel Jousse, cette « confraternisation », aurait le singulier avantage de nous ouvrir à la richesse de leur expression gestuelle et de leurs langues concrètes qui leur permettent d'entrer de plain-pied dans le « concrétisme ² » et le « gestualisme » de la Bible, mais en même temps nous

¹ Marcel JOUSSE. — École d'Anthropologie, cours du 30-11-1942 et 19-5-47. C'est cette tendance — et cet excès — que Jousse appelle *gréco-latinisme*.

² « La Confraternisation : se prendre en conscience dans son ethnie profonde pour s'assouplir aux autres dans une transposition approximative. » (*id.*)

apporterait, à nous, de quoi rénover nos pédagogies et nos liturgies devenues exsangues à force d'intellectualisme desséchant et algébrosé.

2. LA SYNTHÈSE JOUSSIENNE

Il est évident qu'avec pareille méthode, lorsque Jousse voulut approfondir l'immense expérience humaine qui sous-tend les Civilisations, et en particulier notre Civilisation occidentale, il n'allait pas se contenter de suivre les maîtres de notre philosophie classique, mais descendant plus profond, dans ses propres gestes de paysan, il allait se trouver devant le problème crucial des fondements de notre Civilisation.

Civilisation gréco-latine ? Le gréco-latinisme n'est qu'un vernis qui recouvre une réalité autrement profonde. « Je sais maintenant qui je suis. Je n'ai plus à me poursuivre » disait Jousse. En lui, la vieille Gaule récitante rejoignait la Galilée enseignante. Son enracinement avait une profondeur insoupçonnée dont il a pris conscience de plus en plus.

[p. 21] Dès sa petite enfance, Marcel Jousse avait appris l'Évangile des lèvres de sa mère orpheline et quasi illettrée qui l'avait appris elle-même d'une grand-mère totalement illettrée. Pouvait-il exister pour lui, meilleure préparation à comprendre ce que peut être une Parole vivante qui se transporte traditionnellement de génération en génération ?

Dès lors, comment aurait-il pu, pour étudier scientifiquement Jésus, se livrer à un travail de pur philologue et se borner à scruter minutieusement les multiples variantes des manuscrits grecs ? Il appliquera à Jésus sa méthode anthropologique. Il le lui faut tout vivant et pensant et s'exprimant. Il prend donc les textes écrits, mais, dans ces « textes morts », il cherche les « gestes vivants » sous-jacents. Aussi replace-t-il l'homme Jésus dans son contexte historique, dans son milieu ethnique et linguistique araméen, dans sa pédagogie qui est celle des Rabbis d'Israël. C'était « toute une révolution, mais le bon sens même », comme le lui dit, en 1927, Pie XI, qui l'assurait que « d'ici cinquante ans, toute la tradition vivante de l'Église reposerait sur ses travaux ».

Dans sa perspective anthropologique et ethnique, Jousse a été particulièrement frappé dans la personne de Jésus par l'Enseigneur, modèle et régulateur des gestes humains, à tel point qu'il dira : « Le vrai christianisme domine tellement toute particularité ethnique qu'il semble jaillir du tréfonds même de l'anthropologie. » (Sorbonne, 3-3-54.)

Une raison plus impérieuse encore guidait Marcel Jousse : grâce à sa recherche rigoureuse des lois de l'*in* - formation et de l'*ex* - pression humaines, à sa connaissance approfondie de la littérature palestinienne et de la pédagogie pratiquée par ces maîtres incontestables que furent les Rabbis d'Israël, il était à même de saisir

l'Anthropos dans l'élaboration et le portage gestuel et oral de ses Traditions. Il en venait ainsi à prouver l'authenticité de la Parole vivante d'un Jésus araméen sous l'enveloppe grecque des Évangiles écrits.

Le lecteur trouvera en Appendice à cet ouvrage, le « plan de synthèse » de Marcel Jousse. Ce plan, qui pourra orienter bien des chercheurs, a l'avantage de nous montrer sa méthode de travail et l'ensemble des recherches anthropologiques et ethniques auxquelles il s'est astreint avant d'oser affronter les Paroles de celui qu'il appelait de son nom [p. 22] araméen : **Rabbi Iéshoua**. Partant de l'Anthropos face à un cosmos *in* - formateur, sa synthèse aboutissait à la « mise par écrit » de ce qui est la base même de notre civilisation : l'Annonce orale (Besôretâ) qui, au lieu d'être toujours parmi nous une Parole vivante, n'est plus qu'un livre : le Livre des Évangiles.

Plan de Synthèse

Le développement de cette Synthèse devait s'intituler : *La Mécanique humaine et la Tradition de Style oral galiléen* et comprendre deux parties essentielles :

I. L'ÉLABORATION INTRA-ETHNIQUE D'UNE TRADITION DE STYLE ORAL. C'est dans cette première partie que se situe le présent ouvrage où sont analysées les lois anthropologiques du *Rythmo-Mimisme*, du *Bilatéralisme* et du *Formulisme*, concourant, avec les forces ethniques, à la cristallisation de vivantes « perles-leçons », portées et transmises gestuellement et oralement. On touchait ainsi, avec Jésus et ses Appreneurs, aux « Origines chrétiennes » véritables : celles du Iéshouaïsme araméen ¹.

II. L'ÉMIGRATION EXTRA-ETHNIQUE D'UNE TRADITION DE STYLE ORAL, avant sa mise par écrit dans une autre langue que l'araméen original. Mise par écrit qui n'est *d'abord* qu'un simple aide-mémoire de leçons apprises et répétées par cœur, et qui devient, peu à peu, un livre de lecture. Nous sommes là dans l'expansion hellénistique du Iéshouaïsme local galiléen qu'on appellera, dans la suite, le Christianisme.

Synthèse et Méthode

Sans le vouloir peut-être, c'est lui-même que Jousse exprimait quand il disait :

« L'habitude d'observer et de rejouer la grande mimodramatique des choses, d'être en souplesse obédientielle aux interactions du réel *un* et *multiple*, prépare le chercheur aux grandes synthèses scientifiques.

¹ « C'est le *gréco-latinisme* et ses pseudo-problèmes qui tombent et s'effritent actuellement, mais le Iéshouaïsme est encore à son aurore... » (Dernières dictées, août 1956.)

« Le milieu social, sous prétexte de spécialisations, ne nous offre qu'un réel découpé en tranches : psychologie, ethnologie, linguistique, etc. Seule, l'habitude de jouer le réel en sa vivante complexité nous [p. 23] convainc qu'il n'y a qu'un seul réel qui n'est découpé, pour l'étude, que par notre faiblesse. Et celui qui aura l'habitude de la mimodramatique, reprendra toutes ces spécialisations découpées et les rejouera dans des synthèses...

« Synthèse, mais aussi recherche aiguë du détail, parce que quiconque a le sens de la synthèse sent bien qu'elle n'est qu'une imbrication de choses extraordinairement fines et précises. De là pourquoi on est stupéfait de voir que les plus grands synthétistes ont été, en même temps, les analystes les plus subtils.

« C'est une erreur de croire que le sens de la synthèse empêche le sens du détail précis, de l'analyse aiguë. Bien au contraire. Ce sont les fausses mécaniques synthétistes qui nous dérivent hors des conséquences normales.

« Le véritable observateur fait la synthèse d'abord, car il ne peut rien observer qui ne fasse partie d'un tout. Mais après, il revient vérifier et confirmer chacun des gestes dans le détail. Alors se fait la vérification ¹. »

On ne saurait porter jugement plus exact sur la méthode et l'œuvre de Marcel Jousse. Son plan général nous donne un aperçu de sa synthèse. Les pages qui suivent nous montrent comment il poussait son analyse.

Stimulation des Recherches

Mais précisément la richesse de cette vue d'ensemble peut heurter le lecteur :

« De par la complexité des disciplines scientifiques qu'elle utilise et fait converger vers le réel, de par son expression rigoureusement technique, la pensée de Marcel Jousse ne peut être abordée, pourrait-on dire, que par approximations successives. Chaque travailleur n'aura qu'à prolonger l'élan donné pour pénétrer, plus profondément encore, dans une pensée qui s'avère comme l'une des plus puissantes et des plus riches de notre temps ². »

Marcel Jousse en avait parfaitement conscience. Aussi nous dira-t-il :

« Nous avons été obligé de créer une discipline neuve. On ne refait [p. 24] pas une science du jour au lendemain. je ne crois pas qu'avant de longues années, un seul homme puisse manier toutes les techniques que nous avons été obligé de manier, parce qu'il faut faire converger, sur un seul point, un nombre appréciable de disciplines qui avaient été

¹ Marcel Jousse. — École d'Anthropologie, cours du 17-2-1936.

² Frédéric LEFÈVRE, *Marcel Jousse : Une nouvelle Psychologie du Langage*, Cahiers d'Occident, Paris, 1927, p. 11.

jusqu'ici trop différenciées... C'est pour cela qu'il ne pourra y avoir une synthèse de nos travaux avant longtemps... car il ne s'agit pas de s'agripper à un seul outil de recherches. Il faut un outillage vivant et souple comme la vie elle-même ¹. »

C'est qu'en effet, nous voyons cette Anthropologie du Geste projeter des lumières neuves, non seulement sur l'origine du langage et de l'écriture, sur la psychologie, la psychiatrie, l'ethnologie, la pédagogie, mais aussi sur la structure interne des textes oraux qui servent de véhicule à toutes ces grandes traditions millénaires et qu'on avait si étrangement négligés jusqu'ici en tant que documents sûrs ².

Celui qui crée une discipline est aussi celui qui en aperçoit le mieux les difficultés et les limites. Marcel Jousse n'ignorait pas qu'il n'apportait pas de solutions toutes faites et définitives, mais seulement une méthode. Il savait trop bien qu'ici-bas, rien n'est terminé et que « la science ne peut être qu'une immense et magnifique installation provisoire, mais tout de même certains aspects du réel ont-ils été reçus sans une déformation totale »³. Aussi, à sa « joie de connaître » se mêlera un insatiable désir de voir d'autres travailleurs continuer ce qu'il n'a fait qu'orienter et réaliser ce qu'il ne pouvait qu'entrevoir.

« Ma science ne peut être qu'une science de pointillés. Je n'ai ni le temps ni les moyens de tracer une ligne continue. Mais cette sorte de pointillés se transformera peu à peu en une ligne de plus en plus pleine au fur et à mesure que se multiplieront les travaux de mes prolongateurs exécutés d'après une méthode personnellement ajustée. En effet, on ne reçoit pas du dehors et toute faite une méthode scientifique. On se la crée partiellement à soi-même en ajustant celle d'autrui. Il y a aussi, en méthodologie, une équation personnelle. Le maître ne saurait avoir que le rôle d'orienteur ⁴. »

¹ Marcel Jousse. — École d'Anthropologie, cours du 26-2-1940.

² « Voir sur ce point les travaux de Marcel Jousse, qui a su faire bénéficier l'anthropologie et même la psychiatrie des découvertes faites en milieu ethnique palestinien et, en retour, éclairer certains problèmes d'exégèse avec les connaissances positives et expérimentales fournies par l'Anthropologie du *Geste*. Nous avons dans cette œuvre un exemple du fruit que peut porter la rencontre de disciplines trop souvent maintenues sans contact ». Claude TRESMONTANT. *Études de Métaphysique biblique*. Gabalda, Paris, 1955, p. 34.

³ Marcel Jousse. — École d'Anthropologie, cours du 19-3-1936.

⁴ Marcel Jousse. — École d'Anthropologie, cours du 2-3-1938.

3. L'« ANTHROPOLOGIE DU GESTE »

Composition et terminologie de l'ouvrage.

L'ensemble des textes de Jousse que nous présentons sous un titre spécifiquement jouszien : **L'Anthropologie du Geste** se situe dans ce vaste panorama ¹. Centrés sur l'étude des lois anthropologiques (Rythmisme, Bilatéralisme, Formulisme), ils constituent véritablement le fer de lance de son œuvre.

Lorsque la maladie vint interrompre ses travaux, Marcel Jousse avait composé ce qui constitue maintenant les deux grands chapitres de cette étude. Quant au troisième sur le Formulisme, resté en suspens, il nous a été possible d'y suppléer en intégrant, dans l'ouvrage, le mémoire déjà publié sur le PATER ² qui était, pour Jousse, la plus belle illustration, en style oral araméen, de la loi du Formulisme.

Il ne faut pas s'étonner d'un certain manque d'homogénéité dans le style des deux premiers chapitres : le « style parlé ³ » y apparaît nettement par endroits — on ne saurait d'ailleurs le lui reprocher, bien au contraire. C'est que Jousse avait entrepris leur rédaction à partir de son enseignement oral que la sténotypie lui avait gardé (et que nous avons conservé). Or son enseignement se faisait sans notes rédigées, mais avec un plan soigneusement préparé. L'expression s'accomplissait devant l'auditoire et selon l'auditoire, un auditoire que Jousse désirait convaincre et amener à une prise de conscience. Car il ne visait pas à former de simples répéteurs ; il cherchait des collaborateurs et des continuateurs.

[p. 26] Le lecteur pourrait parfois regretter que des exposés très riches soient traités trop brièvement. Nous ne pouvons que le renvoyer à la conclusion de Jousse : « Un immense univers vivant ne peut se condenser en quelques pages mortes. » Il faut se rappeler aussi que nous donnons ici ce que Jousse avait préparé sans avoir eu le temps de lui donner une forme définitive.

¹ Nous avons cru devoir également ajouter au texte des titres marginaux et diverses notes tirées des cours qui mettent en relief des points importants et pourront aider le lecteur moins initié à entrer dans la pensée de Jousse.

² *Les Formules targoûmiques du Pater dans le milieu ethnique palestinien*, « L'Ethnographie », n° 42, 1944, Geuthner, Paris.

³ Nous disons bien « style parlé » et non « style oral » selon la regrettable confusion qui tend à s'établir actuellement. Le style parlé est individuel. C'est le style de la conversation, du discours, du dialogue. Le style oral, par contre, est traditionnel et obéit à des lois mnémotechniques et mnémotechniques (parallélisme, formulisme, assonances ou rimes, rythmo-mélodie) puisqu'il est fait précisément pour être retenu par simple audition. Ce qui n'est pas le cas du style parlé. Mais style oral ou style parlé peuvent ensuite être mis par écrit sans que change pour autant leur caractère spécifique.

Il est indispensable que le lecteur ait constamment à l'esprit cette distinction fondamentale s'il veut pénétrer véritablement la signification et la portée des exposés successifs qui forment cet ouvrage.

Tel qu'il est, ce livre constitue une œuvre vivante et neuve, qui ouvre des perspectives intéressantes toutes les sciences humaines. C'est précisément cette nouveauté qui oblige Jousse à rappeler les lois anthropologiques fondamentales trop souvent oubliées ou même simplement ignorées. Encore que Jousse ne se « répète » pas, il creuse, il approfondit, il essaie d'approcher de plus en plus la vérité qu'il s'attache à poursuivre :

« Les positions que je définis devant vous, au point de vue méthodologique, sont des positions sûres de *recherches*. Ai-je tout découvert ? Hélas, j'ai trop travaillé pour vous dire que la recherche peut aboutir définitivement. Nous ne travaillons que pour un but qui fuit toujours...

« Nous ne connaissons jamais l'essence des phénomènes. Nous ne pouvons avoir que des solutions qui s'efforcent de nous en rapprocher... Mon rôle n'est pas d'épuiser les questions, ce qui est d'ailleurs impossible, mais de vous en montrer la complexité... je n'ai pas la prétention de clore la voie, mais je dis seulement : C'est par là qu'il faut marcher¹. »

N'attendons pas que, dans cet ouvrage, comme il le fit dans son *Style oral*, Jousse nous montre par d'innombrables citations, son érudition et la justesse de son observation. Il nous donne, *en prise directe*, sa science, qui est avant tout travail personnel et prise de conscience, et il invite chacun à un travail et à une prise de conscience analogues.

Le vocabulaire jousien

Pour remplir son rôle d'orienteur, il lui faut communiquer ses expériences, et pour cela, il lui faut des mots. Le langage courant ne lui offre que des termes dont le sens est fixe par l'usage social. Il lui faudra donc forger son outil d'expression et se créer un vocabulaire neuf, précis, algébrique au besoin, coiffant les faits observés.

[p. 27] Le vocabulaire de Jousse est un « outil mnémotechnique de classement ». C'est pourquoi il cherchait à unifier ses termes quand il s'agissait de faits de la même famille. En dépendance de la loi du « Mimisme », nous avons donc les mimènes, le mimage, l'écriture mimographique, etc.

Au début, pour être davantage en résonance avec le milieu social, il avait parlé de « Style à clichés ». Mais ce terme ne lui permettait aucune extension dans notre vocabulaire et prêtait à de fâcheuses confusions. Pour le remplacer, il emprunta à l'exactitude mathématique le mot « formule », d'où dériveront « loi du Formulisme », « Style formulaire », « Formulations ethniques », etc.

¹ Marcel JOUSSE. — École d'Anthropologie, cours du 27-2-1940.

De même que le symbole algébrique fait perdre de vue l'objet qu'il recouvre, ainsi perdons-nous de vue, par l'usure des mots, leur concrétisme initial. C'est, analogiquement, le processus jouszien de l'« Algébrose ».

Les mots « geste, gesticulation » avaient un sens plutôt péjoratif. En particularisant le mot *Geste*, Marcel Jousse a créé un vocabulaire et une science aux irradiations indéfinies. En 1927, une assemblée de doctes objectait que le mot « gestuel » n'était pas français. Il n'était alors que jouszien. Il est devenu universel.

On verra souvent, dans cette étude, le professeur faire allusion aux « affres de l'expression ». C'est que le réel ne se présente pas tout étiqueté dans une langue donnée. Il faut, non seulement trouver des termes adéquats, mais les faire accepter par le milieu social. Là est le drame. Aussi Jousse a-t-il été obligé d'aller très lentement dans l'application de son vocabulaire. C'est pourquoi, pour la précision de sa terminologie, il faut en référer à ses dernières publications. (Cf. Baron, p. 189.)

Par exemple, dans son *Style oral*, en 1924, Jousse avait parlé de Mimisme et de « gestes mimiques ». Aussitôt on a confondu avec la Mimique, mise en valeur, à ce moment, par le D^r Georges Dumas et qui est l'expression spontanée des émotions : joie, colère, peur, tristesse, etc. Mais le Mimisme va beaucoup plus profond et il est spécifiquement anthropologique (infra, p. 43 et suiv.). Pour éviter cette confusion (qui dure encore), Jousse a risqué progressivement de parler de gestes mimismologiques, d'anthropologie mimismologique, de mimismo-cinétisme, de mimismo-phonétisme, de mimismiatrie au lieu de psychiatrie, afin de sauvegarder le terme « Mimisme » et sa pleine signification.

[p. 28] Également, au début de ses travaux, Marcel Jousse a été catalogué comme « psychologue-linguiste ». Puis on a parlé de la « Psychologie du Geste ». Par le canal de la Psychologie, il a pu tout doucement faire passer son Anthropologie du Geste et du Rythme. Mais ce fut très dur. L'Anthropologie, jusqu'à lui, consistant dans l'étude et la comparaison des squelettes de l'anthropoïde et de l'anthropos et des premiers outils de l'homme, mais pas du tout dans l'étude de l'homme vivant qui est pourtant le seul Anthropos.

Aussi, son Anthropologie mimismologique a beau être vieille comme le monde, elle n'a pu véritablement s'exprimer que dans les toutes dernières années et dans les dernières publications. Et Dieu sait si, malgré tant de précautions, son vocabulaire a été jugé passablement ésotérique. Comme si une science neuve pouvait s'exprimer dans le langage de tous les jours ! Une belle étude serait à faire sur le vocabulaire de Jousse considéré comme outil de classement scientifique.

« De là notre vocabulaire qui paraît si étrange au début, et si simple quand on l'a une fois compris. C'est que, si vous cassez les mots, vous trouvez le réel. Qu'est-ce que le *Rythme* ? Je le laisse couler devant vous et en vous. Le *Geste interactionnel ou propositionnel* ? Je le déplie en ses trois phases : agent — action — agi. *L'intussusception* ? Je vous l'explique. Le *Mimisme*, les *Mimèmes* ? Je vous les montre en vous. De là mon rejet des « images ». Les idées ? Je prends simplement conscience de mes mimèmes. *L'Abstraction* ? Je vous l'explique dans son geste sous-jacent et nous

tombons en plein Concrétisme. En prenant conscience de tous ces mécanismes, je vous montre comment on peut essayer de pénétrer jusque dans l'inconnu par un transport de gestes qu'on appelle la *Métaphore*, ou par une juxtaposition de gestes qu'on appelle la *Comparaison*¹. »

De la
parole
vivante
à l'écrit

Mais nous ne sommes plus maintenant que devant des pages mortes. Nous n'avons plus le professeur vivant devant nous... On nous pardonnera donc d'insérer, à la suite, cet avertissement qu'il adressait à ses auditeurs qui seront remplacés, ici, par des lecteurs :

« Quand vous me lirez, vous ne m'aurez plus tout vivant en face de vous. Toute ma pauvre souffrance humaine qui a tant lutté pour la recherche de la vérité, qui a tant lutté avec la phrase, les articu-[p. 29] lations, avec le rythme, avec le balancement des phrases, la série des enchaînements logiques, tout cela qui constitue l'expression humaine vivante, le livre ne vous le donnera pas. Vous n'aurez plus ma voix, vous n'aurez plus tout mon être vivant et frémissant, car l'homme pense avec tout son corps...

« Dans l'écrit, joue un tout autre mécanisme. À partir de ce moment-là, il n'y a plus contact direct d'homme à homme. La pensée est jetée, la création est faite, mais chacun va l'interpréter. De là pourquoi on a pu dire que le disciple est peu ou prou un traître...

« Mais c'est peut-être à ce moment-là que nous commençons à nous survivre. Quand notre pensée a été jouée par chacun des individus qui la font à leur image et ressemblance... Chacun fait alors sa propre vérité... L'interprétation c'est la survie du créateur...². »

La voie reste ouverte à ceux qui, selon le vœu du Cardinal Bea, « en émules et disciples du Père Jousse, seront les dignes continuateurs de son œuvre³ ».

Comité des Études Marcel Jousse, 1968.

¹ Marcel JOUSSE. — École d'Anthropologie, cours du 2-3-1938.

² Marcel JOUSSE. — Amphithéâtre Turgot de la Sorbonne, 22-2-1934.

³ Lettre-préface du Cardinal Bea à Gabrielle Baron pour son ouvrage *Marcel Jousse : Introduction à sa vie et à son œuvre*. Casterman, 1965.

[p. 31]

introduction

[Retour au plan de synthèse](#)

Ces pages de présentation sont extraites de l'Introduction composée par Marcel Jousse, en 1955, pour l'ensemble de sa Synthèse.

[p. 32]

LE péché originel, et capital, de notre civilisation de Style écrit, est de se croire la Civilisation par excellence, LA Civilisation unique. Tout ce qui ne « rentre » pas dans sa page d'écriture est, pour elle, inexistant.

Les faits anthropologiques se trouvent donc négligés, et le plus souvent incompris. Ainsi, les sciences de l'homme ne peuvent être l'approfondissement de l'anthropologie dans l'ethnique, mais restent l'effleurement de l'ethnique *livresque*.

Nous avons, devant cette attitude, tenté de changer de méthode. Au lieu de rétrécir notre champ d'observation sur la lettre « morte » des textes, nous avons apporté une méthodologie qui est d'abord, et surtout, la prise de conscience d'un outil « vivant » : **le Geste humain**.

L'Anthropos n'étant essentiellement qu'un complexe de gestes, nous avons ainsi, pour l'analyse de l'homme, l'outil le plus pénétrant, le plus opérant qui se puisse manier. C'est, pour ainsi dire, l'« Outil à démonter les outils ». Or, cet outil s'élabore instinctivement en chacun de nous et il s'affine sans cesse au fur et à mesure que nous en prenons une plus claire conscience.

L'Anthropos, cette terre inconnue ! pourrait-on dire. Depuis quelques années, on commence à parler d'explorateurs des gouffres et des abîmes souterrains de la terre. On ne parle pas assez des gouffres et des abîmes souterrains de l'homme. De là pourquoi l'**Anthropologie du Geste** n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements.

Il y a cent ans, l'Anthropologie n'existait même pas. On commençait seulement à entrevoir la Philologie livresque. C'était le moment où Renan crut que toutes les difficultés allaient s'évanouir devant la philologie comparée. Et de fait, on était arrivé, par l'application de cette loi scientifique, à des résultats déconcertants. Elle marquait un progrès et a été, pour un temps, un essai d'explication plus rapproché des faits que ce qui avait été donné jusque-là. Mais tous les problèmes n'étaient pas élucidés pour autant, car tous les faits ethniques ne relèvent pas de la [p. 34] philologie. La philologie n'est pas le tout de la science de l'expression humaine. Elle reste une science merveilleuse tant qu'elle s'applique aux faits philologiques. Elle ne va pas plus loin.

On dirait que notre science occidentale a peur de la vie. Quand il s'agit d'étudier l'homme et son expression, ce n'est pas aux gestes vivants de l'homme qu'elle s'intéresse, mais aux résidus morts de ces gestes.

C'est ainsi que l'ethnographie, tout comme l'anthropologie, a commencé à travailler et à ordonner ses méthodes d'après des outils morts. Toutes les sciences de l'homme ont débuté par le statisme, car il est plus facile de trancher sur un objet mort et immobile que sur un être mouvant et vivant.

C'est pourquoi également la phonétique historique a ébauché son travail sur des lettres mortes et imprimées. Il a fallu attendre qu'un génie-paysan comme Rousselot institue une technique étonnamment neuve pour surprendre la vie du langage, non plus sur la graphie inerte, mais en plein exercice vivant, sur des bouches humaines.

Dans son laboratoire de Phonétique expérimentale au Collège de France, Jean-Pierre Rousselot faisait tourner ses cylindres, noircis au noir de fumée et enregistrait les articulations vivantes, mais fragmentaires, des gestes laryngo-buccaux, enregistrement qui disséquait un par un les éléments gestuels de la proposition, sans jamais remonter à la proposition elle-même.

L'anthropologiste expérimental unifia *gestuellement* et logiquement tous ces éléments erratiques, et ce fut le **Geste propositionnel** anthropologique, verbalisation ethnique du **Geste interactionnel** cosmologique. Le découpage instrumental a fait place au Globalisme humain. D'emblée fut créée l'Anthropologie du Geste et, conjointement, du Rythme.

Il nous faut, en effet, étudier le vivant en tant que vivant, et à l'étude trop exclusive du livre mort, ajouter une étude approfondie du geste vivant, expressif et rythmique.

Qui dit Anthropologie du Geste dit **Anthropologie du Mimisme**. C'est tout un laboratoire expérimental qui s'ouvre devant nous. Ce n'est plus l'instrument mort qui morcèle l'homme. C'est l'homme qui prend conscience de l'homme. L'expérimentateur est devenu l'expérimenté. L'homme n'est plus « cet inconnu ». Il est son découvreur. On ne connaît bien que soi-même.

Mais pour se bien connaître, il faut bien s'observer. Le vrai Laboratoire est un observatoire. C'est un observatoire de soi-même. Et cet observatoire est un laboratoire car c'est un dur labeur que d'apprendre à se voir. Aussi faut-il créer ce qu'on pourrait appeler justement des « Laboratoires de prise de conscience ». Nous ne pourrions jamais sortir de nous, mais grâce au Mimisme, tout est en nous qui se rejoue par nous. Toute science est prise de conscience. Toute objectivité est subjectivité.

Le vrai Laboratoire est donc le Laboratoire de soi-même. **S'instruire** c'est se **bâtir**. On ne sait que ce qu'on est. D'où le rôle aujourd'hui de plus en plus grand de la **Mémoire vivante** et de son adjuvant omniprésent le **Rythme**.

L'Anthropologiste doit le rappeler sans cesse : la mémoire n'est et ne peut être que le rejeu des gestes macroscopiques ou microscopiques qui ont été préalablement montés dans toutes les fibres diversifiées de l'organisme humain. Une immense matière d'études s'ouvre donc à nous dans le jeu et le rejeu des gestes vivants qui constituent la mémoire.

« Savoir par cœur n'est pas savoir » dit l'homme du livre, sans se rendre compte que c'est anéantir 90% du savoir de tous les humains.

À la loi du livresque « Scientia cum libro », l'anthropologiste du Mimisme répond par une autre maxime « **Scientia in vivo** ». C'est à même la vie qu'il nous faut étudier et comprendre l'homme.

C'est dans cet élément vivant et gestuel que vont se centrer et se concentrer toutes nos observations. Nous allons donc, au cours de cet ouvrage, nous appliquer à nous maintenir dans la *zone* encore inétudiée de la mémoire vivante que nous analyserons et approfondirons dans son mécanisme agissant, pensant et connaissant.

Dans le Laboratoire anthropologique et ethnique que nous offre le milieu palestinien — et singulièrement galiléen — nous observerons ce jeu de la vie intelligente et sublimée qu'est le jeu de la mémoire. Par principe anthropologique, en parlant de [p. 36] mémoire, nous parlerons et nous traiterons toujours de mémorisateurs. Dans ces mémorisateurs, nous retrouverons naturellement et fatalement le double élément omniprésent : l'anthropologique et l'ethnique.

Les textes écrits et « morts »¹ ne seront pour nous que des pis-aller qui n'auront comme rôle que de nous faire remonter aux gestualisateurs « vivants ». Ce n'est pas dans *l'espace textuel* que nous travaillerons, mais dans la *durée gestuelle*. Nous rencontrerons ainsi des faits vivants qui n'ont jamais été soupçonnés par ceux qui, avec des outils morts, ont essayé de comprendre et d'expliquer cet immense et complexe Mimodrame anthropologique et ethnique qu'est « notre Tradition de Style oral »².

C'est donc à même la vie innombrable et inépuisable qu'en anthropologiste expérimental nous allons entrer dans *L'ÉLABORATION INTRA-ETHNIQUE D'UNE TRADITION DE STYLE ORAL*³.

Or, qui dit « Tradition » dit, par le fait même, transmission d'éléments vivants, préalablement reçus et séculairement élaborés à l'intérieur du milieu ethnique.

Ici, les éléments traditionnels sont de vivantes « Perles-Leçons » de Style oral⁴ : Perles lentement « cristallisées », métho-[p. 37] dologiquement « enfilées » en récitations ordonnées et comptées pour aider à leur vivante « utilisation ».

¹ Il s'agit ici de la Bible, et, spécifiquement, de l'Évangile que Jousse considère comme étant notre « Tradition de Style oral », base de notre civilisation.

Remarquons que Jousse ne traite pas ici de religion — bien que la religion chrétienne soit la plus répandue dans notre milieu ethnique. Pour lui, la religion fleurit sur la civilisation, et la civilisation repose sur les traditions. C'est ainsi qu'il s'appuie sur la Tradition évangélique et qu'il étudie Jésus, source de cette tradition et donc fondateur de notre civilisation. Jousse ne s'attache pas à suivre la tradition évangélique dans ses évolutions et ses déviations humaines ; mais comme il le dit lui-même, il remonte aux « gestualisateurs vivants ». On comprend alors qu'il rejoigne, à travers ces Gestualisateurs et Civilisateurs, l'Homme.

² L'Évangile que Jousse étudie comme Parole vivante. Évangile = Euanguéliion = Besôretâ : Annonce orale.

³ Cette « Élaboration intra-ethnique d'une Tradition » correspond à la Première Partie de l'œuvre de Marcel Jousse dont le plan complet est donné à la fin de cet ouvrage (pp. 384-395) et évoqué dans l'Avant-propos (p. 22).

⁴ Toutes les recherches anthropologiques et ethniques de Jousse s'étant, de par le fait historique de Jésus, particulièrement centrées sur le milieu palestinien, nous ne serons pas étonnés de le voir utiliser les métaphores si expressives de ce milieu si profondément gestuel et concret, où l'on compare les leçons à des « perles » aux multiples « reflets » dont on fait des « colliers » de beauté et de vérité.

Pour commencer « par le commencement », nous allons, dans cet ouvrage, analyser le phénomène de la « Cristallisation des Perles-Leçons », Perles-Leçons d'abord purement gestuelles qui, par transposition du mécanisme expressif, deviendront orales. Mais le mécanisme anthropologique profond reste le même. Tout part d' « intussusceptions ». C'est face au Cosmos, inséré dans le Cosmos, que l'homme, ce « **Mimeur** » innombrable, va élaborer sa Tradition.

LA CRISTALLISATION VIVANTE DES PERLES-LEÇONS ¹

Cette Cristallisation vivante des Perles-Leçons, nous allons donc lentement, « laboratoirement », l'observer dans l'Anthropos global.

Les forces anthropologiques et ethniques, que nous verrons se compénétrer vitalement dans l'Homme pour aboutir à une Cristallisation vivante de Perles-Leçons, peuvent se classer en trois mécanismes que nous analyserons au cours des trois chapitres suivants :

Chapitre 1^{er} : LE RYTHMISME

Chapitre II : LE BILATÉRALISME

Chapitre III : LE FORMULISME

¹ Le présent ouvrage qui traite de la « Cristallisation vivante des Perles-Leçons », est complet par lui-même. Il correspond, dans le plan de synthèse, au Livre III de la première partie. (Cf. infra, Avant-propos, p. 22 ; également, plan de synthèse, p. 384.)

[p. 39]

LIVRE I

LA CRISTALLISATION VIVANTE DES PERLES-LEÇONS

[Retour au plan de synthèse](#)

[p. 41]

chapitre premier

LE RYTHMISME

[Retour au plan de synthèse](#)

[p. 42]

La loi universelle du Rythmisme va pouvoir s'analyser vitalemment dans ses trois manifestations principales :

I. Le Rythmo-mimisme

II. Le Rythmo-énergétisme

III. Le Rythmo-mélodisme.

[p. 43]

I. LE RYTHMO-MIMISME

[Retour au plan de synthèse](#)

Aucun élément de l'univers n'est indépendant. Les processus d'interaction jouent entre toutes choses, choses agentes et choses agies (« l'agent et l'agi »).

Cette sorte d'interattractions universelle, qui pourrait la faire tenir dans nos équations, « mains trop chargées qui laissent tomber les mondes » ?

Au sein de ces interactions, l'homme reçoit, enregistre (il « intussusceptionne ») et si possible « rejoue », emplissant ainsi sa fonction d'« Anthropos mimeur ».

Cette saisie du réel dans chacune des « phases » de ses inter-actions (agent, action, agi), est l'expression normale de la prise de conscience humaine qui analyse les choses sans les découper de l'ensemble.

Mimeur par nature, l'homme se fait miroir des interactions du réel ambiant — et il leur fait écho :

« Cinémimeur », il exprime un langage gestuel, spontané, universel. « Phonomimeur » — après quelles évolutions ! — il émet un langage oral de type ethnique et particularisé ¹.

L'expression-source, par le graphisme, n'est pas l'idéogramme, mais bien le « Mimogramme », l'ombre chinoise des gestes expressifs de l'homme, fixée par un enduit coloré sur la paroi où elle se joue, ou bien gravée dans la pierre...

Nous sommes là dans une vie jeune, celle des grandes civilisations primordiales, celle aussi qu'une prise de conscience peut nous faire saisir (par exemple sur nos écrans) dans sa fraîcheur et sa spontanéité.

¹ Cf. Marcel JOUSSE : *Le Style oral, rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs* (Archives de Philosophie, vol. II, cahier 4, Beauchesne, Paris, 1924). *Du Mimisme à la Musique chez l'Enfant* (Paris, Geuthner, 1935). *Mimisme humain et Style manuel* (Paris, Geuthner, 1936). *Le Mimisme humain et l'Anthropologie du Langage* (Revue anthropologique, n° 7-8, 1936, Paris, Geuthner). D^r Joseph MORLAAS *Du Mimage au Langage* (L'Encéphale, Paris, mars 1935). Jean BESSON *Contribution à l'étude du Mimème manuel* (Archives de Philosophie, Paris, Beauchesne, 1937). Bède TCHANG TCHENG MING : *L'Écriture chinoise et le Geste humain* (Paris, Geuthner, 1938).

[p. 45]

Le Rythmo-mimisme qui est essentiellement anthropologique va se présenter à nous sous la loi du Triphasisme.

1. Ce *Triphasisme* est fondamentalement le jeu inconscient de l'**Interaction cosmologique**.

2. De cosmologique, il se fait anthropologique dès qu'il se reverbère *globalement* dans l'Anthropos sous la forme d'**Interaction mimismocinétique**.

3. Il se reverbère aussi *oralement*, dans l'Anthropos, sous la forme d'Interaction mimismo-phonétique.

1. LE TRIPHASISME COSMOLOGIQUE INCONSCIENT

[Retour au plan de synthèse](#)

Nous parlerons à chaque instant de la conformité au Réel objectif. Qu'est-ce donc que ce Réel objectif, indépendant de la subjectivité anthropologique ? Qu'est-ce que ce Cosmos livré à nos investigations incessantes ?

Il faut avouer qu'en toute rigueur nous n'en savons rien. Le Réel, en son essence, nous est inaccessible. En dehors de nous, il n'y a que des vibrations qui sont reçues *ad modum recipientis*. Connaître c'est « intussusceptionner » pour prendre conscience, et c'est cette prise de conscience qui est science. Sortir de soi pour savoir hors de soi est une impossibilité. Cependant, si l'Anthropos ne peut savoir le TOUT de rien, il peut savoir quelque chose de ce TOUT.

En face de ce Cosmos inconnu, de grands penseurs, jadis, ont montré surtout deux attitudes : l'héraclitisme et le salomonisme.

Salomon, impressionné par la répétition des phénomènes, laissera échapper cette lamentation : « Rien de nouveau sous le soleil.' D'où un incurable ennui...

[p. 46] Héraclite, saisi davantage par la fluidité des gestes des choses, dira : « Tout coule... Nous ne nous baignons jamais deux fois dans la même eau. » Et il laissera couler...

Tous deux ont raison. Mais le chercheur, dans cette multiplicité changeante, s'efforce de trouver la loi unifiante.

a) *L'Interaction triphasée de l'Énergie cosmologique*

En effet, ce Tout, objectif et extérieur, est essentiellement énergie. Cette énergie n'est pas diffuse et statique, mais primordialement et dynamiquement cristallisée en Interactions universelles et cosmologiques.

L'élément essentiel du Cosmos, c'est une *Action* qui agit sur une autre *Action*. C'est ce que nous avons appelé le Triphasisme.

Ce peloton d'énergie, que nous appelons l'*Agent*, agit d'une certaine manière sur un autre peloton d'énergie que nous appelons l'*Agi*. Qu'est-ce que cet *Agent* ? C'est ce qui va perpétuellement propulser telle *Action* caractéristique. Mais cet être-action n'a pas que ce geste essentiel, il agit sur d'autres êtres-actions suivant sa potentialité.

Nous pouvons exprimer ce Triphasisme :



Ceci multiplié en des myriades et des myriades d'exemplaires et pendant des millénaires a pu se passer avant qu'il y eût des *Anthropoï* pour recevoir et enregistrer cette Interaction dans son complexus global.

Nous sommes là, pourrions-nous dire, dans le vide anthropologique car il n'y a pas encore d'*Anthropos*. Dans ce Cosmos interactionnel, il n'y a que des *Actions* interagissant : sur d'autres *Actions* et cela indéfiniment. S'il était possible de placer une moto camera, elle enregistrerait objectivement ces myriades d'interactions pour un *Anthropos* qui pourrait venir des millions d'années après.

Qu'avons-nous dans l'Interaction du « Triphasisme cosmologique » ? [p. 47] Tout l'indéfini du Réel. En effet, de cet *Agent* innombrable vont pouvoir jaillir des *Actions transitoires* en quantités indéfinies. Toute la science consistera, nous le verrons, à trouver les *Actions* qui sont, pour ainsi dire, incarnées dans ces myriades et myriades d'*Agents*. Et les plus grands découvreurs, ceux devant lesquels nous nous taisons épouvantés, ne feront que découvrir une des multiples interactions dont est prégnant tel ou tel *Agent*.

Je n'ai pas découvert l'Inter-attraction universelle. Mais le premier, j'ai formulé la loi de l'INTERACTION UNIVERSELLE que nous verrons inlassablement reparaître sous cette forme : l'*Agent-agissant-l'Agi*. Il n'y a pas de force, d'énergie, ou si l'on veut, de complexe énergétique séparé. Toujours ce complexe interagit sous la forme triphasée :



Ce Triphasisme est donc la Loi première et essentielle de l'Énergie cosmologique et cela à toutes les échelles. L'atome agit l'atome comme le peloton d'atomes agit le peloton d'atomes. Ce sont ces pelotons d'atomes que, sans savoir exhaustivement ce qu'ils sont, nous appelons « objets », *objecta*, c'est-à-dire choses jetées en face de nous et en dehors de nous. L'Objet agit l'Objet. Et cela avec une telle multiplicité qu'on peut l'appeler indéfinité, mais qui n'est pas infinité.

b) L'Interaction imbriquée

L'indéfinité de ces Interactions cosmologiques constitue l'Univers, le Cosmos qui, comme son nom l'indique, est ordre ou ordonnance. De cet ordre, essentiel et interactionnel, l'Anthropos est *objectivement sûr*. On pourrait définir le Cosmos, objectivement, par la répétition indéfiniment et dynamiquement cristallisée : l'Agent agissant l'Agi, l'Agent agissant l'Agi, l'Agent agissant l'Agi...



[p.48] Mais c'est bien autre chose que cette série de pauvres interactions individuelles que j'esquisse, dans cette graphie, pour essayer de faire comprendre l'essence du mécanisme. En effet, le Cosmos est une *Imbrication* d'interactions. C'est à l'intérieur de tout le mécanisme que nous avons l'Agent-agissant-l'Agi, l'Agent-agissant-l'Agi, l'Agent-agissant-l'Agi... Il nous faudrait interagir pareillement pendant des millénaires et des millénaires et nous aurions à peine effleuré les interactions du Réel.

Voilà ce qu'est, pour moi, un complexe d'interactions. Je me le représente parfois ainsi, schématiquement, sous un entrelacement intriqué et quasi inextricable, mais qui ne donne, malgré tout, qu'un infime aperçu de l'imbrication des interactions du Cosmos :



c) *L'Interaction inconsciente*

Cet indéfini complexe d'interactions n'est pourtant pas chaos, mais Cosmos, n'est pas désordre, mais ordre. Seulement, *c'est un ordre qui s'ignore*. Le Cosmos, sans l'Anthropos, est ignorance de soi-même, parce qu'il n'est pas et ne peut pas être, à aucun degré, Conscience et Prise de Conscience de soi-même. Le coup de foudre qu'un Tout-Puissant fera retentir à un moment donné à travers le Cosmos, sera la nouveauté, absolue et inattendue, d'une Prise de Conscience d'un [p. 49] peloton d'énergie, effroyablement complexe, qu'on appelle l'Anthropos.

C'est donc par l'anthropologique que nous pouvons aborder et clarifier le cosmologique car c'est dans l'Anthropos seul que se réverbère le Cosmos.

2. LE TRIPHASISME ANTHROPOLOGIQUE MIMISMO-CINÉTIQUE

[Retour au plan de synthèse](#)

Le Cosmos se présente donc à l'Anthropos rythmo-mimeur comme un formidable entrelacement de Gestes interactionnels, inconscients et rythmiquement triphasés, que lui, Anthropos, pourra recevoir, rejouer et *successiver* avec conscience.

L'Anthropos

Ce peloton d'énergie effroyablement complexe, les traités d'Anthropologie ne nous l'ont guère présenté, jusqu'ici, que comme un résidu de crânes plus ou moins fragmentaires, de squelettes plus ou moins incohérents. Puis, on nous a montré des haches de silex taillé, des haches de silex poli, ensuite des haches de bronze. Et quand on parcourt ces planches et ces pages, on a l'impression, que j'ai eue jadis, que cet *Homo faber* n'a été qu'une sorte de squelette qui a fabriqué des outils morts. On ne nous a jamais montré la lutte de l'Homme avec lui-même et comment il a tiré son premier outil de son propre corps.

C'est contre cette Anthropologie statique que nous avons réagi en disant : essentiellement, l'Anthropos n'est pas un squelette terminé, mais un interminable complexe de gestes. Le squelette n'est qu'un porte-manteau d'homme, un porte-gestes. Avant de fabriquer des outils, prolongements de ses gestes, l'Anthropos a modelé *son* geste.

*Le Geste
humain*

Quelques décimètres de film, qui auraient enregistré les tout premiers gestes humains dans les lointains millénaires, nous en apprendraient davantage sur les origines de l'Homme que la plus méticuleuse analyse des crânes et des fémurs. Le Geste, c'est l'Homme.

De là pourquoi nous avons instauré l'Anthropologie du Geste, vivante synthèse des observations objectives que nous avons faites sur l'Anthropos à la suite de nos maîtres, Janet et Dumas, psychologues de la Conduite humaine.

[p. 50] Ce geste humain n'est pas métaphorique. Le Geste, c'est l'énergie vivante qui propulse cet ensemble global qu'est l'Anthropos : *Vita in gestu*. C'est bien une chose qui joue, qui rejoue et que nous pouvons enregistrer. Tout ce qui n'est pas enregistrable est imparfait dans notre actuelle méthode microscopique ou macroscopique. En effet, le plus ou le moins ne fait rien à la nature du geste. Un geste microscopique interne est aussi bien un geste et tout aussi bien enregistrable qu'un geste macroscopique externe. *Plus vel minus mutat speciem*, disent les scolastiques. Et c'est très juste. Notre œil ne le perçoit pas, mais notre œil n'est pas l'échelle de la Science.

Nous ne disons pas que l'homme n'est fait que de gestes, mais il n'a, comme mécanismes sous-jacents, que des gestes. Même sa vie intérieure est sous-tendue par des complexus moteurs.

Nous avons trop négligé de travailler au microscope dans la gesticulation humaine. Quand on nous dit : « Penser, c'est se retenir d'agir », on commet une erreur profonde. C'est au contraire, tendre tout son composé humain pour que le jeu interactionnel en soit plus serré. Pierre Janet, mon maître, l'avait bien senti quand il a parlé de « tension psychologique ».

D'autres savants ont essayé d'expliquer l'Anthropos, mais d'une façon bien trop livresque. Ce furent les philologues, les métaphysiciens, les philosophes, gens pleins de science, créateurs de systèmes, qui usent trop souvent d'un langage algébrosé et restant à la surface des choses, moins encore, à la surface de feuilles de papier. En notre monde sublunaire, les plus hautes métaphysiques ne peuvent partir que d'un réel concret pris en conscience. Métaphysique et Anthropologie sont deux méthodes qui ne se contredisent pas, mais qui ne sont aucunement superposables.



Pour pénétrer plus à fond cette étrange *Mécanique humaine* faite de lois intelligentes et de vivantes souplesses, et essayer de surprendre l'Homme dans son information par le réel ambiant, il fallait s'en aller à travers le monde. Il importait de découvrir d'abord cet univers inconnu qu'est l'univers des enfants pour voir comment

se montent spontanément les premiers mécanismes humains. Il convenait ensuite d'explorer le plus grand nombre possible des différents milieux [p. 51] ethniques afin d'observer comment tels ou tels de ces mécanismes vivants se spécialisent, se vivifient et s'amplifient, dans la Mémoire par exemple. Après avoir étudié ces montages dans le jeu de l'enfant spontané et dans les milieux ethniques des civilisations gestuelles, il fallait surprendre ces mécanismes en train de se démonter dans les cliniques psychiatriques. Nous sommes ainsi arrivé à un certain nombre de lois basées sur *l'Anthropologie du Mimisme*, c'est-à-dire sur l'Anthropologie du Geste en tant qu'intussusceptionnant les *Interactions cosmologiques* et les réverbérant en *Interactions anthropologiques*.

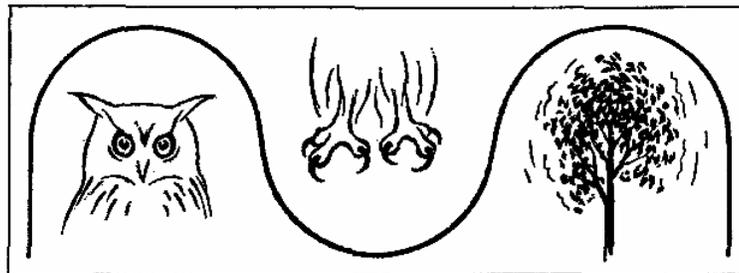
« *Geste caractéristique* »
 et « *Gestes*
transitoires »

Pour nous aider à faire une prise de conscience de ce Triphasisme mimismo-cinétique, plaçons-nous, *en dehors de tout langage ethnique*, devant, je suppose, un Hibou agrippant un Tremble.

Ce « geste interactionnel » sera mimismo-cinétique d'abord, en ce sens que c'est l'œil de l'animal qui va jouer le plus grand rôle, *apparemment*, dans la réverbération de cette interaction de l'extérieur sur nous. Qu'allons-nous intussusceptionner ? Un animal qui a ce geste très « caractéristique » : des yeux entourés d'un système de plumes qui mettent ses yeux en relief et leur font un cercle. C'est (gestuellement) *l'Ocularisant*.

Voilà l'Agent que je vais rejouer dans mon geste mimeur des deux mains en forme de lunettes. Cet Agent est là, prégnant d'une certaine Action « transitoire » : il *agrippe*. Et mes mains crispées vont rejouer macroscopiquement ce geste. Il agrippe quoi ? Une espèce d'arbre qui remue tout le temps, qui tremble sans arrêt. Et tout mon être global va rejouer ce geste « caractéristique » du tremblement : le *Tremblant*.

Si nous voulions traduire en expression mimographique cette « *Action caractéristique* » agissant d'une façon « transitoire » sur une autre « *Action caractéristique* », nous aurions



*Le Nom
gestuel*

[p. 51] Ce simple exemple nous fait comprendre comment, pour l'homme spontané, écho et miroir du réel ambiant, chacun des êtres est aperçu et *mimé* comme une action, comme un geste qui lui est propre, qui lui est « essentiel ». Ce geste essentiel, caractéristique d'un être vivant ou inanimé, devient pour ainsi dire son Nom.

Ainsi l'enfant sera mimé par son geste de têter, ce sera le *têtant* le vieillard sera mimé par son geste de chanceler, ce sera le *chancelant* ; le poisson sera mimé par son geste de nager, ce sera le *nageant*. De là pourquoi on peut dire que le Nom est l'essence de la chose. C'est son action essentielle ¹.

Ce Triphasisme mimismo-cinétique, nous le voyons dans l'enfant à l'état de rejeu spontané à tout instant. Débordant de Mimèmes, le petit Anthropos devient, en quelque façon, toutes choses et cela en dehors de tout langage social. Il est le chat attrapant la souris. Il est le cavalier fouettant son cheval. Il est la locomotive entraînant les wagons. Il est l'avion traversant le ciel. Il est toujours : un Agent-agissant-un Agi. Il jouera à toutes choses avec les choses. Il jouera à toutes choses avec autre chose. Mieux encore, il jouera à toutes choses sans aucune chose. Que lui importe ! Il a tout en lui puisqu'il a les mimèmes de tout.

Quant au « geste caractéristique », il le saisira avec une si frappante justesse qu'on reprochera à l'enfant d'être moqueur. Il n'est point moqueur, comme nous le disons avec une nuance péjorative et psychologiquement inexacte. Il est « mimeur », et cela, par toutes ses fibres.

Voilà ce que nous trouverons toujours et partout. Voilà ce qu'ont fait les Anthropoi, d'un bout à l'autre des millénaires et d'un bout à l'autre des continents, comme expression spontanée du Cosmos.

a) L'Anthropologie du Mimisme triphasé

En effet, à travers le geste humain, corporel et surtout manuel, se joue la loi spécifiquement anthropologique du Mimisme interactionnel ou propositionnel. L'Anthropologie fondamentale est donc l'Anthropologie du Mimisme, l'Anthropologie mimismologique.

[p. 53] C'est alors et *simultanément* qu'entre en action le Rythmisme humain comme nous le montrerons après notre explication du Mimisme puisque, hélas, nous ne pouvons pas dire tout *en même temps*. Cependant Mimisme et Rythmisme joueront

¹ Le caricaturiste nous aide à comprendre la saisie du « geste caractéristique » au stade de l'expression gestuelle. En quelques traits, il distingue un personnage et vraiment « le nomme » uniquement par son geste caractéristique.

toujours, toujours, en constante et intelligente interdépendance. Le Rythmisme va nécessairement distribuer et successiver vitalement le Mimisme.

Origine du Mimisme

Quand ce Mimisme est-il apparu dans l'Univers ? Nous n'en savons rien. Pour moi l'Anthropos est maintenant ce qu'il a toujours été comme Anthropos. La question de l'Évolution n'est pas de mon ressort. Mais c'est un fait évident : dès que nous nous trouvons devant les préhistoriques traces humaines, nous avons ces stupéfiants « Mimogrammes » et « Mimoplasmes » des cavernes qui dénotent un sens de l'observation, donc d'intussusception, de conservation et de rejeu, actuellement peu commun.

Depuis d'incalculables millénaires, des hommes « miment » cette expression interactionnellement globale que nous retrouvons encore vivante et frappante, tous les jours, dans les Amériques et dans un certain nombre de milieux ethniques à travers les autres continents. Cette expression globale et logique, extrêmement riche tout en étant concentrée, nous a fourni l'explication de l'origine de *l'écriture mimographique* que nous étudierons plus loin.

Le Mimème

Le coup de génie pour l'homme, ce fut de prendre claire conscience du *Mimème* spontanément jailli dans ses muscles modelés. Ce « Mimème » n'est, en effet, que la réverbération du geste caractéristique ou transitoire de l'objet dans le Composé humain, dans cette vivante et mystérieuse synthèse que nous pouvons voir jouer globalement, mais dont nous ne saurions dissocier l'élément qui serait esprit pur et l'élément qui serait corps pur.

De notre point de vue qui est rigoureusement anthropologique et nullement métaphysique, nous n'avons donc que le droit de parler de Composé humain. Nous manions un complexe qui est complètement spiritualisé si j'ose dire, et quasi complètement matérialisé, en ce sens qu'il ne pourra s'exprimer, à lui-même et aux autres, que par l'intermédiaire des mimèmes gestuels.

C'est par le Mimème que l'homme construit sa première expression qui est donc, non pas ce qu'on a appelé le *Langage*, mais le *Mimage*. [p. 54] C'est grâce à ce « Mimage » que fonctionne la Pensée. La Pensée étant simplement une intellection de « Mimèmes ».

Cette Anthropologie du Mimisme nous livre la solution fondamentale du grand problème que, sous une forme ou sous une autre, tous les milieux ethniques les plus divers, concrets ou algébrosés, ont toujours et partout posé : le problème de la Connaissance.

L'homme ne connaît que ce qu'il reçoit en lui-même et ce qu'il rejoue. C'est le mécanisme de la Connaissance par nos gestes de rejeu. Nous ne pourrions jamais

connaître ce qui est totalement en dehors de nous. Nous ne pouvons connaître que ce que nous avons intussusceptionné plus ou moins parfaitement. Chaque individu diffère comme intussusception. Après que l'intussusception s'est jouée et rejouée en nous, il y a la conservation personnelle des rejeux. Cette conservation, vitalement personnelle, dépend de la richesse des intussusceptions et de la puissance de la personnalité, car nous ne sommes pas tous égaux.

À ces profondeurs-là, l'homme est tout entier intuitivement envahi et modelé par le réel. Il est comme possédé par son envahisseur qu'il exprime et balance selon la structure de son organisme. Le Mimeur devient en quelque sorte l'être mimé et connu dans ses gestes et il en fait comme une nouvelle incarnation.

Aristote, avec une sorte d'intuition géniale avait dit : « L'Homme est le plus mimeur de tous les animaux et c'est par le Mimisme qu'il acquiert toutes ses connaissances. » (*Poétique*, IV, 2.)

Avec plus de précision anthropologique, nous disons : L'Anthropos est un animal *interactionnellement* mimeur. C'est-à-dire que seul l'Homme « intellige » les interactions du réel. Là-dessus, pourront venir se jouer les affectivités, les sensibilités. Mais le caractère spécifique de l'homme consiste à intelliger les Interactions du réel. Il nous faut toujours partir de l'Interaction. Nous ne sommes en réalité que des récepteurs d'Interactions.

*Le Récepteur
humain
est limité*

En effet, ce peloton d'énergie « mimante » qu'est l'Anthropos se trouve au milieu des interactions indéfinies du Cosmos comme une sorte de vivant résonateur, et ce résonateur ne peut recevoir qu'un certain nombre de vibrations. Nous ne savons pas et nous ne pourrions jamais savoir toutes les vibrations qui existent dans cet immense brouillard d'énergie qu'est le Cosmos. On en découvre chaque jour et de [p. 55] quelle importance ! Songeons seulement à ce qu'on est arrivé à faire avec ces ondes qui nous ont donné la T.S.F. Or, il y en a des milliers et des milliers qui sont encore à trouver, grâce à la découverte géniale de nouveaux appareils récepteurs hypersensibles.

En comparaison, on pourrait dire que notre vivant appareil d'Anthropos récepteur est relativement pauvre. Nous ne voyons pas les vibrations en deçà d'un certain chiffre ni au-delà d'un certain chiffre. Nous sommes donc des appareils sélectionneurs. Nous ne sentons pas du tout telles et telles ondes qui sont en train de nous pénétrer. Il nous suffirait d'installer auprès de nous un appareil de T.S.F. pour tout de suite les capter et nous les faire intussusceptionner.

Parmi ces ondes normalement sélectionnées, les plus importantes sont celles qu'on appelle les ondes lumineuses. À travers ces ondes lumineuses, nous apercevons les objets. Ces objets viennent se réverbérer en nous, grâce au mécanisme oculaire, et ils irradiant dans notre mécanisme global qui les rejoue microscopiquement ou macroscopiquement, avec prise de conscience plus ou moins claire.

D'autres vibrations vont être transmises par l'air. Ce sont les vibrations sonores. Elles viennent frapper notre appareil auriculaire qui les rejoue microphoniquement avec tendance à les irradier mégaphoniquement dans l'appareil laryngo-buccal.

Il y a d'autres vibrations que nous saisissons par d'autres mécanismes récepteurs. Telles sont les vibrations calorifiques, Nous pourrions continuer encore, quoique pas très longtemps. Nous ne sommes donc, au fond, que des appareils de réception qui jouent uniquement ce qu'ils ont reçu. Nous ne connaissons que ce que nous recevons, et dont nous prenons conscience. Après, nous pouvons construire *analogiquement* ce que nous appelons le monde invisible. Mais n'oublions jamais que cela est construit et ne peut être que construit avec des choses reçues, dont l'expression verbale ethnique est nécessairement plus ou moins « algébrosée ».

Nous ne sommes que des appareils de réception praxiquement limités. Si bien que nous nous comportons un peu comme des « apraxiques » en face de maintes interactions du Cosmos, mal équilibrés que nous sommes par rapport à tout ce que nous pourrions recevoir.

Les psychiatres du Geste, comme le Docteur Morlaàs, savent d'ailleurs qu'on est toujours plus ou moins apraxique par rapport à tel ou tel virtuose spécialisé et entraîné qu'on prend comme une sorte de [p. 56] prototype idéal, gestuellement conventionnel. En face de cet eupraxique idéal, on se sent toujours dyspraxique, parapraxique ou apraxique. De même, car c'est la même chose en d'autres termes, en face de l'eumnésique idéal, on se sent toujours dysmnésique, paramnésique ou amnésique. Anthropologiquement et gestuellement, Mnésie et Praxie coïncident dans l'Interaction.

*Les Mimèmes
sont inter-
actionnels*

En effet, n'oublions jamais que la Mécanique humaine normale est un appareil de sélection qui reverbère, non pas fragmentairement, mais interactionnellement. Nous l'avons vu et nous l'avons redit et nous devons le redire comme une des lois fondamentales de la Mnésie imbriquante : les vibrations qui sont en dehors de nous ne sont jamais indépendantes, mais *toujours interagissantes*. C'est toujours une vibration qui agit une autre vibration. Dans l'Univers, tout interagit tout. On a dit, très justement, que considérer un phénomène comme séparé, c'est le fausser. Que nous le voulions ou non, nous sommes dans l'Interaction cosmologique universelle, qui est « Imbrication cosmologique » universelle avant d'être « Imbrication anthropologique » mnémonique, eupraxique ou eumnésique.

Cependant, pour l'étude et sans être dupes, nous sommes obligés de nous comporter comme s'il y avait des choses séparées. Mais nous ne morcelons pas pour autant, nous successivons, ce qui n'est pas la même chose. Et nous successivons, non pas des éléments séparés, mais des éléments interactionnels.

C'est cela la grande loi que nous apportons et répétons et répéterons à satiété : l'Interaction, le geste interactionnel qui consiste à recevoir en soi un Agent agissant un autre objet que nous appelons l'Agi. Interaction jouée et rejouée. Il y a là un instrument d'une souplesse et d'une universalité prodigieuse. Instrument souple qui va suivre toute la fluidité du réel. Instrument qui va pouvoir rejouer le monde tout entier. C'est à partir du moment où l'Anthropos a joué en lui le geste interactionnel qu'il a pu se dire le microcosme qui réverbère le macrocosme.

Spontanéité du Mimisme

L'Homme normal est joué par le Réel qui se réverbère en lui. Le Réel est en lui, sans lui, malgré lui. Cela « se sait » en lui, mais il n'est pas toujours en éveil à cette Prise de Conscience possible. Sou-[p. 57] vent, l'Ethnique obnubile l'Anthropologique, reflet objectif du Cosmologique.

L'Homme surnormal, et qui est le vrai normal, est assez fort, lui, pour n'être pas obnubilé par l'Ethnique. Envers et contre tout l'Ethnique, il prend conscience et il prend maîtrise de l'Anthropologique pur qui est parfois le Cosmologique inconnu. C'est l'hyper-praxique, c'est possiblement le génie, génie de la Mémoire chosale ou génie de la Mémoire verbale. Nous aurons à traiter longuement de tout cela.

L'Anthropos n'est donc pas, comme l'assurait Taine, un « polypier d'images », mais un complexe de « mimèmes » qui rejoue les choses. Nous sommes pleins des interactions reçues du réel ambiant et donc pleins des gestes interactionnels infligés par le réel. Le grand mouvement contraignant du Mimisme, nous l'avons dès que nous nous éveillons à la vie et que nous tendons nos gestes récepteurs.

De là pourquoi nous avons rejeté la faussante métaphysique des « images » pour observer ce complexe de gestes mimismologiques que nous pouvons enregistrer. Nous ne nions pas l'élément qu'on dit « spirituel », mais cet élément spirituel ne pourra agir que dans la mesure où il aura un outil gestuel.

L'Imitation est volontaire

On voit, par cette simple analyse de la loi du Mimisme, la différence essentielle entre le Mimisme et l'Imitation. Différence tragiquement importante et qui, jusqu'à notre découverte de l'Anthropologie mimismologique, avait échappé aux psychiatres de l'apraxie, même les plus éminents. L'Imitation, c'est la prise en maîtrise, en volonté, en direction, des mécanismes spontanés du Mimisme. Entre le Mimisme et l'Imitation, il y a donc tout un abîme. Ce n'est pas l'Inconscient, mais la Prise en conscience de gestes qui peuvent être spontanés ou qui peuvent être suscités. Dans l'Imitation, toujours l'élément volontaire s'affirme.

*Imitation
et simulation*

La Simulation, c'est toujours l'Imitation, mais une Imitation à deux faces : en ce sens que l'individu joue extérieurement un mécanisme macroscopique différent de son mécanisme intérieur. C'est extrêmement difficile, d'ailleurs. Nous avons là quelque chose d'analogue à cette fameuse politesse japonaise qui sourit toujours, par « politesse », même s'il lui faut dissimuler les souffrances les plus effroyables.

[p. 58] Simulation, également, les gestes et les dits des « parfaits » diplomates. Les parfaits diplomates sont extrêmement rares. Le mensonge est le grand chef-d'œuvre de l'humanité. Il n'est pas facile à manier. Certains êtres sont véritablement artistes en mensonge. Tous ces mécanismes très fins, et encore si mystérieux, du mensonge, seraient à étudier en fonction du Mimisme humain.

En chacun de nous, des milliers de gestes sous-tendus peuvent se présenter dans nos mécanismes globaux conscients. Mais précisément, nous avons l'inhibition possible. Quand tel geste vient s'infléchir à la traverse du geste qui doit se montrer, notre pouvoir d'inhibition l'arrête pour laisser s'épanouir les mécanismes adaptés.

Nous sommes là toujours en plein dans l'Anthropologie du Geste, geste inconscient et automatique, qui peut être pris en conscience et inhibé ou dirigé.

La Mimique

Mais comme nous sommes loin de la Mimique, cette réaction purement animale qu'on avait, jusqu'à nous, confondue avec le « Mimisme ». Le professeur Georges Dumas avait généralisé l'emploi de ce mot en l'appliquant aux expressions spontanées des différentes émotions — joie, douleur, colère, etc. Dans la Mimique se rangent le rictus, la constriction ou l'épanouissement de la face sous l'emprise des émotions. Si bien qu'on pourrait définir la Mimique : l'expression spontanée des émotions. Le tout petit enfant, dès sa naissance, est en proie à ces mécanismes de la Mimique. Il pleure, il grimace, il sourit, devient triste ou en colère. Mais l'enfant ne fait pas que rire ou pleurer ou s'irriter. Il subit, peu à peu, toute une série de réactions facilement observables qui consiste à jouer et à rejouer toutes les actions du milieu ambiant. C'est alors le Mimisme.

Cette force transcendante d'expression « mimismologique » qui jaillit spontanément du petit enfant et qui ira en s'accroissant, diffère *toto coelo* de cette Mimique que nous remarquons chez les primates.

Pendant de longues années, et face à face, j'ai voulu étudier gestuellement les Anthropoïdes : gorilles, chimpanzés, orang-outangs. Or, tous ces « singes », réputés si « singeurs », sont d'une pauvreté de « singerie » désillusionnante.

Faut-il ici, et avec le même résultat, mentionner l'expérience des [p. 59] Kellogg¹ ? Elle a bien vite tourné à l'avantage du « petit d'homme », Donald, qui mimait tout, jouait tout, même la « petite de chimpanzé », Gua, qu'on lui avait donnée comme compagne « de jeu et d'éducation » (termes si amphibologiques). L'Homme seul « singe le Singe » et c'est à cause de cela qu'il est homme. Le Mimisme humain, en jouant et en se jouant, a vite vaincu la Mimique animale qui ne joue pas, mais se trémousse.

Mimétisme opératoire

En plus, si l'Anthropoïde a subi un certain dressage, il aura ce que j'ai appelé le « Mimétisme opératoire ». Il pourra, je suppose, balayer, prendre un bâton, refaire *apparemment* certains gestes de l'Homme puisqu'il a des mains. Mais là est sa limite apparente, car en réalité, il ne « refait pas les gestes » de l'Anthropos. Il fait des mouvements, ses propres mouvements à lui, Anthropoïde. C'est pour cela qu'il nous faut employer pour le singe un autre mot que le mot « Geste ».

En effet, l'Anthropoïde ne pense pas. Il n'a pas cette chose essentielle à l'Anthropos : le Mimisme. L'Anthropos seul, et lui seul, est un animal interactionnellement mimeur. Il y a une Anthropologie mimismologique. Il n'y a pas d'Anthropoïdologie mimismologique.

Nous pouvons signaler ici, comme entrant dans le Mimétisme acception scientifique nettement spécialisée — la curieuse propriété qu'ont certains animaux de prendre la forme ou la couleur du milieu ambiant dans lequel ils se trouvent. Par exemple, certains papillons prennent la forme et la couleur des feuilles sur lesquelles ils vivent. D'autres animaux gardent leur forme, mais prennent la couleur des objets environnants. C'est une sorte de camouflage. Nous n'avons pas à nous étendre sur cet étrange phénomène qui ne cadre pas avec notre sujet qui est la recherche du jeu interactionnel.

Le Jeu humain

L'Anthropos ne peut pas échapper à la loi du Mimisme interactionnel. Entendons-nous bien. Le jeu, pour moi, n'est pas l'amusement. C'est quelque chose de profondément anthropologique. C'est ce qui différencie l'Anthropos de l'Anthropoïde. « L'homme pense toujours » a dit Descartes. Nous disons avec plus de justesse : « L'homme est perpétuellement joué. »

[p. 60] Le jeu humain, c'est la force vitale à la conquête du réel. L'Anthropos est un perpétuel film vivant et fixateur qu'on ne peut arrêter. Le montage se fait dès notre

¹ W.N. et LA KELLOGG, *The Ape and the Child*, Whittlevey House, éd., New York 1933. Trad. fr. Stock, Paris 1936.

naissance. Nous sommes riches de tout un monde inconnu. C'est un trésor absolument incalculable si nous savions l'utiliser.

Que de choses depuis l'âge de un jour nous avons reçues ! Depuis que nous avons été éjectés de l'utérus maternel, nous avons enregistré par tous nos mécanismes récepteurs. Nous sommes comme une sangsue innombrable, et nous n'avons pas besoin de dire « Apporte, apporte ». Cela vient en nous, sans nous.

Nous sommes comme sous la vague quand elle a dix mètres de haut. Elle arrive sur nous. Nous recevons tout. Mais ce n'est pas dessus que nous recevons, c'est dedans. De par la loi contraignante du Mimisme, nous recevons en nous les Mimèmes, c'est-à-dire les mouvements des choses montés dans nos mécanismes récepteurs. Voilà pourquoi vous m'entendez souvent employer le mot « geste des choses » en parallèle avec le « geste des hommes ». C'est qu'en effet, nous ne connaissons les choses que dans la mesure où elles se jouent, se « gestualisent » en nous.

Le jeu est la chose la plus effroyablement humaine. Le réel s'impose à nous par les gestes qu'il nous inflige. De là pourquoi le jeu et la Science vivante sont congénitaux.

Nous avons en nous des myriades d'intussusceptions interactionnelles qui, peut-être, ne nous serviront jamais, mais disons-nous que tout cet inconscient est là, curieusement présent et d'une présence *informante*.

On ne sait jamais ce qui conduit l'Anthropos. Trop souvent, par paresse ou par impuissance, l'Homme est comme une sorte de robot livré à ses Mimèmes.

Le Rejeu humain

Le « jeu », c'est l'extérieur interactionnel qui s'insère en nous, s'imprime en nous, malgré nous, et nous oblige à l'exprimer. C'est là que, par *hypothèse de travail*, nous pouvons essayer de revivifier, sous nos mots algébrosés, les Mimèmes concrets primordiaux comme nous l'avons tenté naguère en face d'un savant chinois monosyllabisant : *ex - prim - i - t*. Ceux qui savent à fond la mécanique indo-européenne ne nous en voudront peut-être pas trop de traduire gestuellement : *il fait le geste de presser à l'extérieur*. Pourquoi ? Parce que, préalablement, nous avons eu ceci : *im - prim, - i - t*.

[p. 61] Sous la sigillante pression du réel, l'Anthropos s'ex-prime comme une cire fluide qui ne devrait jamais durcir. C'est cela le « Rejeu », le Rejeu chosal et gestuel. Et il est toujours triphasé comme nous venons de le voir, jusque dans le rejeu hypothétique des phases des pauvres mots de nos langues actuelles, plus ou moins algébrosées.

Nous ne pouvons pas nous empêcher de rejouer ce qui est entré en nous. Aussi le petit enfant ne fait-il que cela, spontanément. Il est, chaque jour, de plus en plus

irradiant de « Mimèmes » et il rejoue ce qu'il a intussusceptionné par ses souples mécanismes enregistreurs.

La véritable mécanique du jeu humain, c'est qu'ayant reçu le réel, il peut, avec de l'absence, malgré l'absence, faire une présence et rejouer sans l'objet. C'est cela la mémoire.

Ce « jeu chosal » triphasé est en nous et ne peut plus s'en arracher. Ne pas avoir de mémoire n'a aucune espèce de sens. On a la mémoire de telle interaction, de telle autre interaction, c'est-à-dire que nous ne savons pas *tout* ce qui s'interactionne autour de nous, mais nous savons ce qui, en interactionnant, s'est *im*-primé en nous et cela s'*ex*-prime. C'est cela le Rejeu et c'est cela la Mémoire dans son mécanisme vivant et gestuel qui est le seul mécanisme de la Mémoire. Il y a une mémoire des gestes. Il n'y a pas une mémoire des « idées ». Les idées ne sont que le rejeu conscient des gestes intussusceptionnés. L'homme est un Composé humain qui peut intelliger ses gestes. Parler d'idées, c'est faire intervenir indûment un mécanisme platonicien là où nous avons à observer un jeu du Composé humain.

L'Anthropos peut « se rejouer » par la prise de conscience, la conduction, l'imitation des mimèmes intussusceptionnés.

Bergson nous dit qu'une fois que ce phénomène merveilleux a été saisi, le savant met toute sa vie à le développer, à l'expliquer. En effet lorsqu'un homme a dit : « Les corps attirent les corps », il n'a pas épuisé pour autant la richesse prégnante du réel. Des milliers d'hommes, à sa suite, auront à développer, à expliquer ce rejeu si simple dans son expression triphasée : « Les corps attirent les corps. »

Nous sommes des êtres en perpétuel jaillissement. Si nous sommes pauvres d'intussusceptions, nous serons pauvres de jeux.

Les outils anthropologiques

[p. 62] On pourrait dire que l'Anthropos, après avoir joué et rejoué, sous la force contraignante du Mimisme, tous les gestes du Cosmos, transforme en « outils anthropologiques » toutes les « interactions cosmologiques » qu'il a intussusceptionnées.

En effet, l'homme, fabricant d'outils, ne peut partir de rien. Nous ne pouvons pas prendre, pour nous l'appliquer, le concept sémitique de la création *ex nihilo*. Nous ne sommes en réalité que des rejoueurs, et donc possiblement des combinateurs ou des utilisateurs des mimèmes reçus.

Ainsi l'Anthropos se fait poisson en mimèmes et il fabrique l'outil aquatique qu'est le sous-marin. L'Anthropos se fait oiseau en mimèmes et il fabrique l'outil aérien qu'est l'avion. Et ainsi de suite, indéfiniment, il se fait toutes choses en rejouant toutes choses. Le perfectionnement de chaque outil sera de réduire cet outil à sa plus simple expression en donnant le primat au geste humain aussi pur que possible. Ainsi, l'homme se dépouillera du sous-marin pour n'être plus que l'homme-grenouille.

L'homme se dépouillera de l'avion pour n'être plus que l'homme-volant. On peut dire que l'Anthropos n'emprunte au Cosmos que juste ce qu'il lui faut pour rester davantage Anthropos. L'Homme semble n'avoir fabriqué les outils cosmologiques que pour les rejeter en les retrouvant en lui, purement anthropologiques.

Le Rêve

Le Rêve, ce Mimage mystérieux ! Je ne dis pas « langage » car toutes les fibres de l'Anthropos sont ici en jeu et en rejeu. C'est le Mimisme en liberté.

Les rêves ne sont que des rejeux exacts ou combinés du grand inconscient qui est en nous. Nous ne sommes pas présents à nos rêves, mais ils sont présents en nous. L'intérêt du rêve, c'est précisément que le mécanisme joue sans s'occuper de nous.

Le rêve est un rejeu cinétique global incessant. En ce sens que nos mécanismes de rejeu ne seront arrêtés que lorsque nous serons morts. Le suicide seul peut arrêter *volontairement* ce tragique film vivant.

Le rêve c'est le cinéma qui date... du Paradis terrestre. Nous ne sommes que des rêveurs, c'est-à-dire des êtres qui rejouent leurs mimèmes. Ce qu'on a appelé l'« association des idées » n'est, en réalité, qu'une « combinaison de mimèmes ».

[p. 63] On dit volontiers que lorsque ce « rejeu » se fait quand nous sommes éveillés, c'est la pensée, et quand nous sommes endormis, c'est le rêve. Mais le réel anthropologique ne se découpe pas. À vrai dire, il n'y a pas de rêve endormi ni de pensée éveillée. C'est exactement le même mécanisme qui joue.

À cause de notre difficulté d'analyse, nous avons mis l'accent sur le rêve oculaire qui est le plus fréquent étant donné notre hyperesthésie des mécanismes oculaires. De là pourquoi, chez nous, le rêve est à peu près synonyme de vision. Mais le rêve n'est pas plus rejeu oculaire qu'il n'est rejeu corporel, rejeu manuel, rejeu auditif, rejeu pituitaire ou papillaire. Quand nous rêvons, l'eau nous vient aussi bien à la bouche que lorsque nous avons devant nous un plat que nous aimons. De même, nos mécanismes pituitaires jouent de la même manière que lorsque nous respirons réellement des parfums. En réalité, nous rêvons avec tout notre corps. Lorsque nous aurons des appareils enregistreurs assez fins, nous pourrions saisir tout ce qui se joue dans nos différents mécanismes de rejeu.

En temps ordinaire, ceux qui ne sont pas du tout remarqués, ce sont les rêves corporels-manuels, sauf dans les cas de somnambulisme. Là, évidemment, on est bien obligé de s'apercevoir que tout rejoue globalement. Ce qui est très curieux, c'est que les somnambules sont capables de prouesses extraordinaires. C'est que leurs gestes seuls les conduisent. Le jeu de la conscience, qui produirait le vertige, ne vient pas interférer avec le geste.

Le rêve est un rejeu interactionnel normal. Il s'agit toujours d'interactions. Le déroulement se fait donc logique. C'est par les mécanismes concrets que se font les liaisons. Nous ne comprenons pas assez les rêves en fonction du concret, de là pourquoi nous les trouvons incohérents. Mais une série de gestes interactionnels est

extrêmement cohérente quand elle est accrochée par un geste qui donne le déclic pour le geste suivant. Ce sont là des systèmes d'accrochage inconscients et parfaitement cohérents tant que nous restons dans le système gestuel.

Tous ces rejeux se déroulent en mimodrames admirablement agencés, concrètement enchaînés et donc « composés ». De là pourquoi certains auteurs font de leurs rêves des romans, et des romans de leurs rêves. L'un va avec l'autre. Ce sont des rêves qui sont ensuite dirigés ».

Nous pourrions faire intervenir ici les rêves qui sont des rejeux phonétiques ou verbo-mimismologiques. Le rêve, n'étant qu'un rejeu, va pouvoir donner très objectivement des saisies de sons et de paroles. Les individus de type auditif vont là se reconnaître. Le rêve rythmo-verbal rejoue surtout chez les poètes, les orateurs, tous ceux qui, chez nous, manient le verbe.

Nous pourrions également faire entrer ici le mécanisme si mystérieux des Improvisateurs traditionnels. « Quand je rêve, me disait un berger basque, je rêve en formules improvisées. »

Rêve éveillé, rêve endormi. Tout ce grand mécanisme n'est plus inconnu dans sa cause quand on l'étudie en fonction de l'Anthropologie du Geste. Mais allez donc diriger vos rêves ! Cependant, chez certains, l'automatisme arrive à être dominé par un dirigisme transcendantal. C'est le génie.

Le rêve, « mimage » intermédiaire de l'Invisible ! Nous le trouvons dans tous les milieux ethniques. Nous aurons à l'étudier dans le milieu palestinien. Nous le verrons fonctionner dans les visions, dans les Apocalypses, une des splendeurs de ce grand mécanisme de l'Invisible palestinien, Les *Nabis* qui sont « sous le Souffle » voient, mais aussi entendent et nous aurons ces admirables rythmo-catéchismes insufflés des *Prophètes*. Sans aller si loin, pensons à notre Jeanne d'Arc. Quelle qu'en soit la cause, nul ne peut nier qu'il n'y ait eu là une splendide énergie humaine qui a été organisée, dépensée et opérante, venue de ces auditions « sous le Souffle ».

Nous ne faisons là que survoler, comme à la dérobée, tout un océan qui nous livrerait, sur le grand jeu humain de la pensée, des secrets encore inconnus. Mais nous sentons combien nous allons autrement profond que la simple écriture tracée sur un papier, en quoi nous faisons trop volontiers consister la perfection de l'Expression humaine.

La prise de conscience

Le rejoué, c'est l'être soumis au rêve endormi ou éveillé. L'Anthropos normal, c'est celui qui tend à la prise de conscience de ses mécanismes spontanés pour pouvoir les orienter et les diriger. C'est ce qu'on appelle la volonté.

La grande force de l'Homme, c'est de savoir jouer de ses mécanismes montés et de les faire passer, soit doucement, soit brutalement, de l'inconscience absolue, à la pleine conscience et à l'utilisation.

Toute prise de conscience demande une gesticulation, mais toutes les gesticulations ne sont pas conscientes.

[p. 65] Il y a en nous un subconscient qui s'ignore. Nous ne savons même pas de quoi nous sommes capables. Ce sont nos réactions qui nous instruisent sur nous-mêmes.

C'est là où nous rencontrons tout le système freudien des refoulements. Nous n'avons presque rien de conscient en nous ! Ce qui va affleurer à la conscience ne sera que la millième partie de ce qui se joue et se rejoue en nous. Parler de conscience claire, de subconscient, d'inconscient, c'est trancher grossièrement dans un jeu d'interactions dont le dosage est d'une complication extrême.

La pensée consciente est extrêmement rare. Tout ce que j'exprime est nourri de myriades et de myriades de gestes interactionnels intussusceptionnés inconsciemment. Lorsque je dis « L'Anthropos est un animal interactionnellement mimeur », il y a sous-jacente à cette affirmation, la matière de trente années et plus d'intussusceptions inconscientes et d'expérimentations dirigées.

C'est cela qu'il faut bien mettre en valeur dans toute cette question d'inconscient et de subconscient. Nous sommes faits surtout de mécanismes qui « sont agis ». Nous sommes le plus souvent des êtres rêvés. La conduction de nos gestes se fait évidemment avec une certaine conscience. Ils se font mieux quand ils se font automatiquement. La conscience peut gêner le jeu.

Mais qui fera le départ entre le purement conscient et l'inconscient ?

Nous avons en nous des quantités d'interactions dont nous n'avons aucune espèce de conscience, sauf à de très rares moments privilégiés. Tous les grands savants l'ont expérimenté. Combien de génies ont découvert en dormant ! Cela « se pensait » en eux.

De même que le savant peut être joué par son mécanisme scientifique, l'homme ordinaire peut être joué par une impulsion morbide et contondante.

La prise de Conscience des Mimèmes peut aller jusqu'à l'obsession anormale, mais aussi jusqu'au surnormal. C'est le mécanisme du découvreur. « Comment avez-vous découvert la Gravitation universelle ? — En y pensant toujours. » Cela « se pensait » en lui constamment et il se laissait manier par cette obsession orientée. Et voilà que, pris par son mécanisme de recherche, devant lui une pomme tombe. Quel était son problème ? La lune. Alors se fait en lui ce formidable mécanisme de rapprochement qui, jusque-là, n'avait pas été opéré : la [p. 66] pomme tombe, la lune tombe. On a dit très justement : « Les découvertes consistent dans des rapprochements de faits susceptibles de se joindre et qui ne l'avaient pas été jusqu'alors. »

Le véritable créateur est inconscient dans ses moments de création. Ce qu'il y a de plus puissant, de plus éternel dans l'homme éphémère, c'est souvent ce qui vient sans qu'il l'ait cherché.

Tout l'inconscient du réel intussusceptionné se rejoue dans les génies. Ils ne peuvent pas ne pas découvrir. Tout leur mécanisme d'intussusception est orienté et joue. Et voilà pourquoi ils pourraient dire comme les Récitateurs de Iéshoua auxquels on ordonnait de se taire : « *Non possumus non loqui.* » Nous ne pouvons pas ne pas exprimer ce qui est en nous, malgré les bûchers, les échafauds et les croix...

Il ne s'agit : pas d'imiter les génies, mais comme eux, d'observer le réel et d'être soi. Jamais nous n'épuiserons la richesse du réel, mais nous avons à nous épuiser à sa recherche. Et disons-nous toujours que c'est dans la mesure où l'on fait jouer toute son énergie qu'on la récupère et qu'on l'amplifie.

*Les Praxies ou
imbrications
logiques
de gestes*

Dans l'expression humaine, tout est « rejeu » d'intussusceptions prises ou non en conscience. C'est ce rejeu vivant et gestuel que le Docteur Morlaàs et ses élèves ont pris comme base de leurs recherches sur les Praxies à tous les degrés de facilité.

En effet, toute Interaction montée en nous peut devenir automatique par la multiplicité des Rejeux. On connaît le proverbe : « La répétition est la mère de la Mémoire. » C'est alors l'Eupraxie. Nos gestes fonctionnent d'autant mieux qu'ils fonctionnent tout seuls. Aussi les transmetteurs des Traditions ethniques millénaires se sont-ils ingénies, nous le verrons, à découvrir et à utiliser tous les éléments d'automatisme, toutes les forces anthropologiques d'automatisme possibles qui peuvent concourir à ce que tout marche sans eux, mieux qu'avec eux.

Une Eupraxie, c'est donc une Interaction qui a été montée et qui, en temps opportun, se déclenche toute seule.

*L'Apraxie ou
désimbrication
de gestes*

Nous avons en nous tous les rejeux de notre vie. Pourquoi cette sorte d'inhibition qui fait que certaines choses seulement se proposent ?

En effet, quand on voudra conduire certains gestes en prêtant une attention spéciale à chacune des phases qui les constituent, leur con-[p. 67] duction pourra s'avérer si délicate qu'elle aboutira souvent à l'hésitation, au trouble, à l'arrêt total par désimbrication des phases, désimbrication qui ressemble à l'oubli.

C'est là, en effet, que nous surprenons un des mécanismes de l'oubli. L'oubli doit être placé dans le domaine de l'apraxie des imbrications interactionnelles. Un beau travail pourrait être fait par un psychiatre : « Oubli et Apraxie ». Ou plus profondément encore, parce que plus interactionnellement et plus mimismologiquement : « Désimbrication et Apraxie » car il faut, en effet, toujours remonter au Mimisme et à son geste interactionnel aux trois phases imbriquées.

Quelle catastrophe anthropologique chez un sujet qui en arrive à ne plus pouvoir imbriquer ces gestes apparemment si simples qu'on appelle les « Mimèmes » d'un Agent agissant un Agi !

C'est que l'Anthropos, qui est une camera preneuse et enregistreuse de gestes, peut aussi être disloqueuse de gestes. L'apraxique est celui qui ne peut plus suivre le déroulement logique de l'interaction.

Quel étrange mystère, en effet ! Voilà des apraxiques dont le système gestuel est pour ainsi dire intact, musculairement. Dans la vie quotidienne, ils peuvent mettre la main au front, à la poitrine, aux épaules. Soudain, on leur dit : « Faites le signe de la Croix. » Alors, mais alors seulement, ils ne peuvent plus mettre la main au front, à la poitrine, aux épaules. Nous sommes en face de pauvres êtres qui essaient, pâlisent, re-essaient et finalement s'avouent incapables de jouer les gestes du signe de la Croix : « je sais bien pourtant, mais voilà que je ne peux plus ! »

Apraxie *de conduction* des gestes à vide, constate l'anthropologue du geste qui pense au problème différent, mais problème aussi mystérieux, qu'est l'apraxie *d'utilisation* des gestes sur les objets.

La même impuissance de conduction et d'utilisation se révélera dans les mécanismes laryngo-buccaux des non moins étranges aphasiques, ces apraxiques non plus globaux, mais oraux, et cependant avec interdépendance des mécanismes.

Ce sont bien des imbrications de gestes qui ne jouent plus normalement, objectivement, conformément au réel. Disons-nous qu'il s'agit d'« énergie spirituelle » ? Les psychiatres peuvent-ils être des guérisseurs d'âme, cette chose si spirituelle dans la métaphysique gréco-latine ? Hélas, malgré leur nom abusif, les psychiatres ne règnent que [p. 68] sur des mimèmes et leurs interactions, que sur des gestes et leurs imbrications !

« Ce que vous avez apporté de neuf à la psychiatrie, c'est l'Imbrication », nous disait le docteur Arrivé qui, après avoir suivi pendant plusieurs années nos leçons à l'École des Hautes-Études de la Sorbonne, s'était mis à la composition d'un important ouvrage sur cette loi nouvellement découverte en Anthropologie : toutes les Apraxies ne sont que des Désimbrications.

Mais qu'est-ce que l'Imbrication ? Qu'est-ce qui fait que mes gestes peuvent ou ne peuvent plus se rejouer en se suivant normalement comme ils ont été reçus ?

Le geste qui se joue dans toutes les fibres de l'organisme humain peut être tellement microscopique qu'il faudrait des ultra-microscopes pour le saisir. On peut apparemment être immobile alors qu'un immense drame se joue dans l'être humain. Nous n'avons pas assez tenu compte de l'infiniment petit dans nos études. Nous avons oublié que le geste le plus microscopique peut être autrement puissant, dans son irradiation possible, que le gros geste. C'est ici que se rattachent les schizophrénies, ce phénomène si redoutable. Cela ne remue pas apparemment, mais quels formidables rejeux sous cette apparente immobilité !

Si je suis anthropologiste, c'est que j'ai toujours été en stupeur et en agonie devant la pensée humaine. Qu'est-ce que ce mécanisme qui se monte et qui, possiblement, se démonte ? Aussi, depuis plus d'un quart de siècle, nous sommes-nous acharné et sans relâche, à éclaircir le mystère des Praxies, en contact avec le docteur Morlaàs, le docteur André Ombredanne et toute la jeune école psychiatrique française, si sympathiquement réceptive.

C'est une question qui demandera bien des années et des années d'observation anthropologique pour qu'on y réponde. Il faudra que des centaines de médecins s'occupent de l'Expression humaine, globale et orale. Car nous n'avons pas d'un côté le geste, de l'autre côté le langage, de l'autre côté l'écriture, de l'autre côté le dessin. Il n'y a qu'une seule chose : cet admirable et redoutable « Rejeu interactionnel des Mimèmes ».

*Rejeux
objectifs
et Rejeux
combinés*

Toujours nous rejouons. Et nous aurons ou un rejeu objectif qui est Remémoration, ou une combinaison de rejeux qui s'ajustent par un même rayon de courbure, et c'est ce qu'on appelle l'Imagination. Chez [p. 69] certains sujets, c'est surtout le rejeu oculaire qui fonctionne, chez d'autres, le rejeu auriculaire. Chez moi, toujours le rejeu se fait globalement. De là, sans doute, la propension et l'orientation de mes recherches mimismologiques sur le « Globalisme humain ».

La solution de tout problème humain n'est qu'un cas particulier de la Mécanique humaine générale. Nous avons vu toutes les questions posées par la Mémoire, ce rejeu inlassable des mimèmes, et par le Rythme, cette propulsion énergétique et facilitante des mimèmes rejoués. L'homme est une tradition éphémère des jeux du Mimisme, comme l'humanité est une tradition perdurable de ces jeux individuels, indéfiniment variés et rectifiés.

b) *Le Triphasisme et le Rejeu global*

C'est ce « rejeu global » que nous avons, désormais et continuellement, sur l'écran du cinéma ou de la télévision. L'heure de mon Livre est arrivée : c'est de voir l'écran nous dérouler les Interactions du Cosmos aux Imbrications objectives.

Nous allons enfin pouvoir mettre l'enfant à l'école du réel inépuisable, infiniment fluide et dynamique.

À l'enfant, source de vie jaillissante et de science toute neuve, nous n'avons guère donné, jusqu'ici, que des manuels scolaires qui sont du perroquetisme organisé. Nos pédagogies tuent la curiosité joueuse enfantine alors qu'il faudrait l'orienter. Nous cadennassons l'essor des enfants vers le réel avec nos systèmes tout faits. Nos études

livresques nous tiennent sur les mécanismes de l'écrit et non pas sur les gestes contondants du Réel. C'est fausser dès le départ les plus grands problèmes humains que de les poser seulement en fonction de l'écrit. Que serait l'homme dont on n'aurait pas brisé l'élan vers le réel, tout enfant, par une pédagogie inadaptée et purement livresque ¹ ?

On a trop dit aux jeunes : « Tolle, lege ». Je leur dis : « Ne prenez que le Réel et expérimentez-le. Après, vous confronterez, par la lecture, vos expériences avec les expériences d'autrui. »

Enlever à un être humain le jeu spontané du Mimisme, c'est le pri-[p. 70] ver de ce qui le différencie essentiellement de l'animal. L'inhibition du Mimisme est, dans l'éducation, une catastrophe.

Au siècle du cinéma et de la télévision, nous en sommes encore à des petites graphies mortes d'il y a cent ans, deux cents ans. Notre pédagogie semble plutôt faite pour créer des professeurs de philologie et de grammaire que des hommes observateurs et rejoueurs du réel. En voulant donner aux enfants une science encyclopédique, nous leur avons surtout donné une ignorance encyclopédique, car nous n'avons pas même effleuré encore devant eux la lettre A de cet alphabet infini que sont les interactions de l'Univers.

La psychologie de nos manuels, c'est la psychologie de l'homme blanc, adulte et civilisé comme nous. Ce n'est pas l'Anthropos.

Dans notre pédagogie exsangue, nous allons pouvoir, par le cinéma, réintroduire le geste, porteur d'un « réel interactionnel ».

Demain, les petits enfants n'auront plus nos discours et nos alphabets. Ils auront les Mimodrames objectifs de la télévision. Cela jouera devant eux, en eux, sans eux, malgré eux. Ce sera l'écran se faisant Anthropologie du Mimisme.

Il faut que nous élevions nos enfants, non en fonction d'hier, mais de demain. Or, il y aura à veiller singulièrement sur eux en fonction de ce « jeu » et de ce « rejeu » que nous leur infligeons au cinéma et à la télévision. Dites-vous bien qu'entre les mimodrames joués par les acteurs sur l'écran, et les mimodrames rejoués par les enfants, il n'y a aucun intervalle. Cela joue et rejoue tout le temps.

Nous ne le redirons jamais assez : l'enfant reçoit tout en lui. Il reçoit, mais il rend comme un écran plastique. Jamais l'être humain ne peut garder en lui la chose reçue. C'est cela toute la pédagogie, surtout la pédagogie mimismologique d'aujourd'hui. Aux éducateurs à veiller aux outils qu'ils auront obligatoirement à manier, pour le bien ou pour le mal. Les forces anthropologiques sont des forces aveugles. On nous dit, tous les jours, que des crimes plus nombreux sont commis par des enfants. Comment n'y aurait-il pas plus de crimes d'enfants quand on leur en jette à pleins regards sur nos écrans ? L'enfant regarde, l'enfant reçoit, l'enfant

¹ Nous n'avons pas à signaler ici les nombreux efforts accomplis pour rendre notre pédagogie plus vivante et plus adaptée. En transmettant la pensée de Jousse, nous montrons qu'il a toujours été orienté vers les réalisations actuelles les plus objectives.

« intussusceptionne », l'enfant rejoue. L'enfant rejoue le geste du revolver qui tue, il rejoue le geste du couteau qui égorge. Nous jetons, pour ainsi dire, des tonnes d'explosifs sur le chemin que parcourent nos enfants et nous nous étonnons des effroyables résultats ? [p. 71] Qu'il le veuille ou non, tout cinéaste est un pédagogue. Pour le bien ou pour le mal.

C'est l'analyse de toutes ces grandes lois de l'Expression humaine qui m'a montré que les véritables pédagogies sont des pédagogies globales qui permettent à la mémoire une perdurabilité et une précision déconcertantes.

*Rejeu global
et Mémoire
gestuelle*

Il faut, en effet, que nous prenions appui sur l'Expression gestuelle globale pour que nous puissions comprendre ce qu'est la Mémoire élaborée gestuellement, corporellement. Tout se tient dans cette complexe question de la Mécanique humaine.

La science de la Mémoire, comme bien d'autres sciences : mathématiques, astronomie, physique, chimie, etc. a d'abord été sous la gouverne des métaphysiques.

De siècle en siècle, les techniques s'émancipent, mais ce n'est pas sans les cris douloureux des métaphysiques. Il faut pourtant que nous fassions ces arrachements pour progresser. La science de l'Anthropos ne peut plus se contenter de vagues formulations verbales. Elle a besoin d'observation, et l'observation est une chose longue et lente. Nous apportons ici une science de 50 années d'observation.

Lorsque j'ai abordé les mécanismes anthropologiques et ethniques de la Mémoire humaine, j'ai constaté que c'était surtout avec des affirmations et des négations d'amnésiques livresques et de métaphysiques dépassées que les questions se tranchaient. Par exemple, tel théologiste ¹ « plumitif » décrétait qu'il était impossible que « les Apôtres, gens illettrés », aient pu retenir par cœur le « Sermon sur la Montagne ». Alors, j'ai observé et j'ai vite compris que ce n'était pas une Psychologie du geste qu'il fallait créer, mais une Anthropologie du Geste et du Rythme. Cette Anthropologie du Geste et du Rythme ne devait d'ailleurs pas se baser sur l'observation de quelques individus de nos milieux ethniques de Style écrit, sclérosés et algébrosés.

Il est évident que si nous n'avions eu que notre culture gréco-latine pour nous livrer les secrets de l'expression humaine, nous n'aurions pas [p. 72] été bien loin. C'est qu'en effet, chez nous, faire des gestes est d'une inconvenance rare. Dès l'âge de deux ans, nous sommes dressés à « maintenir » toute notre musculature pour nous en tenir au « maintien » du porte-plume. L'enfant sage est l'enfant immobile. Le roi de la nature vivante et mouvante n'a droit qu'à un comportement de cul-de-jatte. Le grand « jeu » global de l'Homme est interdit. Nous sommes des êtres appauvris

¹ Théologiste — Anthropologiste. Son vocabulaire étant un outil de classement, Jousse aimait à opposer ou à distinguer, pour mieux ensuite les rapprocher — ne fût-ce que par une finale — des sciences qu'on juge trop volontiers sans contact.

gestuellement par notre graphisme. On essaie bien, depuis quelques années, de pallier cet empaillage général par une gymnastique musculaire et esthétique, aux mouvements vides et inexpressifs. Dans ces épreuves de force ou de grâce, où est la grande Expression logique de l'Anthropos « interactionnellement mimeur » ?

Quand, après un dressage pareil, on entre dans les Civilisations spontanées, il est évident qu'on ne comprend plus rien. On ne voit que des « danses », des « sauvages », des « primitifs », ou même des « malades », comme cet « original » et cet « anormal » d'Ézéchiél, un des plus spontanés Nabis-Mimodramatistes palestiniens. Ce sont des années et des années qu'il faudrait donner à l'étude de cette mécanique interactionnelle du Geste sous la pression du Mimisme spontané. Si, rien que pour résoudre les petits calculs de matière morte, il faut passer tant d'années à faire des mathématiques, que d'années il faudra passer pour étudier la Vie dans sa spontanéité mimismologiquement jaillissante en Expression humaine ! À vrai dire, la véritable fouille de l'Anthropos n'est pas faite encore et la Vie garde son secret.

Rejeu global et Habitude

Lorsque, du haut de la chaire de Notre-Dame et son triste papier sous les yeux, un prédicateur nous assurait que « La Mémoire n'est qu'un réceptacle de jugements appris par cœur », il confondait deux choses qu'il faut distinguer fondamentalement : la mémoire qui est un « rejeu conscient de Mimèmes », et l'Habitude qui est le « laisser-aller » de mécanismes montés avec intelligence profonde et qui permet, précisément, à cette intelligence de fouiller plus profondément encore, sans se préoccuper de la monture qui va. Les véritables cavaliers ont leurs chevaux tellement incarnés en eux qu'ils peuvent se battre face à face avec l'ennemi, et ne faire attention qu'au revolver visant, qu'à l'épée frappant, sans s'occuper du cheval qui se cabre, recule, avance, s'écarte, monte, descend. Lui, cheval, il est le cavalier.

Quand nous parlons de mémorisation, nous parlons donc de ce mon-[p. 73] tage interactionnel, souvent inconscient, dont on prend claire conscience, et qu'ensuite on « laisse aller » dans les mécanismes gestuels et rythmiques que nous avons étudiés et que nous allons étudier. Alors l'intelligence pourra être infiniment plus souple, plus ardente, plus combative, plus victorieuse. C'est cela, la vraie *Mécanique humaine*. L'Homme le plus « homme » est celui qui a le plus d'habitudes, montées en lui avec intelligence, et qu'il laisse retomber dans l'inconscient pour que, toujours, l'intelligence plus libre puisse veiller, *tendue vers un point donné*.

On prétend que les plus grands savants ont une mémoire extraordinaire. Pas nécessairement. Ils ont monté en eux des habitudes en très grand nombre et ils sont attentifs à une seule chose, *une seule* : c'est Newton et son mécanisme d'attraction, c'est Pasteur et son mécanisme microbiologique... Tous ces grands chercheurs de Réel sont des êtres admirablement équilibrés au point de vue des habitudes. Ils ont mis ces habitudes comme un cheval entre leurs muscles et, grâce à ce montage, ils peuvent darder leur regard vrillant pour prendre conscience d'une seule chose et pour comprendre une seule chose.

Qu'est-ce que fait l'astronome du Mont Palomar ? À travers le champ immense des étoiles, il braque la géante lentille-prunelle télescopique, outil prolongateur des gestes de sa prunelle humaine réceptive, pour tâcher de saisir, dans l'indéfini des nébuleuses, un point qui est un infini. Plus fort encore, apparemment, parce que plus centré et plus concentré, le savant atomiste qui défonce et scrute l'atome ou mieux l'atome de l'atome.

Le mécanisme est identique dans chacun de ces deux chercheurs à échelle si différente : essayer de surprendre ces étranges interactions astronomiques et atomiques pour y infléchir mimismologiquement la courbure gestuelle de ses muscles, L'Homme est un Mimeur gigantesque et microscopique.

La puissance de l'Anthropos, qui a su vitalement et interactionnellement cristalliser l'énergie de toute une vie et l'orienter vers un seul point, est irrésistible. C'est cela le Génie. Et c'est cela la Science.

Rejeu global et Science

On a dit que les sciences sont des langues bien faites. Erreur, ce sont des gestes objectifs.

Les grands créateurs ne sont pas des imaginatifs, mais de grands expérimentateurs qui mettent en présence des éléments aptes à se [p. 74] joindre. Le découvreur, ou bien sera écrasé par son vivant fardeau, ou il maîtrisera cette formidable somme d'éléments imbriqués qu'il a intussusceptionnés, et il jettera devant vous, comme un prestigieux pêcheur, tout le grouillement indéfini des poissons du réel en vous disant : « Voilà ma pêche. » Pour les autres ce sera seulement le livre fait avec des livres, des mots propositionnant des mots, et vous voudriez qu'il en jaillisse de la vie ? Le livre ne peut nous donner que le déjà vécu. L'homme vivant seul nous apprend la Vie. Or qui pourrait nous dire actuellement tout ce dont la Vie est prégnante ?

Jamais l'homme qui ajuste bien tranquillement ses fiches en termes socialisés, ne va rien découvrir. Il ne peut que répéter ce qu'il a copié et qui est dit partout. En soi, l'érudition est la négation de la découverte.

Nous avons trop ignoré, en pédagogie, que l'homme n'est pas fondamentalement un classeur de notes, mais qu'il est un « Mimeur » qui joue et rejoue des gestes macroscopiques et microscopiques d'un réel intussusceptionné.

Ne nous laissons pas de le répéter aux jeunes chercheurs : Jusqu'ici, à peu près rien encore n'a été vraiment regardé. Le monde est toujours neuf pour des yeux restés neufs. Que ce soit en art, en littérature ou en science, il y a encore des myriades de découvertes extraordinaires et insoupçonnées à faire.

Tout homme qui sait garder à ses organes leur fraîcheur naïve et native, est capable de jeter sur une toile, de modeler dans l'argile, de rythmer par le son ou d'exprimer dans les mots de sa langue, des aspects d'un réel encore inconnu et même

insoupçonné... Son œil voit le non-vu, son oreille entend le non-entendu, sa main manie le non-manié. Pourquoi ? Simplement parce qu'il est lui.

Dans le domaine scientifique, cette incessante découverte de l'inconnu est plus frappante encore. Il suffit que deux ou trois hommes par siècle aient « pensé réel » pour que toute la face du monde en soit changée.

La science consiste à observer ce qui est, même par une observation individuelle et solitaire. Ce n'est pas une répétition verbale de toutes les routines. Car le réel ne se présente pas en fonction de nos formules toutes faites ou de nos grammaires conformistes. Il est ce qu'il est. Le Découvreur sera donc fondamentalement « chosal », parce que les choses se répercutent en lui sous leur forme interactionnelle. Il n'y [p. 75] a jamais une phase disloquée. C'est toujours, comme le nom l'indique, « une phase d'interaction ». Ce sera toujours l'Agent-agissant-l'Agî.

Celui qui a vraiment observé le réel ne pourra jamais répéter personne car dans ce qu'il donne, il y a toujours l'équation personnelle qui marque la personnalité et possiblement la supériorité. Ne peuvent supporter le poids du réel que les esprits très grands.

La grande difficulté, précisément, c'est de laisser le réel dans son intégrité interactionnelle, sans se laisser contaminer par l'ethnique de nos milieux « algébrosés ». Et c'est difficile. C'est si difficile et c'est si rare que nous verrons des savants prendre, dans ce réel innombrable, un petit morceau d'interaction de rien du tout, un autre petit morceau autre part, et avec des quantités de petits morceaux, faire une sorte de vaste magma, sans cohésion ni loi...

Rejeu global et Génie

Mais le véritable génie, à force de patience et d'attente héroïque, libéré dans sa solitude et son silence, va saisir une de ces Interactions du Cosmos jusque-là inconnue et la donner au monde étonné. Et ce sera Copernic, ce sera Newton, ce sera Pasteur, etc.

En face de ce complexe apparemment inextricable que nous appelons l'*Imbrication universelle*, nous voyons ces génies extraire l'*Implication interactionnelle* et, de cette Implication, tirer une *Explication*.

N'ayant pas à notre disposition les mots objectivement adaptés, nous sommes obligé d'en revenir encore à notre terminologie gestuelle de Laboratoire si expressive : ex - plic - a - t - = *il fait le geste de plier hors de*.

Et ce dépliement chosal et génial d'une « Interaction cosmologique » qui révolutionne tout, pourra se verbaliser ethniquement et se banaliser en un simple « geste propositionnel ¹ » :

La Terre encercle le Soleil.
Les Corps attirent les Corps.
Le Vivant engendre le Vivant. etc...

Toutes les grandes découvertes, rénovant un monde, pourront se traduire et se transmettre dans le simple énoncé d'une proposition.

[p. 76] Mais cette proposition, en une langue ethnique définie, n'est que l'expression même d'une interaction du réel, prise en conscience par *un* Anthropos, parmi l'indéfini des interactions cosmologiques inconscientes.

C'est pourquoi l'homme de génie ne peut être compris dans l'immédiat. Il faudrait d'autres génies dix fois plus grands, des génies de la sympathie intellectuelle pour expliquer l'œuvre d'un génie. Voilà un homme qui, pendant trente ans, cinquante ans, a élaboré, en face du réel, tout un édifice toujours appuyé sur les faits. La plupart de ceux qui le lisent n'ont jamais rien regardé, ni rejoué de ce réel. Il leur faudrait une puissance géniale extraordinaire pour que, rien qu'en tournant les pages du livre du découvreur, ils soient capables d'en comprendre toutes les profondeurs et toutes les richesses.

Aller aux faits démontrés par le chercheur, quand ces faits ne sont pas encore entrés dans la connaissance quotidienne sociale, demande une somme d'efforts et un renoncement extraordinaires. Nous sommes ici aux profondeurs mêmes de l'intelligence sympathique, et sympathique pour les personnes et non plus seulement pour les choses... Qu'on le veuille ou non, comprendre c'est aimer. Comme l'a si bien montré l'analogisme palestinien : connaître quelqu'un, c'est devenir avec cet autre une seule chair vivante, agissante, pensante et créante. Il faut se renoncer pour devenir autre. La compréhension est une création. Un homme qui comprend est un autre homme. Or, cette sorte de négation de soi-même pour l'intussusception d'un autre, est un véritable sacrifice, sacrifice plus ou moins grand selon que sera plus ou moins profonde la métamorphose exigée. Le découvreur est un solitaire. La découverte doit être publique et même vulgarisée. Là est la quadrature du cercle qui fait tout le drame de la vie des chercheurs...

Car le découvreur a besoin lui-même d'être découvert. Cette découverte ne pourra se faire que par l'intermédiaire de quelques observateurs d'élite, capables de sympathiser intellectuellement avec le génie du découvreur et de poursuivre ses recherches dans la voie qu'il a ouverte.



¹ La proposition est incluse dans les phases de l'interaction. Tout fait des propositions dans l'univers en ce sens que tout fait des interactions.

*Rejeu global
des peuples
spontanés*

Les paléontologistes se perdent actuellement dans le lointain des millénaires. Pour nous, anthropologiste du Geste, notre rôle n'est pas de remonter superficiellement dans les millénaires morts, nous devons, [p. 77] au contraire, descendre de plus en plus profondément dans l'Anthropos éternel, parce que vivant, et le fouiller, par le dedans, pour en faire jaillir la grande loi primordiale et pour ainsi dire immortelle.

Voilà pourquoi l'étude de la « Mimismologie » doit précéder l'étude de la préhistoire afin de pouvoir y saisir cette loi fondamentale du Mimisme que personne, jusqu'ici, n'avait su mettre en relief, ni même remarquer.

Nous ne faisons pas d'ethnologie, ni d'ethnographie, mais de l'Anthropologie du Mimisme. Nous cherchons, à travers les différentes ethnies, l'Anthropos pur.

Pour nous, l'homme est toujours l'homme. Parler de l'homme d'aujourd'hui peut flatter nos contemporains. Pour comprendre l'homme d'aujourd'hui dans ses besoins et ses aspirations, comme dans ses déficiences et ses déviations, il conviendrait de se dégager de l'éphémère aujourd'hui pour descendre de plus en plus profond. C'est une grande erreur de vouloir aller de l'avant sans penser qu'un lourd passé, plus profond que nous-mêmes, nous possède et nous meut. L'homme moderne, nous pouvons le saisir *expérimentalement* jusque dans le préhistorique.

Nous avons trop cru à un homme « primitif », donc inférieur à nous dans le temps et dans l'espace. Or, plus nous scrutons dans le temps et dans l'espace, et plus nous découvrons que l'Anthropos, dès qu'il nous apparaît et partout où il nous apparaît, est un être *relativement* prodigieux. Pesons et soupesons tout ce que contient de capital ce simple mot : *relativement*, quoique bien peu utilisé dans la matière. Il faut plus de génie pour « inventer », le premier, un silex taillé, que pour « perfectionner », le dernier, un canon atomique.

*Anthropologie et
Ethnologie*

Il y aurait là à voir tout ce que l'Anthropologie peut apporter de neuf et de profond à l'Ethnologie, et surtout ce qu'elle peut lui apporter comme but de recherches. Aussi, quiconque voudra vraiment comprendre les différents milieux ethniques du présent et ceux du passé, devra travailler beaucoup plus profondément et plus anthropologiquement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et surtout d'une façon plus vivante.

On sait qu'actuellement, il existe encore un certain nombre de milieux ethniques globalement « mimeurs ». Il faudrait les étudier aussi rapidement que possible, non seulement par des enquêtes écrites et [p. 78] des dessins, mais surtout par les investigations des appareils enregistreurs. Pour cette étude, nous avons maintenant un outillage que n'auraient pu rêver nos prédécesseurs, il y a cinquante ans : le cinématographe. Nos yeux ne sont plus accoutumés à saisir tout ce qu'il y a de souple

et d'expressif dans les jeux des mains et de tout le corps de ces subtils observateurs et rejoueurs. Il nous faut des films qui enregistrent fidèlement toute cette vivante et fluide expression gestuelle et qui nous permettent ensuite d'analyser, dans le détail, toute cette finesse de rejeu innombrable. Outils amplificateurs, outils rapprocheurs, outils ralentisseurs, outils réducteurs, etc., le cinéma et la télévision offrent tout cela et quotidiennement à l'observation des jeunes chercheurs qui pourront ainsi se faire classificateurs de faits vivants et multiples à l'indéfini.

Des ethnographes sont ainsi parvenus à surprendre, dans des milieux où le langage de gestes est pratiquement mort, quelques résidus de signes gestuels qui ne peuvent qu'être très intéressants. Cependant ces pauvres résidus ne sont pas suffisants pour éclairer, dans toute son amplitude, la grande question du « Mimismo-cinétisme » interactionnel à travers toute l'Humanité.

*Rejeu global
et justesse
gestuelle*

En revanche, les Civilisations amérindiennes survivantes que nous avons personnellement étudiées, nous donnent, sur ce point, des précisions inattendues. Leur mécanisme d'expression globale et manuelle continue à se gestualiser avec une finesse et une richesse remarquables. Qu'on nous permette une comparaison un peu simplette, mais probante. Comment, en effet, même dans nos milieux « empesés », faire sentir à un enfant ou à un étranger, la différence entre *frôler*, *caresser*, *frotter*, *égratigner*, *gratter*, etc. sans nous aider d'un geste spécifiquement adapté ?

Nous ne nous rendons pas compte de la richesse et de la souplesse des gestes expressifs de ces peuples spontanés. Nous avons le mot « prendre », mais eux auront des centaines de gestes pour exprimer ce que nous exprimons, nous, par ce simple mot. Alors qu'ils ont mille gestes pour l'acte de porter, nous n'avons qu'un seul mot pour le signifier. Ce n'est pas une supériorité, c'est une imprécision. Pour ces rejoueurs concrets, il n'y a pas de gestes synonymes. Notre vocabulaire « passe-partout » laisse passer la vie à travers ses mailles et ne nous permet plus de comprendre l'expression vivante qui rejoue en fonction du réel.

[p. 79] Supposons que ces peuples, subtilement mimeurs, aient à exprimer les phases du petit mimodrame interactionnel que nous traduirions en notre langage ethnique : *l'oiseau mange le serpent*.

Ils ont, depuis toujours, saisi avec une objective acuité, la caractéristique de tel oiseau qui vole d'une certaine manière, mangeant tel reptile qui ondule d'une certaine manière. Et n'allons pas dire, à la suite des premières interprétations de Lévy-Brühl, que ces soi-disant « Primitifs » manquent de l'idée abstraite et générale. C'est là une constatation de professeur en chambre. Pour ces observateurs, « concrètement » scientifiques et « abstraits », tel oiseau est d'une espèce caractéristique qui le fait voler de telle manière bien définie. Il mange d'une manière particulière tel reptile qui rampe ou ondule de telle façon caractéristique. Remarquons-le bien, nous avons là le geste triphasé, *concrètement abstrait*, du réel interactionnel que nous avons étudié au

début : l'Agent-agissant-l'Agi. L'Anthropoïde n'a jamais pu faire et ne pourra jamais faire ce geste mimismologiquement interactionnel. La différence est si essentielle qu'elle constitue un abîme infranchissable.

Ce n'est pas dans le squelette, ce n'est pas dans le crâne, ce n'est même pas dans les circonvolutions du cerveau que s'aperçoit cet abîme. C'est dans un tout petit geste vivant, mimismologiquement interactionnel, mais dans ce tout petit geste vivant, tout l'Univers « se réfléchit » et tout l'Homme « réfléchit ». Grâce au Mimisme, tous les gestes du Cosmos se réfléchissent spécifiquement et abstractivement : dans tout l'Anthropos.

Il importera d'approfondir cette formule qui nous révèle une richesse d'expression chosale que nous ne connaissons plus du tout. On a trop dit : ces hommes sont des « sauvages », des « primitifs ». Mais lorsqu'on entre dans la psychologie profonde de tel ou tel de ces hommes, on s'aperçoit qu'on a affaire à d'inépuisables savants « en choses ». Ils ne pensent pas en syllogismes comme nous. Ils pensent concret. Ils pensent choses. C'est peut-être un tort, c'est peut-être un bien. Mais la question n'est pas de supériorité ou d'infériorité. Il s'agit, en vérité d'une opposition entre « Concrétisme » et « Algébrosisme ».

Vous voulez faire des Humanités ? Allez donc d'abord étudier le langage de gestes de ces populations prétendues primitives, mais allez *l'étudier* et non pas le couler dans vos moules. Ce n'est pas à coup [p. 80] de dictionnaires qu'on comprend les mentalités concrètes, c'est à coup de gestes s'assouplissant à la richesse de la vie.

Malheureusement, dès qu'un Européen s'introduit dans ces milieux, il est trop souvent suivi d'une série d'individus qui n'ont d'autre but que de faire oublier à l'autochtone ce qu'il a de véritablement spontané, de traditionnel, d'anthropologique, d'original. Pour ma part, jamais je ne me suis trouvé en face d'un homme d'une autre civilisation que la mienne, sans lui avoir posé des questions ni avoir obtenu de lui des réponses qui m'ont toujours été éclairantes.

Statuaire vivante

Regardons à travers le monde, là où nous n'avons pas encore porté notre alphabet, mais où nous pouvons explorer avec nos cinématographes objectivement réceptifs. Nous surprenons ces « Rythmo-mimeurs » interactionnels qui rejouent leur univers par toutes leurs fibres globales et qui le balancent selon le bilatéralisme de l'être humain normalement équilibré.

La statuaire de ces peuples est à peu près inexistante parce que leur plastique fluide et fluante leur sert d'expression vivante. Pourquoi iraient-ils statufier ce qu'ils ont à plein corps, à chaque instant, avec richesse et fluidité ?

Les peuples, au stade de l'expression gestuelle, pratiquent spontanément ce qu'on nous a montré, dans nos études classiques, comme étant l'idéal de la beauté grecque. Nous mettons en relief les civilisations disparues sans penser que des civilisations encore vivantes nous en apprendraient bien davantage sur l'Anthropos fondamental.

L'étude approfondie de ces milieux nous révélerait que l'homme est l'« animal sémiologique » par excellence. Son langage primordial est une « gesticulation significative ». L'Anthropos c'est le faiseur de signes pour communiquer une attitude « intelligente ».

*Traditions
Gestuelles
et Histoire*

Toute la science de l'Anthropologie est à réviser en fonction de la Vie, et non de ce que nous sommes ou pensons actuellement. Il faudrait que nous soyons assez vivants et assez souples, osons même dire assez intelligents et assez humbles, pour nous mettre à l'école de ces vivants mécanismes traditionnels. Dès qu'on se place en face de ces peuples comme devant des êtres inférieurs, on peut être sûr de ne pas les comprendre. Seule, une intelligente sympathie anthropologique [p. 81] et ethnique parviendra à juger, à sa juste valeur, l'*outillage gestuel* innombrable qui s'est élaboré, au long des millénaires, pour le transport de toutes les traditions d'un groupe humain. Ces traditions se passent de génération en génération avec une précision si surveillée que, dans certains milieux ethniques, quand un des Récitants-gestualisateurs a fait une faute, une « errance », ce que nous traduirions un péché, il est immédiatement « mis de côté » et ensuite « mis à mort », tellement il importe de garder l'exactitude, la fidélité, la vérité du témoignage par gestes.

L'Anthropos a, pour ainsi dire, vitalement cristallisé, dans son propre corps, le réel fugitif sous la forme de vivantes « Perles-Leçons » gestuelles, afin de le garder, de le porter et de le traditionner de génération en génération. Voilà pourquoi, dans toutes les civilisations vraiment vivantes et donc concrètes, nous avons ces traditionnelles « enfilades » de Mimodrames, « ordrés et comptés », qui sont leur histoire et non pas notre art. Et si nous allions dans leurs cérémonies religieuses, ou mieux, traditionnelles qui nous sont presque toujours inaccessibles, nous verrions que *le Geste* et *la Geste* des ancêtres sont toujours portés sous ces formes mimodramatiques, quelquefois oralisées, mais pas toujours. Les traditions gestuelles sont aussi des documents sûrs et historiques.

Toute cette immense Mimodramatique, ce n'est pas fait pour être beau. C'est fait pour être vécu. C'est fait pour être mémorisé. C'est fait pour « informer » vitalement des êtres humains qui transmettront ce qu'ils auront reçu comme « information », selon le double sens si anthropologiquement : sûr de notre mot « informer ».

N'appelons pas ces réalités concrètes des « Mythes », mais des « Mimodrames explicatifs ». C'est un perpétuel dialogue de tout avec tout. Parler de mythes ne peut que donner lieu à des contresens au point de vue anthropologique. On voit ici la nécessité d'employer un vocabulaire précis, non contaminé par des siècles d'usure. On

a appelé faussement « mythe » la grande angoisse de l'homme qui essaie d'expliquer cette mystérieuse chose qu'est la mécanique du monde ¹.

*Cosmogonie
et Théologie*

Nous devrions partir du « rejeu mimismologique » spontané et aller au langage de gestes traditionnels avant d'entrer dans les différentes [p. 82] langues ethniques. Alors nous pourrions surprendre en pleine vie et comprendre ces mystérieux « Mimodrames explicatifs » que dans notre ignorance de cette expression globale, nous appelons des « Danses ». Ce n'est pas de l'art tel que nous le concevons. C'est la vie même qui s'exprime. Ce sont les gestes des dieux refaits, rejoués par l'homme qui peut se considérer comme étant pleinement conscient de ses gestes.

Nous avons, dans ces Mimodrames ², toute la cosmogonie et toute la théologie de ces milieux concrets que nous avons jugés en ignorant tout de ces mécanismes d'expression mimismologique concrète.

On a parlé d'Animisme. Il aurait fallu, pour saisir un peu ce mécanisme complexe, comprendre que ces peuples spontanés, devant une chose qui se meut, essaient de voir l'action, et sous l'action, de saisir l'Agent. Et vous retrouvez le geste interactionnel triphasé de l'Agent, de l'action et de l'Agî. L'homme voit-il l'Agî ? Il pousse plus loin et il voit l'action, de là il essaie de trouver l'Agent. Je ne vois là rien qui ne soit parfaitement anthropologique. Ce qu'on appelle Animisme, c'est simplement le geste normal de l'homme qui, voyant un Agî, joue l'action et cherche l'Agent.

Cette force qui fait agir, nul ne la voit. C'est qu'elle est incorporée au monde visible, comme est incorporé en nous le souffle. Quand ce souffle disparaît de notre composé humain, c'est la mort. Vous avez également des composés divers à travers la nature entière. Rien n'est mort. Tout est participant à ce souffle invisible. Et cet Agent qui est invisible, sauf dans ses actions, est tout-puissant et donc apte à pouvoir tout faire. Rien ne lui est impossible. Alors que le pouvoir de l'homme est limité.

Le composé humain ne peut s'enfermer dans l'expression du seul monde immédiatement visible. Lui aussi *ad majora natus est*. Nous assistons à la lutte la plus grandiose du mystérieux Composé humain [p. 83] menée par toutes ses fibres, par ses deux composants consubstantiellement entrepénétrés. Son triomphe c'est l'invention

¹ Il est évident que Jousse comprend le mot « mythe » dans son acception ordinaire : une chose non conforme à la réalité. Mythe = fable, allégorie.

² On comprend la distinction que fait Jousse, jusque dans son vocabulaire, entre les « mimodrames » et « rythmo-mimiques » de ces peuples où la Tradition ne fait qu'utiliser et fixer, quasi liturgiquement, l'expression gestuelle spontanée de l'homme mimeur, et nos « danses » où l'art essaie de retrouver — artificiellement et pour servir de divertissement d'esthètes — la spontanéité jaillissante de la vie qui s'exprime en gestes significatifs et logiques.

Nous n'avons pas à mentionner ici la gymnastique rythmique corrective qui est hors du sujet. Jousse cherche et étudie l'expression logique *spontanée* de l'Anthropos, qui se fait pédagogie et qui se fait tradition. Après, viendront les dérivations esthétiques, thérapeutiques, etc. de ce mécanisme primordial.

de l'analogie et du symbole. Les religions sont toutes faites de comparaisons et d'analogies. C'est un peu le même mécanisme, mais qui n'a pas le même degré de certitude. Alors l'Homme va prendre chacun de ses gestes mimismologiques et en sublimer le sens. D'où ses expressions nécessairement concrètes, mais qui se réfèrent au monde invisible mimé par les choses visibles. Comme le chante l'Église dans la préface de la Messe de la Nativité de Iéshoua : « *Ut dum visibiliter... cognoscimus... in invisibilium amorem rapiamur.* »

De là ces admirables Rythmo-mimiques que nous voyons se dérouler dans les milieux de Style global et oral pour mimer les choses incorporelles. Toujours nous voyons l'humanité à la recherche d'une explication de l'Invisible, mais nous n'aurons jamais une véritable explication. Ce sera toujours un « essai » d'une façon ou d'une autre. Ce sera toujours l'angoissant « comme si » du chercheur.

Nous ne donnons là qu'une pauvre ébauche de ce qui demandera des vies et des vies d'étude. Ce que nous mentionnons ici n'est que pour montrer comment nous avons abordé et essayé de résoudre le problème de la connaissance, le vivant problème de la mémoire humaine, de la vivante conservation et du vivant portage des traditions de Style global et oral parmi les différents milieux ethniques. Ce sera à ceux que nous appelons les « vérificateurs ethniques », de prolonger nos travaux et de contrôler si ce que nous apportons est appuyé sur les lois anthropologiques et ethniques de leur milieu traditionnel.



La Mimo-dramatique d'Israël

Par les études approfondies que nous avons menées, nous sommes en droit d'attendre l'épanouissement de cette grande loi primordiale dans le milieu ethnique palestinien qui est le milieu traditionnel par excellence.

Nous ne serons donc pas étonnés de voir les grands Nabis ¹ se présenter à nous comme de grands « Mimeurs ». Quand ils veulent montrer que la ville sera brisée, ils prennent un vase de terre et brisent le vase. Le royaume doit-il être partagé ? Le Nabi prend son manteau [p. 84] neuf et le déchire en dix parts. « Ainsi sera brisée la cité... Ainsi sera partagé le royaume. »

Avant nos travaux d'Anthropologie du Mimisme, les théologues livresques achoppaient à chaque instant lorsqu'ils se trouvaient en face de ces phénomènes mimismologiques que nous regardons comme une chose normale. Qu'Ézéchiël mime ses leçons gestuelles sans les accompagner d'un commentaire oral, faisait plus que de les surprendre. L'écueil, nous l'avons répété maintes fois, c'est qu'on entre dans ce milieu palestinien avec un vocabulaire théologique, au lieu d'y entrer avec une véritable science anthropologique.

¹ Les « Nabis », ces prophètes que Jousse appelle « les haut-parleurs de l'Invisible ») (infra, p. 219).

Et pourtant, c'est de cela qu'il s'agit d'abord. Il importe souverainement de ne pas réduire le milieu palestinien à notre milieu gréco-latiniciste, sous peine de faire naître, à tout propos, des pseudo-problèmes, peut-être même de tragiques négations, et de voir l'anormal là où précisément les lois normales anthropologiques jouent à plein corps.

Certains de ces philologues livresques ont cru devoir « expliquer » l'expression gestuelle d'Ézéchiél tantôt comme un réflexe extatique, tantôt comme un procédé hérité des antiques magiciens, tantôt comme une question d'aphasie. Ces façons d'« expliquer » prouvent seulement que la grande loi primordiale de l'expression humaine n'a pas été étudiée.

On n'est pas aphasique quand, pour s'exprimer, l'on se sert du « Corporage », et non pas du Langage oral, et que toute la gesticulation globale est obédientielle aux choses à exprimer. C'est cela que nous montrent à chaque instant les grands Nabis d'Israël et c'est cela que ne nous avaient pas expliqué nos exégètes d'hier.

Il est évident qu'entrer dans le milieu palestinien, si profondément vivant et si traditionnellement gestuel, avec des méthodes de philologue gréco-latiniciste, c'est vouloir ne rien comprendre.

Contrairement à ce que nous avons dans les livres gréco-latins « algébrosés » qui, seuls, ont formé et faut-il dire « déformé » la plupart d'entre nous, nous nous trouvons, dans les traditions du milieu palestinien, devant la plus informante pédagogie. Sans le savoir, nous frôlons toute l'immense pédagogie gestuelle d'un peuple qui portait son histoire avec lui et en lui.

[p. 85]

*Les
Mimodrames
de la Genèse*

Nous retrouvons là, ordrées et comptées en Colliers-compteurs, les grandes traditions ancestrales qui sont gestualisées corporellement et en même temps gestualisées laryngo-buccalement. Mais le primat est au geste interactionnel global. Tels sont, par exemple, les Mimodrames gestuellement et *analogiquement explicatifs* de la Genèse palestinienne, qui ne sont pas des mythes dans le sens courant du terme, mais un essai d'explication.

L'Invisible palestinien s'est révélé par la création de l'univers. On ne parle actuellement que de l'énergie, l'action de l'énergie sur la matière. Dans le milieu palestinien, on fait toujours appel à cette Énergie Toute-puissante qui se révèle, non seulement transformatrice, mais productrice de la matière. Le *Dâbâr* est omnipotent et réifiant. Le Tout-Puissant a fait de rien toutes choses.

Que vous disiez : « Au Commencement était l'Énergie », c'est-à-dire le geste potentiel par excellence, ou bien : « Au Commencement était le Geste », « Au

Commencement était la *Parole* », « Au Commencement était le *Memrâ* ¹ » comme le dit le grand Mimodramatiste Iôhânân (Jean), toujours vous voulez le Fabricateur. Ce sera dans cette immense Mimodramatique que vous pourrez étudier les gestes de l'Invisible.

Et même chez nous, nous aurons à étudier les gestes d'un Dieu qui s'est fait pareil aux hommes : « *Et le Memrâ s'est fait chair.* » Toujours cette immense Mimodramatique explicative qui se fait à coup de gestes. De là pourquoi, même dans notre civilisation tellement algébrosée, nous avons encore cette Mimodramatique explicative que sont les liturgies. C'est une expression tellement gestuelle qu'au bout de deux mille ans, nous voyons le catholicisme graviter perdurablement autour du double Mimodrame aide-mémoire et du double Geste transsubstantiateur d'un Rabbi-paysan galiléen informé par les Formules traditionnelles targoûmiques de son milieu ethnique.

C'est pour cela que je suis d'un littéralisme effrayant. Toute la Bible s'offre comme un désaveu et une réforme de notre langage algébrosé en matières religieuses.

Nous avons trop fait d'apologétique dans ces grandes questions fondamentales. On ne fait pas de mythologie comparée. On ne fait pas de psychologie comparée. On ne compare pas deux hommes quand on [p. 86] les connaît par le dedans. Chaque individu est lui, en fonction de ce qu'il a reçu de son milieu. De là pourquoi on ne parle pas seulement la langue d'un milieu ethnique. C'est le grand mécanisme interne traditionnel qu'il faut connaître. On ne peut expliquer les gestes d'un milieu ethnique que par les gestes de ce même milieu ethnique. La logique palestinienne est toujours essentiellement une logique gestuelle.

Le Modelage de l'Adâm- Terreux

Aussi, ce serait une erreur — et je ne parle pas au point de vue religieux mais seulement anthropologique —, ce serait une erreur d'attendre que ces hommes qui étaient essentiellement des mimeurs, qui étaient essentiellement sculptés par les choses, ne conçoivent pas, par une sorte de choc en retour, que la formation de l'homme ait été faite par plastique :

Et le Tout-Puissant prit de l'Adâmâh (terre rouge)
et il la modela...

Quelle admirable interprétation de la création de l'Homme !

Le Tout-Puissant, dans un milieu de Mimeurs, doit pouvoir être mimé ². Et le Créateur va être modeleur. Il va modeler, avec de la Terre, un Terreux. Mais comment ? « À son image et à sa ressemblance. » Je traduirais plus volontiers :

¹ Pour l'explication du « Memrâ », cf. pp. 93, 110, 126, 189, 357.

² Rien n'est gestuellement désincarné dans ce milieu de gestualisateurs, pas même l'Être le moins charnel, le Tout-Puissant et Tout-Sachant : *Elâhâ*.

« Selon son Mimème et selon son Analogème », c'est-à-dire que le Créateur crée comme un miroir. C'est splendide comme explication. Apportez-moi d'autres phrases que celles-ci, elles se réduiront toujours à cette constatation : l'Homme exprime sa science avec le langage de son époque.

Et voilà pourquoi, anthropologiste terreux, nous en revenons toujours à ce geste anthropologiquement stupéfiant du Paradis terrestre. Le Tout-Puissant, le Tout-Vivant, élabore un Adâm, un Terreux, avec de la terre modelée et modelante. Ce soi-disant mythe est le mécanisme mimismologique le plus concrètement et le plus scientifiquement explicatif que j'aie pu imaginer ! Quels algébrosèmes pourront jamais égaler ces Mimèmes paysans ?

On m'a demandé : « Mais ne conviendrait-il pas de prendre cela au sens métaphorique ? » Pourquoi faire des métaphores quand nous avons la chose elle-même ? L'homme s'exprime en tant qu'homme, et là, il [p. 87] n'a pas d'autre moyen d'intercommunication que ses gestes. « Mais faire venir l'homme d'un système d'Évolution est tout de même plus scientifique » — C'est peut-être, *pour vous actuellement*, plus convaincant. Mais dans cinq cents ans, peut-être même dans cinquante ans, je ne suis pas bien sûr que ce soit plus convaincant. Ce le sera peut-être moins.

Ce que vous expliquez par les lois de l'Évolution, c'est un Mimisme comme un autre. Je dirais comme Poincaré : « C'est un système plus commode maintenant, étant donné nos connaissances actuelles. » Mais n'attendons pas que les premiers chapitres de la Genèse nous parlent de l'Évolution comme nous en parlons actuellement, et comme on n'en parlera peut-être plus dans trois cents ans et même avant ! On jugera peut-être alors nos livres de science comme de la poésie qui n'aura pas même l'avantage d'être bien rythmée.

J'aime infiniment mieux, quand je me trouve dans un milieu de Mimodramatistes, l'explication du milieu palestinien. Les admirables chapitres du début de la Genèse nous donnent la plus belle explication de la Création du monde et de l'homme.

Pour nous y retrouver, une sorte de sémantique gestuelle serait à faire, de même que nous faisons de la sémantique au point de vue linguistique. Mais nous entrons dans ces textes, hébreu et araméen, en faisant de la philologie graphique, au lieu de mettre le problème de la pensée vivante dans le corps tout entier. Avant de nous installer dans les langues ethniques, il faut de toute nécessité étudier l'Anthropologie du Geste et entrer dans le réel concret.

*L'insufflation
de l'Adâm-
Terreux*

Alors nous voyons apparaître la grande mécanique de l'Insufflation. Et nous voyons le Souffle du Tout-Puissant donner la vie à la terre modelée ¹ :

Et fut l'Adâm-anthropos, une gorge vivante.

Comme nous voyons, par le Souffle de sa Parole : « Il dit, et les choses se tinrent. » Le grand Souffle créateur ! Les Nabis sont « sous le Souffle » et de là les visions, les révélations...

[p. 88] Et ces hommes, qu'ils soient modeleurs ou sculpteurs ou rythmo-mimeurs au stade de l'expression globale, ou qu'ils soient seulement récitateurs lorsque le langage oral est devenu prépondérant, tous ont été considérés comme des « soufflés » de l'Invisible. Ils sont soufflés par un Souffle mystérieux qui les pousse à agir et à exprimer.

Mais qu'est-ce donc encore parmi nous que le génie ? Le *gentus*, cette chose invisible que vous croyez habiter en vous ? Vous vous servez encore de ce mot-là ? Mais oui. Quand un être humain est vraiment au-dessus des autres, quand il a pris les gestes humains, qu'il les a malaxés dans sa terrible poigne et qu'il en fait l'unité claire, vous dites : « C'est un génie. » Vous avez raison. C'est une force plus grande que l'homme. C'est le souffle que nous voyons toujours. Vous l'avez laïcisé, mais il habite encore dans vos propres bouches. Et c'est à nous, anthropologiste du Mimisme, de casser la gangue de vos mots algébrosés et de regarder ce qu'il y a dedans.

Nous avons perdu le grand geste expressif. Nous nous contentons d'« algébrosèmes ». Même un mot comme *esprit* qui est porteur du grand mécanisme gestuel du *Roûhâ*, du Souffle, nous en avons fait quelque chose d'éthéré, d'immatériel. Nous parlons de forces « spirituelles », de « spiritualité ». Mais où donc avons-nous été prendre ces mots-là ? Quel est leur sens profond ? De quoi sont-ils pleins... ou vides ? Tous les mots qui ont trait à ce qu'on appelle les choses spirituelles viennent de cette grande théorie de *l'Insufflation* du milieu palestinien.

Et voilà pourquoi nous étudions avec une attention religieuse tous ces gestes ethniques, car nous ne savons pas où commence le monde invisible et où commence le monde visible. Il y a une interpénétration qui ne se comprend plus dans notre séparation actuelle du religieux et du laïc. La compénétration de l'univers visible et de l'univers invisible qui est dans le Mimodramatiste et sa puissance créatrice aurait besoin d'être rétablie dans toute sa fraîcheur et dans toute son activité.

¹ « Bien avant la théorie de la Gravitation universelle existait la théorie de l' "Insufflation universelle" ». Marcel Jousse, École d'Anthropologie, cours du 13-3-1939.

Le
« *Démodelage* »
de l'Adâm
Terreux

Pour comprendre, non pas la poésie, mais la science profondément concrète et paysanne de ces liturgies traditionnelles, il y a donc nécessité, pour nous, gréco-latinisés, de faire appel à l'Anthropologie du Mimisme. Qu'on pense, par exemple, au Mimodrame aide-mémoire de la liturgie des Cendres. L'Adâm-Terreux s'incline, moins sous la cendre, [p. 89] que sous la poussière de la terre. Un jour, le souffle qui a donné la vie à la *nâfshâ*-gorge de ce Terreux, s'en exhamera, ce souffle qui, à l'origine, a été soufflé dans ses narines par le Tout-Puissant invisible qui l'a modelé de la poussière de la terre. Quelle géniale puissance dans le maniement de l'Analogisme à travers le Mimisme :

Car Terre tu étais et à la Terre tu retourneras.

Nous avons là du Paysannisme transcendant et non pas du Mythisme.

L'Énergie
Toute-
Puissante
créé...

Qu'est-ce donc en définitive que ce Milieu d'Israël ? C'est le milieu de l'Énergie omnipotente. Toujours, et depuis la création *ex nihilo*, tout au long de son histoire, nous voyons dériver ce formidable courant de l'Énergie invisible. Nous l'avons vue, à l'origine, créant le monde de rien, nous la voyons ensuite *produisant* la matière, sous forme de manne, sous forme d'eau, sous la baguette de Moïse, etc.

Dirons-nous que ce sont des phénomènes invraisemblables ? Pas du tout. C'est qu'ils sont appuyés sur un geste omnipotent capable de produire des gestes seconds. Nous ne sommes pas là dans tel ou tel système de géométrie. Nous sommes dans le formidable système de l'Énergie invisible toute-puissante.

Mais il est évident que cette Force omnipotente ne doit pas être vacillante quand elle est maniée par son représentant. Aussi le geste hésitant de Moïse sera immédiatement châtié : il ne fera pas entrer les enfants d'Israël dans la Terre promise.

Il ne s'agit pas d'alchimie ou de magie. Nous avons là une Force toute-puissante connue, utilisée par des êtres qui sont faits et choisis pour le maniement de cette Force. C'est d'une cohérence parfaite. Et là, je me place au pur point de vue anthropologique et nullement théologique. J'étudie un milieu ethnique en fonction de ce milieu ethnique.

Ceux qui, chez nous, actuellement, admettent l'éther, ne font pas preuve de prélogisme pour autant, et cependant cet éther est presque contradictoire : dur comme l'acier, au milieu duquel circulent des pelotons d'énergie... Ils nous donnent un essai d'explication conforme à notre milieu actuel.

[p. 90]

elle
multiplie...

Création de la matière. Mais aussi matière *se multipliant*. Et vous avez la multiplication de l'huile, la multiplication des pains d'orge et des épis. Et plus tard, jouant avec la même force prodigieuse, la multiplication, par Iéshoua, des sept pains et des petits poissons.

C'est toujours l'Énergie invisible agissant sur la matière. Nous avons là un système qui est appuyé sur le mécanisme du Dâbâr tout-puissant : « Il dit, et ce fut fait. » Et tout ce qu'on pourra apporter en dehors de cette formidable explication, aura à s'ajuster. Ce que je reproche précisément, à la plupart de ceux qui ont à enseigner ces mécanismes de la Toute-Puissance, c'est de ne pas s'être donné la peine de pousser leurs études scientifiques en fonction de ce milieu dont nous dépendons.

Le plus souvent, quand on aborde cette grande mécanique palestinienne, on nous enroule seulement dans des phrases affectives alors que ce sont des propositions explicatives qu'il faudrait donner. J'ai vu sourire de ces grandioses explications. Le sourire ne peut venir que lorsqu'on a épuisé toute la somme de son intelligence pour s'ajuster soi-même.

elle
transmute...

Arrêtons-nous maintenant à ce qui fait l'idéal de notre actuelle physique ; ce qu'on appelle la *Transmutation*. Et voyons, dans ce grand laboratoire du Dâbâr omnipotent sur les gestes seconds, le bâton se transmutant en serpent. Nous avons là l'affrontement de deux énergies. Il ne s'agit pas de conte merveilleux, mais d'une Énergie omnipotente qui agit.

Dans le même chapitre de l'Exode, nous voyons le changement de l'eau en sang... Puis, nous nous rapprochons davantage de nous. Nous voici aux Noces de Cana. L'opérateur est autre, mais le mécanisme de l'Énergie toute-puissante va jouer de la même façon et nous aurons la transformation de l'eau en vin.

Quand on est entré profondément dans cette mécanique anthropologique, non pas même en croyant, mais en anthropologiste, on comprend pourquoi ce Nabi, qui est gestuellement ancré dans cette formidable Tradition, a eu, avant de mourir, ce geste qui déconcerte notre petite logique livresque : Il fallait que Lui, Parole éternelle = Dâbâr tout-puissant, Memrâ créateur, puisse se faire manger et se faire boire suivant les grands gestes traditionnels de ce peuple où l'on mange la Doctrine, où l'on boit la Sagesse.

[p. 91] Alors, la veille de sa mort, il a fait la grande transmutation qu'on appelle la Transsubstantiation.

Il n'a pas dit comme à Cana : « Cette eau c'est du vin. » Il a eu cette équation qui est peut-être la chose la plus effrayante qu'on puisse observer dans des mécanismes

humains. Ceci, c'est du Pain ? Non : « Ceci, c'est ma Chair... Mangez. » Ceci, c'est du Vin ? Non : « Ceci, c'est mon Sang... Buvez. »

b
Cela chaque fois
que vous le referez

c
En aide-mémoire de moi
vous le referez.

Et après deux mille ans, chaque jour, des hommes viennent s'ajuster à ce simple geste. Mimeurs de Iéshoua par vocation, ils prennent du pain, ils prennent du vin, et ils « transmutent » cela, si j'ose dire, dans la Chair et le Sang de Iéshoua.

... comme moi, demain matin, je prendrai la matière morte du pain et du vin et je prononcerai, au nom de Iéshoua, les paroles opératoires : « Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang. » Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je suis parfaitement convaincu de la réalité de cela.

Voilà où j'arrive après avoir étudié les faits toute ma vie, les faits anthropologiques et ethniques. Je n'en suis pas encore à l'étude des dogmes, mais je sais ce que sont les faits ethniques. Je n'en suis pas encore au catholicisme, encore moins au protestantisme. Je n'en suis encore qu'à Iéshoua, à Rabbi Iéshoua. Et je n'ai aucune difficulté, moi, anthropologiste, quand le matin, je prononce les paroles opératoires, de savoir, non seulement de croire, mais de savoir que « Ceci » c'est la Chair du Dieu fait homme, que « Ceci » c'est le Sang du Dieu fait homme. Et j'intussusceptionne, je « communique » dans toute la force du terme, à cette formidable Mimodramatique de Iéshoua, le Paysan tout-puissant.

« Mangez et buvez. » Quoi donc ? Du Pain ? Du Vin ? Non, MOI. Moi comme Instructeur, Moi comme *Memrâ incarné*. Non pas le Logos grec, mais le Memrâ apporteur de la formidable Révélation.

Mais auparavant, j'ai mémorisé tout rapport du Memrâ, ce Memrâ [p. 92] qui apparaît à chaque instant, comme un leitmotiv, dans les enseignements des Targoums ¹.

*Connaître,
concevoir,
nommer*

Nous avons, précédemment, abordé le Problème de la Connaissance. Notre explication qui semblait se jouer dans les termes les plus « abstraits », rejoignait l'admirable explication concrète d'Israël qui essaie, par une analogie la plus inattendue, de faire une saisie jusque dans l'Invisible.

¹ Marcel Jousse ne fait qu'effleurer ici cette « Transsubstantiation » que bien des fois il a traitée dans ses cours, non pas au point de vue dogmatique, mais anthropologique, mais ethnique. « Je n'ai pas le droit de faire intervenir les dogmes quand je fais de l'anthropologie. » Et cependant il ajoutait : « La Messe est pour moi le Mimodrame lancinant, angoissant, expliquant, du Pain et du Vin, de la Chair et du Sang de l'Homme-Dieu. Je crois dans la Présence réelle... je crois dans le Memrâ révélateur »...

On a dit, plutôt par boutade, que la femme était faite pour enfanter et l'homme pour penser. Et pourtant, nous avons vu, à propos du mot « conception », que chez nous, l'homme et surtout le philosophe ont revendiqué ce privilège maternel de l'enfantement.

Nous pourrions avoir une esquisse de ce que peut être l'Anthropologie du Geste en saisissant, à la manière palestinienne, le grand geste de la conception et en l'appliquant à la science.

Pour le milieu palestinien, le mot « connaître » concerne les rapports conjugaux. Nous avons là le premier moment de « connaître ». Après cette connaissance, nous avons la « conception », conception qui est d'abord inconsciente et qui, ensuite, se fait consciente. Vient ensuite l'« enfantement ».

Voilà le phénomène physiologique qui est admirablement résumé dans une formule que nous avons à chaque instant dans la Torâh. Par exemple, nous avons dans la Genèse :

Et Adâm connu sa femme
et elle conçut
et elle enfanta un fils.

Les trois moments sont là parfaitement énoncés. Après, nous avons le phénomène social que nous trouvons toujours : il va falloir *nommer* cet [p. 93] enfant. Nous avons alors cette formule bien connue que nous retrouverons tout au long de cette grande histoire :

Et elle l'appela du nom de...

Car il faut un nom qui soit *caractéristique*. Nous le verrons quand le messager viendra annoncer à Iôseph que Mariâm a conçu Celui qui sera le Meshihâ libérateur :

Et tu l'appelleras du nom de Iéshoua (Iahôh sauve)
car il sauvera son peuple...

Et voici la formule que nous avons pour Caïn, le premier homme qui fut enfanté. Je traduis autant qu'on peut traduire ces mécanismes gestuels :

J'ai « possédé » un fils (un homme, en l'espèce) de par Iahvé.

Nous le retrouvons ici, ce « Nom gestuel » que nous avons étudié au début et que nous avons encore dans nombre de civilisations actuelles.

*Le Parlant,
la Parole
et le Souffle*

Lorsque nous aurons à travailler cette question de la possession d'un être vivant ou d'une science, nous aurons à tenir grandement compte de ces formidables textes traditionnels qui décrivent si merveilleusement ces mécanismes de la possession à l'intérieur. Nous avons cette admirable formule du Livre des Proverbes, ch. VIII, v. 22

Iahvé m'a possédée au début de ses voies.

Tout ce qui sera, dans la suite, le mécanisme trinitaire partira de là. Nous aurons l'Abbâ qui engendre, qui possède le Berâ, le Memrâ (le Verbe, comme nous traduisons si mal).

Si vous considérez la « Parole », ou *Memrâ*, comme étant le *Berâ*, fils du « Parlant », vous aurez cette saisie de l'Invisible que nous avons déjà étudiée et qui nous donne cette unité normale : l'Abbâ, le Berâ et le Roûhâ = le Parlant, la Parole (ou le Parler) et le Souffle qui pro-[p. 94] cède de l'un et de l'autre. *Tres in uno* ¹. Mais si vous traduisez *Père*, Fils et *Saint-Esprit*, vous créez une sorte d'hiatus entre ces mécanismes fondamentaux qui sont d'une logique extraordinaire.

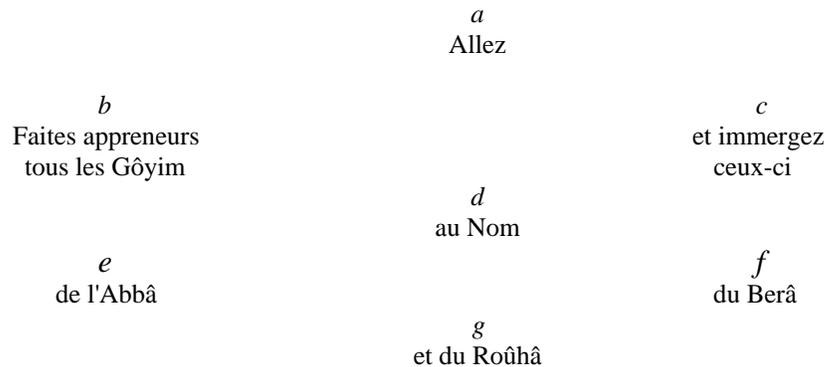
Le milieu palestinien a connu — c'est le cas de le dire — le mécanisme de la Connaissance beaucoup mieux que ne l'ont fait les Grecs avec leur hypertrophie oculaire. C'est de ces sculpteurs-nés qu'étaient les Grecs que nous est venue notre fantasmagorie des « images » dont nos traités de pédagogie sont encore infestés. Nous sommes, encore actuellement, les esclaves du Paradis des idées de Platon.

La grande force d'Israël, au contraire, c'est de n'avoir jamais modelé ailleurs qu'en soi-même. C'est pour cela qu'on peut dire que leur statuaire a été réalisée dans l'expression mimodramatique des prophètes. Les Nabis étaient des statues propositionnelles vivantes.

Le milieu palestinien a essayé de saisir le réel avec une telle plénitude qu'il a voulu exprimer jusqu'au Réel invisible. Aucun milieu ethnique n'a travaillé, pendant autant de millénaires ni avec autant de génie, à saisir ce Réel invisible et à l'exprimer.

Nous avons senti tout ce que l'entreprise a de tragique. Il s'agit, en effet, de faire exprimer l'Invisible à un être humain, à un composé [p. 95] humain qui n'est pas,

¹ Un auditeur bien intentionné reprocha un jour au professeur son attitude vis-à-vis du gréco-latinisme : « Mais vous mordez le sein de votre nourrice ! » À quoi Jousse répondit gravement : « Pardon ! Je retourne à ma grand-mère ! » La grand-mère étant la Kenishtâ-Synagogue, et sa mère l'Église catholique qui remonte à la Qehillâ — Assemblée mémorisante de Kêphâ (Pierre) dont la mission éducatrice tient dans cet ordre de Iéshoua :



Mais qui est cet *Abbâ*, ce *Berâ*, ce *Roûhâ* au nom desquels il faut aller, instruire et baptiser ? Le chercher et le comprendre, ce fut toute la vie de Marcel Jousse (infra, p. 339 et son étude : *Père, Fils et Paraclet dans le milieu ethnique palestinien*. « L'Ethnographie », n° 39, 1941, Geuthner, Paris). « Pour expliquer la Trinité, on ne peut que prendre les analogies qui ont été les outils de la Révélation ». (Jousse, Laboratoire de Rythmo-pédagogie, cours du 9-12-36.)

dans l'état actuel de notre être, d'un côté de la chair et de l'autre côté de l'intelligence, mais qui est consubstantiellement charnel et intellectuel. Comment, à ce composé humain, faire exprimer l'Invisible ? Jamais milieu ethnique ne s'est posé plus violemment et n'a résolu plus nettement ce problème ! Aussi peut-on dire que le monde entier dépend du milieu palestinien quand il s'agit d'exprimer l'Invisible !

Regardez en comparaison ce qu'ont donné les Latins et les Grecs. Quand on nous parle « du miracle grec », qu'on ne vienne pas nous apporter l'étrange affabulation des Hellènes lorsqu'il s'est agi pour eux d'exprimer l'Invisible !

Pour eux, l'« Invisible » peut se voir. Ils ont donc fait des dieux qui apparaissent et qui apparaissent normalement. Le milieu grec est une immense théophanie. Ce qu'on nous apprenait, jadis, sous le nom de mythologie, c'est simplement une sorte de vie monstrueuse et infrahumaine des dieux visibles parmi les hommes. Tous les dieux latins n'étaient également que la déification des gestes de la vie de l'homme.

Le milieu palestinien, lui, a sans cesse répété : l'Invisible n'a jamais été vu. Et Iôhânân, dans ce qu'on appelle le *Prologue de saint Jean*, ne fait que nous rappeler cette forte certitude :

Personne n'a vu Dieu jamais.

Cependant, il fallait l'exprimer ! Il fallait donc trouver le geste nécessaire pour exprimer l'Invisible sans le diminuer. À cette fin, ils ont élaboré leur admirable système expressif supra-physique, nous ne disons pas métaphorique. Nous aurons à voir, dans la suite, l'abîme qui sépare ces deux termes.

C'est grâce à cette distinction que le milieu palestinien réussit à exprimer une sorte de visibilité invisible par le geste du *Parlant*, de la *Parole* et du *Souffle*.

C'est le *Parlant* qui, si j'ose dire, « cause » le monde, en employant ici le mot « causer » dans le sens causal et dans le sens conversationnel. La Création est une divine « causerie ». La trouvaille sémantique est tellement belle que, même de nos jours, les plus purs métaphysiciens ne font que répéter cette expression dans leurs ouvrages sur la Trinité. Sous le couvert des mots latins, ils continuent à manier le [p. 96] concept de l'*Abbâ*, le concept du *Berâ*, le concept du *Roûhâ*, que nous avons dans notre signe de la Croix ¹.

Nous sommes dans une ignorance inexcusable de la grande civilisation palestinienne. Ce milieu ethnique, que nous devrions connaître jusqu'au tréfonds, a toujours marché avec le geste. Et vous voyez jusqu'où ? Jusque dans ce qu'on appelle la Trinité, pour y apporter l'engendrement, tellement, pour ces Palestiniens mimeurs et intelligeurs, le geste est la saisie du Réel même invisible.

¹ On comprend ici cette parole de Marcel Jousse : « Toute une vie de travail pour essayer de comprendre ce que je fais quand je récite mon Pater et que je fais le signe de la Croix »... « Le signe de la Croix, c'est la verbalisation de la plus splendide des explications de l'Inexplicable. » (École d'Anthropologie, cours du 6-11-1950.)

*Du « Commencement »
à la Fin...*

Ce « peloton d'énergie intelligente », ou cet « Adâm-Terreux de poussière insufflée » qu'est l'Anthropos global, s'avère doué d'une propriété unique et stupéfiante ! Il se réfléchit en réfléchissant l'Univers. L'un peut devenir réflexivement le Tout : c'est le Mimisme. L'Anthropos est un animal interactionnellement mimeur. L'interaction cosmologique inconsciente va devenir geste anthropologiquement interactionnel possiblement pris en conscience. Et cela, indéfiniment, jusqu'à épuisement impossible de l'Agent agissant l'Agi, de l'Agent agissant l'Agi, de l'Agent agissant l'Agi, etc. Science à l'indéfini sera prise de Conscience à l'indéfini.

Depuis l'apparition du premier Anthropos jusqu'à la disparition du dernier Anthropos, la tâche unique et l'unique noblesse de l'Anthropos sera, de génération en génération, de conquérir inlassablement ces inconscientes Perles triphasées et de les intussusceptionner en conscientes Perles triphasées.

Le cosmos est un collier incompté de « Perles triphasées » inconscientes qui deviendra, de génie en génie, un collier compté de Perles conscientes. « Au Commencement était le Collier-compteur et septuplement compteur ». D'emblée, nous prenons conscience de la Genèse palestinienne et de son Mimodrame septénaire, global et oral, ordré et compté.

Là, le « Terreux », pour la première fois, a septuplement pris conscience de la Terre. Terre inconsciente il était, Terre consciente il est, Terre inconsciente il redeviendra. Le redeviendra-t-il tout entier ? Là [p. 97] est la paysanne et terreuse énigme et cette énigme est anthropologique. Et c'est le Mimisme.

De là, pour le Palestinien, et singulièrement pour le « Terreux » galiléen, l'indispensable résurrection du Terreux hors de la Terre.

Le Mimisme de l'indéfini resurgit hors de l'indéfini des interactions pour rejouer son jeu essentiel : le Mimisme de l'Infini à l'image et à la ressemblance duquel il a été analogiquement modelé.

Le « Terreux » sera donc d'autant plus génialement terreux qu'il ajoutera de nouveaux « colliers-compteurs » aux innombrables colliers-compteurs traditionnels qui l'auront traditionnellement modelé.

Et la tradition de Style global-oral sera la transmission, d'Anthropos à Anthropos, d'un collier-compteur perpétuellement répété et perpétuellement découvreur.

c) *Le Triphasisme mimoplastique et mimographique*

L'Homme est spontanément un extra-réjecteur de mimèmes qui « est joué » beaucoup plus qu'il ne joue. C'est précisément cette force mystérieuse qui est à l'origine du Mimographisme et du Mimoplastisme.

C'est en fonction de ce premier stade de l'ex-pression humaine que nous avons cette magnifique explication du milieu palestinien : « D'où vient l'Homme ? »

Et prit Iahvé Elohim la poussière de l'Adâmâh
et il modela l'Adâm-anthropos...

C'est cela que nous allons voir transposé, sur le plan anthropologique, dans l'homme primordial ivre de vouloir réjecter ce qui est en lui :

Que soit ce qui est en moi
hors de moi !

Nous aurions pu, à la rigueur, traiter du Mimoplastisme et du Mimographisme avant le Mimodramatisme, car dans ses mimodrames, l'homme ne donne plus le lourd poids du réel, il l'exprime seulement dans ses gestes évanescents.

[p. 98]

Le Mimoplasme

Par le Mimisme, l'homme peut avoir en lui l'univers entier. C'est le microcosme possédant le macrocosme et jouant le macrocosme.

La prise de conscience de ce jeu du macrocosme par le microcosme fournit une expérience singulière. Toute chose, dans le Mimisme, est vivante. Dans cette invasion globale de la Vie, l'Anthropos va vouloir extra-réjecter hors de lui les « Mimèmes » dont il est plein et créer des Mimèmes *vivants*.

Ce qu'il y a de plus saillant et qui s'impose à nous davantage dans le réel ambiant, c'est sa forme. L'Anthropos va donc prendre l'argile souple et stable. C'est une formidable découverte que la possibilité de projeter, comme une sorte d'ébauche créatrice, le Mimème immanent dans un système récepteur.

Ce qui est dans l'homme et qui, dans le Mimodrame, se projette dans le vide et disparaît aussitôt, va demeurer là dans l'argile, et peut-être même éternellement.

L'homme a besoin de jouer le grand jeu créateur, et n'ayant pas le Créateur en soi agissant, il va se faire lui-même créateur. C'est la grande ivresse créatrice qui essaie de se tromper en rejetant hors d'elle-même les Mimèmes qui se jouent en elle. Et c'est le *Mimoplasme*.

Nous ne nous trouvons pas là devant des statues selon notre conception actuelle de l'art. L'art préhistorique. L'art pour l'art ! Formidable contresens anthropologique !

C'est la grande ivresse créatrice qui hante l'Anthropos. C'est une force invisible s'extra-corporant dans ces Mimèmes d'argile. Pour l'Homme primordial, son Mimoplasme avait la propriété de l'être vivant.

Il serait intéressant d'assister à ce « Mimoplastisme » spontané. Où cela va-t-il se passer ? Là où tous les troubles vont cesser, où toutes les interférences vont être éliminées, au fond des grottes, dans des endroits inaccessibles. Quelle différence entre les statues que nous voyons dans nos musées et les grands Mimoplasmes que nous découvrons au fond des grottes. Il ne s'agit pas là d'œuvres d'art faites pour être exposées au public. Non, c'est secret. C'est la séparation : *Qâdâsh* = séparé, le terme palestinien que nous traduirions par « saint ». Et de là pourquoi nous retrouvons, dans ces grottes, des choses qui n'ont jamais été profanées depuis des millénaires.

Nous restons stupéfaits devant cela, nous qui n'avons plus le sens du sacré. Et pourtant, c'est encore ce geste que nous retrouvons, mais [p. 99] combien algébrosé, dans ce qu'on appelle la Secrète de notre Sacrifice de la Messe. À ce moment-là, dans certaines confessions, on tire un voile : *sancta sanctis*. Les choses publiques peuvent se faire en public. Les choses sacrées doivent se faire dans le secret.

Nous ne savons plus à quel point nos liturgies vont profond dans la nature de l'homme. La vraie liturgie se fait par le dedans et ne doit pas être une série de gestes plaqués du dehors dans un but esthétique. Nos gestes nous paraissent vides à présent parce que nous ne voyons plus qu'esthétique et symbole dans ce qui était fondamentalement Vie et qui le demeure profondément. Nous avons à retrouver le sens du Mimodrame explicatif primordial...

Tous ces grands modelers-sculpteurs des civilisations à leur aurore se sentaient « soufflés » par un souffle mystérieux qui les poussait à la création. On nous a montré cela d'une façon combien appauvrie quand on nous a parlé de l'inspiration chez les Primitifs. Nous ignorons le grand jeu de la Vie qui veut créer.

À mesure que les connaissances anthropologiques se font plus poussées, on sait que les hommes des cavernes croyaient que de modeler le mimème extra-réjecté de tel animal, en créait des dérivés à l'indéfini, et que lorsque les ministres sacrés auraient fait, dans leur grandiose mimodramatique liturgique, le grand geste de la mise à mort aux endroits où les cupules étaient marquées à l'avance, à partir de ce moment-là, le coup porté sur les animaux vivants, poursuivis par les chasseurs, serait mortel. Il fallait donc que le Mimoplasme soit un mimème parfait. Si le Mimoplasme n'était pas exact, total, complet, rien n'opérerait. Nous sommes là dans le *Mimoplastisme opérateur*.

C'est dans le Mimoplastiste que se fait la création. Et nous comprenons très bien que, dans ces milieux réalistes et concrets, quand on a craint que ce besoin du Mimoplasme créateur n'aille jusqu'à vouloir rendre l'Invisible trop visible, les grands régulateurs des gestes qu'étaient les *Nabis* se soient dressés pour faire entendre la défense de l'Éternel :

Tu n'auras pas d'images
taillées ni fondues

devant ma Face.

Comment comprendrions-nous ces grands mécanismes du Mimoplasme nous qui avons réduit les grandes forces de la Vie à l'épaisseur d'une feuille de papier ?

[p. 100] L'Anthropos a trouvé là le secret de créer « comme si ». Impuissance de créer sans la matière, puissance de recréer avec une matière. Mais il faut pour cela qu'il ait le Mimème en lui. L'Homme ne peut pas créer au sens plein du mot. Il ne peut qu'être un rejoueur, un découvreur ou bien un combineur. Il ne sera jamais créateur.

Ce qu'on a appelé « magie » est une méconnaissance totale de ces grands mécanismes humains primordiaux. Quand Loisy assimilait à de la magie le grand « Mimodrame du Pain et du Vin » dont je ne m'approche qu'en tremblant, il montrait seulement que, grand philologue, il ignorait tout des profonds mécanismes anthropologiques. La fausse méthode engendre la fausse science, comme nous le disions au début.

Le Mimoplasme crée donc un geste stable, lourd, unique, qu'on peut retrouver au fond des grottes et qui a survécu à tout un immense écoulement d'Anthropoi. Mais à ces Mimoplasmes, l'Homme ne peut pas, comme l'Elohim de la Genèse, insuffler de la vie. Le Mimoplasme demeure stable éternellement. Qu'à cela ne tienne ! L'Anthropos va l'animer en lui. Et au lieu de projeter son lourd fardeau de réel dans la matière, il va maintenant le façonner dans l'air.

*Le
Mimogramme,
Écriture
primordiale*

Cette irradiation semble aller du dedans vers le dehors, comme si les gestes du réel qui sont entrés dans l'Homme faisaient explosion pour sortir de l'Homme.

On a dit qu'en Égypte, c'est le dieu Toth qui a révélé l'écriture. Mais le Dieu, c'est nous. Ou plutôt, c'est le Mimisme humain.

Nous aurions là à étudier le phénomène de l'ombre qui a joué, dans certains milieux ethniques, un rôle si important.

L'ombre, pour nous, c'est un petit phénomène physique que nous voyons étudié à la page *tant* de nos manuels. Pour d'autres peuples, restés plus profondément en contact avec la vie, l'ombre est, pour ainsi dire, l'expression de l'homme. C'est l'homme exprimé sans lui, malgré lui. Avoir puissance sur l'ombre de quelqu'un, c'est avoir puissance sur l'homme même. L'ombre participe à la vie de l'homme, c'est comme son double. Toute une métaphysique de l'ombre a été créée avec ces phénomènes.

L'enfant, comme l'homme primordial, joue, avec les ombres chinoises, à l'écriture vivante. Les ombres, spontanément, ont inventé [p. 101] l'écriture. Dès que le soleil se lève, dès qu'un feu s'allume, voilà l'écriture inventée.

Mon ombre s'allonge sur la paroi dans mon geste de présenter une offrande ? Je décalque sur la paroi mon geste de la présentation de l'offrande. Je me retire, et voilà, mon offrande demeure. C'est le grand geste de l'offrande que nous retrouvons dans toutes les écritures mimographiques. C'est l'éternisation du geste d'un instant.

L'homme primordial est celui qui lutte avec son ombre mouvante et qui la domine et qui la décalque et la fait perdurer. C'est le Mimisme qui jaillit et se stabilise.

Le culte de la reproduction a autrefois joué un rôle que nous ne comprenons plus qu'avec notre hideuse hypersexualité. Là, on retrouve le geste de la fécondité partout. C'est qu'il était très important de faire féconder la vie et cela dépendait de ces grands Mimoplastistes et Mimographistes.

Aussi, dans les fresques de Montignac, on voit des cavales poursuivies par des étalons. C'est le geste de la reproduction qui était réalisé sur les parois des grottes pour que le rejeu se fasse dans le réel. Encore une fois, ce n'était pas notre art vide et vain. C'était le grand jeu de la Vie qui ne peut se jouer que dans toute son intégrité. Primordialement, ces Mimoplasmes et ces Mimogrammes étaient, pour ainsi dire, un ravitaillement opératoire, créateur.

Ce grand geste de l'accroissement et de la multiplication, ne sera plus, dans la suite, qu'un monument, un memento, un aide-mémoire. Après avoir été une création, il va devenir de l'histoire. C'est ainsi que je comprends le fameux mimogramme des grottes de Montignac que nos revues ont reproduit à l'envi et que j'énonce en ses gestes triphasés (cf. infra, p. 222) :

Le chasseur propulse la flèche
la flèche étripe le bison
le bison encorne le chasseur.

Plus tard, encore, nous aurons les pierres levées, sans aucune inscription. Ce sont des *aide-mémoire* de faits que nous ignorons, précurseurs de nos arcs de triomphe et de nos flammes sacrées.

Et nous voyons insensiblement la grande caractéristique de l'homme : la paresse, s'insinuer et gagner tous ses mécanismes d'expression et [p 102] d'intercommunication pour les rendre plus faciles et moins dispendieux d'énergie...

Redisons-le, l'homme est le plus paresseux de tous les animaux parce qu'il est le seul intelligent. Toutes les découvertes de l'homme, même les plus modestes, tendront toujours à trouver le moyen de minimiser son effort. Les inventeurs sont les solliciteurs de la paresse humaine. On dirait que la question du travail obsède l'homme... Comment le diminuer, sinon le supprimer ? Et tandis que le découvreur s'acharne, parfois même au péril de sa vie, à trouver, le milieu social ne s'occupe, lui, qu'à utiliser et à répandre les découvertes pour arriver au mécanisme inopérant, inattentif du moindre effort. Ce moindre effort va fatalement rouler dans l'algèbre. Je ne dis pas l'algèbre. Parce que l'algèbre est une prise de conscience de ces simplifications possibles dont on va se servir pour aller plus profond et atteindre ce que la main ou l'œil ne pourraient saisir. L'algèbre est un outil simplificateur de

recherches. L'« algébrose », nous le verrons plus loin, est une maladie de l'expression. D'algébrose en algébrose, c'est la perte de la Vie.

*Mimo-
graphisme,
Dessin,
Écriture*

Nous n'avons pas là des choses aussi tranchées qu'on le croit volontiers.

Les Mimogramme ou Mimoplasmes ne sont que l'extra-réjection des « Mimèmes ». L'enfant qui n'a pas encore été desséché dans notre « algébrose », éprouve ce besoin mystérieux de créer que nous trouvons dans toutes les civilisations à leur aurore. Contrecarrer pareille ivresse d'extra-réjection, c'est risquer de briser l'enfant et le rendre anormal. C'est précisément parce que ce fait n'a pas été connu, qu'on a arraché l'enfant à sa spontanéité extra-réjectante pour le mettre tout de go dans ce qui est la fin de l'expression humaine : notre écriture.

C'est là encore que l'anthropologie aurait sa délivrance à accomplir. L'écrit ne devrait être imposé à l'enfant que lorsqu'il s'est épanoui dans toutes ses possibilités gestuelles de jeu.

Sclérosés par nos méthodes livresques et artificielles, nous ne comprenons plus que, *fondamentalement*, l'Anthropos a besoin d'être en face du réel pour qu'il l'informe, l'assiège, le contraigne. C'est cela que recherchent les vrais savants, et disons-le, les vrais artistes.

Mais nous arrivons avec nos principes d'esthétique sous le prétexte [p. 103] d'enseigner le dessin à l'enfant. Ce n'est plus alors l'obsession du réel, mais l'obsession du « déjà vu », du « tout fait », du modelage artistique. L'enfant est invité à réaliser le miracle grec en reproduisant les dessins et les statues que nous lui offrons. Qui donc lui demande d'extérioriser les « Mimèmes » dont il se remplit chaque jour et que sa main s'exercerait à rendre comme il les a reçus ?

En pédagogie, le « jeu humain » est supporté, il n'est pas encore utilisé. Le dessin n'est considéré que comme un amusement ou un entraînement à l'art. Ce n'est pas le jaillissement spontané de la Vie.

L'écriture, nous l'avons vu, a son origine impérieuse dans le « Mimème interactionnel ». Actuellement, elle n'est plus qu'une pauvre algébrose de la grande expression mimographique primordiale.

Nous vivons actuellement sur une dégradation des gestes, aussi bien corporels-manuels, que laryngo-buccaux et graphiques, parce que vidés de leur concrétisme originel par des millénaires d'usure.

Nous écrivons A, alpha, c'est-à-dire un bœuf ; B, bêta, c'est-à-dire une maison, etc. Nous en sommes encore à utiliser des résidus de mimogrammes, souvent sans le savoir. C'est cela que j'appelle l'Algébrose. Direz-vous que c'est « abstrait » ? Non, c'est nécrosé, et vous n'aurez aucun avantage sur moi en ignorant que ceci vient de

cela. Entre les efforts gigantesques du Mimoplasmisme et du Mimographisme et notre écriture — moyen d'intercommunication extrêmement commode et facilitant, avouons-le — il y a tout l'indéfini des lois primordiales et trop inconnues de l'expression humaine.

Si nous poussions notre développement vers ce point, nous verrions combien ont été rares, dans les différents milieux ethniques, les sélectionneurs des mimogrammes vers ce qui est devenu notre alphabet. Quantités de peuples n'ont pas encore notre système d'écriture. Parmi ceux-là, nous pouvons compter les Indiens d'Amérique que j'ai pu, heureusement, étudier sous cet aspect. Et aussi la grande Civilisation chinoise. Tous les caractères chinois pourraient être ramenés à cet état primordial du Mimographisme. C'est ce que nous a montré Tchang Tcheng Ming, un de nos plus intelligents élèves, dans sa thèse de doctorat que j'avais conseillée et guidée : *L'Écriture chinoise et le Geste humain*.

[p. 104]

Mimogrammes
contre
Idéogrammes

Nous voilà bien loin de ce qu'on a appelé l'Écriture idéographique. Les hommes de Style global n'écrivaient pas leurs « idées ». Quel sens cela pourrait-il avoir « écrire des idées » ? Mais ils décalquaient graphiquement leurs Mimodrames. Il faut donc bannir de notre vocabulaire anthropologique la vieille expression pseudo-métaphysique d'idéogramme et la remplacer par le terme plus exact de « Mimogramme ».

Si les hommes des grottes et des cavernes avaient eu, à leur disposition, le mouvement pour animer leurs Mimogrammes, nous ne serions certainement pas passés par le stade mortifiant et momifiant de notre écriture statique. Le cinéma actuel est la suite normale des « ombres chinoises » vitalemment projetées par les Mimodramatistes chasseurs et ravitailleurs de Montignac. Où n'en serions-nous pas, au point de vue scientifique, si on avait pu transmettre, par graphie mouvante, tout ce qui s'est joué sur notre sol depuis 25 000 ans, ou même depuis les Montignaciens ?

Mais l'homme, à ce moment-là, n'avait pas maîtrisé le mécanisme du mouvement. L'homme pouvait se remuer. Mais il ne pouvait pas faire des choses qui remuent. Il est allé du « Mimographisme » déjà mort à l'« Algébrosème » plus mort encore, et puis à ces petites choses plus que mortes qu'on appelle l'alphabet avec quoi nous empaillons nos expériences les plus vivantes. Notre écriture a tout momifié et nous a fait perdre le contact avec la Vie à un point que nous ne soupçonnons même pas.

Du concret à l'« algébrique » sans passer par l'« algébrose » ! Quel rêve d'anthropologiste ! Je ne parle pas d'abstraction puisque, nous l'avons vu déjà, dans l'expression humaine tout est abstrait, du commencement à la fin. Allez donc faire jouer une expression humaine consciente qui ne soit pas abstraite ! Les éducateurs et les psychiatres ont beaucoup à apprendre sur cette double et amphibologique question

de l'*Abstraction concrète* et de l'*Abstraction algébrosée*. C'est précisément parce que les éducateurs ignorent trop les lois anthropologiques et manient des outils inadaptés à l'enfant, que les psychiatres reçoivent tant de résidus de ces inadaptations, car l'enfant meurt sous l'algébrose qu'on lui inflige. Peut-être y aurait-il peu d'enfants anormaux par rapport à la véritable expression humaine, mais il y en a beaucoup par rapport à notre système actuel d'algébrisation...

[p. 105]

*Concrétisme
Abstraction et
Algébrose*

L'Anthropos s'exprime donc par gestes concrets qui peuvent demeurer concrets ou s'algébrosent.

De même, nous venons de le voir, la mise par écrit de ces expressions peut demeurer concrète ou s'algébrosent, Dans l'un et l'autre cas, elle est « abstraite » en ce sens qu'elle est « partie » d'un tout.

Il faut donc opposer « concrétisme » à « algébrose » et non pas « concrétisme » à « abstraction ». Toute expression humaine est nécessairement abstraite. Elle est donc ou une Abstraction concrète ou une Abstraction algébrosée. Notons que l'algébrose ne peut pas jouer tant qu'on reste collé aux choses. Elle ne peut jouer que dans l'expression et la communication.

Quand l'Amérindien dessine en caractères mimographiques le geste interactionnel triphasé que je traduis, en ma langue française, « le chasseur poursuit le bison », il fait une proposition concrète, tout aussi abstraite que moi quand j'écris : « Le chasseur poursuit le bison », mais l'expression gestuelle et les caractères mimographiques de l'Amérindien ne sont pas algébrosés.

C'est toute l'universalité concrète de la télévision d'aujourd'hui qui projette panoramiquement les interactions du réel dans leur concrétisme intouché et indéfiniment imbriqué, tandis que la radiophonie ne nous les transmet qu'en sons ethniques algébrosés, à moins que ce ne soit, par pur hasard, en sons phonomimiques analogues à « *miaou ham cô* ». Mais dire « le chat a mangé le poulet » est à la fois abstrait et algébrosé, car dans cette proposition en langue française, le réel a perdu tous ses échos phonomimiques que nous allons étudier dans les pages suivantes.

Nous touchons là à la question de l'origine des langues et des écritures qui, toutes, sont abstraites et qui, toutes, ont commencé par les Mimèmes concrets, mais ne sont pas toutes devenues algébrosées.

En soi, le mot « abstraction » est très juste. Si je le découpe pour l'étude : *abs - trah - i - t* = il fait le geste de tirer hors de. Que tirons-nous ? Un ou plusieurs des myriades de gestes qui sont recelés dans un mécanisme et dont tout objet est prégnant.

C'est cela la logique de la prégnance qui sera à pousser de plus en plus. Un objet est d'autant mieux connu que nous avons « tiré hors de » cet objet, le plus possible de ce qu'il possède comme gestes. Nous ne connaissons pas tout, c'est impossible, mais nous connaissons quelque chose de ce tout.

[p. 106] Ainsi, jusqu'ici, on n'avait pas connu la loi anthropologique du Mimisme. De ce complexe de gestes qu'est l'Anthropos, j'ai tiré le geste du Mimisme, et ce Mimisme s'est avéré comme la loi fondamentale. Y en a-t-il une plus grande ? Je n'en sais rien. Mais celle-là qui, jusqu'ici, se révèle fondamentale, n'avait pas été « abstraite ». Ce qui ne veut pas dire que j'ai tiré de cette loi tout ce qui peut en être tiré. D'autres viendront qui constateront que je n'ai fait qu'effleurer la profondeur immense de cette découverte. L'Anthropologie du Geste n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements.

Mais là n'est pas la question. Ce que je veux montrer seulement, c'est le sens que je donne à « abstrait ». L'Abstraction n'est pas du tout en antithèse avec le Concrétisme. C'est, au contraire, en face, ou plutôt dans ce concret, que je tire le mécanisme qui va me servir à m'exprimer. Je ne sépare jamais le geste concret de l'« Abstraction intellectuelle ».

L'Algébrose est la maladie du Concrétisme et non pas la maladie de l'Abstraction. Que de soi-disant « abstractions » ne sont que des mécaniques dont on a oublié le jeu concret !

Nos *idées abstraites* ne sont que des métaphores ou des comparaisons. Il s'agit de Mimèmes tirés hors d'un objet observé et rejoués macroscopiquement ou microscopiquement et que nous transposons sur de l'inconnu.

La plupart de nos mots dits « abstraits » sont seulement vidés de leur concrétisme originel. C'est cela l'Algébrose.

Si l'anthropologiste du Geste a découvert quelque chose, c'est cette maladie-là que certains considèrent comme un progrès. Sans doute, c'est un progrès sous certains rapports, mais c'est une effroyable perte sous d'autres rapports.

Les Mimogrammes amérindiens, par exemple, demeurés concrets, ont une universalité que n'a plus notre écriture algébrosée. (J'aimerais ici rappeler notre code de la route et toutes ces indications qui, désormais, pullulent dans nos rues et dans nos gares et qui se rapprochent tellement des mimogrammes de jadis). Les mimogrammes des Indiens nous rapprochent davantage de notre actuel cinéma et de la télévision, mais en successivant geste propositionnel par geste propositionnel. Tandis que cinéma muet et télévision muette nous donnent le complexe infiniment intriqué des interactions du réel que le spectateur « désintrique », en les successivant, par son regard.

[p. 107]

*Expression
globale
et cinéma*

Avec la venue du cinéma, c'est la vie qui revient. Le cinéma et son succédané la télévision, prend et prendra dans nos études anthropologiques et mimismologiques, une place qu'on n'aurait pas soupçonnée il y a 30 ans ¹. De jour en jour, les perfectionnements sont tels que le livre qui, demain, s'ouvrira et se déroulera en face de nous, ce sera le livre-cinéma. Demain, non encore aujourd'hui, car cela demandera un rude travail. Or reconnaissons-le une fois de plus, l'Homme est le plus paresseux de tous les animaux, et il va instinctivement vers la facilité.

Regrettons ici que les cinéastes n'aient pas eu le temps d'avoir des problèmes purement gestuels à résoudre. Le cinéma muet, au point de vue psychologique, avait une richesse, un caractère expressif autrement puissant que le cinéma parlant.

Dans ce primat du style cinématographique, nous arrivons en anthropologiste du Mimisme, avec toute notre découverte des « interactions triphasées ». Le réel nous donnera toujours le triphasisme des interactions : la vague bat le rocher, la fleur éclot ses pétales, etc. Et parmi ces myriades d'interactions, connues ou à découvrir, il importera à chaque savant de choisir ses « Perles-Leçons » globales et d'en faire, [p. 108] pour les autres, un « Collier-compteur » ordonné et compté. Ayant ainsi choisi dans son univers les interactions globales intéressantes, il lui faudra souvent les spécifier et les caractériser oralement, non plus avec la verbalisation ethnique qui ne lui fournit que des mots vides de leur concrétisme originel et algébrosés par des millénaires d'usure et de faux sens, mais avec la sonorisation objective d'un Réel auriculairement intussusceptionné.

¹ Signalons ici ce que nous disait Jousse dans son cours du 14-2-1934 à l'École d'Anthropologie : « Les expériences de nos savants, dans un très proche avenir, seront projetées à domicile par la télévision qui nous fera connaître leurs découvertes. Je ne suis pas sûr que les plus jeunes d'entre vous auront la satisfaction de me succéder ici, car la science tend de plus en plus au mouvement. La science objective actuelle nous ramène vers le geste caractéristique et les gestes transitoires ou complémentaires des objets. Aussi voyons-nous nos livres de science s'épanouir de plus en plus en photos, et nos démonstrations scientifiques s'ordonner sur le vaste écran du cinéma et sur le petit écran de la télévision. Pour l'expression humaine, nous en sommes actuellement à une époque comparable à celle de Gutenberg. Le cinéma et la télévision vont entraîner un bouleversement analogue à l'apparition de l'imprimerie. Propager la science a été le but de l'imprimerie, mais la science est devenue morte puisque renfermée dans des livres. Auparavant, la science était donnée d'une façon vivante par le contact direct de maître à disciple. Avec l'imprimerie, tout s'est éparpillé et répandu, mais du même coup, le contact avec le maître a été rompu. On n'a plus eu que l'écrivain et le lecteur. Mais la vie réclamant toujours ses droits, on cherche actuellement et de plus en plus, à rétablir le contact direct. De là ces outillages comme la radio, la télévision qui, non seulement rapprochent l'enseignant de l'enseigné, mais l'objet lui-même du récepteur. Les choses que nous ne pourrions pas atteindre par nos propres moyens, nous sont apportées et servies devant nous et chez nous. »

Le Triphasisme anthropologique mimismo-cinétique va ainsi nous faire redécouvrir le Triphasisme mimismo-phonétique.

3. LE TRIPHASISME ANTHROPOLOGIQUE MIMISMO-PHONÉTIQUE

[Retour au plan de synthèse](#)

Au moment où j'ai commencé à me familiariser avec les solutions données aux graves problèmes que pose le langage, j'ai compris que la psychologie linguistique reposait sur des bases précaires. Nous vivions encore sur une tradition métaphysico-grammaticale que nous avons reçue des Grecs. N'étions-nous pas les héritiers directs et légitimes de Platon, des grammairiens alexandrins et de leurs successeurs ? Cependant, lorsque le hasard de nos recherches nous forçait à passer dans le milieu sémitique, par exemple, ou dans le milieu chinois, nous constatons que nos pseudo-solutions ne cadraient plus avec les faits.

Les autres branches de la psychologie générale s'étaient déjà émancipées de la tutelle de l'ancienne philosophie. Elles avaient élaboré et appliqué des méthodes plus objectives et plus précises. En psychologie linguistique cependant, on continuait, de gaieté de cœur, à tout ajuster au lit de Procuste d'une terminologie étriquée et transcendante.

Le langage, tel que nous le montrait la vieille philosophie, n'était-il pas une chose quasi insaisissable ? On avait même dit, à un moment donné, qu'il ne pouvait être que d'origine divine. Ainsi le répétait de Bonald après bien d'autres. La métaphysique semblait s'être donné pour tâche d'éloigner le langage du composé humain. Alors qu'il fallait, au contraire, approfondir les grandes lois perdurables de ce composé humain pour essayer de percevoir l'origine du langage à l'intérieur même de ses mécanismes psycho-physiologiques. Mais il était si facile et si reposant de dire à grand renfort de paralogismes : « Point de langage sans pensée. Point de pensée sans langage. Donc le langage [p. 109] n'a pas pu être créé par l'Homme. » Il y avait là toute une série de traditionnels quiproquos qui demandaient à être examinés longuement et prudemment.

« *Corporage* »

« *Manuélage* »

« *Langage* »

Le problème de l'origine du langage avait été sophistiquement embrouillé parce que, sous le mot langage, on avait voulu faire intervenir tout de suite la question de la voix. C'est ainsi qu'il fut de mode, à un certain moment, de résoudre la question de l'origine du langage de cette façon : un individu génial se serait mis à constituer conventionnellement des sons qu'autour de lui, et de proche en proche, on aurait appris et répétés.

Or, quand nous étudions anthropologiquement le réel décours de l'expression humaine, la voix s'avère comme un élément sémiologique bien postérieur à l'élaboration très riche et très fine du langage. Le langage est, dans la réalité, l'expression de l'être tout entier. Il s'élabore par l'intussusception corporelle des gestes caractéristiques de l'univers. Pour le bien distinguer, appelons-le « Corporage ». Il se prolonge dans l'innombrable gesticulation des mains qui deviennent ainsi de plus en plus souples et modelantes. C'est le « Manuélage ». Enfin il se transpose lentement, sans pour autant perdre son caractère mimismologique, sur les muscles laryngo-buccaux. C'est le « Langage ».

Cette découverte anthropologique a jeté sur le mécanisme expressif de l'homme une grande lumière. C'est par l'analyse du Mimisme vivant qu'il faut aborder désormais la question de l'origine et de la nature du langage. Le vieux système de l'onomatopée doit être relégué à sa place. Il joue évidemment un rôle, mais ce n'est pas un rôle primordial.

En effet, nous avons vu l'Anthropos, dans toute sa globale spontanéité réceptive, intussusceptionner les interactions mouvantes du cosmos, les jouer, les intelliger, les rejouer et les exprimer globalement. Il s'est fait ainsi, en lui et sans lui, une expression interactionnellement *globale* d'une précision et d'un concrétisme remarquables. C'est le Mimisme dans sa spécialisation de Mimismo-cinétisme.

Mais alors entre en jeu l'autre grande loi que nous avons déjà vue jouer : c'est la loi de l'économie de l'énergie. Le travail d'expression de tout l'organisme est naturellement fatigant et dispendieux. Aussi, dès que cela a été possible, malgré la perte évidente de l'expressivité, l'Anthropos a transposé, autant que faire se pouvait, le mécanisme global dans son mécanisme oral. Au lieu de « corporaliser », il va [p. 110] « buccaliser ». Le corps humain était le « rejoueur » du mouvement des choses. En répercutant l'oreille, la bouche humaine va être le « résonateur » du son des choses. Les *phonèmes* vont s'ajuster aux *mimèmes* sans les supprimer. Les objets sont toujours là.

On a trop étudié le langage en fonction seulement des langues ethniques. C'est une grave erreur. Là, ce n'est plus véritablement l'*ex*-pression. Nous ne sommes plus sous la dictée des choses, mais des hommes d'un milieu ethnique donné. Il fallait aller plus profond, jusqu'au Mimisme informateur et exprimeur.

C'est pour cela que le rôle de la bouche ne peut être compris qu'en fonction de l'homme total. Et voilà pourquoi nous plaçons l'étude du mécanisme laryngo-buccal *après* l'explication du mécanisme global. Et c'est d'autant plus éclairant que le mécanisme oral va tout de suite sentir se déverser en lui toute la grande Mimodramatique créatrice.

C'est là encore où le milieu palestinien va nous aider singulièrement. En effet, quand l'expression globale se sera transposée sur le mécanisme laryngo-buccal, nous n'allons plus voir Iahvé Elohim projeter, dans la terre modelée, l'Adâm-anthropos « selon son mimème et selon son analogème ». Mais dans les seconds Récitatifs de la Genèse, placés en premier dans la mise *par écrit*, nous allons voir la transposition, sur le mécanisme oral, des grands gestes créateurs :

Et memrâisa le Tout-Puissant :

« Que soit la Lumière ! »
et fut la Lumière...

« Que soient les Luminaires ! »
et furent les Luminaires...

Mais n'oublions pas que pour l'Elohim palestinien, geste et parole sont un même acte. C'est le *Dâbâr*. Sa parole fait surgir du néant une chose qui se tient.

Et nous verrons plus tard, cette Parole éternelle et créatrice se faire Nabi et Rabbi palestinien pour enseigner et informer les hommes.

Et le Memrâ s'est fait chair...

Nous ne sommes pas encore entrés dans cette effroyable et sublime réalité.

a) *Le Mimisme oral triphasé*

Analysons maintenant dans le détail la grande loi du Mimisme humain dans sa spécification de « Phonomimisme ».

[p. 111]

Du Cinémimisme

Dans le Mimismo-cinétisme, l'Anthropos a surtout « ocularisé » et ses Mimèmes oculaires ont irradié dans tout son organisme. Dans le Mimismo-phonétisme, il va surtout « auriculariser ». Son mécanisme auriculaire va prendre ses mimèmes à lui. Ce ne sera plus, comme dans l'exemple cité précédemment et rejoué gestuellement et mimographiquement, *l'Ocularisant agrippant le Tremblant* (infra, p. 51).

au Phono- mimisme

Ce sera ce que le mécanisme auriculaire peut intussusceptionner. Que va entendre l'Anthropos ? Il va entendre le son de cet Agent qui dit *ul ul*. Ici, avec notre habituelle hypothèse de travail, si nous descendons dans un milieu ethnique indo-européen, par exemple, nous aurons *ul ul a*, c'est-à-dire *le faisant ul ul*. Cet animal, qui fait ce geste caractéristique sonore *ul ul*, va, en même temps, faire un geste transitoire qui donne un son possiblement transcrit par *mur mur*. Et, dans un milieu indo-européen, on aura hypothétiquement :

le faisant *ul ul*, cela fait *mur mur*.

Dans quoi ? Dans cet arbre qui tremble (notre peuplier) et qui fait entendre un son comme *pol pol*. Et le milieu indo-européen nous donnera hypothétiquement *pol o* :

ul-ul-a mur-mur-a-t pol-pol-o

Mimismologique transposition de praxie. La praxie oculaire corporelle-manuelle est devenue, par transposition, une praxie auriculaire laryngo-buccale.

Par résonance, ce que nous entendons a une irrépressible tendance à s'irradier mimismologiquement, et ici, *mimismo-phonétiquement*, sur nos mécanismes laryngo-buccaux. De là pourquoi nous pouvons observer, chez les enfants, non seulement le besoin spontané de s'exprimer avec tout leur corps mimeur, mais aussi la tendance instinctive à rejouer, avec leur bouche, tous les sons de la nature. Effectivement, cela s'assimile en eux et sans eux.

Nous aurions des enquêtes passionnantes à faire sur ce mécanisme « mimismo-phonétique ». Il faudrait relever tout ce qui est joué spontanément sur les lèvres des enfants comme sons analogues à *ul ul, mur mur, pol pol*. Nous verrions que chaque enfant, normalement, refait son « langage » mimismo-phonétique comme il s'est fait, devant les choses, son « corporage » mimismo-cinétique, ou expression logique par gestes corporels.

[p. 112]

*Le premier
langage...*

On parle de l'origine du langage comme expression logique par « geste lingual ». Mais cette expression linguale se fait tous les jours. Dès qu'un enfant est en face du réel mouvant et sonnante, il rejoue le langage normal de l'humanité. Malheureusement, on l'arrête et on lui impose les « algébrosèmes » de l'actuel « langage socialisé ». Dès lors, on en fait un apraxique en face des innombrables mimèmes sonores des interactions du cosmos.

Inutile de dire que le mécanisme laryngo-buccal n'a pas du tout été donné à l'homme pour s'exprimer. Ce fut plutôt un amusement d'entendre, il y a quelques années, tel apologiste déclarer que l'homme était prédisposé à être intelligent parce qu'il avait des cordes vocales. L'Anthropos, cet animal paresseux, *parle* parce qu'il a à sa disposition un mécanisme de respiration et de manducation fort peu dispendieux d'énergie. Dira-t-on que la main de l'homme, cet outil multiforme, a été prédisposée pour commettre des fautes d'orthographe ?

*Écho du
réel sonore*

Primordialement, de par la loi du Mimisme humain, le son vocal de la bouche est l'écho du son chosal de l'objet. L'expression phonomimique est alors pleine de sève et de vie puisque prise dans la Vie par un être vivant. Par exemple, le son vocal va mimer tel geste sonore de tel oiseau. Tel oiseau, qui fait tel geste visible, va également émettre tel geste audible, soit le son du gosier, soit le son du bec, soit le son du vol, etc. Tout cela sera écouté et mimé avec une finesse stupéfiante, avec des

« clics » ni consonantiques, ni vocaliques, impossibles à reproduire dans les articulations consonantiques et vocaliques de nos langues actuelles.

Nous ne savons plus ce que c'est que d'écouter les choses. Heureusement pour eux, tous les milieux ethniques n'ont pas laissé s'ankyloser leurs oreilles en stéréotypies aussi pauvres que les nôtres. Leurs langues ont ainsi gardé un contact plus étroit avec le son caractéristique des choses qu'elles ont pour rôle d'exprimer ou de suppléer sémantiquement.

Beaucoup de leurs mots peuvent encore se reconnaître comme des gestes phonomimiques ou des onomatopées. Ces gestes phonomimiques sont devenus de plus en plus rares dans nos vocabulaires algébrosés. On en aurait vite fait une liste. Dans bien des cas, les phono-mimèmes de cette liste coïncideraient avec les phono-mimèmes que nous entendons jaillir des lèvres des enfants.

[p. 113] Au fur et à mesure que se multiplient et se précisent nos observations, nous sommes heureux de constater que nos conclusions doivent s'orienter de plus en plus dans le sens prévu. Les tons linguistiques furent primitivement la spécification concrète des timbres caractéristiques, dictés par les choses elles-mêmes à des oreilles attentives. Ainsi, quand l'homme fait un rude effort, il profère simultanément l'étrange son *hhn*. Nous autres, Français, nous disons lourdement qu'il *ahane*. Quand il souffle de la gorge, cela *peut* s'entendre comme le son *nfsh*. S'il souffle du nez, cela *peut* s'entendre comme le son *rwh*, etc.

Évidemment, ce serait une dérision de prétendre retrouver le caractère concret de toutes ces émissions laryngo-buccalement mimismologiques, alors que des millénaires incalculables d'évolutions phonétiques algébrosantes se sont écoulés depuis que tel premier Mimeur laryngo-buccal a émis tel geste « mimismo-phonétique ». Cependant, nous pouvons, grâce à notre Anthropologie du Mimisme, essayer de soupçonner ce qui reste encore de vivant dans des civilisations plus concrètes et plus spontanées que les nôtres.

Ce que les mimèmes sonores semblent donner d'emblée et sans cesse, sinon partout, c'est ce qu'on a appelé des « clics ». Sans aller à travers l'immense laboratoire ethnique mondial, encore si peu étudié, observons simplement notre actuel milieu ethnique français où pourtant l'algébrose a exercé et exerce encore ses ravages. Nous n'avons qu'à écouter les bouches pour surprendre et comprendre quelques-uns de ces innombrables « clics » mimismo-phonétiques : clic *clac*, *pif paf*, *tic tac*, *tric trac*, *mie mac*, *zig zag*, etc.

Consommes et voyelles

Nous y saisissons le primat et la prépondérance des articulations consonantiques. Les voyelles n'y sont guère que des timbres consonantiques, des « motions » sans lesquelles, pour nous autres actuels Français, les gestes consonantiques ne pourraient aisément « se mouvoir » dans nos bouches sans cesse vocalisantes.

Ce mécanisme mimismo-phonétique des clics nous aide à soupçonner également le mécanisme des primordiales racines sémitiques où les seules consonnes jouaient le rôle sémantique fondamental. Sémantisme fondamental sur lequel les timbres consonantiques, sans être encore ce que nous appelons nos voyelles, sont venus, de millénaire en millénaire, jouer leurs progressives variations « modales ».

Nous avons là, signalée en passant, une chose bien difficile à com-[p. 114] prendre pour nous, indo-européanisés, chez qui l'actuelle prépondérance des voyelles a pris le pas sur le primat des consonnes. Aussi, j'avoue mon souriant scepticisme en face d'une rythmique française qui prétend aujourd'hui retrouver et reproduire en français la rythmique des phonèmes hébraïques de Moïse et de David. Quels qu'ils aient été, ces phonèmes n'étaient certainement pas les phonèmes vocalisables et vocalisés des tardifs Massorètes. Entre les clics purs, les consonnes, les timbres consonantiques et les voyelles prononcées par nos lèvres, il y a un abîme phonétique que l'ignorance des purs mécanismes mimismologiques comble trop facilement.

*Réduplication
spontanée
des sons*

Nous allons voir persister un autre phénomène curieux et observable chez nous : c'est la reduplication d'un même son caractéristique ou la successivation de deux sons analogiquement caractéristiques. Par exemple, on n'aura pas *co*, mais *coco*. On ne dira pas *cri*, mais *cricri*. On dira, chez nous, *clic clac* avec explosion énergétique du second timbre consonantique devenu vocalique. Nous retrouvons cela dans toutes les langues du monde avec de perpétuelles analogies et avec d'infinies variations. En effet, s'il y a, dans l'Anthropos, ce besoin mimismo-phonétique de caractériser, il y a aussi, et simultanément, le besoin de bilatéraliser et de rythmer, avec tout ce que cela comporte de complexités vivantes, irradiantes et imbricantes.

Tout ceci s'est fait en écho du son des choses depuis des millénaires. Depuis des millénaires, il y a des hommes qui se transmettent des sons. Nous ne savons pas quand l'Anthropos a commencé, ni comment il a commencé à passer du Mimismo-cinétisme global au Mimismo-phonétisme oral.

C'est donc par le mimème sonore et le son mimismo-phonétique que nous retombons dans nos gestes. Au lieu de mimer cinétiquement le poulet, on dira *coco*. Au lieu de mimer cinétiquement le versement de l'eau, on dira *glou-glou*. Au lieu de mimer cinétiquement le frissonnement de la soie, on dira *frou-frou*.

*Perte
progressive
du Mimème
sonore*

Mais faisons-le remarquer avec une insistance inlassable jusqu'à en être fastidieuse. Ce *co co*, ce *glou glou*, ce *frou frou*, nous les recevons, nous, non plus directement des choses, mais des bouches, linguistiquement et donc algébrosément

socialisées. Par suite de cette sclérose sociale et devenue quasi congénitale, nous n'avons plus l'oreille assez [p. 115] fine pour surprendre et entendre, dans leur délicatesse objective, le son même des choses. Nous avons perdu le sens des mimèmes objectivement sonores, alors que nous avons peu ou prou conservé le sens des mimèmes objectifs des lignes et des formes. En effet, nous arrivons à dessiner, sur le vif, un chat, une poulette, un pigeon, mais nous ne savons plus surprendre, sur le vif, le bruit léger et soyeux de l'aile de ce pigeon qui s'envole. Nous ne pouvons plus le reproduire, parce que nous ne savons plus mimer sonorement. Nous sommes morts au point de vue du « Mimismo-phonétisme ». Les mille et un bruits de la nature nous sont devenus inaudibles.

Pourquoi ? Parce que, pour beaucoup d'entre nous, la musique a mécanisé notre oreille. Nous avons enrégimenté le réel sonore dans nos gammes. Nous ne faisons plus attention qu'aux notes et aux différents sons des instruments, mais non plus aux sons indéfiniment vierges et variés des choses. Un aveugle, précisément parce qu'il est aveugle et que le mécanisme oculaire ne vient pas interférer dans ses intussusceptions, aurait à nous révéler bien des subtilités dans l'auricularisation objective. Il saura que tel objet fait tel son sur tel autre objet. Il percevra, par exemple, que c'est le chat qui gratte à la porte, parce qu'il a entendu le miaulement du chat ou simplement son pas feutré. Il a saisi le son du grattage et discriminé ce son du grattage sur une chose très nette qu'est le bois de la porte. Or, tous ces gestes interactionnels sonores nous sont devenus totalement absents, parce que nous n'avons plus les oreilles ouvertes au son des choses.

Une des plus grandes raisons pour lesquelles j'ai fait attention à toutes ces sonorités habituellement inentendues, c'est que, resté jalousement paysan, j'ai une horreur instinctive de la « caporalisation » de la Musique, parce qu'elle nous nécrose et nous empêche de saisir la délicate harmonie des choses. Quand vous allez en forêt, en la forêt pédagogique et « universitaire » de nos vieux Druides, ce n'est pas en musicien qu'il faut y aller, mais en sono-mimeur qui cherche à surprendre les mille sonorités que font les choses sur les autres choses.

*Phono-
mimisme
et pédagogie*

C'est par là qu'il faudrait commencer la formation de l'ouïe chez l'enfant et non pas par les gammes.

L'Univers sonore, en effet, constitue une immense et complexe symphonie où viennent s'harmoniser des milliers de mélodies individuelles et différenciées.

[p. 116] Bien que journallement rivé aux lignes d'une écriture stéréotypée, notre œil livresque demeure cependant capable de remarquer et d'admirer les attitudes et les gestes des choses. Pourquoi notre oreille, appauvrie par les notes musicales des instruments artificiels, ne pourrait-elle pas, elle aussi, se laisser modeler et charmer par l'innombrable sonorité du Réel ?

Il y a là toute une pédagogie et toute une psychiatrie de l'oreille qu'il nous faudra bien étudier en « mimismiatre ». En effet, c'est par là que nous nous raccrochons au Mimisme virginalement anthropologique. C'est par là que nous restons vraiment l'Anthropos interactionnellement et personnellement mimeur du cosmos.

Combien de temps a-t-il fallu pour que le premier son, mimé par l'Anthropos qui m'a précédé il y a des milliers d'années, se rejoue sur mes lèvres actuellement ? Je n'en sais rien. Mais je sais que le son du mot, actuellement proféré par moi, vient du tréfonds des millénaires et s'est usé et défiguré dans la transmission, comme ces pièces de monnaie dont l'effigie s'est érodée avec le temps.

Ainsi, quand je dis maintenant : *pigeon*, à quoi cela ressemble-t-il ? Mais cricri, mais coucou ? C'est telle chose qui fait *cri cri*, c'est telle chose qui fait *cou cou*. On reste rivé à la chose elle-même, alors que tant d'autres articulations se sont usées entre le son que je profère actuellement et le son de l'objet. Quand j'entends une huppe, je suppose, et que j'entends ensuite votre bouche prononcer le mot *huppe*, je devrais percevoir un peu l'écho du son *up up* émis par l'oiseau. Il s'en faut de beaucoup !

C'est pourquoi, entre ce son de la huppe et le mot huppe, l'Anthropologie mimismologique cherche, non les anneaux manquants, mais les anneaux millénairement érodés. Les sons ont sans cesse évolué. Je suis disciple du grand phonéticien Rousselot qui, lui aussi, a été à l'école de sa mère paysanne et qui a puisé les gestes auriculaires de sa thèse de doctorat à même *Les Évolutions phonétiques dans une famille paysanne de Cellefrouin*. (Paris, 1891.)

J'ai travaillé assidûment en son laboratoire du Collège de France et j'ai pu constater, expérimentalement, combien vite un son évoluait de bouche en bouche. Comment pourrions-nous retrouver des sons reconnaissables, analysables, constatables d'une façon indéniable, en remontant à combien de millénaires ? C'est impossible, mais nous avons [p. 117] en recourant à l'objectivité, possibilité de comprendre. Objectivité, toujours objectivité ! Tout mot jadis a voulu dire quelque chose d'objectif.

*Étymologie
et Mimisme
humain*

Dans la langue latine, nous avons parfois quelque chose qu'on peut hypothétiquement suivre jusqu'à l'indo-européen, comme cet essai de dépliement que j'ai déjà montré :

ex - plie - a - t = il fait le geste de plier hors de

Si vous avez en face de vous un Anglais, il va vous donner :

He - does - fold - out = il fait le geste de plier hors de

Il est extrêmement facile de dire : nous avons ici préfixe, là suffixe. Mais quand nous parlons, cela fait une seule émission de voix.

Il est très possible aussi, la grammaire anglaise le permettant dans ces conditions, de mettre cette phrase sous cette forme inversée :

Out - fold - does - he = il fait le geste de plier hors de

C'est exactement la même chose, mais ce n'est pas encore aussi algébrosé que :

ex - plie - a - t

Les phases du geste interactionnel, une fois transposées « mimismo-phonétiquement » sur les muscles laryngo-buccaux, ont une tendance à s'anastomoser de plus en plus, à se dégrader et à fusionner intimement. Elles deviennent bientôt indiscernables.

Ul ul a t = oul oul fait-il = il fait oul oul.

Tin tin i t = tin tin dit-il = il dit tin tin.

Cela amène d'étranges conséquences linguistiques et rythmiques, telles que les déclinaisons et les conjugaisons qui apparaissent, désormais, comme des conglomerats oraux de phases gestuelles autrefois différenciées.

Ainsi, pour prendre un exemple très simple et très connu : dans le verbe grec *eimi* = je vais, on devrait, en toute rigueur mimismologique, typographier *ei mi*, à l'exemple de l'anglais *I go*. En partant de l'Anthropologie du Geste, on pourrait, en remontant de millénaire en millénaire, retrouver l'antique mimème corporel : *aller* et l'antique geste manuel par lequel le mimeur se désigne lui-même. Il est d'ailleurs bien [p. 118] curieux de comparer les Mimogrammes de l'ancienne Égypte au sujet de ce même geste propositionnel biphasé ou vivisectionné : *je vais*.

Après avoir reçu l'objet par le son caractéristique, l'homme va donc, peu à peu et grâce au son, se détacher de l'objet. Il va vivre avec une sorte de gargarisme laryngo-buccal qui le conduira bien loin du réel. Cette séparation d'avec le réel ira même si loin que certains métaphysiciens se croiront le droit de dire que le langage est une chose conventionnelle. D'où l'aphorisme bien connu : *voces significant ad arbitrium*.

Cela ne résiste pas à l'examen. Il n'y a pas de langage conventionnel lorsque ce langage s'élabore à même la vie. L'expression jaillit alors spontanément. Nous avons vu d'ailleurs le même problème se poser pour l'écriture et se résoudre de la même façon.

L'homme n'est arrivé à élaborer son expression qu'en prenant un constant appui dans l'observation des choses. En partant de la grande loi du Mimisme humain, toute l'évolution du langage se présente à nous logiquement, sans toutefois exclure une vivante complexité.

Là encore nous pouvons dire : les lois de la vie sont simples parce que vivantes. Le jeu qui en résulte est complexe parce que vivant.

b) Le Mimismo-phonétisme et notre actuel langage

Ces découvertes anthropologiques, tôt ou tard utilisées par les linguistes, amèneront d'utiles simplifications jusque dans un enseignement raisonné et psychologique de la grammaire latine et grecque — pour ne rien dire de la grammaire

chinoise, par exemple, et de beaucoup d'autres du même genre, mais encore moins algébrosées.

Les « hiéroglyphes » que, jeunes collégiens en vacances, nous regardions avec tant de respect sur l'obélisque de la place de la Concorde, se trouvent ainsi rapprochés des racines grecques que nous apprenions machinalement dans nos manuels.

*Du
Minogramme au
Phonogramme*

En effet, au fur et à mesure que le Mimismo-phonétisme s'imposait, les antiques Mimogrammes devenaient progressivement des Phonogrammes.

Les « ombres chinoises » projetées et fixées, analogues à celles de la grotte de Lascaux, ne suggéraient plus des rythmo-mimèmes *globa*-[p. 119] *lement corporels* à exécuter, mais *des sons* à rythmo-mimer oralement sur les muscles laryngo-buccaux.

C'est avec ces phonogrammes — se dissociant et s'algébrosant plus ou moins pour aller du *syllabisme* vers *l'alphabétisme* — qu'à un moment donné, on « met par écrit » les Improvisations et les Récitations de Style oral, Style oral dépendant toujours plus ou moins du Style global.

*Anthropologie
du Mimisme
et Grammaire*

Ce mécanisme pourrait être indiqué et expliqué dans les grammaires. La grammaire devrait partir du Mimisme anthropologique et servir d'introduction à la psychologie. Mais on en est loin ! Humanisme, chez nous, n'est pas encore synonyme d'anthropologie, niais seulement de gréco-latinisme.

Il faudrait étudier toute la vivante mécanique du langage en fonction de l'Anthropologie du Geste avant d'entrer dans l'étude des langues ethniques.

C'est ce que j'avais montré à un savant chinois désirant apprendre la langue latine. Avec cette mécanique vivante, d'emblée il est entré dans le latin en passant par le chinois que, lui-même, m'a joué vitalemment, puisque c'était sa propre réaction vivante, à lui. On voit comment je suis entré indirectement, j'allais dire par le biais de la Vie, dans un mécanisme de passage.

C'est des « phonomimèmes » triphasés que descend notre actuel langage oralement « algébrosé ». C'est de là que vient, pour nous, la *possibilité* des étymologies concrètes, gestuelles.

Nous ne le répéterons jamais assez : l'Anthropos est un animal paresseux. Il aurait pu, face au cosmos, conserver et observer son rejeu global et oral comme j'essaie de le faire en moi, pour que ce rejeu aille en s'approfondissant, en se comprenant toujours mieux.

On s'ingénie à se mieux comprendre si l'on compare sa propre langue à dix, vingt, trente autres langues différentes, mais vivantes, qui servent d'outils vivants et de vivantes hypothèses de travail dans ce genre-ci : *ex - prim - i - t*. Par contre, le grammairien livresque va se contenter de cette chose usée et morte et en faire des préfixes et des suffixes.

Or, cela ne fait pas seulement des préfixes et des suffixes. Cela peut refaire des gestes vivants que l'on « comprend ». Ou bien, on essaie [p. 120] d'approfondir tous ces mécanismes vivants et c'est l'Anthropologie du Geste. Ou bien on s'installe délibérément dans l'algèbre et c'est la grammaire des mots.

*Le mot,
phase d'un geste
propositionnel*

La grande erreur, dans l'étude classique du langage, a été de s'arrêter surtout aux mots. Mais les mots ne sont que les fragments morts d'un ensemble vivant. Les mots séparés n'existent que dans les dictionnaires et non pas sur les bouches. On ne pense pas par mots, on ne parle pas par mots, on ne rythme pas par mots, mais par proposition. Il ne s'agit pas d'apprendre une langue par mots, mais de jouer des propositions. Le mot n'est qu'une phase du geste propositionnel.

Voilà pourquoi les langues dites monosyllabiques ne sont monosyllabiques que par la vivisection d'une proposition en ses phases *indéchirablement* constitutives et interactionnelles. Redisons-le encore et toujours : le mot n'existe pas. Il n'y a que la proposition normalement triphasée, car nous avons toujours le Mimisme triphasé au départ. Sans doute, un mot peut être le résumé de tout un mécanisme de recherches, ainsi Bergson et la Durée, mais nous disons bien : un *résumé* qui implique toute une série de mimèmes interactionnels sous-jacents.

Les mots du dictionnaire et les règles de notre grammaire nous faussent dès l'abord la conception et le rythme de la langue. Jamais une mère ni un enfant ne parlent comme une grammaire. Un enfant parle et rythme admirablement la langue maternelle sans savoir qu'il y a des traits d'union et des apostrophes. Il parle et il rythme par phrase, par geste propositionnel : le lapin a mangé de l'herbe. Le chat a croqué la souris. C'est toujours l'Agent, l'action, l'Agi. L'enfant, par tout son corps, ne fait que rejouer des interactions et les répercuter sur sa bouche, par petites phrases, grammaticalement analysables en sujet, verbe, complément. Comme cette toute petite fille de moins de trois ans qui s'écrie dans sa joie : « Il faut que je chante le papillon ! » Et elle trouve et rythme-mélodie, en se jouant, cette chose exquise et profonde : « Le papillon vole dans la lumière ! » Est-ce l'enfant qui joue au papillon ou le papillon qui joue à l'enfant ?

*Sous le
geste oral,
le geste global*

Le Cosmos est un innombrable Mimodrame dont les actes divers sont joués par les différents milieux ethniques, apparemment indépendants les uns des autres, mais profondément dépendants du Mimisme anthropologique.

[p. 121] Cette dépendance « mimismologique » est d'autant plus vivante et plus évidente que le milieu ethnique a moins paralysé les gestes spontanés du Mimisme. D'où notre recherche anthropologique, à travers l'immense laboratoire ethnique, de milieux privilégiés où le pays et le paysan ont encore des reflets et des échos mutuels. L'Anthropos ne vit pas dans le monde platonicien des idées. Bon gré, mal gré, il est ethnisé. À l'anthropologiste de chercher, de choisir, de trouver, dans le concret, la moindre ethnisation. Sous l'ethnique survit toujours l'anthropologique.

Une recherche approfondie nous a permis de constater cette survie, par exemple, chez les Amérindiens des États-Unis. Dans ces milieux ethniques (et dans combien d'autres qui seraient extrêmement intéressants à étudier sous ce rapport), le geste global a une influence omniprésente sur le mécanisme de la gesticulation laryngo-buccale qui en dépend visiblement. Leurs langues ne sont que la transposition orale de leurs gestes expressifs interactionnellement mimeurs.

*Les
« images »
n'existent pas*

Voilà un rapide aperçu de ce qu'est le mécanisme profond de notre langage. Expression globale et expression orale doivent s'unifier en un même mécanisme essentiel qui est un mécanisme gestuel. Jusqu'à l'Anthropologie du Geste, on n'y avait pas pensé. Pourquoi ? Parce qu'on était englué dans l'ancienne métaphysique des Images. Les images, c'est cela qu'on nous apportait toujours. Mais les images n'existent pas. Il n'y a que des gestes esquissés ou poussés : gestes corporels, gestes manuels, gestes oculaires, gestes auriculaires, gestes laryngo-buccaux, gestes papillaires, gestes pituitaires, etc. Toute notre vie intelligente se gestualise. Nous voyons, ou plutôt, nous « intussusceptionnons », non seulement avec nos yeux, mais avec notre corps tout entier. De même, quand nous sommes malades au point de vue du langage, c'est notre corps tout entier qui est attaqué au point de vue de la conduction volontaire et de l'utilisation volontaire des mimèmes. La création de l'Anthropologie du Mimisme doit susciter la création de la « Mimismiatrie ».

Ce que nous avons là comme mécanisme essentiel de l'expression humaine, nous le retrouvons comme mécanisme essentiel dans la Mémoire humaine. Et c'est pourquoi nous avons pu formuler cette loi anthropologique : « Un Rejeu mimismologique est d'autant plus facile [p. 122] à faire renaître qu'il importe avec lui un plus grand nombre d'éléments gestuels ».

Avant nos travaux sur le langage, on avait fait, pour ainsi dire, une vivisection entre les apraxies et les aphasies, entre la gesticulation globale et la gesticulation laryngo-buccale. Nous avons montré aux psychiatres qu'on ne devait pas faire cette vivisection parce que l'expression orale ne peut jamais « se dissocier », se découper totalement de l'expression globale. La parole est un geste : « Le Langage gesticulation mimismologique », lisons-nous désormais comme titre de recherches de nos disciples psychiatres, ou mieux, mimismiatres, sur l'Expression humaine. En pédagogie, le geste est pris comme base : « jeu et éducation ». En linguistique, tout a été repris en fonction du Geste pour l'origine du langage et de l'écriture. Dans l'origine de la pensée : « La Pensée, c'est le Geste. » Nous n'avons pas d'idées pures. « Toute conscience est gestuelle. Tout jugement est interaction. »

Nous n'avons que la prise de conscience de nos Mimèmes interactionnels. En toute connaissance, nous pouvons les transposer, sous la forme sonore et sous la forme graphique, dans des mécanismes qui, par le décours des millénaires, se sont algébrosés.

Notre langage

Nous avons à rappeler ici que le langage n'a qu'un rôle de codification d'un réel intussusceptionné. Une langue, c'est d'abord un système de « Mimèmes » sous-jacents aux différents mots. D'où la nécessité impérieuse pour l'homme d'entretenir le contact avec le réel pour éviter le verbiage.

Malheureusement, avec les langues ethniques, l'expression socialisée recouvre les mécanismes profonds au point de les faire oublier. De là pourquoi il est si difficile de poser les questions en fonction du réel, car le mécanisme social vient tout de suite interférer et nous répétons le social. Au fond, nous jouons avec des cartes toutes faites et à l'usage de tous. Or, ce n'est pas aux cartes qu'il faut aller, mais au réel. On ne pense pas assez que le langage social codifie un nombre incalculable d'erreurs et de lieux communs qu'on répète à satiété, comme des vérités, sans même s'en rendre compte. Les idées toutes faites finissent par avoir plus de poids que les réalités objectives. Pour beaucoup, être scientifique consiste à répéter les routines des autres.

Nous avons faussement érigé les étiquettes que sont les mots à la hauteur de la science. Or la science n'est pas un nominalisme. Ce n'est [p. 123] pas en « barattant » des termes scolastiques qu'on fait de la science. Tout ce que nous enseignons dans nos rhétoriques sera sans base, tant que nous aurons perdu le contact avec le réel.

c) *L'Oralisme inséparable du Globalisme*

La parole, parmi nous, a perdu toute sa grande valeur créatrice de jadis. Pour nous, ce n'est plus qu'un simple *flatus vocis*.

Par contre, nous avons vu que dans un grand nombre de milieux ethniques, l'Oralisme n'a jamais pu, ni même voulu se séparer du Globalisme. Cette expression globale est passée traditionnellement dans le domaine des liturgies. Liturgies essentiellement concrètes et purement pédagogiques.

Sous ce rapport, le milieu palestinien est un milieu privilégié entre tous. Toute une pédagogie-liturgie corporelle de Style oral s'est toujours maintenue vivante et enseignante dans ce milieu. Un « Récitatif de Style oral » est toujours peu ou prou un « Mimodrame de Style global ». Notre Liturgie a bu à pleine gorge dans la coupe d'Israël.

C'est dans cette immense mimo-dramatique palestinienne que nous avons à découvrir la base mimismologique de ce qui fait nos actuelles Liturgies, si algébrosées désormais qu'il faut expliquer ces gestes analogiquement explicatifs. Toute notre grande mécanique sacramentaire s'appuie fondamentalement sur cette Civilisation mimo-dramatique. Malgré la perte de contact avec la Vie primordiale jaillissante et une sclérose qui essaie de se revitaliser dans l'esthétique, nos liturgies sont encore les conservatoires du geste global et oral, ou mieux, du geste global-oral qui deviendra la « Matière » et la « Forme » de nos scolastiques.

Mais la scolastique n'est pas de notre ressort. Nous ne faisons pas ici de théologie dogmatique, ni d'exégèse, mais seulement de l'Anthropologie du Mimisme. Nous ne nous posons pas en exégète car l'exégèse manie des méthodes mortes que nous considérons comme actuellement dépassées *dans ces questions* qui sont essentiellement anthropologiques et ethniques.

L'exégèse d'hier, pourrait-on dire en souriant, ne s'affairait qu'à récolter toutes les variantes providentiellement semées à travers le champ des manuscrits.

Certes, il faudra finir par là, et avec des méthodes autrement adap-[p. 124] tées et guidées. Mais ce n'est pas par là qu'il faut commencer, « Au Commencement était le Geste » et non pas « Au Commencement était la Philologie. » Et dire que l'on ne fait que commencer à avoir des titres d'ouvrages comme ceux-ci : « Jésus en son temps », « Jésus en son pays d'Israël » !

Il faut, en effet, et avant tout, savoir quel milieu ethnique va produire les hommes et les œuvres que nous abordons. Or, nous sommes là dans un milieu de Style global-oral, mais de Style global *d'abord*, cette chose encore plus inconnue, si l'on peut dire, que le Style oral.

La mécanique d'un Einstein ou d'un de Broglie ne peut être maniée que par des spécialistes qui ont passé leur vie à en étudier les secrets.

Il n'est pas exagéré de dire que la mécanique du monde palestinien demande plus de préparation scientifique encore. La mécanique d'un Einstein, je suppose, nous pourrions l'appeler de l'« Algébrologie », c'est-à-dire un système d'expression dont le but cherché et voulu est de perdre tout contact avec le réel. Or, il est facile, une fois le branle donné, de remuer des systèmes d'équations. Rien n'est plus léger que l'algèbre puisqu'elle n'est que fonction de fonctions. Les mathématiques ne sont logiques qu'avec elles-mêmes.

En revanche, l'autre extrémité de l'expression humaine, que nous appelons la « Mimismologie », est d'une incomparable lourdeur parce qu'elle essaie de prendre le réel dans tout son concrétisme jaillissant.

Actuellement, nous oscillons d'une extrémité à l'autre du système expressif sans savoir où nous poser. Notre stylistique est un compromis instable entre la « Mimismologie » et l'« Algébrologie » et cette instabilité ne va pas sans dommage.

*Nécessité
de revenir
à l'Anthropologie
ethnique*

Quand on pense qu'on en était arrivé à douter de l'existence historique du Rabbi-paysan Iéshoua le Galiléen ! Ceux qui travaillaient cette question ne connaissaient ni la langue araméenne *formulaire*, ni les coutumes mnémoniques, ni la rythmo-pédagogie *targoûmisante* de ce Rabbi galiléen sur lequel on ne savait, nous disait-on, que quelques légendes en grec ! Mais toutes ces belles affirmations ou négations n'ont pu tenir devant une Anthropologie qui connaît ses méthodes.

Ce qui, d'emblée, nous a dévoyé pour cette question palestinienne, nous l'avons vu cent fois, c'est que nous sommes, nous autres Occidentaux, de formation trop exclusivement gréco-latine. Comme nous voulons tout résoudre « à la grecque », tout comprendre et expliquer en [p. 125] fonction d'Aristote et de Platon, les solutions apportées ne pouvaient coïncider avec les faits ethniques entrevus.

Quand on se trouve devant les mots : « Discours » de Jésus, « Évangile » de Jésus, il faut se demander quelle réalité palestinienne recouvrent ces mots. Or, le mot « Discours » est une traduction de traduction qui prétend décalquer le mot hébreu-araméen : *Dâbâr-Pitgâmâ* qui veut dire geste global et oral. L'Évangile, c'est, en réalité, la *Besôretâ*, l'Annonce orale, récitée oralement, c'est-à-dire juste le contraire de ce que nous voulons signifier quand nous disons : Le Livre des Évangiles.

Mais comment des maîtres de la critique interne des textes, qui n'ont jamais étudié les structures du style formulaire palestinien, pourraient-ils entrer dans la mécanique stylistique globale de l'Évangile ?

Séparer l'expression de tout l'être exprimant, séparer la vie de tout l'être vivant, c'est se condamner à n'avoir plus devant soi que le contresens et la mort.

L'orthodoxie ne consiste pas à se cramponner désespérément aux vieilles difficultés. Elle consiste plutôt à essayer de les résoudre d'une façon neuve et inattendue. Et c'est mieux encore quand on montre que ces vieilles difficultés n'existent pas et que tel problème n'est qu'un pseudo-problème créé par l'ignorance de la vie et de la mémoire vivante.

*Iéshoua
a gestualisé
Tôrâh
et Nabis*

Quand nous scrutons la Vie de Iéshoua, nous nous apercevons bien vite que ce Rabbi, cet Instructeur, a enseigné, non pas seulement avec les écrits qui étaient la « Mise par écrit aide-mémoire » de la *Tôrâh-Instruction*, mais qu'il a apporté quelque chose de nouveau. De tout ce qui était épars dans les *Targoûms*¹, il a fait un système cohérent [p. 126] qu'il a réalisé. Car il n'est pas venu « délier la Tôrâh et les Nabis, mais les réaliser », c'est-à-dire les gestualiser, les jouer et les vivre. Il a gestualisé le verbal avant de verbaliser ses Gestes. *Coepit facere et docere*. Son enseignement est avant tout global. Il ne s'est pas posé simplement en Instructeur ou en « Pilpouleur » de textes, mais en homme qui vit entièrement sa doctrine formulaire, parce que prophétiquement formulée par les Nabis. De là son omniprésent Formulisme global et oral. De là pourquoi il peut dire :

<i>b</i>	<i>c</i>
Si point vous ne croyez aux paroles de moi	Croyez aux gestes de moi.

C'est une formulaire incorporation à toutes les prophéties formulaires. *Et Verbum caro factum est*. Cette formule, vide pour beaucoup en son latin décalqué, est d'une richesse irradiante et inépuisable comme la Tôrâh-directive :

Et le Memrâ s'est fait Bisrâ.

C'est le Memrâ de la Genèse primordiale palestinienne qui englobe, pour ainsi dire, en lui, toute la vivante synthèse de la Tôrâh et des Nabis. Les philologues purs ne peuvent pas comprendre grand chose à tout cela. Ils ont tellement ignoré la vie profonde, globale et orale de ce Style formulaire qu'ils l'ont démarquée et livresquement appelée « le Style anthologique » !

Cette incorporation en tous les gestes prédits du Memrâ incarné, a été accompagnée d'une puissance surhumaine. De là pourquoi cette expression gestuelle, nous la retrouvons interactionnant avec une intensité omniprésente.

¹ Le *Targoûm* (décalquant ou expliquant) auquel le professeur fait souvent allusion était, au temps de Jésus et depuis des siècles, *la traduction* de la Tôrâh hébraïque enseignée et apprise oralement dans la langue populaire qui était alors l'araméen. Ces Targoûms ont été ensuite mis par écrit, successivement, à des dates qu'on ne peut actuellement préciser. C'est à ce Targoûm oral que Jésus a sans cesse recours quand il instruit ses Appreneurs. Avec des « formules anciennes », il fait un enseignement nouveau. On le verra expliqué dans le dernier chapitre « *Les Formules targoûmiques du Pater* » et dans tout l'enseignement verbal ou écrit du Père depuis 1925. À tel point qu'il a pu être appelé « l'homme des Targoûms » car il a toujours montré la nécessité, pour une vraie collaboration entre juifs et chrétiens, d'étudier les Targoûms si étrangement négligés avant lui. (Cf. l'ouvrage de G. BARON, pp. 226, 245.)

*Memrà
Créateur
et Memrà
libérateur*

Qu'était Iéshoua pédagogiquement ? Un « Rythmo-mimeur » qui a apporté un enseignement targoûmiquement formulaire, rythmé et balancé. Pour essayer de le comprendre et de l'expliquer, on s'est ratatiné dans des méthodes philologiques et grammaticales. Il fallait aller plus profond, jusqu'au geste interactionnel et formulaire du *Memrà*.

Nous avons vu, « Au Commencement », la Parole toute-puissante du Créateur faire jaillir de rien toutes choses. Il « memraïsa » et les choses se tinrent.

[p. 127] Ce *Memrà*, qui a le pouvoir de verbaliser au nom de *l'Abbâ*, a également le pouvoir de faire gestualiser ses verbalisations inouïes :

Voici un paralytique et il lui dit :

« Lève-toi et va-t-en ! »

Et aussitôt il se leva et il s'en alla.

Voici un sourd-muet et il lui dit :

« *Ephphata !* Ouvre-toi ! »

Et aussitôt s'ouvrirent ses oreilles et il parla.

Voici une petite morte et il lui dit :

« *Talithâ, qoumi !* Lève-toi ! »

Et aussitôt elle se leva et elle marcha...

Et aussitôt, et aussitôt, et aussitôt. *Oumin yad*. La formule orale targoûmique se fait d'emblée formule globale besoraïque.

Ce n'est pas à coup de variantes synoptiques et de style anthologique qu'on peut comprendre cette mécanique profonde. Il ne s'agit pas là de manuscrits morts mis en fiches, mais d'une vie formulairelement vivante, formulairelement agissante, formulairelement communicante.

Iéshoua, le « Memrà libérateur », *rejoue* les Gestes du « Memrà créateur » dans une nouvelle Création. Il va jusqu'à donner la Vie, non seulement aux morts, mais au pain et au vin. Sa parole n'est que la verbalisation de ses Gestes. Le « Iéshouaïsme » gravite, tout entier, autour de son geste de la Consécration du Pain et du Vin :

Refaites ceci comme aide-mémoire de moi ¹.

¹ Nous touchons là au problème délicat et toujours actuel de la traduction. Jousse constatait que, même des mots spécifiant avec netteté le caractère pédagogique des plus grandes traditions, pouvaient être trahis par la manière dont on les traduit.

« Prenons un exemple aussi probant que familier puisqu'il est emprunté au Mimodrame quotidien du Pain et du Vin : « In mei memoriam facietis ».

« Le mot « memoria » qui décalque un terme araméen est traduit, chez nos liturgistes gréco-latinisants, par notre mot vague de « souvenir » ou « mémoire » et non pas, comme il se doit, par le terme immédiatement révélateur d'Aide-mémoire. Il s'agit toujours de pédagogie utilitaire. C'est cela le geste de la mémoire. Nous avons à faire des gestes aide-mémoire. » (Marcel JOUSSE, *La*

[p. 128] Et à sa suite, le remémorateur ne se fait pas seulement un re-citateur *oral*, mais un re-joueur *global*. Voilà l'antique liturgie-pédagogie ethnique. Voilà la seule mémoire anthropologique.

Ô prêtres, vous allez dans les grottes de la mer Morte chercher de l'inconnu, alors qu'il y en a plein vos corps, plein vos mains d'ordination, plein le mimodrame de votre Messe quotidienne.

Cela ne vous stupéfie pas que, deux mille ans après, nous qui avons tout vidé, nous les êtres de l'âme et de la métaphysique, nous refaisons le mécanisme grandiose ? Les paroles ont été traduites de l'araméen en grec, du grec en latin. Tout a changé... Mais les gestes perdurables, profonds, mordant sur le réel, demeurent :

Ceci est ma Chair

Ceci est mon Sang¹

C'est toute une vie intégrante et intégrée. Mnémonique qui se fait prise de conscience, qui se fait mnémotechnique.

Nous avons perdu la science de la Mémoire vivante. C'est pourquoi les amnésiques livresques la nient. Au fait, savons-nous ce que c'est que la vie ? Connaissions-nous mieux la mort ? Peut-être puisque nous ne savons pas, d'emblée, donner la vie, mais nous savons, d'un coup, ôter la vie. Nous pourrions dire, à la manière palestinienne, qu'ôter la vie, c'est Ôter le souffle nasal, la *roûhâ* aux narines humaines, ce souffle nasal qui irradie la vie dans la *nâfshâ-gorge* et en fait une *nâfshâ-gorge* vivante et parlante. C'est toute l'anthropologie et toute la science palestinienne de la Mémoire vivante que nous trouvons, concrètement et analogiquement, dans ces Perles-Leçons à double reflet et à double sens :

a

Les Leçons que moi je récite à vous

b

Souffle elles sont

c

et Vie elles sont.

[p. 129] Nous avons là, dans un Parallélisme synonymique, la seule explication que nous puissions donner de la vie. Une chose est vivante, quand elle a du souffle. Une chose est morte, quand elle n'a plus de souffle. Aussi le grand apport et la grande innovation de l'Anthropologie du Geste a été de mettre en relief ce mécanisme palestinien :

Au Commencement était le Souffle

Au Commencement était le Geste

Au Commencement était la Vie.

Manducation de l'Enseigneur dans le Milieu ethnique galiléen (inédit). Cf. également l'ouvrage de G. BARON, page 265.

Jousse nous dira dans un de ses derniers cours à la Sorbonne : « Si j'ai voulu saisir la profondeur de l'araméen, c'est pour êtreindre, autant que faire se peut, ce « Comme *aide-mémoire* de moi, vous le referez ». Je n'ai fait que cela toute ma vie : essayer de comprendre ce que c'est que la mémoire qui permet, pendant deux mille ans, à des êtres engoncés dans une liturgie sclérosée, de rejouer, même inconsciemment, les gestes opératoires d'un Rabbi-paysan galiléen. » Sorbonne, 28-2-57.

¹ « La Chair et le Sang, c'est l'enseignement et c'est l'Enseigneur. » (M. Jousse, *ib.*)

*La Parole
vivante et
perdurable*

Nous avons perdu le sens de la Vie, de la Parole vivante et perdurable qui est vivante et globale mémorisation. Se rend-on compte, suffisamment, des catastrophes anthropologiques et ethniques que cette nécrose a entraînées et dont nous souffrons encore ? L'une d'elles, et non des moins néfastes et non des moins tenaces, ce fut le Modernisme. Le Modernisme est l'aboutissement normal et logique de la mécanique plumitive, maniée par des amnésiques assis devant des fichiers de bibliothèque. Le résultat pseudo-scientifique a été tel que Loisy, le grand philologue Loisy, en était arrivé à tuer, plus profondément et plus durablement qu'on ne pense, cette chose aussi vivante qu'est la Parole du Rabbi-paysan galiléen Iéshoua.

Et toute ma vie, j'ai lutté, je lutte et je lutterai pour essayer de remettre la Vie dans ce mécanisme vivant, temporairement tué par Loisy et ses Synopticiens amnésiques et graphistes.

On a trop montré la Foi, cette vivante et gestuelle « Fidélité » palestinienne, l'*Hemanoûtâ*, la fidélité à la leçon du Maître, du Rabbi : fidélité globale, fidélité orale, comme une petite chose gréco-latinement bien algébrosée et à laquelle il ne faut toucher précautionneusement qu'avec le bec d'un porte-plume et à travers les pseudo-problèmes synoptique, johannique et mythologique. Par ignorance de la vie et par peur de la vie, les philologues livresques ont trop souvent réussi à tout faire apparaître en documents écrits, en livres, et dernièrement, en « livrets ». Or, ces « livrets morts » s'avèrent être des « gestes vivants » de Traditionnistes vivants, porteurs de vivantes Perles-Leçons. Cette Parole vivante de Rabbi Iéshoua qui devait in-former et unir les hommes est devenue surtout prétexte à divisions entre théologues « plumitifs ».

Quel avertissement expérimental nous donne Shâoùl de Giscala :

Le Graphisme donne la Mort et le Souffle donne la Vie.

[p. 130] Et l'on comprend pourquoi Iéshoua, ce Rabbi-paysan de pur Style oral galiléen, devant les scolastiques judâhens, aussi dévorateurs de rouleaux morts que les scolastiques esséniens, a durement formulé cette malédiction, si paysanne et si galiléenne :

<i>a</i>	Malheur à vous	
<i>b</i>	<i>c</i>	et Phariséens
Grammaticiens	<i>d</i>	
	Comédiens !	

vous qui ne voulez pas entrer dans la vérité vivante et empêchez les autres d'y entrer, soit par action, soit par omission, soit par conspiration du silence. C'est qu'il se trouvait, non pas seulement devant une pourriture de « sépulcres blanchis », mais devant un dessèchement de papier et de langue morte. Et c'est contre ces

« papyrovores » qu'il a réagi par le Souffle vivant et par le Geste qui est vivante réalité.

C'est à eux qu'il prédisait, indirectement, à travers la chétive personne de la Samaritaine :

<i>b</i>		<i>c</i>
L'heure vient		et elle est déjà venue
	<i>d</i>	
	où ce ne sera plus	
<i>e</i>		<i>f</i>
ni sur cette montagne		ni à Jérusalem
	<i>g</i>	
	que vous adorerez l'Abbâ...	
<i>h</i>		<i>i</i>
		Mais dans le Souffle et

dans la Réalité ¹

[p. 131] Il ne s'agit pas ici de vague sentimentalité ignorante, mais de compréhension scientifique profonde.

Avant d'être, sur la bouche des Appreneurs galiléens, des Récitations vivantes, ordrées et comptées, les « Perles-Leçons » de Iéshoua ont été traditionnellement cristallisées par les deux forces anthropologiques que nous avons maintenant à

¹ Il va de soi que le Style oral est fait pour être porté oralement et balancé spontanément et non pour être artificiellement découpé sur nos pages d'imprimerie. Cependant, une Rythmo-typographie appropriée peut aider le lecteur à saisir le parallélisme des Formules ou des Récitatifs. Ainsi, pour le balancement simple, Jousse propose cette disposition :

<i>b</i>		<i>c</i>
Que ne sache ta gauche		ce que fait ta droite
Pour les deux balancements conjugués (Joug et Fardeau que nous verrons étudiés p. 274), qu'ils soient synonymiques ou antithétiques :		
	<i>a</i>	
	Filles de Jérusalem	
<i>b</i>		<i>c</i>
ne pleurez pas sur moi		mais pleurez sur vous-mêmes
	<i>d</i>	
	et sur vos enfants	

Évidemment, le parallélisme n'apparaît pas toujours d'une façon aussi simple et aussi nette. Entrent également en jeu la longueur des formules et le format des pages.

Dans son besoin d'« ordrage », Jousse garde toujours la lettre *a* pour le balancement initial qui se trouve ainsi en parallèle avec *d* (qu'il existe ou non). Tandis que *b* reste toujours en parallèle avec *c*. Ainsi :

<i>b</i>		<i>c</i>
Ce n'est pas vous qui m'avez choisi		C'est moi qui vous ai choisis

Cf. M. Jousse : *Le Bilatéralisme humain et l'Anthropologie du Langage*. Revue anthropologique, n° 6-9, 1940, Geuthner, Paris.

essayer d'analyser sans trop les déchirer : le **Rythmo-énergétisme** et le **Rythmo-mélodisme**.

[p. 133]

II. LE RYTHMO-ÉNERGÉTISME

[Retour au plan de synthèse](#)

De l'énergie qui se joue à l'échelle du cosmos, jusqu'aux rythmes les plus délicats de la parole humaine, le Geste rythmique est au cœur des analyses de Jousse.

Dans ces pages, nous voyons l'Anthropos, innombrablement « rythmo-mimeur », donner à l'univers son expression la plus haute — son expression humaine.

Au niveau du cosmos, le rythme se trouve être uniquement énergétique. Dans l'homme vivant, il est nécessairement biologique ; mais par le fait du Mimisme humain, il pourra se faire logique.

*Rythmisme et Mimisme sont en constante interdépendance dans l'homme, car c'est le rythme humain qui va cristalliser et distribuer ce que le Mimisme a pu accumuler dans l'homme comme saisie et connaissance du réel.*¹

[p. 134]

Nous avons vu le Triphasisme cosmologique se faire Triphasisme anthropologique en se réverbérant mimismologiquement du Cosmos dans l'Anthropos.

Ce Triphasisme anthropologique est mimismo-cinétique ou mimismo-phonétique selon la spécification des organes gestuels que le Mimisme fait jouer et rejouer.

Mais qu'il soit cosmologique ou qu'il soit anthropologique, ce Triphasisme ne cesse pas d'être dynamiquement Triphasisme énergétique ou, en d'autres termes, Rythmo-énergétique.

Ce sont les aspects, diversifiés et cependant toujours vitalement imbriqués, de ce Triphasisme anthropologique rythmo-énergétique que nous allons essayer de mettre

¹ Cf. Marcel JOUSSE, *Études de Psychologie linguistique : Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Archives de Philosophie, vol. II, cahier 4, Paris, Beauchesne, 1924. « Chez moi, il n'y a pas de « tomes ». Il y a un flux continu et insécable. Chaque mémoire s'appuie sur l'ensemble vivant de tous les autres mémoires, car c'est l'homme vivant que toujours j'essaie de saisir ». (Sorbonne, 15-1-1953.)

en relief dans leur vivante force de cristallisation des Perles-Leçons traditionnelles, globales et orales :

1. le Rythmo-phasisme,
2. le Rythmo-explosisme,
3. le Rythmo-vocalisme.

1. LE RYTHMO-PHASMISME

[Retour au plan de synthèse](#)

Les trois phases de chaque interaction cosmologique sont actionnées par l'énergie cosmique qui propulse l'Agent agissant l'Agi, dans l'espace et dans le temps.

On pourrait dire que la Mécanique humaine est, elle aussi, une mécanique ondulatoire. Elle se joue par ondes, par vagues, par phases rythmiques d'interaction.

Chacune de ces vagues triphasées propulse, rythmiquement, en conscient miroir, les phases des interactions inconscientes de l'univers.

En effet, elle se joue par ondes énergétiques successives, porteuses de mimèmes musculairement imbriqués :



Et ainsi de suite, indéfiniment. Chaque phase est propulsée par une onde de l'énergie vivante. C'est le Rythmo-phasisme.

[p. 135]

a) *Le Rythmo-phasisme logicisant*

Mais ce rythme, étant humain donc intelligent, n'est pas seulement énergétique et mimismologique. Il est également et simultanément « logicisant ». Il propulse, en effet, et successivise logiquement les trois phases significatives des gestes interactionnels normaux et normalement triphasés. Rythmique et Logique coïncident.

On a parlé de rythme pur : « Enlevez la chose à rythmer et le rythme va rester dans toute sa pureté. » Mais le rythme pur est une chose impossible. Dans le Cosmos, le rythme qui s'ignore est physiquement et uniquement énergétique. Dans l'Anthropos. vivant, le rythme est d'abord et nécessairement « biologique ». Ensuite, et de par la loi anthropologique des phases du Mimisme, il peut se faire

« mimismologique » et donc logique. Alors, le corps tout entier est « informé », pour user d'une métaphore gestuellement juste qu'on a employée un certain nombre de philosophes. En effet, le corps est globalement informé par le Mimisme irradiant, pris en conscience plus ou moins claire, et qui est ce qu'on a appelé la pensée. C'est précisément le phasisme mimismologique qui m'a permis d'approfondir « Rythme et Pensée » ou mieux « Rythme et Mémoire » dans l'Anthropos global. D'où la règle d'or de la mémoire que nous avons mise en plein relief : l'Anthropos mémorise avec tout son corps.

b) *Le Rythmo-phasisme globalisant*

On avait donné à tort le primat au cerveau. Le professeur Janet, mon maître, a eu bien raison d'attirer l'attention sur cette hypertrophie du rôle qu'on avait attribué au cerveau. Le cerveau ! c'était toujours et uniquement le cerveau qu'on voyait fonctionner dans la pensée et dans la mémoire. Nous avons détrôné le cerveau et nous l'avons mis à sa juste place qui est une place de « commutateur » de prise de conscience.

Dès lors, ce n'est plus au rythme du cerveau que va battre notre pensée qui est prise de conscience, et que va revivre notre mémoire qui est rejeu de conscience. C'est au rythme de tout notre corps. Rythme qui va être multiple et toujours imbriqué : rythme de notre cœur, rythme de notre respiration, rythme de notre balancement de mains, de notre pas, de notre action, suivant que nous allons nous [p. 136] servir de telle ou telle partie de notre corps pour exprimer le Cosmos intussusceptionné, intelligé et globalement rejoué.

c) *Le Rythmo-phasisme successivant*

Nous pouvons reprendre ici tout ce que nous avons donné comme explication du Mimisme. En effet, le Rythmisme propulse vitalement le Mimisme. Mimisme et Rythmisme joueront toujours en constante et intelligente interdépendance.

Autour de l'Anthropos global et spontané, nous avons vu le Cosmos jouer comme un immense mimodrame. Chaque geste y apparaît comme faisant une sorte de geste stable, comme prenant une sorte d'attitude.

Cette attitude, ce geste stable, est pour ainsi dire *essentiel* à l'être considéré. Il apparaît comme le substitut de son essence.

Aussi, quand il va s'agir de l'exprimer, les différents Mimeurs seront presque tous d'accord — instinctivement — pour choisir ce « Mimème caractéristique » et en faire une sorte de « Nom gestuel » de l'être en question. Nous avons vu précédemment comment le « Nom est l'essence de la chose », c'est son « Action essentielle ».

Il s'élabore ainsi, dans tout le Composé humain du Rythmo-mimeur, une immense terminologie gestuelle mimismologique aussi riche que l'exigeront les besoins expressifs. Chacun des êtres intéressants du Cosmos y sera « exprimé » par son Action essentielle.

Mais chacun de ces êtres n'a pas seulement une Action essentielle et pour ainsi dire « immanente ». Il agit sur d'autres êtres, il actionne d'autres Actions.

Si bien que l'Anthropos, reproduisant fidèlement en lui ce qui se joue en dehors de lui, gestualisera et successivera, comme un vivant et conscient miroir, les trois phases rythmiques de toute Interaction : l'Action *essentielle* d'un sujet, l'Action *transitoire* de ce sujet, l'Objet sur lequel s'exerce cette Action transitoire et qui est lui-même mimé par une Action essentielle. C'est l'Agent agissant l'Agi.

Par exemple, un oiseau, mimé nominalement comme *Volant*, « actionnera » de plusieurs façons un poisson, qui sera mimé nominalement comme *Nageant*.

[p. 137] Ainsi le *Volant* pourra être « saisissant », « emportant », « mangeant » le *Nageant*. L'une ou l'autre de ces Actions sera mimée par l'Anthropos, sous la forme « triphasée » mais musculairement continue que nous avons déjà montrée :



Ce Rythmo-phasisme, triplement décalqué intuitif et logique du réel, nous l'avons appelé le Geste interactionnel. Transposé sur les bouches humaines, il deviendra le Geste propositionnel. Là encore, Rythmique et Logique coïncident. Aussi pourrions-nous l'appeler le Geste rythmo-logiquement propositionnel.

L'univers se présente donc à l'Anthropos rythmo-mimeur comme un formidable entrelacement de gestes interactionnels, inconscients et rythmiquement triphasés, que lui, il va rejouer et *successiver* avec conscience et logique dans ce Triphasisme rythmique. L'Anthropos, comme une sorte de microcosme successivant, reçoit et rend, dans tout son être, les Actions innombrables et simultanées du macrocosme. Le Monde se fait Durée et la Durée se fait Monde, comme l'ont exprimé si profondément les Palestiniens.

Là, dans l'expression visible elle-même, le Connaisseur devient en quelque manière l'objet connu. Il le devient par tout son être agissant, sentant et connaissant.

À tel point que, rigoureusement parlant, le « Rythmo-mimeur » expressif se métamorphosera successivement dans les différentes phases des gestes interactionnels qu'il exprime.

Aujourd'hui, grâce aux féeries techniques et scientifiques que l'écran permet, le cinématographe nous fait assister à ce fluide passage d'un être dans un autre, à cette graduelle et insensible fusion d'un homme en un objet dont il exécute et « successivise » les actions, les gestes propres.

[p. 138]

2. LE RYTHMO-EXPLOSIONNEMENT

[Retour au plan de synthèse](#)

L'Anthropos est un « condensateur d'énergie », mais d'énergie vivante et intelligente. Aussi, cette énergie n'est-elle pas statique et vide, mais dynamique et mimismologiquement triphasée dans l'Interaction.

Chacune de ces trois phases de l'Interaction ne va pas présenter une propulsion égale d'énergie tout au long de son écoulement. Il va se produire ce que nous avons appelé les *Explosions énergétiques*.

a) *Le Rythmo-explosionnement qui est Intensité*

Le mimème de *l'Agent* se développe, pour ainsi dire, en trois stades que nous pouvons appeler le stade inchoatif, le stade explosif et le stade dégressif.

Il en est de même pour le mimème de *l'Action* et pour le mimème de *l'Agi*.

Le Mimismo-cinétisme comme le Mimismo-phonétisme nous fait donc assister, dans chacune de ses interactions, à trois explosions énergétiques qui constituent le Rythmo-explosionnement ou rythme d'intensité. C'est le rythme fondamental et toujours présent.

Grâce à ce Rythmo-explosionnement, un mimème s'amorce, explose et s'évanouit en amorçant un autre mimème qui, à son tour, explose et s'évanouit en amorçant un autre mimème qui, à son tour, explose et s'évanouit. Et ainsi de suite, indéfiniment.

En effet, ce « flux » ou « rythme » des explosions énergétiques, s'inflige à l'Anthropos perpétuellement, tyranniquement, depuis la première intussusception inconsciente ou consciente, jusqu'au dernier rejeu, conscient ou inconscient, qui s'ensevelit dans le mystérieux immobilisme qu'on appelle la mort. « Je rythme, donc je suis », pourrait dire l'Anthropos métaphysicien.

Le Mimisme global est donc essentiellement et inévitablement rythmé par ce « rythme d'intensité ». Naturellement, l'explosion énergétique se développe dans le temps et donne ainsi un second rythme, mais *dérivé du premier* et qui est le « rythme de durée ». Nous retrouvons sans cesse, par un biais anthropologique ou par un autre, tous les grands problèmes métaphysiques.

[p. 139] Le rythme global est donc intensité et secondairement durée. Quand cela explose plus fort, cela dure plus longtemps sauf quand il y a soubresaut rapide.

Les stades intensifs de chaque phase ont, en effet, une *tendance* à durer plus que les deux stades faibles que sont le stade inchoatif et le stade dégressif.

Ce Rythmisme global d'intensité et de durée est celui qui propulse les mimodrames si tenaces du Style global que nous voyons dans les jeux de l'enfant spontané, que nous constatons traditionnellement chez les peuples d'expression gestuelle et que nous avons vu jouer dans la Rythmo-pédagogie des grands Nabis palestiniens.

Notre organisme est si profondément rythmisé et rythmisant que nous ne pouvons recevoir telles quelles, de l'extérieur, une série de sensations qui ont cependant la même intensité objective. Biologiquement, le rythme intérieur de l'énergie vitale hyperesthésie, par vagues, les organes récepteurs et donne ainsi une plus grande intensité subjective à certaines sensations de la série.

On connaît l'exemple de la rythmisation des gouttes d'eau tombant l'une après l'autre, à brefs intervalles, sur un corps sonore.

Spontanément, nos organes auriculaires intensifieront le choc d'une goutte sur deux ou sur trois ou sur quatre, selon la rapidité du débit, selon les schémas iambiques, trochaïques, anapestiques, dactyliques, etc., plus familiers à l'organe linguistiquement ethnisé, et aussi, jusqu'à certaines limites, selon le schéma rythmique volontairement imposé.

Mais, hormis le cas où l'intervalle entre chaque goutte est suffisant pour laisser se détendre — à contre temps, pour ainsi dire — la tension énergétique des organes, jamais la série des chocs ne sera perçue sans retours biologiquement équivalents d'intensification, retours correspondant aux déflagrations spontanées ou volontaires de l'énergie vitale. Même un son, durablement et rigoureusement continu et régulier, ne saurait être perçu en nos organes que par vagues successives.

C'est la grande loi de la « déflagration énergétique » fondamentale. L'Anthropos est un être vivant, c'est-à-dire un mécanisme auto-explosif à des intervalles biologiquement équivalents. C'est précisément cette définition que nous avons donnée du rythme anthropologique : « Le Rythme est le retour d'un même phénomène anthropologique à des intervalles *biologiquement* équivalents. » Ce n'est pas du tout l'égalité, [p. 140] plus ou moins parfaite, du rythme cosmologique, comme on l'a dit trop souvent en en faussant la donnée.

Ceci joue, nous l'avons vu, dans la réception anthropologique des interactions cosmologiques.

Rousselot a très ingénieusement montré ce retour vital et spontané de l'explosion énergétique dans la gesticulation laryngo-buccale, abstraction faite des intensifications traditionnelles que le rythme de notre langue maternelle nous impose, automatiquement et malgré nous, sur certaines syllabes.

Prononçant, avec une intensité égale et une durée égale du moins il le croyait — chacune des syllabes de la série suivante :

papapapapapapapapapa

il constata que les appareils avaient objectivement enregistré, à son insu et malgré lui, le rythme intensifiant et allongeant des explosions de l'énergie vitale :

pápapápapápapápapápá

On a là des déflagrations qui se produisent à des intervalles *biologiquement* équivalents.

Donc, que nous le voulions ou non, nous ne pouvons échapper à ces pulsations profondes de la vie. Retours biologiquement équivalents, même quand nous les disons et tâchons de les faire métriques. Car il va de soi que ces périodes d'un rythme, artificiellement régularisé dans un être vivant, ne sont jamais *mathématiquement* métriques, comme elles le seraient — et encore ! — dans un appareil métallique. Retours d'un phénomène global qui fait tressaillir l'organisme tout entier, plus ou moins intensément, selon sa plus ou moins grande sensibilité et qui le force à marquer ce « frappement de pied » (*pous*) que les rythmeurs grecs connaissaient si bien. On s'explique ainsi pourquoi le rythmeur a « ses pieds » dans « la bouche » ! Ici encore, le Globalisme anthropologique est inséparable de l'Oralisme.

Le Cinémimisme corporel-manuel est très dispendieux d'énergie. De là pourquoi toutes les opérations globales de ceux qu'on appelle trop volontiers « sauvages » ou « primitifs » se font à coups de tamtams, au son des rythmes facilitants. Ils rythment tout parce que le rythme entraîne tout. Les payeurs, par exemple, chantent toujours en mettant leur mécanisme total en branle. C'est qu'en effet, ils ne diminuent la [p. 141] fatigue que dans l'exercice naturel, et donc rythmique, de leurs organes.

Les peuples spontanés conservent ainsi un sens du rythme qui nous déconcerte. Tous, d'ailleurs, utilisent des *instruments de percussion* comme mécanisme adjuvant, adjuvant du Jeu, adjuvant du Rejeu. Or, nous l'avons vu, Rejeu est Mémoire.

Si étrange que cela puisse paraître à nos actuels plunitifs, manieurs de stylo et de papier, le tambourin est un outil de style : de Style global et de Style oral. La sœur de Moïse, Mâryâm l'improvisatrice et la récitatrice de Style global-oral, le savait bien. La Bible nous en fournit, par ailleurs, maints exemples.

*Rythme
biologique
et métrique*

Nous sommes donc des moteurs à explosion énergétique, explosant à des intervalles biologiquement équivalents. Nous pouvons tendre à une régularisation de la loi spontanée. Ainsi nos pas sont biologiquement équivalents. Mais quand on arrive dans l'armée, on nous les fait régulariser. La grande différence entre les recrues qui viennent d'entrer à la caserne et les soldats entraînés qui défilent, je suppose, un 14 juillet, c'est cette régularisation du rythme de la marche sous la forme de « mètre ». Le rythme biologiquement équivalent est alors régularisé, « métrisé » parce que maîtrisé.

Redisons-le, car c'est un fait anthropologique et ethnique trop ignoré dans le rythme biologique, l'explosion se reproduit à des intervalles biologiquement équivalents. Dans le mètre, l'explosion déflagre à des temps pratiquement — je ne dis pas mathématiquement — égaux.

Donc, tout mètre est un rythme, mais tout rythme n'est pas mètre.

b) *Le Rythmo-explosisme qui se fait Durée*

Nous l'avons vu plus haut, le langage proprement dit, ou geste mimismo-phonétique de la langue, de l'organe lingual, a jailli progressivement et énergétiquement des innombrables Cinémimèmes du Style global.

Le Mimismo-phonème, émis par le geste laryngo-buccal, vient d'abord *sémaniquement et énergétiquement* renforcer tel ou tel geste corporel-manuel. Peu à peu, chaque geste corporel-manuel s'enrichit d'un adjuvant sonore.

[p. 142] L'adjuvant mimismo-phonétique arrive à prendre une importance égale au geste mimismo-cinétique.

Puis, le geste laryngo-buccal, plus facile, moins dispendieux d'énergie — quoique infiniment moins expressif — l'emporte sur le geste corporel-manuel. C'est alors, pour le geste oral, la vie apparemment indépendante, tellement indépendante qu'elle réduit quasi à néant et même en est arrivée à faire oublier le geste global.

Malgré cette transposition orale, nous demeurons quand même dans les lois énergétiques et mimismologiques de l'Anthropologie du Geste et du Rythme. Geste réduit, sans doute, puisqu'il ne s'effectue — apparemment — que sur les muscles ténus de l'appareil laryngo-buccal au lieu de se jouer, en toute liberté, dans l'organisme tout entier.

Quand le « Mimismo-cinétisme » se transpose plus ou moins partiellement, mais jamais totalement, dans le « Mimismo-phonétisme », nous voyons les trois phases mimismo-phonétiques rythmées par le rythme énergétique dont le rythme de durée n'est, là aussi, qu'une conséquence dérivée, comme nous l'approfondirons plus loin.

Ces phases, nous pouvons les considérer d'abord uniquement comme étant interdépendantes et imbriquées, mais ensuite, si nous prêtons bien l'oreille, nous constatons que nous avons affaire à des spécifications très curieuses.

Nous avons vu que Rousselot, quand il a voulu enregistrer des mécanismes identiques : papapapapapapapapa, s'est aperçu qu'en réalité cela faisait papapapapapapapapà. C'est l'explosion d'énergie qui jouait. Malgré nous, notre musculature fait une explosion énergétique à certains endroits.

Si nous ne pouvons pas prononcer dix fois papapapapapapapapa sans que, malgré nous, à certains moments, il y ait explosion, quand nous parlerons une langue, que ce soit l'araméen, l'hébreu, le grec, le latin, le français, toujours l'organisme explosera sur certains éléments gestuels.

En faisant bien attention, et selon les individus, nous le sentirons plus ou moins nettement en français, quand nous allons dire d'une voix forte cette formule traduite de l'araméen original :

Malheur à toi Corozain

Malheur à toi Bethsaïda !

Nous entendrons d'une façon un peu plus intense, pas toujours plus haute : « Malheur à toi... » Voilà l'explosion de l'énergie. C'est là le [p. 143] rythme « primordial » qui est le rythme de la « déflagration nerveuse », que ce soit silencieux ou que ce soit sonore, le son ne fait rien à la chose. Mais évidemment, si la propulsion se fait à voix forte sur les muscles laryngo-buccaux, elle sera plus intense qu'à voix basse. Étant plus intense, elle aura tendance à durer plus longtemps. Donc, à ce rythme d'intensité va s'ajouter un rythme de durée, consécutif du premier.

C'est pourquoi les appareils enregistreurs nous montrent, dans notre langue française, la coïncidence de l'accent d'intensité avec la durée :

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté...
Célébrer avec vous la fameuse journée...

Intensité et *Durée* coïncident. Mais c'est toujours la durée qui vient, secondairement, s'étendre sous l'accent primordial d'intensité. L'intensité a le primat sur la durée. L'explosion rythmique de l'énergie crée le Temps.

Ces explosions énergétiques jouent un tel rôle mimismo-cinétique et mimismo-phonétique que ce sont elles qui vont faire survivre, à travers les millénaires, tel ou tel élément gestuel énergétisé. Dans l'exemple que nous avons déjà cité : *ul ul a t*, c'est cette explosion énergétique qui a donné *hurle*. Tout ce que Rousselot a appelé les évolutions phonétiques repose, en grande partie, sur ce mécanisme mimismophonétique et rythmo-énergétique.

Ces quelques données peuvent faire comprendre pourquoi nous répétons toujours que l'étude d'une vraie Anthropologie du Langage et du Rythme, et donc d'une vivante Anthropologie de la Mémoire, demande des années et des années de travail obligatoire et en profondeur. Car tout cela joue et s'imbrique, non en fonction de nos connaissances ou de nos ignorances, mais en fonction de *ce qui est* vitalemment, dans chaque Anthropolos globalement ethnisé. Nous ne le répéterons jamais assez : ce n'est pas notre ignorance ou notre connaissance qui change quoi que ce soit à la réalité des choses, mais la prise de conscience de telle ou telle ignorance peut avoir des conséquences méthodologiques considérables.

Jusqu'à nos découvertes en Anthropologie vivante, la Rythmique, pour ceux qui avaient fait leurs études classiques pendant de longues années, ne consistait littéralement qu'à dessiner des petites barres et [p. 144] des petits ronds au-dessus de lignes écrites. Tout se bornait à cet exercice de graphie morte.

Rythme et Mémoire

Et pourtant, le rythme vivant d'une langue s'avère d'une importance capitale pour la mémorisation utilitaire qui n'est pas gargarisation esthétique. Bien plus que les livrets de pieux cantiques, le texte des manuels scolaires destinés à être appris par cœur, devrait être méticuleusement « formulé » et typographié, avec syllabes intenses en relief, préalablement senti et connu par tous les élèves, et ajoutons, par tous les professeurs. C'est par le rythme vivant d'abord que l'enfant devrait, entrer en contact

avec la correction ethnique de sa phrase. L'enfant parle bien lorsque sa mère et son professeur parlent bien, c'est-à-dire lorsque leur organisme épouse, pour ainsi dire, spontanément, les rythmes de leur langue spontanée et vivante.

C'est précisément ce rythme vivant qu'il faudrait que nous comprenions bien en le prenant à sa source même, originale et globale, qui est anthropologique.

C'est le « jeu » et le « rejeu » de la *Mécanique humaine vivante* qu'il faut étudier quand il s'agit du rythme. Grâce à ces mécanismes globaux que nous avons montrés et qui vont accompagner rythmiquement notre pensée et son rejeu, c'est-à-dire la mémoire, nous allons d'abord vitalemment cristalliser notre organisme vivant dans des rythmes simples. Et quel est le rythme le plus simple ? Biologiquement et anthropologiquement, c'est, nous venons de le voir, le rythme de *l'explosion* de l'énergie.

c) *Le Rythmo-explosisme du français*

Les gestes propositionnels des innombrables langues du monde sont tous biologiquement propulsés par des explosions énergétiques qui intensifient, plus ou moins brutalement, certaines syllabes à des intervalles plus ou moins réguliers, plus ou moins métriques.

Nous insistons beaucoup sur ce point, car il a des conséquences extrêmement importantes : les déflagrations énergétiques, qui sont biologiquement indispensables à la propulsion de tout geste humain, peuvent faire éclater très diversement ces syllabes intensifiées.

Dans certaines langues, en effet, ce qu'on appelle amphilogiquement l'*accent*, — c'est-à-dire ici l'explosion énergétique est très [p. 144] net, presque brutal. C'est ainsi, nous disent les grammairiens, qu'il est peut-être plus marqué en allemand qu'en toute autre langue. Moins dur est le rythme énergétique de l'italien qui a, de plus, tendance à être « plus chantant ». Mais quand même, ce rythme énergétique est plus marqué que dans le français. La langue française, parmi toutes les langues que j'ai observées, est la seule qui a cette douceur souveraine et dont l'intensité semble s'épanouir uniquement en durée. On reconnaît un étranger à la brutalité de son rythme quand il parle un soi-disant français qui n'est plus le parler de « douce France ». Cette douceur unique du français permet ainsi, à notre langue, de transporter l'intensification de la syllabe traditionnelle sur telle ou telle autre syllabe pour en préciser et en accuser le sémantisme.

Cependant l'intensification de la syllabe traditionnelle est si profondément ancrée qu'elle continue, peu ou prou, le rythme normal d'intensité et de durée malgré l'explosion sémantiquement transitoire de l'autre syllabe.

C'est ce phénomène d'automatisme, mainteneur de la durée, qui avait incité, naguère, certains poètes symbolistes et rythmeurs superficiels, à affirmer que le rythme stable du français était le rythme de durée, ce qui est faux.

Le rythme primordial du français est un rythme d'énergie explosant doucement sur la dernière syllabe de chaque phase et de chaque élément de phase qui n'est pas une semi-muette. On a tort de parler d'e muets. En dehors de la banale conversation courante, dans le débit soutenu, dans la récitation psalmodiée ou mélodiée, ils ne sont pas muets du tout. Les appareils enregistreurs qui fonctionnent objectivement, nous le prouvent bien :

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée...

Cette explosion de l'énergie vitale peut être si douce et si subtile qu'elle demeure inconnue aux sujets parlants. Mais consciente ou non, elle ne peut pas *ne pas* exister physiologiquement, et des organes affinés ou mieux entraînés la sentiront toujours. Elle varie, d'ailleurs, constamment selon la volubilité, la routine, l'insistance, l'inflexion volontaire du débit.

Nous sommes toujours en présence de la vie intelligente, infiniment souple, diverse et nuancée, et non pas devant un continuum de lettres imprimées, trompeusement identiques parce que figées, une fois pour toutes, dans leur stéréotypie métallique.

[p. 146]

*Pieds
et syllabes*

La loi vivante de toute bouche rythmique est donc celle du retour de l'explosion de l'énergie. Nous ne pouvons pas faire autrement que d'exploser toutes les deux ou trois ou quatre syllabes, en moyenne, explosion qui énergétise tout l'organisme et nous oblige, peu ou prou, « à frapper du pied ».

Aussi est-ce une grande erreur anthropologique, dans notre langue française, de parler d'alexandrins qui ont douze *pieds* lorsqu'ils ont douze syllabes. Le pied, dans notre vocabulaire ethnique, c'est ce coup de pied dont on scandait les rythmes grecs qui devaient être nettement sentis comme rythmés. Nous ne pouvons pas avoir dix syllabes consécutives rythmiquement égales. Confondre syllabe et pied, c'est une méconnaissance totale de la vivante rythmique orale. Pourtant, soyons sans illusion : dans nos traités de versification française, on parlera encore longtemps de vers alexandrins qui ont douze pieds. Redisons cependant que des vers de six syllabes et des vers de six pieds comme en ont les hexamètres dactyliques, ce n'est pas du tout la même chose.

Dans une étude sur le rythme du français, j'ai trouvé ce regret exprimé par un gréco-latiniste livresque : « Nous avons perdu la belle rythmique dactylique des anciens hexamètres grecs ! » Approfondissons notre rythme et nous la retrouverons analogiquement, comme l'ont retrouvée, analogiquement, les Allemands, les Anglais, les Italiens, **pour traduire Homère et Virgile, ou imiter le genre littéraire de ces auteurs classiques :**

L'ombre repose les hommes et l'ombre repose les choses.

Qu'est-ce qui amène **l'explosion** sur telle syllabe plutôt que sur telle autre ? C'est précisément le jeu millénaire des évolutions phonétiques **dans un certain milieu ethnique**.

Là, nous aurions à étudier, tout au long, la phonétique historique qui nous expliquerait, scientifiquement, notre vivante rythmique actuelle.

Chaque petit Français a appris cela, mimismo-phonétiquement et inconsciemment, de sa mère, ce que n'auront eu ni l'Anglais, ni l'Italien, ni l'Allemand, ni l'Espagnol qui ont appris le français dans des livres. Tout de suite, on les reconnaît comme étrangers, parce que les explosions énergétiques de leur bouche ne correspondent pas aux explosions énergétiques normales des gestes propositionnels français.

Très peu de Français, d'ailleurs, en prennent une conscience claire. [p. 147] Cependant, en parlant, ils ne commettent pas de faute. Personne ne va normalement faire exploser une syllabe en dehors de la place linguistique, *ethniquement* linguistique, où elle doit exploser. Et pourtant, en France, actuellement, il y a bien peu de personnes à savoir ce qu'est le rythme de la langue française. Sauf dans quelques cas extrêmement privilégiés, je n'ai guère vu d'articles, sur le rythme du français, qui ne contiennent de graves erreurs provenant d'une ignorance fondamentale.

Cette ignorance peut paraître d'autant plus extraordinaire que tout le monde, à tout propos et même hors de propos, parle de rythme et de rythmique. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, pas un Français sur un million n'est capable de sentir et de dire quel est le rythme de sa langue. Entre le Mimisme intra-ethnique et la prise de conscience individuelle, il faut tout le labeur vivant et patient d'un laboratoire d'Anthropologie rythmo-pédagogique.

3. LE RYTHMO-VOCALISME

[Retour au plan de synthèse](#)

Que nous a donné la gestualisation laryngo-buccale ? D'abord un geste, c'est-à-dire un mécanisme vivant, propulsé par une énergie vivante et intelligente. Cette propulsion se fait par explosion énergétique déflagrant à des intervalles biologiquement équivalents.

C'est ce que nous avons appelé le rythme d'intensité.

Ce rythme d'intensité, qui explose sur certains stades des phases du geste propositionnel, a tendance à les faire durer un peu plus longtemps. C'est pour cela que le rythme d'intensité se double normalement du rythme de durée.

Mais ce geste laryngo-buccal n'est pas, comme le geste corporel-manuel, un mécanisme silencieux. Il profère des sons, ou mieux, des mimèmes sonores à des hauteurs indéfiniment variables.

Ces mimèmes sonores ajoutent donc, au geste laryngo-buccal, des caractéristiques nouvelles : les *timbres* et les *hauteurs*.

Il y aura donc possibilité, dans les multiples et différentes langues, de découvrir un primat plus ou moins saillant, que s'attribue automatiquement l'un de ces quatre rythmes omniprésents : rythme d'intensité, rythme de durée, rythme de timbre, rythme de hauteur.

[p. 148] Nous disons bien : rythmes omniprésents. En effet, d'un bout à l'autre du monde, depuis le premier Anthropos qui a fait un geste propositionnel laryngo-buccal, jusqu'au dernier Anthropos qui proférera un geste propositionnel laryngo-buccal, tout geste propositionnel ne peut qu'imbriquer, intimement et indéchirablement, l'intensité, la durée, le timbre et la hauteur.

On ne peut échapper à cette imbrication, mais elle variera vitalement selon les milieux ethniques.

Cependant, cette innombrable et délicate mécanique de la parole vivante énergétique, vocalique et mélodique, n'a pas encore été anthropologiquement et ethniquement analysée. Il importe, au plus haut point, que les Arabes l'étudient dans leur milieu arabe, les Chinois dans leur milieu chinois, les Anglais dans leur milieu anglais, les Français dans leur milieu français, etc.

Par analogie, plus ou moins aisée à diagnostiquer et à appliquer, les langues vivantes du présent aideront l'analyse des langues mortes du passé.

a) *Le Rythmo-vocalisme de timbre*

Nous l'avons déjà remarqué, certaines langues ne font presque pas sentir l'intensité. C'était le cas pour le grec ancien. De là pourquoi, au cours de nos études classiques, nous avons très peu étudié cette question de l'intensité.

On nous avait enseigné que les Grecs rythmaient par la quantité. Nous allons voir ce qu'il en était. Mais il est *biologiquement impossible* qu'une langue n'ait pas un accent d'intensité. Chez les Grecs, comme nous venons de le dire, il était ethniquement si faible, si faible au début, qu'on le percevait à peine. Cela permit, temporairement et pendant des siècles, de sentir s'élaborer un autre rythme qui était le rythme de *timbre*, le rythmo-vocalisme de timbre.

Ce rythme de timbre a été souvent pris pour un rythme de durée. Les Grecs, par exemple, croyaient sentir uniquement le rythme de durée alors qu'ils sentaient surtout le rythme de timbre.

Naturellement, ce rythmo-vocalisme de timbre n'empêchait pas et ne pouvait pas empêcher biologiquement le rythme de l'explosion énergétique. Celui-ci, par sa finesse même, se faisait *prosôdia*, *accentus*, c'est-à-dire, comme le nom l'indique, une sorte de chant, d'élévation [p. 149] de la voix sur la syllabe accentuée, ou mieux, chantée. Ce n'était pas encore l'intense explosion de l'énergie qui ira sans cesse en

augmentant et qui finira par bouleverser fondamentalement, parce que physiologiquement, tout le système de versification.

Interrogeons n'importe quel étudiant en langues ethniques, c'est-à-dire en langues devenues bien livresques. Il ignore totalement toute cette passionnante mécanique de la vie qui est aussi mécanique de la mémoire. Cependant, de temps en temps, on essaie de lui faire scander un vers grec.

Or, scander un vers — *scandere versum* — ce n'est plus, pour lui, le « marcher » rythmiquement en frappant du pied le temps fort de chaque *pied* suivant la disposition des « longues » et des « brèves » de ce *pied*. Scander un vers, à présent, comme nous l'avons dit plus haut, c'est dessiner, au-dessus de ce vers, des petites barres et des petits ronds, sans que cela influe le moins du monde sur le comportement global du dessinateur et sur sa prononciation orale.

Pourtant notre bouche française, habituée à une intensité parfois si fine qu'elle est presque insensible, serait parfaitement capable de produire une élévation mélodique que notre oreille sentirait parfaitement. On mettrait ainsi un nouvel élément de vie dans un Rythmo-vocalisme de timbre qu'on prend plaisir, semble-t-il, à rendre mort et mortifiant.

On peut, en français, faire sentir vitalemment ces « ambiguïtés » de timbre et de durée. Ainsi on nous dit que *a* est bref dans *patte* et long dans *pâte*. C'est une ambiguïté de sensation vocalique. Il n'y a qu'à prendre les appareils enregistreurs pour voir tout de suite les qualités de ces deux voyelles.

Qu'est-ce qui a fait dire cette ambiguïté sur *patte* et sur *pâte* ? C'est que, lorsque nous prononçons *pâte*, nous avons la sensation d'ouvrir et de fermer la bouche lentement. Tandis que, dans *patte*, nous l'ouvrons davantage et prestement, mais la durée véritable « peut être la même. Nous avons seulement affaire à une différence de timbre grave et aigu et à une « tendance » à la lenteur et à la rapidité.

Qu'on le veuille ou non, en dépit de toutes les feuilles de papier et de tous nos porte-plumes classiques, nous sommes en plein dans la vivante Anthropologie du Geste et du Rythme, c'est-à-dire dans l'Anthropologie de la Mémoire.

Un exemple, pris dans une phrase enfantine, fera sentir immédiatement cette ambiguïté rythmo-vocalique entre durée et timbre. C'est [p. 150] cela que les enfants expérimenteraient facilement, parce que vitalemment, dans le « laboratoire de leur bouche ». Nous leur faisons exécuter des exercices invraisemblables sur des instruments de musique morte. En revanche, leur bouche vivante, qui les instruirait merveilleusement dans la science quasi inépuisable des sons et des rythmes vivants, a été bien ignorée jusqu'ici.

Voici une phrase toute simplette en apparence, mais prodigieusement riche en enseignements phonétiques et rythmiques vivants. :

_ u u _ u
Vois si la mie de ce pain n'a pas l'âpre rugueux de la croûte.

Expérimentons ces vocalismes et ces rythmo-vocalismes à même les gestes de nos organes laryngo-buccaux. Nous sentirons tout de suite quelque chose d'analogue à ce que les Grecs sentaient dans ce qu'on appelle la quantité. Mon maître Rousselot avait ébauché un travail d'une exquise finesse buccale sur cette question demeurée toute livresque.

Nous sentons gestuellement qu'entre *si* et *mie*, il n'y a pas seulement une différence de durée, mais surtout une différence de timbre. La position des muscles laryngo-buccaux, dans l'articulation, n'est pas identique.

De même, nous sentons très bien la différence de timbre de l'*a* dans *n'a pas* et dans *âpre*. De même la différence de timbre entre *jeune* et *jeûne*.

Cette variété de timbre va jouer comme discriminant dans les significations. Ainsi, en français, *patte* et *pâte*, *jeune* et *jeûne*. Des langues comme le latin, le grec ancien, l'indo-européen, l'arabe, etc. se servent de ces différences de timbre au point de vue sémantique.

Mais ces vocalismes de timbre, différenciés en grave et aigu, peuvent présenter automatiquement des consécutives fortuites qui, en se régularisant et en se reproduisant, forment des rythmo-vocalismes comparables à ceux de notre phrase française citée plus haut.

Fortuitement, dans cette phrase, les consécutives de vocalisme forment automatiquement des dactyles de timbre, « analogues » aux dactyles homériques.

[p. 150] **b) Le Rythmo-vocalisme de hauteur**

Nous le constatons quotidiennement et universellement, la parole humaine n'est pas naturellement proférée *recto tono*. Ce serait une impossibilité biologique et un non-sens anthropologique. Cela n'existe donc nulle part.

Une des raisons primordiales, entre beaucoup d'autres, c'est que toutes les langues ont commencé par le Mimismo-phonétisme. L'Anthropos a d'abord mimé, à des hauteurs mélodiques différentes, le son des êtres et des choses. Ainsi le chat-huant, par exemple, ne dit pas *oul oul* à la même hauteur mélodique que le coucou révèle son nom *cou cou*, avec un petit timbre si caractéristique et un peu enroué. Quelle tentation incessante, pour un anthropologiste paysan, de se réintroduire dans le laboratoire mimismo-phonétique de l'Adâm-Terreux primordial.

L'harmonie imitative de nos écrivains n'est qu'une pauvre recherche de ce grand « Paradis perdu » mimismo-phonétique. Paradis perdu, sans doute, mais Paradis toujours regretté et toujours cherché, même avec un bec de plume. Tant il est difficile, à l'Anthropos, d'algébrosier totalement ses mimèmes de toute sorte !

L'intussusception auriculaire de ces mimèmes sonores, à des hauteurs mélodiques finement jouées et rejouées, a permis l'élaboration instinctive de rythmiques aussi subtiles que la rythmique chinoise, rythmique de hauteur très prononcée en même temps que d'intensité très atténuée.

En 1937, au Laboratoire d'Anthropologie mimismologique et rythmo-pédagogique, nous avons fait vérifier à notre élève Tchang Tcheng Ming l'influence du Mimismo-cinétisme et du Mimismo-phonétisme sur la langue chinoise. L'ampleur de cette double matière s'est avérée telle que, seul, le Mimismo-cinétisme a fait le sujet d'une thèse de doctorat en Sorbonne : *L'Écriture chinoise et le Geste humain*.

Espérons qu'un autre savant chinois reprendra, un jour, en Sorbonne, le délicat sujet du Mimismo-phonétisme. Il y a là, en effet, tant de subtiles lois anthropologiques et ethniques à analyser et à nous faire prendre en conscience, à nous, les « algébrosés » et les « nécrosés » en face du Mimismo-phonétisme !



[p. 152]

Si nous, Français, nous voulions sentir à peu près ce que c'est que le rythme de hauteur, nous n'aurions qu'à prendre nos interrogations qui jouent sur la hauteur :

Revient-il ? S'en va-t-il ? Le prend-il ? Le tient-il ?

Nous avons là affaire à quatre anapestes de hauteur et nous pourrions faire toute une série de pieds rythmiques avec ce principe de rythmique de hauteur.

Ce qui est encore mimismologiquement sensible pour le chinois, l'était peut-être jadis pour la concrète langue indo-européenne d'où provient le latin. Quand les vieux paysans latins voulaient indiquer, dans une phase de geste propositionnel, la bête qui fait *ul ul*, comme le hibou (en anglais *owl*), leurs muscles laryngo-buccaux articulaient ce que notre graphie morte représente par : *ul ul a*.

Comment était-ce réellement prononcé ? Y entendait-on mimismologiquement le mimème sonore du cri de l'oiseau, où la hauteur mélodique avait le primat sur l'intensité énergétique ? À quel moment précis ce primat a-t-il changé ? Nouvelles ambiguïtés du rythmo-vocalisme !

Mais un grammairien actuel, qui écrit sur son papier mort, ne fait pas tant d'analyse mimismologique, à laquelle, d'ailleurs, il ne croit pas devoir perdre son précieux temps livresque. Il fera imprimer simplement *úl ul a* en « dessinant » sur la première syllabe un « accent » graphique où le sens du mot « accent » n'a plus guère d'écho par rapport à « l'accentus », au chant de l'oiseau qui fait *oul oul* !

C'est ainsi qu'actuellement, pour certains chants d'église, on marque l'accent en latin. On peut, sur ces dessins graphiques, faire de la psalmodie esthétique et anachronique. Seulement là, nous ne sommes plus dans la recherche de l'objectivité significative, adjuvant de la mémoire, mais dans l'émotivité subjective, adjuvant du sentiment.

Nous prononçons actuellement le latin avec une intensité de plus en plus forte, selon notre milieu ethnique, mais prononciation et intensité qui auraient probablement

rendu méconnaissable le latin aux Latins eux-mêmes. Comme une langue morte est bien morte à jamais !

c) *Les Signes typographiques des Rythmes*

Ce trop bref résumé d'une immense question peut donner un premier aperçu de la complexité des faits rythmiques dans un schème [p. 153] rythmique formé de propositions vivantes et articulées. On ne saurait parler du rythme d'une phrase sans spécifier de *quel* rythme on veut parler,

En outre, quand le technicien traitera du rythme, qu'il n'oublie jamais de penser à la prononciation de chaque récitant. Le rythme réel, ou plus exactement, les rythmes réels sont ceux que, en fait, sinon en droit, chaque appareil laryngo-buccal inflige, pour ainsi dire, à la série des propositions qu'il articule, intensifie, module, balance, etc.

De là, les grandes différences subjectives que nous observons en étudiant scientifiquement un même schème rythmique récité, d'une façon vivante, intelligente et affective, par deux personnes différentes.

Il ne serait donc pas sans intérêt de trouver et d'adopter un système de signes typographiques simples qui, à défaut de la rythmo-mélodie guidante du Style oral traditionnel, aideraient le récitant à prononcer et à balancer les propositions d'un auteur, comme cet auteur — supposé compétent — veut qu'elles soient prononcées et balancées.

Évidemment, cette typographie serait réservée à des textes où la question rythmique a un rôle important à jouer. C'est le cas, par exemple, pour les Récitatifs rythmo-pédagogiques et aussi pour les citations que donne un technicien afin d'en étudier les rythmes.

Rythme d'intensité. — À l'intérieur du schème rythmique, dans le débit de chaque balancement, les muscles laryngo-buccaux du récitant intensifient physiologiquement et traditionnellement certaines syllabes à des intervalles plus ou moins réguliers, en tout cas, biologiquement équivalents. Entre ces explosions énergétiques, plus ou moins violentes suivant les langues, s'articulent plus faiblement les syllabes non intensifiées.

Nous avons là le rythme profondément physiologique, inhérent à tous les gestes de tout être vivant : le rythme d'intensité.

Quand ces explosions énergétiques se produisent à des intervalles aussi réguliers que peut être régulier un phénomène vivant, le rythme devient *métrique*. Le Mètre n'est donc qu'une exacte régularisation, fortuite ou volontaire, du Rythme.

C'est ainsi que le binaire suivant est instinctivement articulé selon le mètre anapestique d'intensité. Nous typographions en caractères italiques les voyelles intensifiées par l'explosion de l'énergie vivante et [p. 154] nous surmontons les

syllabes de points de deux grosseurs différentes, pour bien indiquer au lecteur le rythme métrique anapestique :

• • • • • • • • • •
 On voudrait revenir à la page où l'on aime
 • • • • • • • • • •
 et-la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Rythme de durée. — Il va de soi que cette explosion énergétique a une tendance à amplifier, à allonger, à faire durer le geste laryngo-buccal qui prononce la syllabe intensifiée. Du rythme d'intensité résulte donc normalement un rythme secondaire de durée. Ce rythme de durée peut d'ailleurs être senti plus ou moins nettement.

Conservant pour le rythme de durée les signes typographiques que nous connaissons bien, nous en affectons les deux balancements précédemment cités :

˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯
 On voudrait revenir à la page où l'on aime
 ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯
 et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Rythme de timbre. — Comme les timbres des voyelles peuvent être plus ou moins graves ou aigus, il peut s'établir laryngo-buccalement et auriculairement, dans les propositions, des séries vocaliques présentant une succession rythmique et même métrique.

Par exemple, en « métrifiant » volontairement la syllabe *pa* (ayant le timbre de *a* dans *patte*) et la syllabe *pâ* (ayant le timbre de *â* dans *pâte*), selon le mètre anapestique de timbre, on peut avoir les deux balancements suivants :

papapâpapapâpapapâpapapâ
 papapâpapapâpapapâpapapâ

Le français ne forme pas spontanément des schèmes rythmiques dont les balancements se rythment, d'une façon aisément perceptible, selon le mètre des timbres vocaliques. Mais il n'en est pas de même de l'arabe, par exemple, dont la rythmique et la métrique, comme celle des Grecs et des Latins, sont fondées sur le *timbre vocalique* auquel vient s'ajouter la sensation de durée.

[p. 155] *Rythme de hauteur.* — Le français parlé marque l'interrogation en prononçant, sur une note plus élevée, la dernière syllabe intensifiée de la phrase interrogative.

On peut donc avoir, dans ce cas, la sensation nette de ce que peut être le rythme de hauteur (normal en chinois, par exemple). Voici deux balancements dont les quatre anapestes sont rythmés selon le rythme de hauteur :

Revient-il ? S'en va-t-il ? Le prend-il ? Le tient-il ?
 Le prend-il ? Le tient-il ? Revient-il ? S'en va-t-il ?

[p. 157]

III LE RYTHMO-MÉLODISME

[Retour au plan de synthèse](#)

L'expression humaine tend à se faire de plus en plus finement expressive. Nous sommes toujours dans le rythme biologique — mais avec un élément nouveau : le « rythmo-mélodisme ».

Ce n'est plus seulement la langue ethnique et ses rythmes spécifiques qui entrent en jeu. La mélodie va aussi jouer son rôle d'aide à la récitation et apporter aux « perles-leçons » une nouvelle force cristallisante. Il ne s'agit pas là de musique qui vient en arabesques sonores se plaquer sur des textes, mais d'une « sémantico-mélodie » jaillissant du sens même des mots. C'est toujours l'homme agissant, pensant et connaissant, mais aussi s'exprimant avec les plus subtils frémisséments des émotions qui affleurent des profondeurs.

La gorge de l'homme (la nâfshâ araméenne) est le centre vital Où toutes les fibres du composé humain viennent retentir, selon des « intellections » ou des émotions expressives, dans la voix « mélodiant » du Récitateur de Style oral.

En toute perle-leçon traditionnelle et vivante jouent les trois forces « cristallisantes » : paroles rythmées — « intelligées » — mélodiées.

Le disque pourra bien donner des séries de chant, mais le disque ne peut rendre qu'un état de ce renouvellement incessant de vie apporte par la voix humaine : « Aimez ce que jamais vous n'entendrez deux fois. »¹

¹ Cf. Marcel JOUSSE : *Du Mimisme à la Musique chez l'Enfant*, Paris, Geuthner, 1935 ; *Rythmo-mélodisme et Rythmo-typographie pour le Style oral palestinien*, Paris, Geuthner, 1952. M. L. AUCHER : *Les Plans d'Expression. Schéma de psychophonie*. Mame, 1968. Raoul HUSSON : *La réponse de l'effecteur laryngien aux impulsions neuro-endocrino-végétatives dans le chant*. Conférence au Palais de la Découverte, 1952, série n° 173, citée par le P. RÉGAMEY : « La Sagesse du Corps » (*Vie Spirituelle*, nov. 1955, n° 411).

[p. 158] Le Mimismo-phonétisme a enrichi et comme doublé, avant de le remplacer, le Mimismo-cinétisme par deux éléments nouveaux : le timbre et la hauteur.

Le rejeu de chacun de ces deux éléments sonores est venu apporter une force nouvelle de *crystallisation vivante des Perles-Leçons* : le rythme de timbre et le rythme de hauteur.

Ces deux rythmes nouveaux, de timbre et de hauteur, en fusionnant vitalement avec les deux rythmes primordiaux d'intensité et de durée, ont élaboré ce qui va constituer l'adjuvant le plus puissant et le plus intelligent de la mémoire dans la Tradition de Style oral : le Rythmo-mélodisme.

Ce Rythmo-mélodisme, de par la loi invincible du *Mimisme concret*, va tendre, envers et contre toute algébrosité, à demeurer et à se recréer « Sémantico-mélodisme ».

Pour étudier ce phénomène anthropologique, nous allons nous centrer surtout sur l'ethnique palestinien qui nous est maintenant familier, en considérant le rôle extraordinaire accordé à la gorge récitante.

C'est, en effet, dans la *Nâfshâ-gorge* de l'Adâm-Terreux que les paysans palestiniens nous ont génialement dévoilé l'organe où se joue, s'algébrosite et se défend, à travers les millénaires, le sémantisme vocal concret. Nous allons l'observer expérimentalement après eux en étudiant :

- 1. la Nâfshâ-gorge concrétisante,**
- 2. la Nâfshâ-gorge algébrosante,**
- 3. la Nâfshâ-gorge ressuscitante.**

[p. 159]

1. LA NÂFSHÂ-GORGE CONCRÉTISANTE

[Retour au plan de synthèse](#)

C'est ici que la gorge humaine se fait, pour ainsi dire, le centre le plus expressif de tous les mécanismes expressifs de l'Anthropos.

Les toutes récentes et émerveillantes découvertes de l'anthropologie viennent apporter, au rôle fondamental de la gorge expressive, une confirmation inattendue. Ce sont ces découvertes que nous voudrions approfondir et détailler dans ce que nous avons appelé le Sémantico-mélodisme.

La mélodie est une chose normale et naturelle. On ne peut pas prononcer des phrases sans mélodie, car c'est la physiologie même qui commence à moduler la mélodie sur les lèvres. C'est pour cela que nous avons étudié, dans les laboratoires de Phonétique, ce qu'on a appelé la mélodie naturelle du langage. Écoutez parler un

Chinois, écoutez un Amérindien de l'Arizona, écoutez un Anglais, écoutez un Français, ils n'ont pas la même mélodie, mais ils ont tout de même, tous, des mélodies, et diverses de province à province, et même d'individu à individu. L'inflexion de la voix chère qui s'est tue, qui s'est tue à jamais... Y aura-t-il une résurrection de la voix comme il y aura une résurrection de la chair ?

Il est extrêmement difficile de tuer la mélodie de notre voix pour en faire une lecture *recto tono*. Nous ne pouvons pratiquement pas faire du *recto tono* parce que nous sommes des êtres vivants. Même la machine la plus perfectionnée ne pourra pas en donner car il y aura toujours, pour ainsi dire, les soubresauts du jeu infinitésimal de la machine qui feront une certaine modulation jaillie du grincement des rouages qui ne fonctionnent pas bien. Comme quoi des éléments qui se dissocient font même leur mélodie. On dirait une révolte et une revanche inconsciente du cosmos contre le chaos, de l'ordre contre le désordre.

La véritable parole humaine joue toujours avec cette puissance attractive : le rythme mélodique.

Le « Sémantico-mélodisme » est à la musique ce que la voix humaine est au son instrumental. De toutes les forces anthropologiques de *crystallisation*, le « Sémantico-mélodisme » se révèle de jour en jour le plus profondément humain parce que le plus délicatement expressif.

[p. 160] C'est cette suprême délicatesse que la Tradition de Style oral aura apportée et presque révélée, au milieu des pauvres essais de ce qu'on a appelé la Tradition orale.

a) *La Rythmo-mélodie intellectuelle du Langage*

Nous abordons là un monde virginal et scientifiquement encore intouché. Nous disons bien : « scientifiquement intouché », car il va falloir ici, encore et toujours, nous défendre contre les amateurs superficiels qui voudront faire de l'art en démarquant artificiellement ce qui est naturellement vérité et donc beauté : la Rythmo-mélodie intellectuelle du Langage.

L'Homme n'est vraiment homme que lorsqu'il pense et comprend sa parole. Aussi, anthropologiquement, toutes les paroles humaines tendent à être un indéchirable complexe de *verbo-rythmo-mélodisme*. Ce sont d'abord des paroles possiblement comprises. C'est par la signification que nous prenons conscience. Quand la prise de conscience est bien faite, le mécanisme vivant et intelligent va jouer rythmiquement et ce qui s'épanouit alors, comme sur la fleur son parfum, c'est le Sémantico-mélodisme et le Rythmo-sémantisme.

Le Sémantico-mélodisme ne se plaque pas du dehors, comme des notes graphiquement musicales, sur des mots graphiquement manuscrits. La signification se fait mélodisation. Nous disons bien et dans son sens fort : « elle se fait ». Nul besoin de la faire et nulle possibilité de l'empêcher. Mais ce sont des choses qui ne peuvent

s'exprimer, se constater et s'analyser que dans une gorge humaine et vivante. Jamais une graphie morte, ni aucun instrument, ni un disque figé ne permettront la subtile et globale analyse de ce privilège humain.

Nous n'avions pas encore « dévoilé » la prodigieuse découverte qu'avaient faite les paysans palestiniens et singulièrement galiléens, en centrant et en concentrant la vie humaine dans la *nâfshâ*-gorge. Cette intraduisible *nâfshâ*-gorge, les gréco-latinistes se l'étaient « voilée » à eux-mêmes quand ils s'étaient renfermés exclusivement dans leur vague mot de traduction : *âme*.

Pour mieux comprendre, il va falloir que nous forcions, pour ainsi dire, l'accès du « Paradis » primordial, ce primordial laboratoire paysan d'Anthropologie mimismologique. Là, comme « au Commencement », le « Terreux » perdurable que la Main invisible et analogique du Tout-Puissant a modelé avec la poussière de la Terre, et qui a [p. 161] reçu dans ses narines le Souffle analogique qui a irradié et éveillé sa *nâfshâ*-gorge pour en faire une gorge vivante et parlante et mélodiate, — ce Terreux perdurable va devoir redemander, au Tout-Puissant tout-sachant, de « recommencer » à faire défiler devant ses oreilles et sa bouche, pour les recevoir objectivement et les rejouer en délicat et subtil écho, non seulement le chant des oiseaux du ciel et la voix des bêtes de la terre, mais tous les sons innombrables des innombrables objets de la Création perpétuellement recréée.

C'est ce que vient d'entrevoir ce qu'on a un peu trop lourdement appelé la « Musique concrète » et dont la découverte va mystérieusement coïncider avec le rôle central de la *nâfshâ*-gorge répétante, c'est-à-dire concrétisante : la Rythmo-mélodie naturelle du Langage.

De même que le cinéma ramène l'Anthropos au Mimismo-cinétisme qui l'a primordialement modelé par tous les gestes de la terre, ainsi le « Sémantico-mélodisme » va redonner, à l'Anthropos, le « Mimismophonétisme » concret de la *Nâfshâ*-gorge du « Terreux » primordial.

Paysanisme
et
 « *Concrétisme*
global »

On l'a remarqué, le paysan ¹, ce Terreux perdurable et normal, a une horreur instinctive de l'« algébrose » (nous ne disons pas de l'abstraction). De là le perpétuel concrétisme de tous ses gestes parce qu'il garde habituellement la conscience du Cinémimisme, rejeu objectif et direct des actions et interactions au milieu desquelles

¹ « Nous avons donné au mot « paysan » un sens universel. C'est-à-dire que nous avons installé notre laboratoire chez tous les peuples pour que ceux qui sont véritablement *in*-formés (modelés) par leur pays, prennent conscience d'eux-mêmes et de leur valeur propre et inaliénable. Être paysan, C'est être *in*-formé par son pays. Dans son acception forte, le paysan c'est le pays rejoué par l'être tout entier, mimant, interactionnant, bilatéralisant. » (M. JOUSSE, Sorbonne, 28-1-1955.)

il est plongé et réagit. Là, nulle vraie contrainte sociale ne lui impose l'algèbre. De là la différence qui existe entre les gestes du paysan et les gestes du citadin.

De là aussi le mépris souriant dont le citadin stigmatise volontiers le comportement global du paysan en l'appelant « campagnard ». Le dit « campagnard » qui prend conscience de sa valeur qui est noblesse anthropologique, ne confond pas volontiers fraîcheur individuelle et hypocrisie mondaine. Car, ne l'oublions pas, pour le citadin, « le monde » n'est pas le vaste ensemble des libres objets de la terre et [p. 162] du ciel, mais le petit et maigre ratatinement infligé à tout, êtres et objets, qui doivent se comporter selon les règles du soi-disant savoir-vivre de son milieu citadin.

*Phono-
mimème
oral*

Cette liberté, qui est spontanéité des actions et réactions paysannes en face des actions et réactions du « pays », c'est-à-dire de la terre natale, ne peut pas *se retrouver* avec la même indépendance quand il s'agit, non plus du comportement global, mais du comportement oral.

Le globalisme cinémimique n'a guère subi de contrainte sociale chez le paysan. En revanche, le phonomimisme oral, bon gré mal gré, n'est plus sous la mouvance des individus, même paysans, depuis des millénaires. Depuis que les milieux ethniques, délaissant le « Corporage » (ou gestes expressifs par tout le corps), ont réduit l'expression anthropologique au seul « Langage » (ou gestes de la langue), chaque individu a été contraint, même par la contrainte maternelle, d'asservir ses articulations, ses toutes premières articulations, à l'esclavage des phonomimèmes ancestraux.

Nous disons « phonomimèmes ». Ce n'est même plus vrai en général. C'est « phono-algébrosèmes » qu'il faudrait dire. En bien petit nombre sont demeurés les phonomimèmes reconnaissables, d'emblée, comme réverbération des sons d'objets et d'interactions de ces objets. C'est ce que la linguistique appelle des onomatopées. D'ailleurs, bien peu nombreux sont les linguistes, souvent essentiellement livresques, qui admettent actuellement l'origine onomatopéique, c'est-à-dire mimismo-phonétique, de tous les mots algébrosés.

Il a même fallu le paysan charentais, Jean-Pierre Rousselot, pour inventer la Phonétique expérimentale apte à démontrer, en laboratoire du foyer maternel, la différence du parler d'un enfant, en écho du parler de sa mère. Et cela, au cours seulement d'une génération ¹.

Cette géniale découverte paysanne nous a révélé expérimentalement ce qu'on appelle désormais les « Évolutions phonétiques » du parler familial d'une génération à l'autre.

¹ *Les Évolutions phonétiques dans une famille paysanne de Cellefrouin*, Paris, 1891.

Mais ces irrésistibles évolutions phonétiques s'en vont toutes dans le sens de l'algébrose obscurcissante et dégradante : comme l'amour, elles ne remontent pas. On ne laissera pas un enfant quitter l'audition [p. 163] des lèvres de sa mère, pour s'en aller écouter *objectivement* le son des choses que ces lèvres maternelles verbalisent ethniquement en algébrosèmes désormais méconnaissables.

Cependant, il est difficile de chasser la nature, c'est-à-dire le Mimisme, privilège unique et essentiel à l'Anthropos.

Chassez le naturel, il revient an galop.

*Harmonie
imitative*

Ce galop est relativement bien modéré, mais il revient à l'insu du galopeur sous la forme invincible, quoique souvent inconsciente, de ce qu'on a appelé « l'harmonie imitative ». C'est la lutte tenace et anthropologique du Mimisme individuel contre l'algébrose socialisée. C'est le Sémantico-mélodisme à sa proie attachée. Et sa proie, c'est l'expression humaine à tous ses degrés : primitifs et plunitifs.

*« Mélodisation »
écho du
réel sonore*

Nos traités de littérature livresque réservent quelques lignes, ou tout au plus quelques pages, à cette incoercible harmonie imitative, incoercible même chez les plus plunitifs de nos écrivains. Mais ce qu'on ne nous a jamais montré, c'est l'épanouissement en liberté de cette harmonie imitative dans la bouche d'un paysan dont tout l'être raconte un mimodrame concret et concrètement verbalisé. En dépit de tous les millénaires d'algébrose progressivement croissante, l'Anthropos éternel qu'est le paysan de n'importe quel pays, réussit ce coup de maître de faire entendre les choses vivantes au travers et en dépit des mots ethniques morts.

Point n'est besoin d'études scolaires de sémantique livresque. Le Sémantico-mélodisme se révèle en sémantisme spontané et en mélodisme spontané. De là pourquoi on dit volontiers que le paysan et l'enfant chantent toujours en parlant.

C'est cette élaboration personnelle qu'on a trop tendance à oublier quand on jette l'enfant dans la musique morte *avant* de lui avoir laissé jouer le maximum de sa stylisation orale et de sa mélodisation vivante en écho du réel sonore.

Au nom de cette vie personnelle et imprévisible, nous disons aux mères paysannes et aux éducateurs paysans : bannissez la musique pendant de longues années loin de l'enfant. Il est relativement facile de passer du Sémantico-mélodisme concret à la Musique algébrosée. [p. 164] Il est presque impossible de passer de la Musique algébrosée au Sémantico-mélodisme concret. Le corps vivant devient vite squelette. Le squelette ne redevient pas facilement corps vivant. Quand l'enfant paysan sera très conscient de toute la richesse des spontanités qu'il a en lui, il vous fera des « Styles » et des « Musiques » autrement riches que ceux que vous lui infligeriez !

Et pour rester lui-même, tout en se surpassant, peut-être devenu paysan adulte et comprenant les lois de la Mémoire gestuelle et vivante, s'en viendra-t-il, lui aussi, sémantico-mélodier et mémoriser les Récitatifs de Style global et oral du milieu paysan galiléen et iéshouaïen, ce milieu paysan « qui ne musiquait pas » et « qui n'écrivait pas », mais qui rythmo-mélodiait d'immortelles Récitations.

Le Sémantico-mélodisme de la Tradition de Style oral des paysans galiléens, voilà ce qu'il faudrait approfondir bien au-delà de ce que nous ne faisons ici qu'effleurer. Ce Sémantico-mélodisme traditionnel, adjuvant de la mémoire et de l'intelligence paysannes qui ne sont qu'une seule et même chose vivante et vivifiante.

On apprend mieux ce que l'on comprend mieux. On comprend mieux ce que l'on apprend mieux.

Voilà pourquoi, sans en savoir la raison, Péguy disait avec admiration que, dans l'Évangile, il n'y a pas un mot « abstrait ». Pardon, brave Normalien Péguy ! Si vous aviez approfondi, en anthropologiste, votre tradition paysanne, comme vous avez approfondi, en philologiste livresque, les textes gréco-latins, vous auriez vu que toutes les racines galiléennes sont intellectuellement « abstraites », mais restées sémantiquement « concrètes », non algébrosées, parce que toujours animées par les mimèmes globaux, ressurgissant en proverbes et paraboles sous la forme de Récitatifs sémantico-mélodiés.

b) *Le Rythmo-mélodisme affectif du Langage*

Les forces anthropologiques de « cristallisation des Perles-Leçons » peuvent être affaiblies par l'antagonisme des forces ethniques. Elles ne sont jamais annihilées. Par un biais ou par un autre, elles réussissent à atteindre leurs fins. Nous en avons ici une preuve.

L'expression anthropologique normale reste toujours concrètement « mimismologique » dans son tréfonds cinémimique. L'expression « phonomimique », asservie par le milieu ethnique et transmise de bouche [p. 165] en bouche pendant des générations millénaires, subira les ravages de l'algébrose. Qu'importe ! La force anthropologique veille et s'éveille et réveille ce qui subsiste toujours de concrétisme dans les éléments plus ou moins algébrosés du Mimismo-phonétisme.

Le Sémantisme mimismo-cinétique a toujours le primat dans la signification parce qu'il est essentiellement global et que, étant global, il vibre des plus subtils frémisses de toutes les émotions. N'oublions pas que le sémantisme n'est jamais une prise de conscience purement intellectuelle, ce qui d'ailleurs n'a pas de sens. L'Anthropos n'est pas intelligence pure, mais globalisme agissant, sentant et connaissant.

La sémantique qu'on nous enseigne à travers des caractères imprimés pourrait, à la rigueur, apparaître comme une chose soi-disant « abstraite » et dégagée de toute

irradiation affective. Là encore, nous risquons d'être victimes de cette « squelettologie » qui, partout et jusque en ces derniers temps, avait pris la place de l'anthropologie, la vraie, qui est Anthropologie vivante, vibrante et connaissante.

Aucune interaction ne se joue ni ne se rejoue dans l'Anthropos comme en un robot métallique. Chacune des phases de toute interaction est toujours frémissante de l'une ou de l'autre de ces innombrables irradiations affectives qu'on appelle si justement les émotions ou « motions » émergeant des profondeurs.

Irradiations innombrables et en réalité inexprimables malgré les quelques étiquettes verbales dont on les a socialement estampillées. Là, comme partout, la contrainte sociale a infligé ses règles de politesse et convenances. On doit être ému selon les règles du savoir-vivre, ni plus ni moins. Plus ou moins est trop. *In medio stat virtus*. C'est précisément contre cet *in medio*, qui est trop souvent le masque de la médiocrité, que réagissent et agissent ceux qui, après leur mort, mais seulement après leur mort — seront reconnus comme génies.

La *nâfshâ*-gorge de l'Homme est donc le centre vital où toutes les fibres du globalisme humain viennent retentir en intellections et en émotions expressives dans la voix sémantico-mélodiate.

Une intellection n'aura jamais la même résonance expressive selon qu'elle est proférée sous l'emprise de telle émotion ou de telle autre émotion.

On peut même dire qu'on ne comprend pas de la même façon dans la joie ou dans la tristesse, dans l'amour ou dans la haine. Or, [p. 166] aucune intellection humaine ne peut, à proprement parler, s'intelliger d'une façon mécanique. Elle sera toujours délicatement ou brutalement diversifiée par la diversité affective, non seulement du jour, mais aussi de l'heure et même de l'instant.

Aussi, ne « fait-on » pas de la mélodie expressive. C'est l'expression qui fait sa mélodie, qui « se fait » mélodie. Et par expression, nous entendons toujours intellection exprimée. La logique humaine est aussi nécessairement et organiquement mélodique qu'elle est rythmique. De là l'abîme qui sépare ce que les artistes appellent la « musique » et ce que les anthropologistes objectifs nomment la « mélodie », *vicinior pronuntianti quam canenti*.

Le Sémantico-mélodiste cherche toujours et tout de suite, dans une suite de sons, la signification logique qui sera toujours, bon gré, mal gré, « l'Agent agissant l'Agi. »

Nous disons toutes ces choses délicates et fines en termes abominablement durs et techniques, mais nous faisons de la science qui se voudrait expliquante et non pas de la musique caressante.

c) *Le Rythmo-mélodisme mnémonique du Langage*

Tous les mécanismes vivants, connaissants et frémissants que nous sommes en train d'observer, ne tendent qu'à une seule fin : permettre à la Mémoire humaine de transmettre la Tradition avec cette fidélité qui, en palestinisme, est vérité. Et cela, sans addition et sans suppression involontaires. Nous spécifions bien « involontaires », car la Mémoire humaine n'est pas Machinisme brutal, inconscient et inadapté. Ce n'est pas un robot fait de main d'homme. Qui dit Vérité, dit charité et donc adaptabilité.

Voilà pourquoi le *Memrâ* incarné en un paysan, « plein de bonté et de vérité », n'a pas fait distribuer à travers le monde les répliques des rouleaux de la Mer Morte. Mais il a envoyé, bien vivants et bien rythmants, douze paysans galiléens, sans doute ignorants du graphisme des scolastiques du Scriptorium de Qoumrân, mais prodigieusement et mnémoniquement savants en Targoûm oral araméen, traditionnellement sémantico-mélotié depuis leur premier jeu mimodramatique et leur premier balbutiement rythmo-mélotique :

<p><i>b</i></p> <p>Nous avons mimodramatisé et les Gôyîm ont rejoué.</p>	<p><i>c</i></p> <p>Nous avons rythmo-catéchisé et les Gôyîm ont répété</p>
--	--

[p. 167] On comprend qu'un des synonymes de la Tradition de Style global-oral soit la Vie. Vie de la gorge-*nâfshâ* irradiant à travers toute cette chair-*bisrâ* qu'est l'Homme appreneur, comprendre et répéteur, immergé à la fois dans l'eau visible et dans le souffle enseigneur et remémorateur, comme dans une eau invisible et vivifiante.

<p><i>b</i></p> <p>faites appreneurs tous les Gôyîm</p>	<p><i>a</i></p> <p>Allez</p>	<p><i>c</i></p> <p>et immersionnez ceux-ci</p>
<p><i>e</i></p> <p>de l'Abbâ</p>	<p><i>d</i></p> <p>au nom</p>	<p><i>f</i></p> <p>du Berâ</p>
<p><i>g</i></p> <p>et du Roûhâ de Qoudshâ ¹</p>		

N'oublions pas que dans son polysémantisme toujours concret et toujours possiblement analogique, Iéshoua, le Rabbi-paysan galiléen apporte la Vie de la *nâfshâ*-gorge. Bien sûr, c'est ce que nous appelons gréco-latinement et théologiquement la Vie de l'âme. Mais c'est aussi anthropologiquement et palestinienement, la vie sémantico-mélotiante de la gorge traditionniste du Style

¹ *Roûhâ de Qoudshâ* = Souffle de sainteté, qui a été traduit Saint-Esprit. Cf. Marcel Jousse *Père, Fils et Paraclet, dans le milieu ethnique palestinien*, « L'Ethnographie », n° 39, 1941, Geuthner, Paris.

oral, avec toutes ses significations mystérieuses, si intellectuellement et si émotivement nuancées et dans des rythmes si faciles à retenir.

Non, jamais gorge ne parla
comme parle cette gorge-là.

Que ne donnerait pas l'anthropologiste du Style global-oral pour revoir et réentendre, non par disque, mais dans « la chair et le sang », toute la *Besôretâ* ou Annonce orale sémantico-mélotiée dans toutes ses articulations nazâréennes. Ces articulations galiléennes dont se moquait, en face du galiléen Kêphâ-Pierre, la petite « Parisienne » judâhène de Jérusalem ! Ne l'oublions pas, en effet, toute phrase proférée par [p. 168] une gorge paysanne, importe avec elle son « pays » et sa rythmo-mélotie paysanne qui est sémantico-mélotie. Sémantico-mélotie que la psalmodie banalise et démarque.

Dans notre milieu de style écrit et d'art musical, chaque musicien compositeur invente, pour le sujet du moment, son leit-motiv aussi personnel que possible.

Tandis que dans le milieu palestinien, comme dans tous les milieux de Style oral, c'est le sémantème de chaque formule qui, sans référence livresque, implique, par son Sémantico-mélotisme, le rappel d'une formule traditionnelle du passé. Il y a ainsi, transmise de génération en génération, une sémantico-mélotie pour chaque formule du genre historique, du genre parabolique, du genre apocalyptique, etc.

Inlassablement, la Mémoire est un mémoire qui indique la textualisation verbale dans la réalisation globale.

Le Rythmo-mélotisme est alors essentiellement intelligent et mémorisant. Il ne s'algébrose pas dans l'art musical et artistique.

Le logique et le mélodique retrouvent leur indéchirable unité dans la mémoire vivante du Traditionniste de Style oral.



2. LA NÂFSHÂ-GORGE ALGÉBROSANTE

[Retour au plan de synthèse](#)

Dans un milieu algébrosé comme l'est aujourd'hui notre milieu citadin, nous pouvons observer, comme en une nécropole spontanément offerte à l'analyse, une classe d'hommes soi-disant exprimeurs ; de la grande expression humaine. Non seulement ils prennent leur parti de l'algébrose du « Sémantico-phonétisme », mais ils s'en réjouissent jusqu'à l'ivresse et l'utilisent en une virtuosité où le milieu ethnique se plaît à reconnaître volontiers comme du génie. C'est la musique pure.

La mélodie, qu'il faut toujours entendre comme sémantico-mélotie, non seulement ne saurait se concevoir sans paroles, mais elle est la parole elle-même, vivante, sentante et connaissante.

[p. 169]

a) *De la Musique avant toute chose*

Dans notre société et dans le monde, « le monde où l'on s'ennuie », on ne fait guère attention à toutes les particularités si fluides de la parole humaine. Au contraire, lorsqu'il s'agit des techniques de la musique, le « mondain », même le plus dénué, saura toujours en dire quelque chose.

La parole humaine, cette inconnue !

C'est que la parole humaine est essentiellement vivante et déroutante précisément, à cause de sa vivante intelligence, de sa vivante logique et de sa vivante rythmique. La musique est une chose morte et momifiée, donc bien autrement facile à étudier.

La musique peut exister et existe d'autant « plus pure » qu'elle est vide de toute parole. Combien d'auditions musicales, en de grands opéras par exemple, ne parviennent-elles *aux oreilles* des musicologues les plus distingués que comme des agencements de sons prestigieux, quoique et peut-être parce que privés de toute signification logique !

Est-ce la raison pour laquelle, dans notre milieu ethnique si musicalisé, de grands génies du verbe rythmique créateur, des poètes comme Victor Hugo entre autres, ont eu une aussi souveraine horreur de la musique ?

Pour eux, et à leur insu sans doute, la musique était une chose inexpressive. Y a-t-il plus pure musique que le chant de l'oiseau et cependant, *intellectuellement*, plus vide d'expression logique que cette série de sons harmonieusement gazouillés ?

D'ailleurs, les plus grands génies d'entre ces verbo-rythmeurs que sont nos poètes, s'entendent souvent, tout d'abord, taxer de manque d'harmonie par leur milieu ethnique. C'est l'occasion scientifique, s'il en fût jamais, de réciter à pleine bouche, les phrases singulièrement et cruellement expressives articulées à l'adresse et, soi-disant, à la manière de ce Sémantico-rythmeur inné que fut Victor Hugo

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on ?
Quand donc au mont qu'académique on nomme
Grimperas-tu de roc en roc, rare homme ?

À cause précisément de ce jaillissement spontané d'une mélodie hors de l'expression mimismo-phonétique des choses, Victor Hugo, sans en [p. 170] prendre conscience, était à la recherche de ce que les anthropologistes ont trouvé : le « Sémantico-mélodisme ».

En revanche, un autre verbo-rythmeur, Paul Verlaine, également à son insu, s'en éloignait, par tout cet abîme qu'est la pensée humaine, en musicalisant son fameux Art poétique, si « logique » dans son refus de toute signification logique :

De la musique avant toute chose..
Il faut aussi que tu n'aïlles point

Choisir tes mots sans quelque méprise...

Et dire que ces pauvres phrases humaines, à l'origine du langage, avaient été faites uniquement pour être comprises ! Quelle déchéance de la pensée humaine a causée l'art inhumain, quand il est inintelligé... et peut-être inintelligent ?

On m'a répété bien des fois : « Mais il y a des pensées très profondes dans la musique ! Vous enseignez que la musique n'est pas un langage. Cependant que de choses ineffables j'entends sous ces notes divines ! » C'est jouer sur des métaphores poétiques et se payer de mots détournés de leur sens. La musique n'est pas de la science. Pour un anthropologiste du langage, penser et parler, c'est propositionner un Agent agissant un Agi. Dites donc, rien qu'en musique, cette loi fondamentale : « Les corps s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. » En revanche, on connaît des pays où l'algèbre même est rythmo-mélorisée. Mais alors c'est du langage rythmé et mélodique pour être mémorisé.

Dans l'Orient, vous avez « le jardin des caresses ». Les Occidentaux n'ont pas cet art oriental. Ces caresses savantes, ils les ont transposées, du corps tout entier, rien que dans l'oreille, sur les organes de Corti. La caresse sonore, la caresse sonore uniquement et savamment et peut-être suavement exquise : c'est cela la musique.

Or, la pensée est la sublimation de la vie humaine. Et la vie humaine tout entière tend à s'exprimer dans toute expression globale ou orale.

Spécifions ici qu'un phonographe répéteur ne prononce pas, à proprement parler, de « parole ». Il n'y a parole que lorsqu'il y a, de la part du diseur, compréhension toujours fraîche des choses dites d'une voix mélodique encore inentendue :

Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter...

[p. 171

b). *La Musique algébrosante*

En toute Perle-Leçon vivante et traditionnelle, nous retrouvons toujours trois forces cristallisantes et compénétrées : paroles rythmées-intelligées-mélorisées. Nous n'avons pas, comme dans nos manuels scolaires morts et morcelés, d'un côté l'explication des textes, puis une étude de rythmique et d'un autre côté une étude de musique. Un être vivant n'est pas un parleur d'un côté, n'est pas un rythmeur de l'autre et n'est pas un mélorisateur de l'autre côté encore, mais un être UN.

Il faut qu'il y ait, dans l'expression humaine, la conscience du sens. La parole, c'est essentiellement une signification comprise, et comprise chaque fois, avec une unique et irrépérable fraîcheur. Quand vous vous en servez comme de simples vocalises, vous n'êtes plus qu'une mécanique et moins qu'une mécanique. Le disque n'a pas pouvoir de comprendre, mais vous, vous avez paresse de comprendre. Le disque n'est pas paresseux, il tourne, il enregistre. Vous, vous pouvez penser et prendre conscience et vous ne le faites pas.

Il nous faudrait analyser anthropologiquement le plus possible des études livresques qui se sont multipliées, dans notre milieu ethnique, sur la « création musicale ». Nous y verrions que tel ou tel grand musicien a su tirer, de la musique pure, des échos encore inentendus. On nous en donne parfois la raison. C'est que ce musicien a tout d'abord été « s'abreuver » aux sources des mélodies populaires.

En effet, si nous allons bien au fond des algébrosèmes musicaux, nous retrouvons peu ou prou ces mécanismes spontanés, souvent d'ailleurs proscrits sous le nom de « fautes contre l'art », comme la musique descriptive, la musique imitative, etc. Tant il est difficile de dépouiller la nature ! Tant il est difficile de faire de la musique pure en algébrosant le Sémantico-mélodisme des prétendues « chansons populaires ».

En effet, ce qu'on appelle chansons populaires, comme nous le verrons plus loin, peut recouvrir deux réalités différentes jusqu'à la contradiction, selon les milieux ethniques où nous observons.

Dans notre milieu paysan traditionnel où l'invasion romaine, il y a deux mille ans, a sévi avec « la tactique de la terre brûlée », nous n'avons, hélas ! sous le nom de « chansons populaires » que les « poésies » et les « musiques » individuelles de plumitifs citadins.

[p. 172] De même que les soi-disant « cantiques populaires » ne sont que les « poèmes » personnels de bons théologiens vulgarisateurs dont le zèle apostolique a cru « aller au peuple » en confondant souvent popularité et banalité.

Actuellement, autour de nous, nous n'avons que l'embarras du choix parmi les initiateurs de chant populaire.

En revanche, dans les milieux de pur Style oral, traditionnellement préservés de toute contamination plumitive, nous trouvons toutes les caractéristiques de la « vivante cristallisation de Perles-Leçons », oralement élaborées et transmises de génération en génération depuis des siècles et des millénaires.

Malheureusement, on a donné, à ces Récitatifs de Style oral traditionnel, le même nom banalisant de « chansons populaires ». Ainsi a fait Fauriel en recueillant les plus belles compositions de Style oral formulaire et en les intitulant : *Chansons populaires de la Grèce moderne*. Il suffit d'ailleurs de lire son intéressante introduction pour sentir combien nous sommes loin de *nos* chansons populaires et de *nos* cantiques populaires. Le disciple fidèle de notre laboratoire, M. Baud-Bovy, a mis tout cela en un savant et saisissant relief ¹.

Il faut donc bannir de notre vocabulaire ce mot si amphibologique de Chansons populaires dans le cas de la Tradition de Style formulaire, et lui substituer les termes de « Récitatifs » et de « Récitations » de Style oral. Ces termes sont d'ailleurs adoptés maintenant par les spécialistes compétents.

Cette « désinfection » terminologique nous rendra un immense service parmi beaucoup d'autres. Ce sera de nous obliger à observer et à approfondir ce qu'est

¹ BAUD-BOVY, *La chanson populaire grecque du Dodécanèse*, Paris, 1936.

anthropologiquement la parole de l'enfant quand il est libre de s'épanouir en ses spontanéités sémantico-mélodiques.

En effet, point n'est besoin d'aller bien loin dans l'espace, point n'est besoin de remonter bien haut dans le temps, pour observer ce qui n'est qu'une goutte d'eau puisée dans l'océan de la vie anthropologique. L'océan, c'est la vie spontanée qui, envers et contre tout, joue et se joue à travers et malgré les milieux ethniques. L'océan, c'est l'enfant non encore ethnisé. L'enfant y puise à plein en puisant en [p. 173] lui-même. L'enfant puise en lui les puissances obédientielles de ses mélodies encore inentendues. Comme ce petit gars de la Sarthe qui me faisait témoin de sa lamentation sémantico-mélodique, cette expérimentation spontanée et inépuisable du laboratoire paysan :

Le chat il a mangé ma pousse le chat il a mangé ma pousse... ¹

Les musicistes pourront arriver un jour et tout compliquer. La complication algébrosante ne changera rien à la nature du mécanisme primordial et personnellement élaboré.

c) *L'Algébrosue tue-mémoire*

Écrire, surtout dans notre milieu ethnique de Style écrit, c'est accoucher et coucher simultanément la mort sur ce linceul mortuaire qu'est la feuille de papier.

« Tout est dit, puisque c'est écrit », décrétera le plumitif pur. « C'est écrit, donc rien n'est dit », constatera le traditionaliste de Style oral qui ne veut pas un écrit de lecture oculaire, mais une « mise par écrit » aide-mémoire de Récitations globales et orales.

Et non pas même globales *et* orales, mais globales-orales, si l'on peut, en remplaçant une conjonction par un trait d'union, faire sentir au lecteur oculaire qu'une voix est faite pour être corporellement incarnée. C'est, transposée sur le mode anthropologique, la réalisation de l'Interaction théologique, effrayante par sa profondeur et cependant quasi postulée par sa logique globale :

Et le Memrâ s'est fait chair.

Surtout si l'on comprend, comme il se doit en palestinisme, le mot *Chair-Bisrâ* comme le terme qui exprime l'Homme vivant tout entier.



C'est en prenant conscience de cette innombrable richesse et de cette indéchirable synthèse qu'en traditionaliste de Style global-oral, nous nous réjouissons

¹ La « pousse », en dialecte sarthois, c'est le passereau, le moineau parisien.

anthropologiquement d'avoir réussi à faire adopter, par notre milieu si mortuairement plumitif en ces questions vivantes, l'expression spécifiante de « mise par écrit *aide-mémoire* de Style oral ».

[p. 174] Avant l'écrit du plumitif, pendant l'écrit du plumitif, après l'écrit du plumitif, rien n'existe que la mort. Avant la mise par écrit du traditionniste de Style oral, pendant la mise par écrit du traditionniste de Style oral, après la mise par écrit du traditionniste de Style oral, tout un univers vivant a existé, existe et doit continuer à exister : la Tradition de Style oral *dans* les traditionnistes vivants, mimants et rythmo-mélobiants.

Qui dit « Mise par écrit aide-mémoire » implique la mise en jeu adjuvante de cette vivante mécanique anthropologique, encore si ignorée et naguère si méprisée qu'est la Mémoire humaine.

Dans la *nâfshâ*-gorge, mémorisante et récitante, viennent se condenser, pour ainsi dire, toutes les forces anthropologiques de cristallisation des Perles-Leçons, qui sont « Perles » par leur cristallisation sémantico-mélobique et qui sont « Leçons » par la profondeur de leur « orient » sémantico-logique. Essayer de dissocier l'une de ces forces pour l'analyser séparément, c'est non seulement fausser cette force dissociée, mais c'est aussi mutiler les autres forces cristallisantes.

C'est pour cela que quiconque n'a jamais entendu cette innombrable et vivante synthèse qu'est la voix humaine, s'avère incapable de la réinventer de lui-même par ajoutées successives. Il suffit de se rappeler ce qu'on ose à peine nommer le douloureux « aboiement » des aveugles-sourds-muets, dits « parlants ». Ils ont tous les éléments de la vie, ils n'ont pas la vie elle-même dans toute sa mystérieuse et innombrable richesse.

Qu'on pense à chacune des langues vivantes du monde et à sa particulière rythmo-mélobie. Vouloir reconstituer, sans l'avoir entendue, la rythmo-mélobie d'une langue est une tâche aussi impossible que de vouloir reconstituer le visage d'un être humain qu'on n'a jamais vu.

C'est pourquoi tout traditionniste de Style oral est invinciblement : hostile à l'écriture. Mettre du Style oral par écrit, c'est le tuer. Nul mieux que Shâouïl de Giscala, ce traditionniste de génie, n'a cristallisé cette vérité dans une perle-maxime aussi dense et aussi riche :

Le Graphisme donne la Mort et le Souffle donne la Vie.

Traduire cela dans les termes français algébrosés : « La lettre tue et l'esprit vivifie », c'est commettre le plus impardonnable faux sens que puisse commettre un plumitif graphiste, ignorant de toute la vie anthropologique rythmo-phonétique.

[p. 175] La multiplicité des fiches n'arrivera jamais à la simplicité profonde qu'atteint la complexité des gestes vivants.

Disons-le et redisons-le sans relâche : une Tradition de Style global-oral, prégnante de gestes vivants innombrables, se fait immanquablement pseudo-problème

aux innombrables difficultés insolubles, quand on la transporte de l'homme vivant dans un fichier mort.

Si la solution ¹ par « la Tradition orale est une solution paresseuse ² », la solution par la *Tradition de Style oral* est une solution qui exigerait l'intervention explicative des génies de Style oral eux-mêmes, et dans leur totalité si diverse, depuis Moïse jusqu'à Shâoùl de Giscala.

En effet, c'est une résurrection autour de nos gorges mémorisantes et récitantes qu'il faut opérer si nous voulons voir clair dans le pseudo-problème synoptique. Ce ne sera certainement pas en multipliant, à perte de vue, un septuple entassement de fiches mortes et mortifiantes.

Le Graphisme a bien donné la mort et l'obscurité. Mais le Souffle pourra redonner la vie et la clarté.

3. LA NÂFSHÂ-GORGE RESSUSCITANTE

[Retour au plan de synthèse](#)

En regardant une page de notre écriture manuscrite ou imprimée, il ne viendrait à la pensée de personne de vouloir y retrouver les mimogrammes des objets et des gestes de la nature ambiante.

La chose paraîtrait moins ridicule si l'on regardait une page de l'ancienne écriture chinoise et surtout une des faces d'un obélisque égyptien.

Là nous voyons, qu'effectivement, ce sont bien les mimèmes des choses de la nature qui se sont mimographiés à l'origine de l'écriture désormais algébrosée en graphies méconnaissables.

a) *La Redécouverte du Sémantico-mélodisme*

Ce que nous venons d'énoncer du Mimismo-graphisme peut s'énoncer en termes parallèles du Mimismo-phonétisme en face de notre actuel langage algébrosé.

[p. 176]

L'algèbre universelle, venue de la paresse humaine, avait vaincu l'Anthropos qui s'en glorifiait comme d'une victoire anthropologique et qu'il appelait l'Abstraction.

Or, par un singulier retour des choses, la science soi-disant la plus « abstraite » et qui est simplement, non pas la plus algébrosée, mais la plus algébrisée, la science mathématique, outil de presque toutes les techniques modernes, la science

¹ Il s'agit de la solution « du problème synoptique ».

² L. VAGANAY, *Le problème synoptique*, Bibliothèque de théologie, Tournai, Paris, 1954.

mathématique et technique vient d'infliger une défaite de jour en jour plus universelle à cette abstraction-algébrose dont notre civilisation pluminive et loquace était si fière.

Cette défaite a été causée par la reproduction instrumentale du « Mimismo-cinétisme » et du « Mimismo-phonétisme ». Le film muet mais *coloré*, rejoue devant nous oculairement tous les gestes et toutes les teintes du cosmos. Ce sera là le langage et l'écriture mimismo-cinétique de demain.

Complémentairement, le film coloré se faisant *sonore* va réapprendre à nos oreilles sclérosées par les algèbres de nos langues, le langage objectif et concret dicté par les sons des choses de la nature et de leurs interactions.

Plus encore que pour les choses vues, les choses entendues vont nous révéler une mystérieuse richesse du réel que nous ne soupçonnions pas et que nous aurions même méprisée au nom de l'art musical qui, disait-on, ne doit pas imiter la nature, mais la transposer et la sublimer.

Le film sonore, où vient objectivement et d'elle-même s'enregistrer et se rejouer l'innombrable sonorité des choses, est en train de nous révéler ce qu'a pu être primordialement, dans la bouche de l'Anthropos, le Sémantico-mélodisme naturel du langage. Sous l'algébrose des langues et des musiques, nous pressentons, avec un tremblement émerveillé, ce que pourra être demain l'analyse approfondie d'une expression humaine spontanée.

Rythmo-mélodie
« aide-
signification »

Si l'Anthropos-enfant avait la liberté de se laisser modeler par le son des choses ambiantes, il recevrait, dans leur virginale fraîcheur, de mystérieuses sonorités et de concrètes mélodies que personne jusqu'ici n'a osé soupçonner.

On dit depuis peu, et grâce à l'Anthropologie du Mimisme, que le dessin, c'est-à-dire le Mimismo-graphisme, est l'écriture normale de l'enfant. Demain, et avec autant de vérité, on dira que le Sémantico-[p. 177] mélodisme, c'est-à-dire le Mimismo-phonétisme, rejoué sur la bouche humaine, est le langage normal de l'enfant. Non seulement de l'Anthropos-enfant, mais de l'Anthropos se développant et s'approfondissant.

L'« Algébrose », cette terrible maladie de l'expression humaine, avait fini par masquer le réel à l'Anthropos. Ce réel s'avère évidemment inaccessible et impénétrable dans son essence intime. Cependant, nous l'avons vu au début, il est susceptible d'être indéfiniment et « anthropologiquement » approfondi par nos organes « anthropologiques », mystérieusement doués du Mimismo-cinétisme et du Mimismo-phonétisme.

On pourrait définir notre science : l'homme s'ajoutant à la nature en l'hominisant. D'aucuns crieront à l'adultération de la nature par cette hominisation. Les paysans

palestiniens répondront : Non, pas adultération mais union, union si profondément conjugale que, de deux êtres, il se fait un seul être. Et c'est le Connaissant.

Cette solution du problème de la connaissance a été si vitalemment sentie et si totalement ressentie par ces paysans qu'ils en ont fait le prototype expressif de l'union conjugale et totale de l'homme et de la femme.

C'est ainsi que nous redécouvrons non seulement la connaissance du Cosmos, mais encore la connaissance de l'Anthropos et de son pouvoir d'expression par réfraction et réflexion.

S'il était permis de remodeler scientifiquement les vers poétiquement modelés par Victor Hugo, nous dirions que nous avons recouvré, dans sa primordiale création :

La gorge aux mille voix que le Dieu qu'on adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Ce sont ces mille voix de la *nâfshâ*-gorge de l'Homme qu'il nous faudra encore et toujours analyser, si nous voulons nous mettre au centre de tout, là où retentit l'écho sonore de toutes les interactions du Cosmos.

Écho sonore dont la sonorité objective sera humainement nuancée, non seulement par les vibrations de l'intelligence humaine, mais aussi et inséparablement, par les frissons du sentiment humain.

Comme ils avaient raison ces paysans palestiniens qui faisaient, du cœur, l'organe et le réceptacle de la mémoire et de l'amour !

[p. 178] Mémoire et amour ne font qu'un, si on les prend dans leur nature la plus profonde. C'est cette union ou cette unification qui nous permet de comprendre le sens profond de cette Perle-Leçon rythmo-catéchistique palestinienne que nous midrâshisons légèrement pour essayer de faire saisir, en notre français actuel, l'intraduisible et organique sémantisme araméen.

<i>b</i>		<i>c</i>
Tu apprendras		et tu joueras
	<i>d</i>	
	et donc tu aimeras	
<i>e</i>		<i>f</i>
le Seigneur		ton Enseigneur
	<i>g</i>	
	de tout ton cœur-mémoire	
<i>h</i>		<i>i</i>
de toute ta gorge récitante		et de toute ta musculature mimante

N'est-il pas curieux de voir énoncer depuis des millénaires, la féconde découverte, ébauchée hier par M. Raoul Husson, et qui fait du larynx le résonateur agissant, sentant et pensant de toutes les fibres de l'être humain (cf. infra, p. 157) ? Que ce soit dans le laboratoire technique des chercheurs actuels, que ce soit dans le laboratoire ethnique des paysans galiléens, nous le retrouvons partout et sans relâche, ce Sémantico-mélodisme qui se fait d'autant plus harmonieusement mélodique qu'il est plus mimismologiquement sémantique.

Quel abîme voyons-nous se creuser, chaque jour davantage, entre cette Sémantico-mélodie et la Psalmodie ! La Psalmodie banalise et la Mélodie individualise.

Aimez ce que jamais on n'entendra deux fois...

*Sémantico-
mélodisme
et remémoration*

Nous avons vu précédemment que toute parole humaine tend à être un indéchirable complexe de verbo-rythmo-mélodisme.

C'est précisément ce verbo-rythmo-mélodisme qui va aider l'homme à *s'aider*, en ce sens que ces trois éléments entrepénétrés ne vont pas toujours se faire sentir avec un identique primat. De temps en temps, dans la remémoration, ce sera la parole qui nous aidera davantage, ou ce sera le rythme, ou ce sera la mélodie. C'est cela que j'appelle [p. 179] le primat adjuvant d'un élément intégrant. Alors, quand nous sentirons le besoin d'un secours mnémonique, nous aurons la mélodie qui viendra d'elle-même, ou ce sera le rythme, ou ce sera la parole. *Tres in uno*. En effet, il faudra, « au moment récitationnel », ce qu'on appelle en psychologie expérimentale, la réintégration, c'est-à-dire le retour au mécanisme intégral.

C'est avec la connaissance anthropologique de ces mécanismes d'assistance mnémoniques qu'on peut jouer de ces éléments immanents et permanents. Répétons-le une fois de plus, la mécanique humaine, comme la mécanique céleste, ne vient pas se proposer à nous selon nos ignorances, mais selon la prégnance objective de ses mécanismes intégraux.

Ce n'est pas avec un papier que l'on sait, et surtout que l'on comprend. C'est avec tout son être vivant et agissant, sentant et connaissant. Savoir par cœur, c'est savoir de la façon la plus normale à l'homme. « Un jeu mimismologique est d'autant plus facile à faire renaître qu'il importe avec lui un plus grand nombre d'éléments gestuels ¹. »

C'est la loi de l'Anthropologie du geste parce que c'est la loi de l'Homme et que ce fut la loi du Fils de l'Homme

Et le Memrâ s'est fait chair
et il demeure en notre chair.

L'Incarnation du Memrâ est aussi communion et remémoration. Non, on ne faisait pas de musique au cénacle de la Consécration, ni sur la montagne de la Crucifixion :

Elâhî

Elâhî

lammâ shabaqtanî !

Et l'on n'y faisait pas non plus de style anthologique.

¹ Jousse se cite lui-même. Cf. *Du Mimisme à la Musique chez l'Enfant*. Geuthner, Paris 1935, p. 7.

*Rythmo-
mélodie
animatrice*

Ce sont tous ces inextricables phénomènes mnémoniques, vivants et mouvants, et parfois mourants, qu'il ne faut pas oublier quand on essaie de reconstituer et d'unifier artificiellement, sur le papier, les détails d'articulation, d'intensité, de timbre, etc., d'une langue *orale* du passé.

[p. 180] Songeons, par exemple, à l'araméen targoûmiquement formulaire tel que nous venons, à l'instant, de l'entendre sémantico-mélotié sur les lèvres mourantes de Rabbi Iéshoua de Nazâreth et tel qu'il était sémantico-mélotié par ses appreneurs et par les autres instructeurs-improvisateurs, ses contemporains, depuis Dan jusqu'à Bersabée.

Les organes phonateurs d'un homme de Galilée n'articulaient certainement pas les gutturales, et à plus forte raison les sifflantes de l'araméen, même targoûmique, exactement comme les articulaient les organes phonateurs d'une petite servante du grand-prêtre de Jérusalem. Et Kêphâ le *Galiléen* en fit, à ses dépens, et grâce à elle, la constatation expérimentale dans un milieu *judâhen* populaire de Jérusalem, un de ces milieux populaires qui ont partout un sens phonétique si aigu et si développé.

Prétendre arriver, en ces matières si fluantes, à des régularisations et à des codifications presque mathématiques, serait montrer qu'on ignore ce qu'est une langue parlée, à travers tout un pays.

Gardons-nous d'être dupes de l'uniformité stéréotypée et trompeuse de nos propres caractères écrits. Sans doute, ils sont des signes commodes pour établir une certaine moyenne théorique en un point donné. C'est ainsi qu'on peut décréter, dans notre milieu ethnique français, que la voyelle *a* correspondra au nombre de vibrations qu'elle possède quand elle est prononcée par un « Francien », disons un Parisien. Cela n'empêchera pas la majorité des Français, habitant au nord et au midi de l'Île de France, de prononcer cette voyelle avec un nombre de vibrations tantôt inférieur, tantôt supérieur à la norme « francienne », au point de passer d'une voyelle à l'autre.

De là pourquoi nous ne mettrons pas longtemps à nous demander laquelle des deux graphies vocaliques il faut conventionnellement infliger à l'appel formulaire et sémantico-mélotié du paysan galiléen Iéshoua, mis en croix :

Elâhî	Elâhî !
Elôhî	Elôhî !

Ce qu'il faut s'ingénier à ne jamais perdre, c'est la maîtrise des éléments vivants, ambiants et mémorisants.

Par exemple, pour essayer de comprendre l'improvisation orale formulaire et la mémorisation ethnique d'une Apocalypse araméo-gali-[p. 181] léenne, prenons, chez

nous, une simple comparaison qui, naturellement, « cloche » comme toutes les comparaisons.

Notre Marseillaise, c'est la vivante et rapide cristallisation « individuelle », en quelques phrases militairement rythmées et violemment sémantico-méloriques, d'un immense mouvement ethnique qui en avait fait le Chant de guerre de l'armée du Rhin.

Que de millions d'hommes ont été soulevés et quasi transfigurés par cette « toute petite chose » rythmo-mélorique, mais vivante et vivifiante ! Aujourd'hui, ce n'est plus que la « toute petite chose », mais morte et imprimée sur la page inerte du dictionnaire Larousse.

Telles sont également pour nous, aujourd'hui, les farouches Apocalypses araméogaliléennes, multiples mortes dans leurs successifs décalques extra-ethniques sur les pages de nos éditions, plus ou moins critiques, aux graphiques variantes. Et l'on ne parle même jamais de la farouche rythmo-mélorie apocalyptique qui jetait les paysans galiléens sur les légionnaires romains envahisseurs. Seuls, quelques éditeurs ou traducteurs de bonne volonté, en typographiant leurs textes morts, vont à la ligne... à chaque ligne, sans foi ni loi rythmique.

On ne faisait pas de musique ni de poésie en vivant et en mourant les Apocalypses sur le champ de bataille de Bêthar...

b) *Le Paysannisme et le Sémantico-mélorisme*

On comprend pourquoi, délaissant la musique algébrosante, l'anthropologiste du Geste et du Rythme n'a pas eu à créer un laboratoire de recherches, mais il a trouvé son laboratoire tout fait, en lui, depuis le premier berceement de tout son être enfantin et depuis son premier balbutiement en écho des Récitatifs sémantico-méloriques de sa mère paysanne.

Quiconque n'a pas été formé à cette école vivante de la Tradition de Style global-oral devra faire de singuliers efforts pour comprendre nos travaux sur l'Anthropologie rythmo-pédagogique, et ne pas les fausser en les dépeçant par fichiers ou en les démarquant musicalement, bref en algébrosant.

Un exégète m'a objecté naguère, avec un sourire plein de sous-entendus artistiques : « Jésus ne faisait pas de musique quand il a donné son sermon sur la montagne. » Mais non, ni musique, ni sermon. Il y avait simplement un jeune Rabbipaysan qui égrenait ses Perles-[p. 182] Leçons selon les rythmes anthropologiques et ethniques cristallisateurs de son pays de Galilée. Et ses apprenants, fidèlement, ont reçu cet enseignement pour l'enrouler, en vivant collier-compteur, autour de leurs gorges récitant afin de le transmettre vivant et vivifiant.

Et voilà pourquoi, suivant la loi de l'Anthropos interactionnellement mimeur, et mimeur d'un réel interactionnel, sachant que l'algébrosage est nécrose et que la mort est sans rythme, nous avons voulu ressusciter ce qui fait essentiellement et uniquement la

grandeur et la noblesse de la gorge humaine, émetteuse de sons comme les animaux, mais exprimeuse de sens comme aucun des animaux.

	<i>a</i>	
	Car le Terreux	
<i>b</i>		<i>c</i>
modelé de la Terre		et animé du Souffle
	<i>d</i>	
	fut une Gorge	
<i>e</i>		<i>f</i>
vivante		et parlante,

récitaient rythmo-mélodiquement les paysans galiléens targoûmisants.

Avec eux et à leur suite, nous avons voulu vivre cette formule si expressive et en ressusciter l'irradiation anthropologique et ethnique.

Mais pour cela, il fallait préalablement ressusciter la « Tradition de Style oral » des paysans galiléens. Et dans cette Tradition, ressusciter le prestigieux Enseigneur qui poussa, non seulement jusqu'à la génialité, mais jusqu'à la divinité, l'union indéchirable de la signification et de sa mélodisation : le Sémantico-mélodisme anthropologique et ethnique. C'est pourquoi en face des concerts spirituels algébrosés, nous avons fait rejouer, dans notre Laboratoire de Rythmo-pédagogie, les grands Mimodrames palestiniens et galiléens des paraboles ressuscitées.

Et non seulement en face des concerts spirituels, mais aussi, mais surtout en face du *pseudo-problème synoptique*, nous avons été contraint, anthropologiquement et ethniquement, de descendre dans ce qu'on pourrait appeler un tombeau obscur et qui n'est que le piédestal d'une résurrection.

[p. 183] On avait philologiquement enseveli et entouré de bandelettes manuscrites un Dieu que certains disaient mort. En réaction, nous avons voulu martyriser toute notre vie d'anthropologiste paysan pour tâcher d'arracher à ces bandelettes mortes, non pas le prétendu « Dieu mort », mais le Rabbi-paysan galiléen toujours vivant.

Et ce Rabbi-paysan galiléen vivant, debout au seuil de ce livre vivant, est en train de nous faire revivre et rejouer la vivante Tradition de son Style oral galiléen vivant.

Ce n'est pas un monde perdu, c'est un Paradis retrouvé.

c) *Sémantico-mélodisme et Style oral évangélique*¹

Nous sommes là en plein dans le laboratoire du Rythmo-mélodisme et il nous faut y demeurer, non pas jusqu'à épuisement du sujet, mais jusqu'à éclaircissement de ce sujet encore intouché anthropologiquement.

Une tâche écrasante s'impose au revivificateur-rythmeur qui a l'audace de vouloir ressusciter, hors de leur graphie morte, les Récitatifs primordialement créés par un génie de Style global et oral, et de faire prendre à la voix verbalisatrice de l'ensemble, un rythme et une mélodie conformes à la pensée et à l'émotion profondes.

Mais ce que j'avais à faire, je ne pouvais pas le faire seul, parce que je suis rythmicien, mais je ne suis pas rythmo-mélodiste. Il me fallait un être de mémoire qui sût rythmiquement articuler pour vastement retenir et qui fût apte à comprendre que le chant *en soi* n'est ni poésie ni musique, mais un vivant outil de transmission rythmique purement orale, une récitation rythmo-pédagogique et rythmo-catéchistique.

[p. 184] Parmi les très nombreux spécialistes rencontrés au temps déjà lointain de mes recherches collaborantes, je n'ai trouvé que Gabrielle Desgrées du Loû capable de comprendre profondément ce qu'est le Sémantico-mélodisme d'une langue et de maîtriser tout ce vivant mécanisme oral de transmission.

Dès nos premières rencontres, en 1922, c'est un vrai miracle de résurrection que j'ai demandé à cette petite Bretonne. Il s'agissait de ressusciter les paroles du Dieu vivant et rythmo-catéchisant que la philologie livresque avait momifiées dans les bandelettes des manuscrits grecs.

Alors, Gabrielle Desgrées du Loû a jeté, sur ces textes morts, le fil de la Vierge de son génie et nous a donné ces rythmo-mélodies verbales qui ont fait l'admiration des plus grands spécialistes dès leur première audition au grand amphithéâtre de la Sorbonne, en 1928, lors du premier congrès international de Psychologie appliquée.



¹ Que le lecteur ne s'étonne pas de ne pas voir mentionnés, dans cette étude, les efforts tentés depuis un certain nombre d'années, par des spécialistes, en vue de revivifier la « Liturgie de la Parole ». Le Père Jousse, avec la collaboration de Gabrielle Desgrées du Loû, a été, en ce domaine, un initiateur longtemps solitaire et trop méconnu. D'ailleurs, il n'était pas plus liturgiste qu'il n'était exégète. Mais allant plus profond, il cherchait les lois primordiales de l'expression humaine d'où sont sorties les Liturgies qui sont fondamentalement des pédagogies. Les pages qui suivent ont été extraites, par Marcel Jousse, de l'éloge qu'il fit de sa collaboratrice Gabrielle Desgrées du Loû, peu de temps après sa mort (3 mars 1955), au cours d'une conférence donnée à l'amphithéâtre Turgot de la Sorbonne. (Cf. l'ouvrage de G. BARON, pp. 103 et suiv.)

Chacun sait que lorsqu'on se propose de décalquer rythmiquement les récitatifs de Style oral araméen en une langue donnée, il faut connaître cette langue « décalquante » jusque dans ses articulations et ses rythmisations les plus fines.

J'ai donc donné à Gabrielle Desgrées du Loû les Récitatifs rythmiques que j'avais reconstitués en français en partant de l'araméen targoûmique. Petit à petit, je suis arrivé à lui faire sentir ce que c'était que le rythme araméen, par exemple le rythme du Pater. Je lui avais donné les formules araméennes :

Abûnâ debishmayyâ
yitqaddash shemâk...

En même temps, je lui communiquais des enregistrements de « vivants récitants » du milieu ethnique palestinien d'avant le Sionisme, là où il y avait encore sur place une tradition perdurable. On l'a dit très justement : « Les femmes de Nazareth qui vont à la fontaine, leur cruche sur l'épaule ou sur la tête, rythmo-mélodient des mélodies qui étaient rythmées peut-être il y a deux mille ans et plus... »

[p. 185] Il ne s'agissait pas, pour nous, de faire de l'archéologie, mais de faire du Style oral vivant. Nous avons eu à élaborer une discipline verbo-mélodique tenant compte de l'homo-rythmisme du rythme du français et de la rythmo-mélodie animatrice.

Je lui avais procuré, par dizaines, de ces mélodies traditionnelles palestiniennes. Elle était arrivée à se les rendre, dans toutes ses fibres profondes, aussi vivantes et aussi présentes que si cela avait été des rythmo-mélodies du pays de Vannes ou de Lannion. Alors elle traduisait, en verbo-mélodie, ce que j'avais fourni seulement comme première mise de fonds verbo-mélodique et première mise de fonds araméenne formulièrement targoûmique.

Toutes ces vivantes et traditionnelles mélodies palestiniennes que je lui transmettais, elle les intussusceptionnait globalement et oralement. Cela demeurait en elle vivant et vivifiant et elle en faisait un « style formulaire rythmo-mélodique ». Et par elle, les Apocalypses momifiées, les Paraboles exsangues, ont repris vie et gestes, et rythme et mélodie.



Au cours de nos études dites classiques, on nous faisait chercher, sans y sentir aucune différence, le sens des textes morts d'Homère, l'aède du Style oral ionien, le sens des textes morts de Virgile, l'écrivain de Style écrit latin.

Gabrielle Desgrées du Loû s'était trouvée, elle aussi, en face de textes morts, mais il fallait les faire entrer en elle anthropologiquement, les revivifier et les re-exprimer en Style global et oral. Des paraboles étaient là devant elle, imprimées sur des feuilles mortes, car tout cet enseignement de Jésus n'était encore que textes écrits et morts, à cette époque, même chez les plus psychologues des éducateurs.

Quelle étrange chose que ce frêle génie humain d'une petite Bretonne rythmo-mélodiant, comme en se jouant, en un murmure, les Paroles d'un Dieu. Voilà que j'avais peur, moi, de toucher à ces Paroles d'un Elâhâ tout-puissant. Ainsi quand un de mes plus fidèles disciples et l'un des plus distingués, un député musulman, se trouve devant les paroles coraniques de Mahomet, il fait volontiers le geste du Nabi arabe : « Ô toi, qui t'enroules dans ton manteau... » Et moi, je faisais un peu comme le Nabi palestinien qui attend, en tremblant, pour voir passer l'Invisible ;

[p. 186]

Et le Tout-Puissant dit :

« Sors et tiens-toi dans la montagne
devant le Tout-Puissant.

Et voilà que le Tout-Puissant va passer. »

Et un vent grand et violent
déchirant les montagnes et brisant les rochers
devant le Tout-Puissant.

Le Tout-Puissant n'était pas dans le vent.

Et après le vent, un tremblement de terre.
Le Tout-Puissant n'était pas dans le tremblement de terre.
Et après le tremblement de terre, un feu.
Le Tout-Puissant n'était pas dans le feu.

Et après le feu,
le murmure d'une brise légère.
Et il advint qu'entendit Elie
et il s'enveloppa le visage dans son manteau.

3. Reg. 19, 11-13.

(car le Tout-Puissant était dans le murmure).

*La
Sémantico-
mélodie,
efflorescence
du « geste
global »*

Comme il convenait pour la reconstitution expérimentale d'un milieu de Tradition de Style oral, les Récitatifs rythmo-mélodiques de l'Évangile sont demeurés, dans notre Laboratoire d'Anthropologie rythmo-pédagogique, rigoureusement de Style global-oral, et donc globalement enseignés et globalement appris¹. C'est donc vitalemment qu'il nous faudrait analyser et goûter cette finesse, cette délicatesse de la rythmo-mélodiste verbale luttant, comme Jacob avec l'Ange, ou mieux avec le Memrâ éternel fait Rabbi galiléen.

Il nous faudrait étudier, et surtout comprendre tout ce qu'il y a, non pas de musical, mais de verbal et de significatif dans cette rythmo-mélodie. Comme il est

¹ Style global-oral — et c'est dans cette ligne qu'on devra poursuivre les travaux entrepris et projetés au laboratoire de Rythmo-pédagogie. Jousse y revient page 287.

difficile de savoir incarner, faire agir et jaillir la mélodie du sens même de chaque mot, le Sémantico-mélodisme, science jumelle du Sémantico-pédagogisme. Il fallait la fusion la plus pénétrante, l'intime fusion d'une pensée qui soit toujours et à la fois [p. 187] prégnante et frappante, et la fusion d'un sentiment doux et mélancolique, ou au contraire violent et dur. Cette fusion pouvait se manifester rien qu'au point de vue rythmique, comme dans les Malédictiones. Tandis que la rythmo-mélodie des Lamentations n'est que douceur douloureuse.

On entrevoit ici tout un profond problème anthropologique et ethnique qui n'avait encore jamais été, non seulement abordé, mais parfois même posé. Gabrielle Desgrées du Loû l'a abordé, l'a posé, l'a résolu. Tout cela comme en se jouant, à sa fine manière, mystérieusement.

C'est le globalisme anthropologique de cette vivante Rythmo-pédagogie qui explique pourquoi elle a toujours refusé l'enregistrement de ses mélodies. C'est qu'elle avait une profonde et vivante connaissance des lois de l'Anthropologie du Mimisme. La voix, ce geste laryngo-buccal, n'est que l'efflorescence du geste corporel-manuel et ne saurait « sémantiquement » s'en passer. C'est pour cela qu'on doit donner mimodramatiquement, vitalement et donc globalement — et non pas seulement verbalement — les vivantes Perles-Leçons pédagogiques de Iéshoua que sont des paraboles. Ainsi la parabole de la Maison construite sur la pierre et sur le sable.

Celui qui apprend ces leçons et les rejoue avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur la pierre. Celui qui apprend ces leçons et ne les rejoue pas avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur le sable. Et vous auriez demandé à Gabrielle Desgrées du Loû de bâtir sur le sable, elle qui bâtissait, avec tout son être, sa maison d'éternité ?

*Sémantico-
mélodisme
et personnalité*

Sa voix, nous la réentendrons perdurablement dans ce qu'elle avait de plus profond, en écho individualisé par chaque récitant. En effet, il faut que *chacun de nous* se retrouve, avec tout son être de chair et de sang, c'est-à-dire avec son être total, dans la Parole de Dieu qui est la Geste de Dieu. Dans chaque récitant doit se reproduire une sorte d'incarnation individuelle.

C'est qu'ils ne sont pas pareils et n'ont jamais été pareils les receveurs de la Parole rythmo-catéchisée. C'est même cette différence, *non comprise*, qui est à l'origine des pseudo-problèmes synoptique et johannique. Nous avons un Kêphâ, ce solide paysan-pêcheur, porteur exact et fidèle du Rythmo-catéchisme *élémentaire* de Iéshoua. Et puis, [p. 188] nous avons le jeune apprenneur Iôhânân, non pas « le disciple que Jésus aimait », comme le répètent volontiers les gréco-latinistes en faisant un contresens

Au Commencement était le Verbe ¹
 Et le Verbe était en Dieu, Et Dieu il l'était le Verbe
 Il était au Commencement en Dieu.
 Tout par lui a été fait Et rien sans lui n'a été fait.
 Ce qui a été fait en lui était Vie
 Et la Vie Et la Lumière
 était la Lumière des hommes dans les Ténèbres illumine
 Et les Ténèbres ne l'ont pas reçue...
 Il fut donc un homme envoyé de Dieu
 Et son nom était Jean.
 Celui-ci vint pour un témoignage pour témoigner de la Lumière
 pour que tous aient la foi par lui.
 Lui, il n'était pas la Lumière mais pour témoigner de la Lumière.
 C'est elle qui était la vraie Lumière
 Qui illumine tout homme en venant dans le monde.

[p. 190]

Dans le monde était le Verbe et le monde par lui a été fait
 et le monde ne l'a pas connu.
 Celui-ci vint parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu.
 Mais à tous ceux qui l'ont reçu il a donné pouvoir
 De devenir enfants de Dieu à ceux-là qui croient en son nom
 À ceux-là qui ni du sang
 Ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme
 mais de Dieu même sont nés.
 Et le Verbe s'est fait chair et il habita parmi nous
 Et nous avons vu sa gloire
 Gloire qu'un tel Fils unique tient d'un tel Père
 plein de grâce et de vérité.

¹ C'est par condescendance sociale que Jousse employait ici le mot « Verbe » car ce terme est inadéquat étant donné que, pour nous, le mot Verbe n'a pas le sens d'énergie opérante, effectuant. Marcel Jousse donnait dans un cours cette explication : « Le mot « Memrâ » que nous trouvons dans les Targoums, c'est simplement la mise en substantif, sous forme de nom, de l'acte créateur que nous montre la Genèse dans les dix commandements donnés « au Commencement » par le Tout-Puissant :

Et memrâisa (parla) Elâhâ :
 « Que soit la Lumière ! »
 Et fut la Lumière.

Memrâisa, c'est-à-dire parola, gestualisa « et la chose se tint ». (École d'Anthropologie, cours du 15-2-1943.)

Cf. Marcel JOUSSE, *Père, Fils et Paraclet dans le milieu ethnique palestinien* où il donne la traduction du « Rythmo-catéchisme du Memrâ » formulé par Iôhânan. « (L'Ethnographie », n° 39, Geuthner, Paris 1941.)

On peut juger à quelle profondeur joue et rejoue la mémoire, c'est-à-dire le rejeu de l'organisme tout entier quand il a été, ne fût-ce qu'une fois, exprimé verbo-mélodiquement dans une pareille Perle de Style oral traditionnel.

Mais c'est là que nous sentons la déficience de nos traductions ! « Et nous avons vu sa gloire... » Nous n'avons plus rien, nous autres, dans ce mot de « gloire ». La gloire, pour un Iôhânân, c'est toute la mécanique du désert, la foudre, le Sinaï... Il nous faudrait, comme lui, pouvoir mettre tout le *Midrâsh* dans chaque formule, tout le *Targôûm* dans chaque formule, tout le *Miqrâ* dans chaque formule. En vérité, j'en suis incapable. Et pourtant, j'en ai passé des nuits et des nuits pour essayer de saisir tout le mécanisme dans sa profondeur araméenne !

*La « Squelettisation »
de la Parole vivante*

Combien nous voudrions du moins donner ici un exemple concret et vivant, sur la bouche vivante de notre collaboratrice au laboratoire d'Anthropologie rythmo-pédagogique, écho vivant de Gabrielle Desgrées du Loû. Mais par une ironie dont est victime le plus vivant des anthropologistes, nous sommes obligé de transformer et d'annihiler ici notre exemple vivant du laboratoire, en un squelette desséché. Le lecteur de cette Lamentation de Iéshoua le Galiléen ne va donc plus avoir un Mimodrame vivant, sémantico-mélodié, mais une page morte et imprimée :

[p. 191]

<i>b</i> Jérusalem		<i>c</i> Jérusalem
	<i>d</i> ô toi	
<i>e</i> qui tues les prophètes de chez toi		<i>f</i> et lapides les envoyés vers toi
	<i>g</i> que de fois j'ai voulu	
<i>h</i> que moi je rassemble tes enfants devant moi		<i>i</i> ainsi qu'une poule rassemble ses poussins sous ses ailes
	<i>j</i> Et vous n'avez pas voulu !...	

Aucune page, ni aucun disque ne peut « s'exprimer » en exprimant un être vivant jouant vitalement ses mystérieuses résonances sémantico-intellectuelles et sémantico-affectives. Telles sont pourtant, toujours et partout, les interactions hominisées par la tendresse, la pitié, le regret, la douleur, la crainte, et ainsi de suite, indéfiniment, comme est indéfini le globalisme inépuisable de la Vie.

En style écrit, quelques minutes auraient suffi pour jeter, sur une page, les quelques lignes de cette lamentation. En anthropologie vivante et palestinisante, il a fallu, je ne dis pas des pages et des pages, mais des prises de conscience vitalement jointes à des prises de conscience longues, lentes et lourdes, pour essayer de faire prendre en conscience, à des « appreneurs gallo-galiléens », ce que le Sémantico-

mélodisme peut donner de densité cristallisante et cristalline à un sanglot verbalisé à peine quelques secondes.

Les millénaires passés, qui avaient élaboré préalablement la force anthropologique cristallisante, permettront aux millénaires futurs de recevoir et de garder ce sanglot d'un instant.

Il faut une éternité pour diviniser une humanité.

[p. 193]

chapitre II

LE BILATÉRALISME

[Retour au plan de synthèse](#)

[p. 194]

L'homme est un être à deux battants. La loi anthropologique du « Bilatéralisme » se saisit dans la structure même de l'homme, au niveau d'un mécanisme et d'un organisme vivants.

C'est le principe même du balancement que nous retrouvons partout : chez l'être spontané, l'enfant qui joue, la mère qui berce son enfant, l'homme qui travaille...

Et l'homme va partager le monde selon sa structure bilatérale : il crée la droite et il crée la gauche, il crée l'avant et il crée l'arrière, il crée le haut et il crée le bas. Avec, au centre, l'homme qui fait le partage.

De là le parallélisme que nous trouvons dans les compositions des peuples de « Style oral » : parallélisme des formules, parallélisme des récitatifs, tous parallélismes portés par un corps oscillant symétriquement. Et l'on voit comment « la loi du partage » tend au « portage » dans l'expression gestuelle et orale, car le balancement facilite l'expression. Notre pédagogie aurait à utiliser cette loi fondamentale.

Cette loi du Bilatéralisme joue un rôle majeur dans le processus de cristallisation vivante des « Perles-leçons » — et donc, par excellence, dans la tradition évangélique prise dans ses racines gestuelles et dans son cadre ethnique palestinien.

Cf. Marcel Jousse : *Le Bilatéralisme humain et l'Anthropologie du Langage*, «Revue Anthropologique», n° 4-6, 1940, Geuthner, Paris. Bède TCHANG TCHENG-MING : *Le Parallélisme dans les vers du Cheu King*, Geuthner, Paris, 1938. D^r Joseph MORLAAS : *Bilatéralisme humain et écriture en miroir*. « L'Encéphale », n° 5, 1939-40-41, Paris.

[p. 195]

Nous avons vu, par une très curieuse contradiction, que l'extrême science nous a donné, dans ces dernières années, la possibilité de « revivre » quasi à l'extrême.

Nous avons vu que lorsque l'Anthropos, dans le plein épanouissement de son expression gestuelle globale, a voulu conserver et transmettre le souvenir de cette vie intellectuelle intense, il s'est trouvé devant des moyens tragiquement rudimentaires. Nous avons vu combien l'Homme a tâtonné pour arriver à la graphie. Ne pouvant saisir et conserver le mouvement, l'Anthropos s'est résigné à le statifier.

Depuis la découverte du cinéma, nous possédons une technique prodigieusement complexe qui nous permet de saisir la vie avec de plus en plus de richesse. Mais il faudra encore bien du temps pour que toutes les techniques de la vie nous soient ouvertes dans leur extraordinaire amplitude.

Il faut bien reconnaître que jusqu'à l'Anthropologie du Geste, la question de l'expression humaine a été surtout étudiée en fonction du livre écrit. La phonétique historique elle-même ne s'est guère détachée de ce livre écrit. Elle a surtout essayé de donner un appui physiologique au changement de lettres qu'on apercevait, sur les graphies, au décours des siècles.

Nous avons vu que ce fut le grand apport de notre cher et génial Rousselot quand, en face des philologistes historicistes, il a dit : « Le langage ne peut être vraiment étudié sur des textes morts, mais doit se saisir dans son évolution vivante, dans des organismes vivants. » Et voilà pourquoi la Phonétique expérimentale a immédiatement centré son attention sur l'enregistrement du mouvement laryngo-buccal.

Cependant, si nous avons poursuivi les méthodes exclusive-[p. 196] ment enseignées par mon maître Rousselot, nous serions arrivé à mutiler l'homme dans son expression normale. C'est qu'en effet, nous l'avons vu, l'Anthropos ne s'exprime pas seulement avec sa bouche, mais avec son corps tout entier ¹.

C'est précisément parce que nous avons travaillé à fond le globalisme humain que nous avons été poussé à analyser le curieux phénomène du *Bilatéralisme*. Car l'expression humaine obéit à une discipline extraordinairement logique. Face au cosmos, c'est le corps tout entier de l'Anthropos qui reçoit le réel et qui le balance avec son bilatéralisme structural.

¹ Jousse a répété bien des fois dans ses cours cette réflexion de Rousselot : « J'aurais votre âge, je reprendrais la question du langage comme vous l'avez fait. Au lieu de l'étudier sur les muscles laryngo-buccaux, je prendrais l'expression humaine dans tout le corps. »
Jousse a dédié sa thèse sur le Style oral : « À la mémoire de mon maître de phonétique expérimentale au Collège de France, M. l'abbé Jean-Pierre Rousselot, cette esquisse d'un travail qu'il encouragea... »

La loi la plus féconde que nous avons apportée, c'est cette loi du balancement des gestes interactionnels et son utilisation formulaire par la pensée humaine.

Nous avons créé une science qui se bâtit tout entière sur le Rythmo-mimisme. Le Rythme ne nous a pas été apporté par l'art, mais par la vie qui s'écoule. Le geste humain, propulsé par une explosion d'énergie nerveuse, bat sa mesure biologique et va se couler dans ce triphasisme logique que nous avons étudié au début : l'Agent-agissant-l'Agi.

Nous sommes successifs, donc nous sommes rythmés. Nous faisons du Rythmisme, c'est-à-dire de l'écoulement universel et perpétuel. *Panta reî*, disait Héraclite. Nous ne pouvons pas nous arrêter. C'est la chose la plus tragique qui soit. Vous n'êtes jamais immobiles. Autour de vous, sur vous, en vous, tout coule. Votre cœur continue à battre et votre sang coule, votre respiration fonctionne, vos gestes qu'on appelait « images » continuent à couler. Tout coule en vous, malgré vous. Vous ne pouvez pas arrêter votre pensée une seconde. L'attention, vous pouvez essayer de la fixer. « Je n'ai fait que passer », elle était déjà autre. Toutes les choses coulent et nous coulons avec elles.

Ce que nous avons remarqué comme spontanéité jaillissante [p. [p. 197] dans l'Anthropos vivant pour l'expression globale, nous pouvons le remarquer aussi bien pour le Bilatéralisme.

En effet, qu'il le veuille ou non, l'homme est un être à deux battants, et quand il s'exprime globalement, il balance son expression suivant la conformité de son corps. La loi du Mimisme ne peut se débiter que conformément à la structure humaine. De même qu'il marche en se balançant alternativement, ainsi l'homme s'exprime en se balançant alternativement.

Si l'homme s'exprime en se balançant, c'est qu'il a deux côtés qui sont symétriques. Nous ne pourrions jamais nous échapper de cette loi vivante de l'organisme humain.

Pourquoi cette sorte d'universalité des balancements ? Parce que ces balancements facilitent l'expression gestuelle. Ils vont eux-mêmes se jouer avec des tensions et des détentes alternatives : l'explosion énergétique en sera facilitée.

Il est assez curieux que le rôle de ce Bilatéralisme, dans l'expression humaine, ait été si peu remarqué. C'est qu'on n'avait pas étudié le Mimisme et que le Mimisme est, pourrait-on dire, consubstantiel au Bilatéralisme.

« L'homme est un animal interactionnellement et bilatéralement mimeur. »

Avec la certitude de marcher dans des zones neuves et en même temps vieilles comme l'Anthropos, nous allons progresser avec méthode et maîtrise pour arriver à la synthèse vivante, indéchirable, indécoupable des trois grandes lois anthropologiques : Rythmo-Mimisme, Bilatéralisme, Formulisme. Laissant de côté facticement Rythmo-Mimisme et Formulisme — qui fatalement, interviendront à chaque instant — nous allons nous attacher particulièrement, dans ce chapitre, à l'étude du Bilatéralisme.

Nous y distinguerons trois aspects unifiés dans leur diversification :

- I. Le Bilatéralisme créateur,**
- II. Le Bilatéralisme récitateur,**
- III. Le Bilatéralisme régulateur.**

[p. 198]

1. LE BILATÉRALISME CRÉATEUR

[Retour au plan de synthèse](#)

La science expérimentale demande des efforts soutenus et persévérants.

Précisément, dans l'étude de l'Anthropos, on n'avait pas « payé attention », comme diraient les Anglais, à ce formidable Bilatéralisme pourtant aveuglant. En effet, il fallait payer trop cher d'effort et d'observation de faits quotidiens. Nous ne faisons pas assez attention aux grands mécanismes élémentaires. Rivés sur nos papiers ou emportés par le démon de la vitesse et le flot de nos occupations, nous passons, aussi insensibles que des cadavres, parmi les richesses merveilleuses que la vie de chaque jour met à notre portée. C'est aussi que nous sommes trop compliqués. Henri Poincaré disait : « Si nous connaissions les lois de la vie, nous serions stupéfaits de leur simplicité. » Nous sommes infiniment trop compliqués. Nous ne connaissons pas, nous ne savons pas observer les lois les plus élémentaires de notre organisme humain.

Pour entrer simplement, en paysan, dans cet élémentaire aveuglant, regardons un instant le petit poussin qui a brisé la coquille de son œuf. Immédiatement, il en jaillit et il s'en va, comme chez lui, prendre possession de l'univers ambiant avec une maîtrise déconcertante.

Lorsque le petit Anthropos jaillit avec douleur de l'utérus maternel, il se passe une tout autre série de gestes. C'est là, dans toute sa spontanéité créatrice, le progressif mécanisme du Bilatéralisme qui va se développer avec une lenteur et un tâtonnement invraisemblables.

Le petit Anthropos ne brise pas sa coquille, mais il s'échappe de l'utérus maternel avec ses quatre membres qui gigotent. Quelle différence entre ce gigotement à vide du petit Anthropos et cette adaptation à plein et immédiate du petit poussin ! On appelle cela l'instinct chez le poussin et on appelle cela l'intelligence chez l'enfant.

C'est cette naissance de l'intelligence que nous appelons le jeu nor-[p. 199] mal des bilatéralismes. Nous allons surprendre ainsi le tout petit Anthropos à la conquête de l'espace.

Nous frôlons ici des problèmes qui ont fait pâlir les plus grands métaphysiciens. Nous sommes en face des géométries de N dimensions. Nous saurons pourquoi notre géométrie est à trois dimensions.

En effet, nous allons voir que ces gigotements vont tâter et créer. Tâter le vide et créer l'espace. Et cela va se faire

- 1. grâce au triple Bilatéralisme,**
- 2. par le Partage,**
- 3. pour le Portage.**

1. LE TRIPLE BILATÉRALISME

[Retour au plan de synthèse](#)

Il faut le redire : notre univers n'a, en soi, aucune espèce de haut ni de bas, de droite ni de gauche, d'avant ni d'arrière. C'est un effrayant complexus d'énergie pelotonnée où tout interagit d'une façon absolument inconnue de nous. Si bien que les morsures que nous faisons actuellement sur l'atome, se font avec les dents de l'algèbre, mais en dehors de tous les mécanismes jusqu'ici utilisés. Nous touchons là à une science des plus profondes et des plus inattendues.

Cependant, attendue ou inattendue, nous ne pouvons aborder cette science que gestuellement et comme « à quatre pattes », avec nos membres dont le triple Bilatéralisme joue et crée anthropologiquement et ethniquement le Haut et le Bas, la Droite et la Gauche, l'Avant et l'Arrière.

a) *Le Haut et le Bas*

En venant au monde, le petit Anthropos élève ses mains et il crée la Hauteur. Il allonge ses pieds et il crée ce que les Palestiniens appellent la Basseur. Sans ce geste bilatéral du haut et du bas, cela n'aurait aucune espèce de sens. Mettez-vous à l'état de point mathématique sans étendue — ce qui est tout à fait admissible métaphysiquement — et vous n'auriez ni haut ni bas.

Cette « réduction au point » est tout autre chose que la « réduction en étendue ». La réduction en étendue est une notion familière à tous [p. 200] ceux qui ont au moins une petite teinture des problèmes de la Relativité. On a dit très justement que si l'univers était réduit à un millionième de ce qu'il est, nous ne nous en apercevions pas. Tout serait comme rapetissé simultanément et les rapports gestuels resteraient inchangés.

Cette question du haut et du bas va avoir une importance exceptionnelle quand nous allons l'analyser dans des mimodrames qui sont à la limite de l'anthropologie et de l'ethnique.

En effet, ce geste que fait spontanément le tout petit Anthropos qui élève ses mains vers la hauteur, nous le retrouvons, mais combien sublimé, dans le milieu

palestinien : les Hauteurs, les *Shemayyâ* = l'Habitation du Très-Haut. Et toute la mécanique humaine de la théologie en découle.

Aussi, quand l'enfant va apprendre la prière du Pater, ce n'est pas le geste de la « Basseur » qu'il va faire en premier, mais le geste de la « Hauteur » :

Notre *Abbâ* des Hauteurs...
Notre Père des Cieux...

Allons donc ! Il y a des antipodes ! Copernic est passé là ! Qu'est-ce que cela veut dire « les Cieux » pour nous ? Dieu est dans les Cieux ! Les bienheureux sont dans les Cieux ! Et puis, Satan et les maudits sont dans « l'Enfer ». Que veut dire toute cette mécanique gestuelle ? Est-ce qu'il y a un haut ? Est-ce qu'il y a un bas ?

Dante, de ses lèvres secrètes, vous répondra : « Mieux que Cela ! Il y a Paradiso, Inferno et Purgatorio. » *Purgatorio* ! L'intermédiaire ! Et Dante voudra lui-même descendre dans ces cercles successifs et alternants creusés par les grandes traditions apocalyptiques des paysans galiléens.

Les plus grands génies créateurs se sont mesurés et modelés avec ces choses apparemment enfantines et anthropologiquement régulatrices : le haut : les Cieux ; le bas : les Enfers ; le moyen : le Purgatoire.

Que vous soyez croyant ou que vous soyez incroyant, que vous soyez anthropologiste, recherchant dans toute sa profondeur l'expression humaine, ou que vous soyez esthète, ne voyant que la superficie miroitante des choses, vous êtes obligé de vous bilatéraliser et de vous équilibrer gestuellement devant cela : le haut, le bas, le moyen.

[p. 201]

b) *La Droite et la Gauche*

Les médecins savent que nous avons un cerveau droit et un cerveau gauche. On s'en aperçoit dans les apraxies et les aphasies. Nous avons un poumon droit et un poumon gauche. Mais aussi un geste droit et un geste gauche qui jouent un très grand rôle dans l'action humaine. Si on est droitier ou si on est gaucher, le monde ne se présente pas de la même façon. Il y a des quantités d'appareils qui sont faits pour les droitiers et qui ne pourraient pas servir pour les gauchers.

L'influence de ce mécanisme du droitier et du gaucher attire de plus en plus l'attention des psychiatres. Mais nous n'avons pas ici à envisager le côté clinique. Nous avons surtout à entrer dans le côté « outil » gestuel, et cet outil se présente à nous sous la forme du Bilatéralisme.

Ce Bilatéralisme va jouer quelquefois avec prépondérance du cerveau gauche sur la main, le côté et le pied droits, quelquefois avec prépondérance du cerveau droit sur la main, le côté et le pied gauches. Nous aurions beaucoup d'études intéressantes à faire sur la prépondérance de la main droite dans le geste d'expression du droitier, et de la main gauche dans le geste d'expression du gaucher.

L'Homme, en face des objets, se sert des outils, mais son premier outil, c'est son corps. On a dit : « *Homo faber.* » Si l'homme, est un faiseur d'outils, il commence d'abord à se faire lui-même outil. J'allais dire : *Homo faber ipse sui.* Nous sommes notre propre outil et les outils que nous allons créer ne seront que les prolongements de nos gestes.

Aussi l'homme, obligé de se servir uniquement de son corps et de ses mains parce que privé d'outils, est infiniment plus adroit que celui qui utilise des machines perfectionnées. De là pourquoi ceux qu'on a appelés si longtemps des « sauvages » sont d'une adresse et d'une souplesse extraordinaires.

Lorsque l'homme se trouve en face du réel, il se mesure avec lui en le mesurant à soi. Il se jauge et calcule son geste en fonction de l'effort qu'il aura à donner. De là pourquoi, si nous regardons un certain nombre de gestes-outils (qui ne sont pas encore des machines-outils), nous voyons que l'un des premiers de ces gestes-outils, c'est le geste du Bilatéralisme. L'homme donne à droite et il donne à gauche.

[p. 202] Nous pourrions étudier le Bilatéralisme dans le tout premier geste humain : la lutte. Dire que l'homme des cavernes avait à lutter contre les fauves est un euphémisme. L'homme eut d'abord à lutter, non pas contre l'animal, mais contre son prochain, contre son trop prochain : l'Homme : *Homo homini lupus.* C'est avec l'autre homme qu'il eut à lutter.

Le premier geste de lutte a été le geste des poings. Nos obus n'en sont que les prolongements beaucoup moins justes. Il est beaucoup plus facile de donner un coup de poing normal à l'homme qui vous gêne, en recommençant avec l'autre bras, que d'essayer de toucher un ennemi à 50 kilomètres avec des mathématiques plus ou moins pures. C'est que l'outil marche en fonction de notre bilatéralisme.

Si nous nous arrêtons sur ce point, et entre ces deux coups de poings, c'est qu'il faut centrer l'homme en le concentrant : une menace entre deux poings.

Quand l'homme est debout, luttant avec les deux poings, il joue le geste bilatéral normal.

Il est physiologiquement normal de laisser reposer sa main droite pendant quelques instants et puis de reposer sa main gauche, de façon à avoir une précieuse et épargeuse désintoxication de la fatigue. C'est tout le problème du taylorisme. Taylor a simplement et donc profondément compris que le rythme bilatéral peut permettre un travail beaucoup plus rapide et moins fatigant.

c) *L'Avant, l'Arrière et l'Équilibre*

De même que nous avons le balancement de droite et de gauche, nous avons le balancement d'avant en arrière. Nous avançons et nous reculons. On le remarque, dans le travail, ce geste de se baisser en avant et de se relever. C'est le travail par

l'abaissement et le soulèvement qu'a si bien mis en relief le milieu palestinien. À peu près tous les travaux peuvent entrer dans cette double catégorie.

L'avant, l'arrière ! L'arrière, l'avant !

Et le petit enfant, dès qu'il pourra se traîner, progressera ou, si quelque chose le menace, il fera du système régressif. L'enfant, c'est le tacticien qui progresse et c'est le tacticien qui recule. L'avant, l'arrière ? À vrai dire, cela n'existe pas l'avant, cela n'existe pas l'arrière. Qu'est-ce qui est en avant ? Qu'est-ce qui est en arrière ? Cela dépend [p. 203] du bout que vous prenez. C'est pour cela que, dans la bataille, on fait quelquefois des mouvements tournants pour changer le sens de cet avant et de cet arrière. C'est cela les grandes règles de la tactique.

C'est là que nous rencontrons le problème qui a été entrevu et, je dirais même, faussé par Bergson : l'Espace et le Temps.

Pour lui, nous ne pouvons exprimer, avec l'intelligence, le Temps qu'en fonction de l'Espace. Or l'intelligence n'est pas une géométrie « tailleuse de solides » qui ne se sentirait à l'aise que parmi les pierres de taille. L'intelligence est vie qui se prend en conscience. L'intelligence est gestuelle. Elle joue dans le bilatéralisme, et jouera dans le bilatéralisme de l'avant et de l'arrière qui est toute la grande notion du temps et qui est aussi la notion de la priorité.

C'est pourquoi nous pouvons mettre immédiatement en face de nous, la résolution du Temps et de l'Espace. L'Espace, c'est le chef qui est en tête de sa compagnie. Mais le chef de l'Espace-Temps, ce n'est pas seulement l'officier en tête de ses hommes. C'est aussi le professeur, c'est l'initiateur, c'est celui qui tend en se tendant vers les générations jeunes et qui a la priorité de la découverte en se découvrant.

Le chef, c'est celui qui est capable de mettre à sa disposition toutes les forces de l'univers et qui les fait agir pour entraîner ce qui suit et le faire précéder. On n'est pas chef dans la mesure où l'on a passé des examens livresques, mais dans la mesure où l'on a maîtrisé le réel pour aller de l'avant, dans l'Espace-Temps indéfinissable.

Le philosophe grec a dit : « L'Homme pense parce qu'il a une main. » Dans notre langue française, nous dirions avec plus de vérité et plus de richesse anthropologique : « L'Homme pense parce qu'il a deux mains. » Et nous entendons « penser » dans son sens étymologique : pensare = peser = équilibrer.

Le Bilatéralisme est véritablement la loi spontanée de l'équilibre humain et omniprésent.

L'équilibre du paysan : ce mouvement lourd, mais pesé, qui est la caractéristique de la démarche paysanne. Nos tâches, elles sont objectives et lourdes. Nous manions une terre nourricière pesante. Nous manions des grains pesants. J'allais dire, c'est en nous appuyant sur tout notre corps, sur notre côté droit, sur notre côté gauche, et en nous soulevant d'avant en arrière, que nous manions le réel.

[p. 204] Mon grand apport, c'est la prise de conscience de ce que sont les paysans éternels. Jusqu'ici, ils ont eu tellement de réel à manier qu'ils se sont perdus dans ce réel. Vous dites qu'ils sont grossiers ? Non, ils sont objectifs. Vous dites qu'ils sont

lourds ? Non, ils sont pesants de réalités. Vous ne pouvez pas voir un paysan sans qu'il soit occupé à manier quelque chose de pesant. Il porte du blé, il arrache du chanvre, il travaille dans la vie qu'il manie à pleines mains... et vous voudriez qu'il ait les gestes élégants et légers de ceux qui ne font rien et n'apportent rien ? Que nous avons à apprendre de ces paysans porteurs de réel et lourds d'objectivité !

Nous pensons dans le réel, nous les paysans. Ce n'est pas dans les racines des mots que nous faisons notre science. C'est dans la chair même de l'homme, créatrice des racines. Et son corps va être admirablement bilatéralisé par ses membres. Et ses membres, ce sont d'abord ses jambes.

Il faudra étudier de près cette marche du paysan qu'a si admirablement scandée Péguy dans cette lourde et inlassable marche qu'il a appelée « Eve », où il fait marcher les générations vers le petit Paysan galiléen qui l'a hanté, lui aussi !

La marche du paysan renforce encore son bilatéralisme structural par le bilatéralisme des bras et des mains. Nous verrons que c'est à cause de ces deux mains mimeuses et balancées qu'il y a un style paysan. Ces mains preneuses de réel sont gardeuses de réel, car ces mains calleuses sont des mains épargnantes. Ces mains qui tiennent la terre ont du mal, bien du mal à la lâcher. C'est ce qui fait du paysan un si vaillant défenseur de sa terre natale.

Nous sommes ainsi faits, nous paysans, que nous voulons trouver en face de nous un équilibre à notre propre équilibre. De là, pour labourer la terre, ces deux mancherons de la charrue, avec la poignée de droite et la poignée de gauche. Et dans les anciennes fermes, ces grands paniers de viorne qu'on appelle des « resses » dans lesquels nous emportons, à deux bras et à bras le corps, du bon réel. De là l'horreur du paysan pour les prétendus « objets d'art » où tout est tordu, déséquilibré, où tout part en dissidence. Les mimogrammes de la caverne de Lascaux sont encore tout frais sortis de nos muscles millénaires et « mimismologiquement » balancés.

Nous avons besoin de choses qui s'équilibrent à notre propre équilibre. C'est cela qui constitue, multiplié par les objets successifs, [p. 205] l'ordre. L'ordre n'est que la mise en équilibre des objets. C'est pourquoi les grands savants sont de grands ordonnateurs. J'allais dire que le génie, c'est l'ordre.

Le bilatéralisme humain a infligé sa loi à l'équilibre de la composition statique. On a essayé, à certains moments, de jouer de la dissymétrie. Mais si celle-ci ne rentre pas dans une certaine loi de symétrie voilée, l'œuvre est choquante. Elle est pour nous halètement. On ne respire pas bien devant une œuvre déséquilibrée. Les grands artistes l'ont bien senti. Dans les sculptures, nous trouverons toujours des attitudes équilibrées. Dès qu'il y a inclinaison du corps en avant, il y a un bras qui se tend pour faire naître l'équilibre. Il est intéressant de voir combien, malgré nous, nous sommes obligés d'obéir à cette loi anthropologique du Bilatéralisme. Nous n'avons qu'à regarder un sculpteur ou un peintre devant leur œuvre. Ils ont un certain mouvement oscillant. C'est qu'ils jouent leur bilatéralisme, non seulement dans leurs muscles à l'état microscopique, mais jusque dans leurs gestes macroscopiques, tellement ils sentent que cette oscillation va leur permettre de juger ce qu'ils ne pourraient pas saisir dans un état moins dynamique.

Pour mieux saisir ce besoin d'équilibrer bilatéralement nos membres, je conseillerais volontiers une simple expérience que nous pouvons tous, malheureusement, faire trop souvent et que j'ai faite douloureusement ces temps derniers.

La veille de Noël, je descendais l'avenue Mozart lorsque je vis, à deux mètres devant moi, un mutilé de la dernière guerre. Il n'avait plus qu'une jambe et il marchait, ou plus exactement, se transportait avec des béquilles. Réceptif comme je le suis aux gestes humains, il s'est passé en moi un malaise, non seulement par compassion, mais pourrais-je dire, par ambulation. Qu'est-ce en effet, que la démarche humaine ? C'est ce balancement bilatéral de droite et de gauche. Qu'est-ce que le « transport » de ce mutilé ? Juste l'inverse. Il avait ses deux béquilles et il se faisait « sauter », si j'ose dire. Je suis certain que cette mutilation doit influencer profondément sur toutes les marches, disons mieux, sur toutes les démarches, sur tous les comportements de cet homme ainsi handicapé.

Me permettra-t-on ici, comme toujours, de penser à l'enfant, cette fraîcheur vivante en puissance d'univers ? Je crois que nous pouvons assister à quelque chose, je ne dis pas d'identique mais d'analogue [p. 206] quand nous regardons nos enfants qu'on fait asseoir à journées entières et qui écrivent, qui font, diriez-vous, des devoirs de style ! Ces enfants bien équilibrés, débordant de mimèmes bilatéraux, qui peuvent jouer librement de tous leurs muscles, vous les mettez dans cette position recroquevillée depuis l'âge de quatre ans, jusqu'à quel âge ? Se rend-on compte suffisamment de la mutilation qu'on impose ainsi à des êtres jeunes, normaux, explosifs, qui peu à peu se ratatinent jusqu'à n'avoir plus qu'un seul geste : la main crispée sur le cahier d'écriture ? Ce n'est même pas le geste des deux béquilles. C'est la petite béquille du porte-plume qui sautille sur la page... Après une telle déformation, comment comprendre la grande loi du Bilatéralisme omniprésent et qui éclate de toutes parts ? Comment n'y aurait-il pas des échappées terribles hors de ce « conformisme-déformisme » imposé au nom de la pédagogie ? C'est là que les psychiatres, disciples de l'Anthropologie du Geste, auront leur mot à dire.

On prétend trop volontiers que c'est à force de victoire sur la nature qu'on arrive à se réaliser, voire à se dépasser. Je ne le crois pas. Je crois qu'il y a un *tréfonds fondamental* qui, une fois banni, amène des démontages. On a dit, ces temps derniers, que les maladies mentales prennent, chez nous, une intensité et une extension effroyables. Cet anormal est normal. On ne peut pas infliger impunément à l'organisme humain des contre-lois comme celles que nous lui infligeons. L'être humain n'est pas une chose juxtaposée mais une vie organisée et logicisée. Comment définir la logique humaine ? Je dirais : la logique, ce sont les gestes du Cosmos jouant dans les gestes de l'Anthropos équilibré.

Le style, c'est l'homme. Ce n'est pas le rond-de-cuir et le papyrovore. C'est l'être tout entier s'exprimant en exprimant le monde.

2. BILATÉRALISME ET PARTAGE

[Retour au plan de synthèse](#)

Nous l'avons vu, nous ne pouvons pas nous échapper de nos gestes. C'est pour cela que l'étude du petit enfant, comme l'étude du soi-disant « primitif », est fondamentale. Il ne s'agit pas du tout d'étudier le primitif comme prélogique, mais en tant que « spontané », c'est-à-dire plus près de la nature que nous autres, « algébrosés ».

Je suis persuadé qu'en étudiant l'homme spontané, nous y découvri-[p. 207] rions une richesse anthropologique inattendue qui nous conduirait dans le vrai sens du problème de la Connaissance. Jamais, dans l'Anthropos, nous n'avons de solution de continuité. Il n'y a jamais coupure. Il n'y a pas à un moment donné « prélogisme » et à un moment donné « logique ».

Le problème de la Connaissance, nous l'avons vu, est au fond le problème de la connaissance des gestes de l'homme. C'est donc avant tout un problème d'Anthropologie dans le Cosmos bilatéralisé, dans les Mimodrames explicatifs et dans les Objets bilatéralisés.

a) *Le Cosmos bilatéralisé*

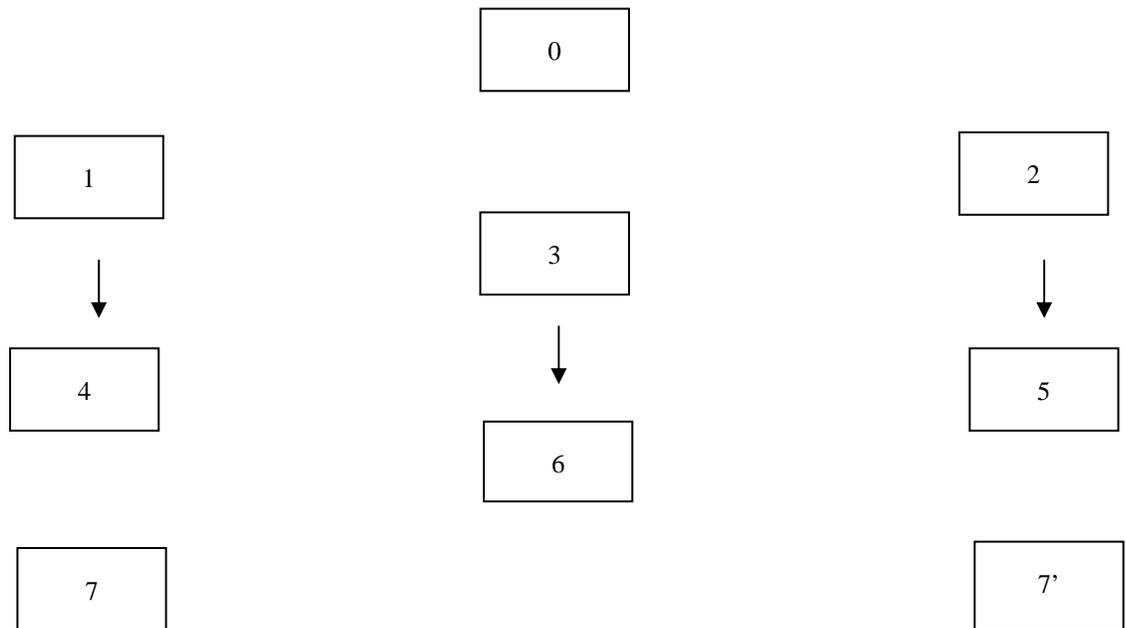
Il s'agit, en effet, d'un être triplement bilatéral qui se sent le *centre* au milieu d'un mécanisme qu'il fait. Comme l'a dit profondément le philosophe grec : L'Homme est la mesure de toutes choses.

En effet, nous ne connaissons le monde que par les gestes que nous lui infligeons en recevant les siens. C'est pour ainsi dire une sorte de duel tragique : le monde nous envahit de toutes parts et nous conquérons le monde par nos gestes. Et alors, nous jetons notre triple bilatéralisme dans le Cosmos.

Et c'est le grand mécanisme du Partage. Il y a la droite et il y a la gauche. Il y a l'avant et il y a l'arrière. Il y a le haut et il y a le bas. Et au centre, l'homme qui fait le partage.

Voilà le monde structuré sous son aspect septiforme rien qu'avec notre main ! La main triplement bilatérale dans un corps qui oscille symétriquement. C'est là une des choses qu'il faut faire revenir dans le problème de la Connaissance.

Nous avons, par exemple, dans la Genèse biblique, le système explicatif de Moïse où nous voyons le Tout-Puissant ordonner et classer sa création en un grandiose



[209]

Nous avons donc, pour le premier jour, la création de la lumière par le partage entre la lumière et entre les ténèbres, préluant ainsi, pour l'équilibre du quatrième jour, à la création du soleil de lumière et à la création de la lune des ténèbres.

Pour le second jour, nous avons le partage entre l'abîme d'en haut et entre l'abîme d'en bas, préluant ainsi, pour l'équilibre du cinquième jour, à la création des oiseaux d'en haut et à la création des poissons d'en bas.

Pour le troisième jour, nous avons le partage entre l'humide et le sec, avec la production des plantes, préluant ainsi, pour l'équilibre du sixième jour, à la création des animaux terrestres et à la création de l'homme.

Et le grandiose *collier-compteur* primordial et prototype se referme, à la fin de la semaine opératoire et mnémotechnique, dans la concentration équilibrée du repos du Tout-Puissant au septième jour.

Nous pouvons aller dans n'importe quel élément, ce sera toujours le Partage. C'est le maniement normal, par l'Anthropos bilatéral, de ce complexe d'interactions qu'est le Cosmos bilatéralisé.

Ce bilatéralisme de l'univers va jouer naturellement un rôle dans les incessantes démonstrations où il va conduire. Le Palestinien veut-il s'orienter ? Il tourne sa face vers le soleil levant. Les hommes de l'Orient, ce sont donc ceux de la face, ce sont les fils de la face, les fils de devant, si l'on peut dire. Ceux de droite, ce sont ceux du Midi. Ceux de gauche, ce sont ceux du Septentrion. Le Nord a été toujours le point noir. C'est sur la grande montagne du Septentrion que vont monter les rivaux des

dieux. Que de choses, avec leurs mimèmes et leurs noms ethniques, nous avons à apprendre avec nos gestes bilatéralisés, ascendants ou descendants !

Quand nous irons à la trace de celui qui fut le grand Révolté, ce sera simplement celui qui voulait monter sur la montagne du Très-Haut, et que, dans une apocalypse aussi brève que grandiose, on verra tomber des Cieux, comme la foudre !

Plus tard, et avec des gestes analogues d'élévation, on nous parlera [p. 210] de l'Ascension, de l'Assomption. Ce sont des paysans galiléens, appelés Iéshoua et Mâriâm, qui vont s'élever vers les « Hauteurs ». Et ceux qui vont demeurer là où ils sont, — sur la terre — auront l'intime conviction qu'ils sont laissés, eux, dans la « Basseur », dans une zone inférieure. Tellement inférieure que lorsqu'il y en aura une plus inférieure encore, ce sera la Sous-Basseur, qui deviendra, en latin, l'*Infernus*, algébrosé chez nous maintenant, par « enfer », mot qui ne veut plus dire : ce qui est en dessous.

Voilà le bilatéralisme qu'il faudrait faire signifier : ce qui est en haut, ce qui est en bas, ce qui est en sous-bas. Et c'est la phrase formulaire du galiléen Shaoûl de Giscalà, bien connue en son décalque latin :

Coelestium, terrestrium et infernorum.

Nous voyons historiquement la loi du Bilatéralisme jouer dans la nuée qui entoure les Israélites au désert comme en un univers clos de toutes parts. Cette nuée était septuple, parce qu'elle protégeait les Israélites à droite et à gauche, en avant et en arrière, en bas et en haut, et enfin au centre. Le 7, c'est le grand bilatéralisme enveloppant et centrant.

Il faut que nous revenions au balancement équilibré et septénaire de l'être normal, qui pense septénairement et se remémore septénairement, donc totalement.

b) *Les Mimodrames explicatifs bilatéralisés*

Celui qui connaîtrait anthropologiquement la Bible serait le plus averti des anthropologistes.

Là, dans ce milieu palestinien primordial, rien n'est écrit parce que tout est vivant. Ce sont les mécanismes internes globaux qui jouent en dehors de toute espèce de verbalisation. Quand la verbalisation se fait, tout a été créé primordialement.

C'est pourquoi nous ne sommes pas du tout étonné de voir les grandes récitations commencer par la Bilatéralisation universelle :

Au Commencement créa Elobim
les Hauteurs et la Basseur.

De là vont s'opposer, indéfiniment, le Créant et le Créé, l'Insufflant et l'Insufflé, etc. Comment comprendre ce que c'est que la *Roûhâ* et la *Nâfshâ* si l'on n'a pas préalablement fait le geste du souffle du nez et le geste du souffle de la gorge ¹ ?

Tout de suite, nous passons dans un autre bilatéralisme. Le Tout-Puissant, pour installer, en Terreux, ce « Terreux » qui a reçu dans ses narines le Souffle du Tout-Puissant, va le mettre dans un jardin de plaisance, dans un parc de plaisance, ou *Paradis*, planté d'arbres. D'emblée, vous avez là deux arbres qui entrent, pour ainsi dire, en balance : l'arbre de Vie et l'arbre de la Science du Bon et du Mauvais.

Et voici un autre mimodrame à deux acteurs : la création de l'*Hommesse*, celle qui est tirée de la côte de l'*Homme*. De l'*Ish*, le Tout-Puissant fait l'*Ishâh*.

Mais tout de suite, et bilatéralement, se présente l'adversaire du Tout-Puissant : le Satanâ. Et cet adversaire s'oppose comme un être remarquablement intelligent, astucieux, dirions-nous au sens polytechnicien du mot. Il sait où s'opposer. Et le Bilatéralisme continue à jouer dans l'arbre de la Science du Bon et du Mauvais. La Science sous forme d'un fruit ! Grossier anthropomorphisme ? Peut-on faire autre chose que de parler en homme à des hommes, que de parler « paysan » à des paysans, même pour leur proposer la tentation du « savoir » :

	Pourquoi ne manges-tu pas de ce fruit ? -	
Si je mange	— Point du tout tu ne mourras	je mourrai.
Tu seras semblable	Sachant	au Tout-Puissant
le Bon		et le Mauvais.

Quelle intime fusion de la loi du Mimisme et du Bilatéralisme !

D'emblée, ce milieu palestinien est en oscillation vers la Science. Toujours l'intussusception de la Science, toujours la Manducation de la Leçon ! Jusque dans le serpent, il voit l'Oscillateur, le *Satanâ*, le Tentateur, le Professeur !

Ce balancement du Bien et du Mal nous donne ici l'explication profonde de notre mot « péché », actuellement vidé pour nous de tout [p. 212] son sens gestuellement concret : c'est l'errance serpentine hors du juste milieu, hors de la voie droite.

Et voilà le *Satanâ* donnant l'alternance au *Meshihâ*. C'est le plus inattendu et le plus grandiose des bilatéralismes, soudain suscité par talion, ce Mimisme par bilatéralisme.

¹ Se reporter aux explications p. 237 où Jousse montre la mécanique bilatérale du Souffle.

Toi, serpent,
 la femme tu as fait errer et de l'arbre tu lui as fait manger.

 Sur ton ventre tu marcheras et de la poussière tu mangeras
 tous les jours de ta vie.

 Une haine je mets
 entre toi et la femme entre ta race et sa race...
 Celle-ci te visera et toi tu la viseras
 à la tête au talon.

Ce simple mot de *race* prendra un sens inimaginable : la race de la femme. On comprend pourquoi les Targoums vont orienter tout le bilatéralisme vers ce Meshihâ que nous allons voir apparaître à chaque instant : le Libérateur qui va rectifier le Terreux dans son errance paradisielle paysanne.

Nous pourrions, geste en face de geste, continuer ce jeu bilatéral explicatif. En effet, on ne *lit* pas la Bible, on ne *prêche* pas la Bible, pas plus qu'on ne *prêche* l'Évangile. Mais on fait mémoriser globalement ces balancements parce que toutes les formules sont prégnantes de ces mécanismes bilatéraux, balancés, synonymiques ou antithétiques, gestuellement explicatifs.

Ces grands Mimodrames explicatifs sont pleins d'affrontements, de luttes et de victoires à même le Réel vivant et s'opposant. Nous avons là le plus splendide mécanisme des groupements pour la mémoire. Ce n'est pas de la poésie, c'est un système de comptage. C'est un « collier-compteur de Perles-Leçons ».

Ce sont ces gestes bilatéraux de « Style global » que nous voyons toujours rejouer et s'opposer sous les Traditions de « Style oral » des Nabis du milieu ethnique palestinien.

[p. 213]

c) *Les Objets bilatéralisés*

Les objets ont subi également le geste bilatéralisant du petit enfant. En soi, il n'y a pas d'objets de droite et de gauche, mais l'Anthropos les fait de droite et les fait de gauche. Dès lors, le monde se montre à lui comme faisant partie de son être bilatéral.

Dans les différentes civilisations, tous les objets sont ainsi partagés. Et c'est pourquoi nous trouvons ces antithèses permanentes entre les choses bonnes et les choses mauvaises, entre les choses permises et les choses défendues, entre les choses

pures et les choses impures. Le milieu palestinien n'est qu'un partage quasi liturgique entre le pur et l'impur. Les Nabis ¹ n'ont été, au fond, que des grands Partageurs.

Actuellement, nous avons des survivances de ces mécanismes sans toujours bien les comprendre. C'est ainsi que le vendredi, on pouvait manger ceci et pas cela, de la « poule d'eau » et pas de la « poule de terre ». Nous avons affaire à des partages qui sont faits pour et par le bilatéralisme traditionnel.

Le partage se faisant ainsi, quand il sera énoncé comme explicatif, jouera avec le bilatéralisme. Et nous aurons, tout prêts pour notre main droite, un certain nombre d'objets, et pour notre main gauche un certain nombre d'autres objets.

Dans le décours des siècles, et dans ce milieu palestinien auquel nous sommes spécialement attachés, nous voyons ces questions de la droite et de la gauche prendre une importance déconcertante. Toute une métaphysique bilatérale s'est créée qui était formulièrement traditionnelle au temps de Iéshoua. De là, quand on voudra distinguer quelqu'un qui a été « partagé » parmi les préférés, on le mettra à droite. À chaque instant, nous voyons que « le fils de la droite », *ben jamin*, est le fils préféré.

Alors le roi dira à ceux qui sont à droite...

Alors le roi dira à ceux qui sont à gauche...

Où sont les justes ? À la droite. Où sont les réprouvés ? À la gauche. Tous les jours, les croyants de chez nous, invoquent « Celui qui est [p. 214] assis à la droite de Dieu... » Jusque dans la vie éternelle joue le grand jeu de l'expression bilatérale explicative et conclusive.

Nous pourrions mener une étude extrêmement curieuse sur l'importance donnée à la droite et à la gauche dans les diverses civilisations. Les gestes sont différents selon les milieux ethniques, mais analogues en ce sens qu'ils sont consacrés par la tradition comme comportant des choses permises ou des choses défendues. « Cela se fait... » « Cela ne se fait pas... » Nous en voyons les restes dans nos politesses et convenances. Là, tout ce puissant mécanisme a fini dans des minauderies de salon et dans un protocole inexplicable. C'est la dégénérescence ethnique du Bilatéralisme anthropologique.

Le jeu redoutable de la gauche s'est algébrosé, dans notre langue française, dans le terme latin « sinistre » où nous ne percevons plus ni le geste ni le sens néfaste de la main gauche.

Au contraire, dans la campagne sarthoise, si les paysans voient une pie à gauche sur un arbre du chemin, ils sentent concrètement et ils disent : « je vois une pie à gauche. » Et ils font un détour, parfois assez long, afin de la laisser à droite « pour qu'il ne leur arrive pas malheur. »

Cet exemple bien simple, mais profondément vivant et agissant, est un de ceux qui m'ont fait sentir et comprendre, le plus concrètement, la maladie gestuellement sémantique qu'est l'« algébrose » de nos langues actuelles.

¹ Les « Nabis », ces prophètes que Jousse appelle « les haut-parleurs de l'Invisible ».

3. BILATÉRALISME ET PORTAGE

[Retour au plan de synthèse](#)

Remarquons-le tout de suite : si l'Anthropos partage ainsi le monde, c'est pour le mieux porter. Le mécanisme du portage est donc à étudier en fonction du mécanisme corporel bilatéral. Là encore, la vie quotidienne la plus banale nous le montre à chaque instant dans le Portage global, dans le Portage oral et, d'une manière générale, dans l'Apprenage.

a) *Portage global*

Que fait l'enfant qui porte un long pain ? Il le rompt en deux morceaux pour le porter plus facilement et n'en rien perdre.

[p. 215] La plupart du temps, le paysan ne va pas au puits avec un seul seau, même s'il n'en a besoin que d'un. Si vous lui en demandiez la raison, il vous ferait une réponse qui pourrait se mettre dans une formule chère à mon maître Pierre Janet : « je fais cela pour faciliter le portage. »

De même, voyez une fermière qui porte le lait, ayant de chaque côté ses deux « laitières » comme on dit dans la Sarthe, et qui s'en va, balançant son portage. Il est évident qu'elle ira beaucoup plus loin sans fatigue en portant ses deux « laitières » équilibrées qu'en en portant une seule d'un côté. Le système corporel total fatigue beaucoup moins si on fait travailler alternativement les deux côtés. Nous avons alors l'équilibre de l'énergie. Et ceci jouera dans toute espèce d'interactions. Regardez un paysan qui doit porter un demi-sac de blé. Il va s'arranger à le séparer. Le fermant à son extrémité, il va en glisser la moitié d'un côté, la moitié de l'autre et il va le porter ainsi, équilibrant sa charge. Nous sommes bien trop « intellectuels », dans la plus mauvaise acception du terme et le travail humain, si lourd de sens, ne nous intéresse plus.

Il nous faudrait voir fonctionner tous les outils de portage créés par l'homme pour équilibrer ses fardeaux et partager son effort. Tel le long fléau de bambou chinois, équilibré sur l'épaule, etc.

b) *Portage oral*

Ces simples exemples nous donnent la grande loi de ce que nous voyons d'un bout du monde à l'autre dans le portage des Traditions.

En effet, c'est un fait curieux et profond : lorsque l'homme se balance, la distribution des gestes de ses mains va également se balancer. S'il fait tel geste vers la droite, d'emblée, il va faire tel autre geste vers la gauche. Si nous prenons cela comme une sorte de formulation binaire, nous aurons un vocabulaire qui va se balancer comme des rimes sémantiques dans chaque balancement.

Quand nous allons avoir le ciel, nous aurons la terre. Quand nous allons avoir les oiseaux du ciel, nous aurons les bêtes de la terre. Nous avons là une sorte de distribution manuelle. C'est exactement le cas de « distribution » du monde par les deux mains alternées. Il y a là un bilatéralisme que nous retrouvons partout.

Dans les différents milieux ethniques, quand se sont montés ces [p. 216] balancements, quand la droite a répondu à la gauche, quand le ciel a répondu à la terre, quand se sont organisés tous ces mécanismes balancés, alors une Tradition s'est instituée. Et c'est là que nous tombons dans cette constante loi : à côté de la physiologie perdurable, il y a un autre élément de perdurabilité : la Tradition. Mais toujours, dans les traditions, nous verrons les lois ethniques épaulées par les grandes lois anthropologiques.

Dans le portage des formules manuelles comme dans le portage des formules orales, toujours nous voyons se faire le « Partage » pour le « Portage ».

Au fait, on n'a partagé que pour mieux porter. En transmettant les parts, on les a bloquées. En les bloquant, elles ont produit effectivement des ensembles. Ces ensembles se sont équilibrés pour se porter plus facilement. C'est pour cela que lorsque se présente un groupement de ces mécanismes oraux, nous avons généralement un groupement droit et un groupement gauche. C'est ce groupement que nous avons appelé « Récitatif ».

Partout, l'homme a senti qu'il ne pouvait porter ses grands systèmes explicatifs qu'en les mettant en équilibre. C'est le mécanisme normal de l'humanité entière.

Quoi que nous fassions, nous sommes, jusqu'au tréfonds, des rythmo-mimeurs, des êtres qui oscillent en emportant le monde. Comme ce géant de la fable, nous sommes écrasés par le poids de ce que nous avons reçu, mais comme des pilleurs magnifiques, nous partons dans la vie en emportant à plein corps les dépouilles du réel.



Certains de nos disciples, bien intentionnés, en étudiant nos travaux, ont sauté toutes nos études sur le globalisme humain pour commencer, d'emblée et sans intermédiaire, par la question du geste laryngo-buccal. Mais ce faisant, ils ont coupé le cordon ombilical entre la gesticulation globale et la gesticulation orale. Comment comprendre alors ce parallélisme que nous trouvons d'un bout à l'autre du monde ?

Et en effet, ils ne l'ont pas compris. Rétablissez le contact et tout de suite, vous comprenez pourquoi, non seulement dans le milieu palestinien, mais dans le milieu

assyro-babylonien, avant, dans le milieu sumérien, plus loin et encore actuellement dans le Style oral [p. 217] du milieu malgache, chinois, hindou, en Océanie, dans les deux Amériques, en Asie, en Afrique, nous avons ces balancements qui ne sont que la transposition orale de ce qui s'est passé sur le mécanisme bilatéral de l'Anthropos.

Le balancement des propositions jaillit spontanément de tout l'organisme humain. Si bien que nous sommes en droit de dire que couper la relation qui existe entre le balancement de tout le corps et le balancement des propositions orales constitue une sorte de mutilation.

Un anthropologiste n'est pas un philologue. Un philologue pourra dire : « je sais le sumérien », ou « je sais l'hébreu », ou bien : « je sais l'arabe. » Pour comprendre l'expression humaine, il faut élargir notre champ d'observation. Mais un seul individu ne peut pas maîtriser les milliers de langues qui existent à travers le monde. Et ce n'est même pas désirable, parce qu'on arrive alors avec des mécanismes montés et étriés qu'on veut appliquer à des langues qui ne le souffrent pas.

Un philologue m'écrivait : « Vos travaux nous orientent en nous désorientant. Nous ne pouvons pas calquer notre grammaire latine sur ces langues-là. » C'est qu'il ne faut pas, précisément, faire *d'abord* de la grammaire latine. Il n'y a qu'une seule grammaire fondamentale qui est l'Anthropologie du Geste irradiant dans tout le composé humain bilatéral et mimeur.

Ce n'est pas d'un outil que nous avons besoin, mais d'outillage, c'est-à-dire du mécanisme spontané. Et de là pourquoi nous prenons des Chinois en Chine, des Malgaches à Madagascar, des Amérindiens dans les réserves des États-Unis, des Soudanais au Soudan, etc. C'est une révolution totale de ce qu'on a trop fait jusqu'ici et contre quoi, d'ailleurs, a si justement protesté le Pape Pie XI en consacrant des évêques indigènes, et en mettant sur un pied d'égalité des individus de différents milieux ethniques, suivant la grande parole de Rabbi Iéshoua le Galiléen qui est un ordre de pédagogue :

Allez
rythmo-catéchisez tous les Goyim...

C'est cet ordre de Rythmo-catéchiste qui nous a guidé dans nos travaux d'anthropologiste. Partout, nous avons cherché l'Anthropos dans ses lois profondes pour tenter de le mieux comprendre.



[p. 218] Le portage oral est donc simplement une suite du portage global. La bouche ne fait que suivre les mécanismes du corps et des mains. Il n'y a pas d'un côté une signification globale et de l'autre une signification orale. De même, nous n'avons pas d'un côté le portage global et d'un autre côté le portage oral. C'est pour cela que l'enfant qui a une leçon à réciter, récite avec sa bouche mais balance tout son corps. Vous lui dites : « Tiens-toi donc tranquille ! Tu n'as aucune raison de te balancer

comme cela ! » Mais si, il a une raison et invincible ! C'est qu'il est un être global. Il est UN. Il n'a pas d'un côté sa bouche et de l'autre côté son corps. On a trop oublié en pédagogie les bases corporelles-manuelles avec leur irradiation orale enchaînée automatiquement.

c) Pour l'« Apprenage »

La mémoire apparaît alors ce qu'en a fait le « Partage cosmologique » balancé par le triple bilatéralisme humain. C'est précisément ce « Portage anthropologique » à l'intérieur de cet étrange mécanisme bilatéral, vivant et intelligent, que nous avons appelé le Mimisme.

L'Anthropos n'est qu'un animal « interactionnellement mimeur », et il est le seul à être cela. L'acte de mémoire est un acte de « Rejeu ». Nous avons vu que nous pouvons définir l'homme : un animal qui « joue » et qui « rejoue ». L'homme est joué par toutes les choses et c'est la mémorisation. L'homme rejoue ces choses et c'est la remémoration.

Il nous faut toujours revenir à cette globalité spontanée. Le problème de la mémoire n'existera plus comme problème, quand tout l'être va s'offrir et se redonner. Le « rejeu global » est le rejeu normal. Mais il est plus dispendieux d'énergie. Aussi a-t-on ratatiné l'être humain, cet *Homo mimans* jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une bouche : *Homo loquens*. Et nous avons eu le « rejeu oral ».

C'était encore trop, et ce rejeu oral s'est amenuisé et nécrosé en un « rejeu graphique », c'est-à-dire dans ce style plumitif, le seul auquel on donnait jusqu'ici le nom de Style. Mais le cinématographe en couleurs sonore et la télévision viennent ressusciter et projeter en nous le style humain global et bilatéral.

Mnémiquement, nous l'avons vu, tous les peuples ont commencé [p. 218] par l'expression mimismologique, ce qui n'est pas *notre* danse, mais des Mimodrames de Style global. Tous les peuples ont commencé par le langage concret qui en dérivait, ce qui n'est pas *notre* poésie, mais du Style oral. Tous les peuples ont commencé par le langage d'émission et de transmission le plus facilitant, ce qui n'est pas *notre* musique, mais de la Mnémo-mélodie rythmique. L'homme débite sa pensée suivant la loi de plus grande pente. Vouloir, après coup, faire de ces choses facilitantes des difficultés pour l'expression, c'est un amusement de mandarin.

Ce que nous voulons analyser ici, ce sont les lois anthropologiques de la mémoire suivant les lois biologiques. Ces lois biologiques, nous en voyons le merveilleux épanouissement et l'application dans les grands Nabis d'Israël. Ce qui frappe précisément dans le style de tous ces « haut-parleurs » de l'Invisible, c'est ce mécanisme balancé. Leur enseignement n'était pas toujours mimodramatisé, mais il était toujours bilatéralisé.

En effet, lorsque le mécanisme s'amenuise et se transpose, de tout le corps, sur les muscles laryngo-buccaux, il doit cependant rester ce pourquoi il est fait, c'est-à-dire

« un Partage pour le Portage » des choses. Il va donc continuer à suivre les lois de la plus grande pente, c'est-à-dire les *lois de la mémoire*, en élaborant une prestigieuse mnémo-stylistique. Pourquoi les rythmeurs corporels-manuels, faisant passer leur mécanisme global sur le mécanisme oral, ont-ils gardé ces balancements ? C'est qu'ils sentaient, mi-consciemment, mi-inconsciemment, que c'est par là que la mémoire se montait. Et ce fut leur prestigieux *Talmoûd*, leur *Apprenage*, dans tous les sens du mot si bien à eux, appreneurs quotidiens et inlassables, de jour et de nuit.

« On ne saurait trop le répéter : sans le savoir théoriquement, Israël agissait ainsi parce que le mécanisme de la mémoire a besoin, pour se monter et se déclencher, du mouvement du corps. C'est à cette instinctive mnémonique que le balancement rythmé de la Tôrah a dû sa conservation dans les Synagogues. Sans balancement, il aurait été impossible de la réciter tout entière comme le font les Rabbins et les Razis. Les officiants, que l'on y songe, doivent encore aujourd'hui, la psalmodier sans faute, sans hésitation, ne fût-ce que l'espace d'une virgule. Les assistants qui, eux, suivent les paroles dans les livres, reprennent le Récitant à la moindre défaillance. À la troisième défaillance, il est disqualifié. Seulement, jusqu'à la découverte des [p. 220] causes psycho-physiologiques et des effets mnémoniques de la loi du Parallélisme, Israël se balançait sans savoir pourquoi ¹. »

Ce Parallélisme d'Apprenage, nous allons l'étudier en analysant le Bilatéralisme récitateur.

¹ E. BOUGLY, *La Mimique hébraïque et la Rythmo-pédagogie vivante*. Cahiers juifs, n° 15, mai-juin 1935, pp. 199-210.

[p. 221]

2. LE BILATÉRALISME RÉCITATEUR

[Retour au plan de synthèse](#)

L'Anthropos rythmo-mimeur de Style global s'est donc entraîné jusqu'à la routine, à reproduire en lui, énergétiquement et durativement, les actions et interactions de l'univers.

Alors, en vertu de la loi du simple et du double Bilatéralisme, de droite et de gauche, comme d'avant en arrière, il se sent poussé, quasi malgré lui, après chaque « geste interactionnel », à rejouer ce geste sous une forme sémantiquement : identique, analogue ou antithétique.

Un geste interactionnel en déclenchera ainsi un ou deux autres qui se balanceront avec lui dans une curieuse unité musculaire, rythmique et sémantique, dont l'importance est considérable. C'est le « schème rythmique » binaire ou ternaire. Là encore, Rythmique et Logique coïncident. Nous aurons ainsi le schème rythmique binaire et le schème rythmique ternaire suivants :

Binaire : 

Ternaire : 

Nous avons là l'origine bilatéralement rythmo-mimique de la fameuse loi du Parallélisme interactionnel et propositionnel qui va se jouer dans l'organisme humain en dépit de toutes les dissociations qu'on pourra lui faire subir.

L'exemple le plus ancien et le plus frappant que nous ayons de ces mimèmes corporels-manuels bilatéralement propositionnés est la projection mimographique d'il y a 10 000 ans, environ, sur les parois de la grotte de Lascaux.

C'est la première sensation « préhistorique » du Formulisme bilatéral dont nous ayons l'enregistrement quasi expérimental.

[p. 222]



Nous sommes là devant les rythmes didactiques du plus pur Style corporel-manuel. C'est, pourrions-nous dire, la première Geste mimo-dramatique de notre histoire « préhistorique ». Vraisemblablement, le Style oral n'était pas encore né. Surtout, ne parlons pas de « production artistique ». Il s'agit là de bien autre chose (cf. p. 98 et suiv.).

Avec une perte évidente de l'expressivité, on pourrait verbaliser bilatéralement ces gestes interactionnels sous une forme dactyliquement rythmée, comme de l'Homère octosyllabique :

L'homme relance le buffle le buffle se venge de l'homme

Comme nous l'avons vu, dans tout schème rythmique vivant, il y a d'abord la loi du balancement bilatéral. Ces balancements, correspondant originairement aux gestes propositionnels parallèles, sont de valeur à peu près équivalente, soit comme nombre de mots, soit comme nombre de syllabes.

Nous disons bien : de valeur équivalente et non pas de valeur rigoureusement égale. Nous sommes là, en effet, dans la vie qui est chose infiniment souple, même à notre insu, même malgré nous.

Quand le parallélisme spontané est encore prédominant, les mots ou groupes de mots se correspondent généralement, de balancement en balancement, tout en étant musculairement : et phonétiquement anastomosés dans le débit oral.

[p. 223] C'est là, d'un bout à l'autre du monde et au plus profond de l'Anthropos spontané, la grande pédagogie anthropologique des « Récitatifs rythmiques parallèles » de Style oral. Ils sont guidés par les musculatures mélodiantes. Nous l'avons vu déjà : il n'y a pas d'un côté la mélodie et de l'autre côté la musculature. Il n'y a pas d'un côté le rythme et de l'autre côté la pensée qui crée le rythme. Rythme et pensée créent le « Récitatif mnémonique » qui n'est pas strophe poétique. Tout cela

ne se découpe pas. C'est précisément à cause de cette imbrication de tous les éléments vivants que, tout en étudiant le *Bilatéralisme*, nous sommes contraints de voir fonctionner en même temps le *Formulisme*.

C'est, en effet, avec ces « formulations » qui sont à la fois musculaires et sonores, que nous allons voir composer ces « formules » orales qui sont musculairement stéréotypées et mélodiquement stéréotypées. Les générations après les générations utiliseront ces formules traditionnellement « cristallisées » ou des formules analogues à celles-là.

Nous avons là un incomparable procédé rythmo-pédagogique parce que rythmo-mimismologique et qui n'a rien à voir avec ces graphies mortes qu'on nous a données sous le nom de « poésie ». Notre poésie n'a fait qu'un choix électif dans les mécanismes spontanés du Style oral. Nous retrouvons toujours, quand nous approfondissons l'Anthropos, les mêmes lois anthropologiques.

La mémoire est tout l'homme et tout l'homme est mémoire. C'est ce que nous allons constater en analysant :

- 1. Parallélisme et Style oral,**
- 2. Parallélisme et Style classique,**
- 3. Parallélisme et Style pédagogique.**

1. PARALLÉLISME ET STYLE ORAL

[Retour au plan de synthèse](#)

Le Laboratoire d'Anthropologie mimismologique et rythmo-pédagogique est essentiellement un laboratoire individuel de prise de conscience de soi-même, en soi-même, par soi-même.

Or, toute prise de conscience est approfondissement et parfois découverte. Le secret de mes découvertes — car j'en ai fait — est venu de ce que je me suis approfondi depuis le « laboratoire paysan » [p. 224] de ma mère. Car je suis essentiellement un paysan fait pour creuser la Terre ou les Terreux.

J'ai peur de l'étendue, mais je me sens en confiance quand on cherche la profondeur. C'est pour cela que j'ai trouvé des profondeurs chez ceux qu'on n'avait pas daigné regarder jusqu'ici.

On a été à la découverte des continents. Maintenant, il s'agit de découvrir des hommes et de les découvrir dans ce qui est le plus profondément eux-mêmes : leur *Tradition*.

Or, ici, Tradition est mémoire. Le facteur mnémonique est, pour ainsi dire, le facteur commun qui doit affecter tous les éléments traditionnels d'expression bilatérale dont l'ensemble constitue comme une vivante et universelle stylistique.

C'est en fonction de cette omniprésence mnémonique que nous allons esquisser le Parallélisme et la Mnémo-stylistique d'Israël, le Parallélisme et la Mnémo-stylistique du Style oral survivant, le Parallélisme dans la Mnémo-stylistique de nos proverbes paysans.

a) *Parallélisme et Mnémo-stylistique d'Israël*

Dès mes premières études de Mécanique humaine, j'ai abordé, en anthropologiste de la mémoire, la Mnémo-stylistique des Targouïms et des Talmoûds de Style oral. Quand je me suis trouvé en face de cette admirable unité, j'ai été stupéfait de ma découverte et j'ai pressenti d'emblée que nous avons là une mnémo-stylistique extraordinaire.

C'est qu'en effet, le milieu palestinien est le milieu pédagogique par excellence. Tout, en Israël, est agencé pour la conduite de l'homme. Il s'agit toujours d'*in-former* des êtres vivants. Tout se tient dans cette vivante pédagogie : mnémonique spontanée et mnémotechnique volontaire s'imbriquent et se prêtent un mutuel appui. Israël est essentiellement un milieu d'instructeurs, à commencer par le *Tout-Puissant* qui est un *Tout-Sachant* et un *Tout-Enseignant*.

Tous les milieux de Style oral ont eu et ont encore des aide-mémoire favorisant la mémorisation et le transport de leurs traditions. Dans certaines civilisations, on a des colliers matériels avec des signes concrets ; des figurines, des encoches, pour servir de points de repère et d'orientation pour l'enchaînement des récitations ¹.

[p. 225]

Israël n'a jamais sculpté qu'en soi-même et ses aide-mémoire sont des outils intellectuels, non pas colliers matériels et morts, mais colliers-compteurs mémoriels

¹ On pourrait ici faire un rapprochement entre ce « collier-compteur » aux Perles-leçons variées et le chapelet ou rosaire des fidèles catholiques. En soi, si on envisage seulement le mécanisme de la récitation, le chapelet est aussi un collier-compteur dont les « perles récitationnelles » sont toujours les mêmes : le Pater et l'Ave. La forme matérielle du chapelet ou du rosaire n'est que pour faciliter le comptage automatique, On saisit là à quel amenuisement du mécanisme de la récitation nous sommes tombés. Comment comprendrions-nous ces grandes civilisations de Style oral qui portent en elles toutes vivantes leurs traditions ordonnées et comptées ?

Nous pourrions ici évoquer Mâriâm, la mère de Iéshoua. Elle n'a jamais récité le Rosaire, mais elle a certainement récité maintes et maintes fois les « Récitations des Faits et Dits de Jésus » que nous rapporte l'Évangile et dont se réclament les « mystères du Rosaire ». La « mise par écrit » de Luc nous donne à deux reprises ce témoignage :

C'est Mâriâm qui a retenu ces Récitatifs
et qui les récitait dans son cœur-(mémoire).

et vivants. Et c'est le *Séder-Séfer* ou Ordreur-compteur que nous voyons dès le début de la Genèse. Nous sommes toujours dans les lois de la mémoire vivante et gestuelle.

Pourquoi les Israélites ne se sont-ils pas mis, devant tous leurs Livres, en Israélites purs ? Ils auraient vu que ces textes, considérés par beaucoup comme de l'« ignoble prose, fatras innommable, fouillis inextricable », apparaissent aussi beaux et même plus variés que ce qu'on a considéré comme la plus belle stylistique humaine : les Psaumes. C'est exactement la même loi, les mêmes balancements, les mêmes équivalences. On est stupéfait de voir combien Israël est resté longtemps en face de ces merveilles, sans nous faire admirer, à nous gréco-latinisés de Style écrit périodique, la densité et la beauté de sa Tradition de Style oral formulaire.

La Rythmique des Psaumes

Lorsqu'en 1853, Lowth, professeur à Oxford, montra que les Psaumes se partageaient en courtes phrases qui étaient des membres équivalents, ce fut toute une révélation. Il a appelé cela le Parallélisme des membres. Et ce terme « Parallélisme des membres », si nous le prenons dans son sens étymologique, concret, est très juste. Ce sont des membres qui se balancent.

Ce fut assez curieux de voir cet homme, qui n'avait aucun soupçon d'une des lois anthropologiques les plus profondes, ni aucune connaissance des autres littératures de Style oral du monde entier, affirmer [p. 226] tout de suite : « Nous avons là des vers hébreux, et la caractéristique spéciale de ces vers, c'est le parallélisme des membres. »

Pardonnons à ce poète d'avoir cru trouver des « vers » dans les Psaumes qui sont tout simplement et tout mnémoniquement des prières de Style oral. Ce qui est moins pardonnable, c'est que, depuis lors, les exégètes ont ressassé cela : la poésie hébraïque est faite de Parallélisme.

Tous les spécialistes connaissent les beaux travaux de D.-H. Müller sur le rythme des prophètes d'Israël. C'est d'après ces travaux qu'ont été bâtis les systèmes poétiques sur la rythmique et la strophique des Prophètes, qui rejoignent ainsi la stylistique des Psaumes, récemment découverte par Lowth.

Depuis des siècles, tous les monastères avaient psalmodié les psaumes. Cette psalmodie aurait dû éclairer les psalmodieurs sur la contexture de la phrase hébraïque. En effet, la psalmodie a tendance, elle aussi, à se balancer en une sorte d'accent circonflexe. Elle met en relief les deux propositions qui sont presque toujours synonymiques ou antithétiques. Pourtant, depuis des siècles, on psalmodiait et on n'avait rien senti, ni rien entendu.

C'est qu'au lieu de prêter l'oreille à ces balancements, on avait lu des manuscrits. Or, ces manuscrits se présentaient alors, à la lecture, comme se présentent à nos yeux, actuellement, par exemple, les balancements en prose de Victor Hugo, parce qu'on voulait économiser le parchemin.

Cependant, on ne saurait présenter typographiquement les psaumes comme de la prose périodique. Il doit y avoir correspondance entre la vision et l'oscillation. Il nous faut donc employer une typographie qui mette en constant relief les lois physiologiques du Bilatéralisme. Pour susciter une interdépendance entre le geste oculaire et le geste global, il importe d'adopter un système analogue à celui que j'ai proposé depuis longtemps déjà. Il a été largement utilisé en liturgie et montre que nous avons là affaire à une unité musculaire en deux membres qui se balancent et s'équilibrent. La mélodie vient, alors, nous offrir un adjuvant inattendu.

Redisons ici combien les créations rythmo-pédagogiques de Gabrielle Desgrées du Loû se sont avérées profondes. En plus du Sémantico-mélodisme, elle nous a donné « la sensation de l'accent circonflexe », la sensation du membre qui cherche son autre membre. La mélodie [p. 227] fait comme un appel à l'intégration car nous avons affaire à des unités indéchirables, à la fois musculaires et mélodiques. La « Sémantico-mélodie » n'étant, au fond, que l'amenuisement, sur les lèvres et sur les muscles laryngo-buccaux, du balancement global.

La Rythmique des Prophètes

Revenons plus en détail sur le côté stylistique qui nous montre la nécessité d'une graphie mettant en relief les lois physiologiques du Bilatéralisme.

Lowth a publié ses études en 1853. Depuis lors, les typographes ont d'abord présenté les Psaumes sous des aspects plus ou moins binaires, mais enfin, ils les ont sériés par propositions.

Plus tard, nous avons vu le même traitement appliqué aux Nabis d'Israël. On s'est d'abord étonné que les prophètes soient ainsi imprimés. Le préparateur en typographie a éprouvé de toutes parts, au début, de grandes difficultés quand il a prétendu mettre les prophètes sous forme de *balancements*.

En effet, on en était resté — et le préparateur lui-même — à cette conception que tout ce qui est balancement est poésie. Et l'on ne voyait pas pourquoi tous ces « prophètes-orateurs » faisaient des vers sans le savoir. Alors est venue, à la rescousse, la réaction des lyristes qui ont dit : « Nous nous trouvons bien en face de poètes. Les prophètes sont tellement poètes qu'ils font non seulement des vers parallèles, mais des strophes, des antistrophes et des épodes comme les Grecs. »

En examinant encore mieux, on s'est aperçu que même les récits historiques pouvaient se présenter de cette façon bilatérale. Alors étaient aussi poésie les récits historiques ? L'Histoire était donc rythmée elle aussi ?

Le Rythme, outil mnémonique

Pour ne pas tout confondre à plaisir en des milieux ethniquement si différents de nous, nous avons appelé cela « Style oral » et non pas poésie. Nous avons appelé cela

« Balancements parallèles » et non pas vers. Nous avons appelé cela « Récitatifs » et non pas strophes.

En effet, ce n'est pas de la poésie. C'est uniquement fait pour être retenu par cœur. C'est la grande Rythmo-catéchistique traditionnelle. Ici, le rythme est un outil mnémorique et utilitaire. Il ne s'agit pas [p. 228] du tout, comme dans notre milieu actuel de « plumitifs », d'une simple jouissance esthétique.

Et voilà pourquoi nous avons franchement banni, dès le début, le procédé d'investigation poétique. Nous avons anthropologiquement considéré les lois de la mémoire ainsi qu'il est normal dans ces milieux ethniques qui, tout en pouvant connaître l'écriture, ne s'en servent pas comme nous. Il est normal qu'ils improvisent et mémorisent leurs différentes instructions en toutes matières, sous ces formes traditionnellement éprouvées et élaborées. Nous avons passé, à ces recherches anthropologiques et ethniques, une trentaine d'années.

Il est évident que notre attitude purement anthropologique ne pouvait être comprise des philologues hellénicistes et poéticistes, puisque c'était tout l'inverse de leur formation livresque et plumitive, autant dire amnésique.

Voilà ce qu'a prestigieusement possédé Israël. Et pourtant, c'est le peuple qui a été le moins étudié sous ce rapport. Peut-être est-ce parce qu'il nous a apporté une morale et une religion tellement belles qu'on a oublié le vase dans lequel cette religion a été apportée.

Israël nous a donné une chose très pure, extrêmement rare, qui est l'Unité de Dieu. Quand on voit, à travers le monde, tout ce que la pensée humaine a élucubré comme succédané, on est dans l'admiration de ce peuple qui garde le dogme de l'Unité de Dieu avec une telle énergie héroïque qu'il la pousse jusqu'au martyre.

C'est tout de même un phénomène assez curieux que des thèses de doctorat aient été publiées par milliers sur le style grec, sur le style latin, sur la rythmique grecque, sur la rythmique latine et qu'il n'y ait rien sur la rythmique palestinienne ! Mais Homère ! Mais Pindare ! Mais Virgile ! La rythmique grecque ! Retrouver les procédés de la lyrique grecque dans des compositions aussi mortes que leurs textes morts ! Que de professeurs ont pâli sur les variantes de Platon et de Cicéron, ou font des rythmiques et des grammaires sur Pindare et qui n'ont jamais pensé qu'il faudrait étudier la rythmique des traditionnistes de Style oral araméen !

Pourquoi n'avons-nous pas la même curiosité stylistique quand nous nous trouvons en face d'analogues résidus de gestes vivants que sont les Targoûms, les Talmoûds et les Midrâshim ? Allons-nous, d'emblée, nous trouver devant des textes balancés et rythmo-mélodiés ? D'emblée, non ! Les Rabbis d'Israël ont jeté, pour aide-mémoire, ces pages appa-[p. 229] remment étranges, entassées, touffues, serrées, resserrées. Et l'on a dit « fatras », « galimatias ».

Quelle erreur de lecteurs « plumitifs » qui ne savent plus que lire avec leurs yeux et ne peuvent plus re-incarner globalement et balancer bilatéralement les textes jadis vivants et qui ne demandent qu'il revivre !

C'est dans ce but de revivification anthropologique et ethnique que nous avons publié notre ouvrage sur les *Récitatifs rythmiques parallèles des Rabbis* d'Israël (Spes, 1930¹). Nous avons voulu montrer méthodologiquement que, dans ce qu'on avait considéré comme une sorte de fouillis innommable, on a de claires et mnémoriques structures de Style oral formulaire. Or qui dit « Style » dit précisément soumission à des règles spéciales. Qui dit « Style oral » dit tendance spontanée au balancement.

Et voilà pourquoi nous avons affaire à des *Sôferim* ou Compteurs qui vont compter jusqu'aux plus infimes éléments des Récitations : ils vont compter les brefs ensembles propositionnels qui constituent la « Formule ethnique », toutes les variations possibles d'une voyelle qui donnent un sens différent à la Formule. Ils vont compter les « Balancements ». Ils vont compter des « Récitatifs » ou ensembles de balancements. En même temps, ils vont compter un nombre caractéristique de Récitatifs dans une même « Récitation », et un nombre caractéristique de Récitations dans un *Séfer-Séfer* ou « Collier-compteur de Perles-leçons ».

« Rythmique,
donc
pédagogique »

Tous ces termes nous permettent de bannir le mot « poésie » et ses dérivés. Nous ne parlons pas au point de vue de l'orthodoxie. Nous parlons au point de vue des faits. Car il y a le redoutable engrenage de Loisy qui amenait ceci : rythmique, *donc poétique, donc mythique*. [p. 230] Nous avons là cette sophistique triade à laquelle personne n'avait osé répondre, parce que précisément, on parlait toujours de la « poésie » de la Bible. Dès lors, on ne pouvait plus se débarrasser des conclusions « poétiques ». On était enroulé, comme dans l'arène des gladiateurs, par les filets des terribles rétiaires poéticistes. Des textes sur les mimodrames analogiquement historiques de la Genèse, on faisait des poèmes : les poèmes de la Bible. « Rythmique, donc poétique, donc mythique. » Nous appuyant sur tous nos travaux d'Anthropologie du Geste et du Rythme, et donc de la mémoire, nous avons osé affirmer :

Rythmique, donc pédagogique, donc historique, ou possiblement historique.

Voilà la solution scientifique qui n'a rien à voir avec le dogme. C'est de l'Anthropologie. Il n'y a pas de poésie, ni de musique dans la Bible. Il y a de l'analogisme, il y a du concrétisme et du mnémo-mélodisme. Les psaumes ne sont pas

¹ Cf. *Encyclopédie de la Pléiade, 1956 : Les Littératures orales*, p. 138 : Histoire des Littératures orientales et orales : « Dans ces systèmes, même après que l'écriture a été acceptée (et ici elle l'est tardivement) elle joue longtemps un simple rôle d'aide-mémoire. Et selon les lumineuses études de Marcel Jousse dans ses *Récitatifs rythmiques parallèles*, d'une mémoire non pas visuelle, mais laryngo-buccale. C'est justement celle-ci qui procède par colliers de perles, par chapelets didactiques et récitatifs rythmiques... Or, ce n'est pas seulement Israël qui pourra, d'après une telle distinction, être qualifié comme étant par excellence le Peuple de la Récitation. Ce sont les peuples du Vega, du Coran. C'est l'énorme bloc oriental... » (Marcel SCHWOB.)

des poèmes. Ce sont des prières de Style oral. Le jour où les théologues auront banni de leurs études le mot « poésie », nous commencerons à y voir clair.

*Stylistique
humaine*

Si nous avons apporté quelque chose à Israël, c'est la révélation inattendue de cette véritable merveille qu'est le Style oral balancé des Nabis et des Rabbis. Nous avons donné et classé des exemples, qu'on pourra et qu'on devra multiplier, exhaustivement, en instituant les Rythmeurs de Style oral en Israël comme des auteurs classiques et des maîtres de stylistique humaine.

Ils sont, à ce point de vue, infiniment plus intéressants et plus formateurs que Virgile, Horace et Catulle, par exemple. Ceux-ci n'ont fait que calquer livresquement et graphiquement ce qui avait été spontané, à un moment donné, chez les Grecs.

Nous disons bien : Stylistique humaine. En effet, dans les Récitatifs de Style oral palestinien, on peut traduire en toute langue la rythmique fondamentale parce que c'est une *rythmique de parallélisme et de pensée*. Sans doute, nous ne pouvons pas tout saisir dans les jeux de mots, mais là où nous pouvons pénétrer, c'est surtout grâce aux balancements du Bilatéralisme.

Toutes les choses de la nature vont pouvoir être prises et affrontées bilatéralement comme termes de comparaison. La mentalité palestinienne étant fondamentalement comparative, elle insère gestuellement les choses en elle et les fait parler d'elles-mêmes en les comparant ou [p. 231] en les opposant multiples et formulaires, donc mnémoriquement. C'est là toute la Rythmo-pédagogie des Palestiniens. Ils ne peuvent plus oublier ces oppositions sémantiques parce qu'elles sont, selon leur expression, les « vivants reflets d'une pierre rare ».

Quand et comment ont-ils reçu cette tradition formulaire ? Dès l'enfance. On pourrait dire, dès le sein maternel.

C'est de la bouche
des enfans et des nourrissons
que tu structures ta tradition.

Remarquons toutefois, qu'en ces milieux ethniques, les petits enfants à la mamelle parlent, trottent, car ils sont sevrés très tard. De là pourquoi nous trouvons cet analogème objectif et simultané du lait, symbole de la récitation, lait physiquement maternel et lait intellectuellement maternel.

Ces enfants apprennent à boire le lait de la Tôrâh en même temps qu'ils boivent le lait maternel. C'est pour cela que nous avons de ces métaphores que nous retrouvons même dans nos traductions latines :

Quasi modo geniti infantes Sine dolo lac concupiscite.

Voilà pourquoi la Sagesse est comparée à une mère qui donne de son lait tout en donnant ses Récitatifs. Il y a là une sorte de compénétration de l'objectif et de l'analogique, que nous avons du mal, nous, à enchaîner bilatéralement, car nos

comportements ne sont pas les mêmes. Mais cela a un sens quand on comprend l'enfant comme un écolier mémorisateur.

*Rythmique
et Sémantique*

Lorsque l'enfant palestinien va avoir en lui tous ces mécanismes montés, il aura, sans en prendre d'abord claire conscience, ces interdépendances de la droite et de la gauche, de la terre et du ciel, etc. *Rimes mnémotechniques*, pourrait-on dire, rimes qui ne jouent pas d'après le son, mais d'après le sens. C'est là encore une des particularités d'Israël qui a balancé ses propositions en les enchaînant, non pas comme chez nous par la phonétique, non pas comme chez les Grecs par la métrique, mais par la *sémantique*.

Il y a là une sorte de supériorité qui va nous être précieuse. C'est qu'en général, on peut traduire les balancements palestiniens sans trop perdre de leur bilatéralisme. Tandis que si nous traduisions en [p. 232] latin ou en anglais des rimes françaises, nous ne pourrions plus goûter le jeu de ces rimes. De même, si nous traduisons les balancements homériques en français, nous ne saisissons plus le balancement des deux hémistiches.

Ces rimes sémantiques nous donnent, par exemple, ce que nous trouvons dans Joël :

Iâhôh du haut de Sion rugit...

Nous pouvons être sûr que, dans le deuxième balancement, il y aura « donner de la voix ». C'est justement emprunté à cette voix du lion qui rugit et ressemble au tonnerre.

De même, vous avez « Sion ». Qu'est-ce qui va paralléliser avec Sion ? C'est Jérusalem. Amos va donc nous dire :

Iâhôh de Sion rugit Et de Jérusalem il donne sa voix.

Certains auteurs refusaient l'authenticité de tous ces versets sous prétexte qu'ils ressemblaient à d'autres. Mais à ce compte-là, il faudrait refuser l'authenticité à toute la Bible !

Jérémie, lui aussi, balance les mêmes termes formulaires

Et Iâhôh de la hauteur rugit, De sa demeure sainte, il donne sa voix.

Auparavant, il avait déjà balancé les mêmes parallélismes :

Contre lui ont rugi les lions Et les chacals ont donné leur voix.

De même, nous voyons là que le souffle de la colère, c'est le souffle du nez. C'est la sensation que nous trouvons exprimée, chez nous, dans cette petite phrase triviale, mais si juste au point de vue physiologique : « La moutarde lui monte au nez. » Les Sémites, qui ont si admirablement saisi les gestes humains, ont bien senti que, dans la colère, il y avait un échauffement des narines et vous trouvez cette formule :

Le feu s'est allumé dans ma narine sur vous

Et il vous brûlera.

On comprend la nécessité de donner toujours l'expression gestuelle. Autrement, si au lieu de « narine », nous mettons le mot banal de « colère », nous n'avons plus la logique de l'ensemble.

[p. 233] C'est avec ces lois du Formulisme et du Bilatéralisme que les balancements de toute cette littérature de Style oral sont, pour ainsi dire, jumelés. « Au Commencement était le Geste », geste si riche qu'il ne peut rarement s'incarner dans un seul mot, et malgré lui, se cherche des synonymes. L'unité se fait plus unité encore par son dédoublement. On dirait que la vérité palestinienne est si lourde et si dense qu'elle a besoin, pour s'équilibrer et pouvoir se porter, de se diviser. C'est là la caractéristique de ce style qui ne s'explique bien que par couples d'expressions.

À chaque instant, dans cette littérature palestinienne, nous avons de ces faits qui sont apparemment inexplicables parce que nous avons devant nous quelque chose de vivant et d'organiquement bilatéral.

C'est que ces « facettes à reflets », ces termes formulièrement balancés, vont effectivement servir à faire les « enchaînements » et les « enfilades » de Perles-Leçons que nous retrouvons toujours dans les Colliers-compteurs. Ce sera pour nous d'une grande utilité sémantique et logique parce que, bien des fois, un terme ne se comprend que lorsque nous voyons le terme parallèle se présenter avec son reflet caractéristiquement palestinien.

Ainsi, nous avons des interactions triphasées comme la suivante qu'on traduit :

Le cœur connaît l'amertume de son « âme ».

Ce n'est pas l'« âme », mais la « gorge », la nâfshâ-gorge. En effet, on a la gorge amère dans les cas de tristesse et de maladie. Et c'est le cœur seul qui connaît cela, le cœur palestinien, organe de la mémoire et de l'intelligence. Nous avons là cette sorte d'équilibre, de prise de conscience entre un organe et un autre organe. De même que nous aurons, à chaque instant, l'autre équilibre de prise de conscience entre la gorge et la bouche, ou entre le cœur et la bouche. Ou bien nous aurons des termes comme ceux-ci : Sagesse et prudence, gorge et corps, etc.

Tradition et création

Il est normal que lorsqu'un peuple s'est laissé millénairement « informer » par ces lois et les a véritablement poussées jusqu'au génie, il ait une tradition et cependant toujours une création.

Quand Jérémie et Isaïe vont balancer leurs récitations, ils seront [p. 234] serfs d'une double loi : d'une loi anthropologique et d'une loi ethnique qui vont dicter les mécanismes fondamentaux et les mécanismes traditionnels puisqu'ils sont vivants et palestiniens. Certes, s'ils étaient livresques, s'ils faisaient leur palestinisme à coup de dictionnaire, ce serait autre chose. Ils vont donc balancer leur bilatéralisme anthropologique et se trouver ainsi en puissance obédientielle à leur tradition

ethnique, structurée de toutes ces formules traditionnelles avec lesquelles ils vont jouer et rejouer.

À peu près tous ces parallélismes palestiniens, je les sais depuis ma prime enfance. Vais-je ici donner toutes les références livresques ? À quoi bon ! Que ce soit dit par l'un ou par l'autre, c'est toujours le milieu ethnique, incarné dans les mécanismes globaux du Récitateur, qui s'exprime.

Tout Rabbi Iéshoua est comme cela. Pourquoi ? Parce qu'il est Palestinien. Informé par sa Tradition de Style oral formulaire, il était familier avec ces parallélismes qu'il avait appris, tout enfant, des lèvres de sa mère Mâriâm. Plus j'étudie et plus je me rends compte que Iéshoua savait ses Targoûms araméens d'une façon exhaustive. Il connaissait à fond sa Tôrâh en araméen. Nous pouvons affirmer sans crainte qu'il savait sa Tôrâh targoûmique autant et mieux que les petits mahométans actuels savent leur Coran par cœur en le répétant quotidiennement.

Quand Iéshoua va improviser une maxime, il sentira se jouer et s'appeler, dans toute sa musculature globale et orale, ces parallélismes formulaires synonymiques ou antithétiques traditionnels que nous avons déjà signalés :

il donne	et il envoie
le chien	et le pourceau

Il va alors en faire simplement une utilisation personnelle :

<i>b</i>	<i>c</i>
Ne donnez pas	N'envoyez pas
la chose sainte aux chiens	vos perles saintes au nez des pourceaux.

Nous voyons, par cet exemple, comment le compositeur oral agence, sous forme de propositions, tous ces balancements qui sont utilisés traditionnellement dans son milieu ethnique. C'est avec cet *ancien* que toute la doctrine de Iéshoua va jaillir *nouvelle*, mais toute sa vigueur traditionnelle sera perdue dans les traductions parce que sera perdue sa résonance formulaire.

[p. 234] La grande difficulté, dans ces parallélismes formulaires, c'est de pouvoir faire sentir, au traducteur, la résonance ethnique qui existait dans la prise de conscience de l'Improvisateur araméen.

Par exemple, les chiens et les pourceaux sont les animaux impurs. En antithèse, se présentent les choses consacrées, le sacrifice sacré, la perle sacrée que les femmes se mettent au nez enchâssée dans une boucle, non pas boucle d'oreille, mais boucle de nez. Il y a là un rapprochement ironique qui peut être parfaitement ignoré de citadins, mais qui se comprend très bien de paysans à paysans, familiers avec les choses de la campagne.

Nous nous souvenons de ces bons gros cochons de la Sarthe auxquels on met des anneaux de fer au nez pour les empêcher de fouiller. Ce n'est peut-être pas très courtois de leur comparer les ornements de nez des femmes palestiniennes. Mais les paysans ont parfois la dent dure et le Paysan galiléen Iéshoua était bien l'un d'entre eux :

<i>b</i> Ne donnez pas la chose sainte aux chiens	<i>c</i> N'envoyez pas vos perles saintes au nez des pourceaux.
--	--

On voit le synonymisme et l'antithétisme jouer dans l'intraduisible araméen. En français, pas plus qu'en latin, on ne peut montrer le rapport qu'il y a entre la « chose sainte » et la « perle sainte », tandis que l'araméen nous donne *qoudshâ* pour la chose sainte et *godâshâ* pour l'anneau de nez. Ce sont ces jeux de mots ethniques qui permettent d'avoir un style à facettes, étincelant comme des pierres précieuses, sur les lèvres de ceux qui savent comprendre.

Tous ces parallélismes se balancent selon un *formulisme targoûmique* traditionnel qu'il importe de connaître pour que la mémoire y trouve un adjuvant. D'où la nécessité de retourner jusqu'à l'araméen. En effet, en hébreu, il n'y a aucun rapport entre la *chose sainte* et le *nézem*, anneau de nez. Nous sommes bien ici, avec Iéshoua, dans le domaine du Style oral *formulaire* araméen et targoûmique.

Formulaire également est le balancement des deux gestes : donner et envoyer. De là cette formule balancée :

Le Tout-Puissant « donne » la pluie et il « envoie » ses ondées.

[p. 236] C'est sur ce parallélisme que jouent le don et la mission du Saint-Esprit. Le Missionnaire, l'Envoyé...

Ce ne sont pas seulement les mots qui jouent, ce sont les mimèmes sous-jacents. C'est ce qui permettra de comprendre la logique de la comparaison gestuelle quelle que soit la langue dans laquelle on traduira.

Il est évident que si l'on s'en tient au mot « décalque » grec ou latin, on ne trouve aucune espèce de rapport. C'est exactement comme si on jouait, en français, sur une formule de ce genre : « Les marches de Lorraine sont les marches du trône. » Qu'on traduise cela dans une autre langue, on n'a plus aucune résonance.

C'est grâce à ces parallélismes formulaires que nous pourrions diagnostiquer, devant certains textes, que ces textes sont fondamentalement balancés en hébreu ou en araméen, et non pas composés en grec.

Je suppose que nous nous trouvions devant cette traduction :

<i>a</i> Ne vous inquiétez pas	
<i>b</i> ni pour votre « âme » de quoi vous vous nourrirez	<i>c</i> ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez...

Nous avons là une preuve, par innombrables recoupements, que nous sommes en face de formules balancées par un Araméen, et non pas par un Grec qui refait des évangiles grecs dans le milieu grec — et nous traduirons « gorge » et non pas « âme ».

Il faudrait un miracle extraordinaire comme il n'y en a jamais eu, pour que nos évangiles, tels qu'ils se présentent, aient été fondamentalement composés en grec et dans le milieu grec. Ils montrent une connaissance anthropologiquement et ethniquement poussée de tous ces mécanismes des balancements de termes.

Il paraîtrait assez curieux que quelqu'un qui ne sait pas le français, finisse toujours ses phrases, quand il écrit en anglais, par des mots qui, traduits en français, rimeraient sous forme de sonnet. Or, nous avons là affaire à un mécanisme stylistique analogue.

Quelle connaissance il nous faudrait avoir de tous les parallélismes palestiniens pour pouvoir rejouer tout ce que cette tradition millénaire avait mis dans un être aussi exquis, anthropologiquement parlant, que Rabbi Iéshoua !

[p. 237] Il faudrait, à la clarté de ce bilatéralisme, prendre les Évangiles, que vous en sentiez tous les parallélismes formulaires, que vous les retrouviez dans les Targouïms araméens, ou même dans la Bible hébraïque puisque les Targouïms sont généralement les décalques de la Bible. Au bout de quelque temps, vous vous apercevriez que peu de formulations de l'Évangile résistent à cette expérience de laboratoire anthropologique et ethnique.

*Mécanique
bilatérale
du Souffle*

En face de ces expressions balancées que nous traduisons par « souffle des narines » et « haleine de la gorge », traçons la figure anthropologique : nous avons la *roûhâ*-souffle des narines et nous avons la *nâfshâ*-souffle de la gorge. Le souffle nasal et le souffle de la gorge, tous les deux réunis dans l'arrière-gorge, nous donnent l'explication de la fameuse phrase de Shâouïl de Giscala, en son décalque latin : *Usque ad divisionem animae et spiritus*, que les théologues traduisent habituellement avec toutes sortes d'applications analogiques : « jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. » Ainsi on nous parlera des « pneumatiques » et des « psychiques » et on répètera cela indéfiniment sans jamais aller jusqu'au souffle réel du composé humain, à cette *roûhâ*-souffle des narines, à cette *nâfshâ*-souffle de la gorge qui se rejoignent « à la division » de la *roûhâ* et de la *nâfshâ*, c'est-à-dire « à l'endroit où se divisent » la *roûhâ* et la *nâfshâ*.



Dans cette mécanique palestinienne du souffle, quelle admirable saisie ! Il y a deux choses dans l'homme qui sont primordiales et qui sont finales, c'est ce souffle du nez et ce souffle de la gorge. On remarque cela chez le nouveau-né et on le remarque aussi chez le mourant, dans le râle si douloureux à entendre. Ce râle se passe dans la gorge, dans la « soufflante », la *nâfshâ* : le souffle de la gorge et la gorge elle-même. Et puis, l'autre souffle, le souffle du nez qui passe par les narines lorsque la bouche est fermée. C'est ce souffle qui s'exhale le dernier. J'allais presque dire, c'est le vrai souffle humain. De là pourquoi, dans nos campagnes, lorsque quelqu'un vient de mourir, un de ses proches prend une glace et la place sur les narines du mort. Si la glace demeure intacte, le dernier souffle est parti. C'est la *roûhâ*, le souffle nasal.

Aussi, anthropologiquement, ne sommes-nous pas étonné de voir que le Créateur primordial, à son image et à sa ressemblance analogique, a « soufflé » dans les narines du Terreux, ce mécanisme qui s'en va avec le dernier souffle :

[p. 238]

Et le Tout-Puissant modela le Terreux
avec la poussière de la Terre
Et il souffla dans ses narines
une haleine de Vie...

Quand nous saurons de quel geste nous parlons, par exemple, du souffle de la gorge ou du souffle de la narine, quand nous saurons comment cela s'est verbalisé en araméen, alors il faudra chercher comment verbaliser en français.

La difficulté est grande de traduire d'un milieu ethnique dans un autre milieu ethnique, parce que nous n'avons pas les mêmes choses. Ou si nous avons les mêmes choses, nous n'avons pas mis l'accent sur les mêmes choses.

Ainsi le souffle de la gorge et le souffle du nez, *pratiquement*, sont inexistants pour nous. La leçon qu'on mange et la boucle de nez n'existent pas davantage chez nous : les leçons, on ne les « mange » pas puisqu'on les lit des yeux, et la récitation qu'on répète en la soufflant du nez, nous ne la connaissons plus.

De même, il y a beaucoup de choses, dans la campagne sarthoise, qui ne sont pas « nommables » en parisien. Par exemple, quand il pleut et qu'on s'abrite dans un petit coin, en parler sarthois on appelle cela « se râpir ». Vous direz « se blottir » ? C'est une équivalence, ce n'est pas une traduction.

Ce sera bien autre chose quand nous nous trouverons dans d'autres milieux ethniques. Il y a là de terribles difficultés. J'ai cherché toute ma vie comment traduire sans trahir. Je ne crois pas qu'il soit possible de s'en tirer autrement qu'avec ce qu'on appelle le *Midrâsh*, l'explication. C'est pourquoi, en Anthropologie palestinienne, il faut commencer par les Targoums décalquants et après, continuer par les Targoums midrâshisants. Le décalque peut seulement nous montrer que nous avons affaire à des mots extraordinairement prégnants.

Là, comme dans le milieu arabe et tant d'autres milieux ethniques, le polysémantisme joue. Nous avons des quantités de sens pour un même mot, comme une pierre précieuse taillée qui donne des reflets selon la façon dont on la tourne à la lumière. C'est ainsi que le mot « Malkoûtâ » peut se traduire par règne, royaume, règle = *regnum, regula*.

[p. 239]

*Une Concordance
de parallélismes*

Quand un Enseigneur de pareil génie a taillé et opposé de telles « pierres précieuses à facettes », ses ennemis qui viennent pourtant d'un milieu scolastique de Compteurs et de Récitateurs, ne peuvent que s'en aller en disant :

Non, jamais homme ne parla
comme parle cet homme-là.

Ici encore, comment traduire ? Faut-il dire « parler » ? Faut-il dire « rythmer » ? ou « rythmo-catéchiser » ? La future Concordance des Parallélismes palestiniens nous guidera.

Voilà où nous en revenons inlassablement et nécessairement. Il faudra établir une vaste *Concordance de Parallélismes* soit synonymiques, soit antithétiques, soit syntaxiques, de tous ces termes formulièrement balancés. Je l'appellerais « l'écrin des facettes de perles » du Style oral palestinien.

Pour comprendre et faire comprendre ces balancements de la littérature palestinienne, il faudra que toute une équipe de travailleurs s'attelle à cet immense travail : prendre toutes les propositions de ce vaste trésor depuis le *Bereshit barâ* du début de la Genèse, jusqu'au dernier Midrâsh et en dresser, pour ainsi dire, une sorte de tableau synoptique, binaire ou ternaire.

Pour avoir une rapide esquisse de la méthode, il suffit de prendre une concordance latine et chercher, par exemple, au mot *rugire* et puis à la formule *dare vocem*. On voit alors « approximativement » le nombre de fois que le mot *rugire* et la formule *dare vocem*, ont été utilisés en bilatéralisme dans la Bible. L'intérêt de la traduction de la Vulgate, c'est qu'elle est généralement décalquée.

Tant ce que ce travail n'aura pas été fait, Israël sera méconnu dans tout ce qu'il a apporté de formulièrement traditionnel. Or, c'est avec toutes ces formules balancées que les plus grands maîtres d'Israël ont enseigné, parce qu'ils ont enseigné avec la vie.

Ce sont tous ces mécanismes de mémorisation que nous livrent les Targoums comme entraînement aux balancements de la Besôretâ araméenne de Iéshoua. C'est tout cela qu'il faut connaître comme mécanisme anthropologique pour comprendre l'élaboration d'une Tradition qui se transporte inchangée. Le balancement est partout parce que [p. 240] c'est la vie qui se distribue, de même que la pensée. Tout cela a été travaillé, siècle par siècle, millénaire par millénaire.

Parmi nous, chrétiens, nous n'avons eu qu'un homme qui a véritablement connu le milieu palestinien, c'est saint Jérôme parce qu'il s'est tenu en contact avec les Rabbis d'Israël. De là tous ses démêlés avec saint Augustin. N'empêche qu'il a eu, de toute cette littérature palestinienne, une science que nul autre n'a eue dans le christianisme et qui était la science vivante des Rabbis d'Israël.

*Rythmo-
typographie
indispensable*

Redisons-le inlassablement : tous ces vivants mécanismes devront être présentés dans la typographie des Bibles.

Chez nous autres, lecteurs visuels, le Style oral c'est l'homme servi par des dispositions d'imprimerie, transposant le souffle respiratoire et rythmique en aération typographique saillante. Comme on en est loin ! loin ! Un abîme de routine livresque nous en sépare et nous en éloigne chaque jour davantage.

Nos typographies actuelles semblent rivaliser entre elles pour entasser et recroqueviller les formules palestiniennes dans le minimum de pages et d'espace. Alors qu'elles devraient s'ingénier à les aérer et à les disposer largement, sur de vastes pages, en propositions symétriques et logiques qui permettent, à ces mécanismes de balancement spontané et à ces mécanismes d'ordrage et de comput volontaires, de s'épanouir et d'être mis en valeur.

Je n'ai vu jusqu'ici qu'une seule édition qui réponde aux vœux de l'anthropologie : c'est la splendide édition de la *Tôrâh* donnée par le Rabbinat français. Là, on a la possibilité de montrer les « balancements » dans toute leur richesse et les « Perles-leçons » dans leur cristallisation pour faire sentir les structures mnémoniques et mnémotechniques.

Il faudra que des typographes consentent à la mise en relief du style de ces grands Enfileurs de « Perles récitationnelles », qui nous donnent le sens de la « Perle cristallisée » qui est en succession à une autre Perle. C'est une nécessité absolue. La possibilité, nous n'avons pas à nous en préoccuper. Elle ne dépend pas de nous. Elle viendra quand on orientera nos Liturgies vers les mécanismes de la mémoire. Nous n'y sommes pas encore.

On m'avait reproché, jadis, d'avoir mis trop de papier blanc dans [p. 241] l'étude des Rabbis d'Israël. Mais « si Paris vaut bien une Messe », Iéshoua le Galiléen et sa rythmo-pédagogie valent bien une page aérée.

Nous restons stupéfait de voir le désintérêt qu'on a pour la typographie de toute cette grande littérature palestinienne. On dirait que, de gaieté de cœur, on enfourne tout pour ne plus reconnaître aucun des mécanismes mnémo-stylistiques. C'est qu'on ne les connaît pas et qu'on ne s'inquiète pas de les connaître. C'est aussi que cela demande une formation anthropologique qui passe du paysan à l'illettré et qui va profondément dans le mécanisme de la mémoire vivante.

b) La Mnémo-stylistique du Style oral survivant ¹

Qu'on le veuille ou non, le Parallélisme est une loi anthropologique vieille comme l'Anthropos. Malheureusement, on s'était ratatiné sur les textes écrits et morts sans songer à l'homme vivant qui les avait prodigieusement et vitalement élaborés. Il faut, de toute nécessité, que nous mettions le côté biologique de la pensée humaine en plein relief. Lorsque nous nous trouvons devant un texte écrit, nous devons aussitôt le considérer comme une sorte de phase éphémère indiquant notre faiblesse transitoire en face de la Vie. Nous n'avons pas le droit de nous borner aux textes imprimés. Pour les comprendre, il faut les réinsérer dans les muscles vivants.

C'est cette attitude que nous avons immédiatement prise devant les *haiin-teny* merinas, qui nous offrent des parallélismes tellement spontanés que toute parole stylisée est parallèle.

Dès 1913, par les soins avertis de Jean Paulhan, une mise par écrit avait été commencée des Improvisations faites par les Merinas de Madagascar sous forme de proverbes qu'ils se lançaient les uns aux autres.

Par exemple, les deux balancements de ce binaire merina qui nous rappellent les balancements des binaires manuels :

[p. 242]

Le jonc suit le radeau le radeau suit la barque.

Voilà des hommes qui sont absolument en dehors de la « poésie hébraïque » et qui nous donnent de ces balancements saisissants de spontanéité :

Dites-moi, ô seuil, Dites-moi, ô portes

Une question est posée :

La douce était-elle ici ?

Et l'on répond :

Elle était ici hier Elle était ici avant-hier.

Et l'on continue :

Et quelle fut sa parole Et quel fut son message ?

Nous avons poussé alors jusque dans les milieux prétendus primitifs. Là, nous nous sommes vite aperçu que nous avons affaire à des parallélismes quotidiens. Nous ne pouvons pas nous trouver devant une improvisation de ces peuples de Style global-oral sans y voir jouer le parallélisme. C'est là que nous avons appelé à notre aide les missionnaires et les explorateurs qui ont tout de suite collaboré.

¹ Cf. A. V. THOMAS : *L'Anthropologie du Geste et les Proverbes de la terre*. Revue anthropologique, n° 10-12, Paris, 1944. Fily-Dabo Sissoko : *Sagesse Noire. Sentences et proverbes malinkés*. Ed. La Tour-du-Guet, Paris, 1955.

Poussant toujours plus loin nos recherches, nous avons constaté que la Chine était, pour ainsi dire, le paradis du parallélisme. À tel point que mon jeune disciple Bède Tchang Tcheng Ming a considéré que le parallélisme chinois était incomparablement plus rigoureux que le parallélisme qu'on croyait si frappant et même unique dans les milieux palestinien et akkadien. D'où sa deuxième thèse de doctorat sur *Le Parallélisme dans les vers du Cheu King*. Je lui avais fait choisir ce sujet car j'ai toujours ambitionné de faire traduire, en chinois, par des Chinois eux-mêmes et d'une façon véritablement scientifique, les parallélismes de Iéshoua, le Rabbi-paysan de Nazareth. Et je ne désespère pas de voir un jour des Noirs poursuivre le même travail en leurs langues à eux.

Ici et là, nous avons les mimèmes profonds se balançant en tous les muscles.

Qu'est-ce qui se passe dans ce simple balancement ? Tout un monde, [p. 243] c'est le cas de le dire. C'est, en Chine, l'universelle mécanique de l'Offrande du monde et de la Réception du monde sous les deux grands aspects qu'on appelle, avec des prononciations qu'on ne pourrait guère retrouver sur mes lèvres de sarthois : le *Yin* et le *Yang*, ces deux grands principes de la métaphysique chinoise. Le monde entier a été, pourrait-on dire, vivisectionné en métaphysique bipartite. Les philosophes chinois ne nous montreront pas la matière et la forme de nos scolastiques, mais les deux grands principes antithétiques, moraux et légaux.

Cela fait penser à la loi des douze Tables chez les vieux Romains. C'est toute une série de petites propositions balancées, dans le genre de ce que Claudel a appelé le prototype du vers français classique :

Tout condamné à mort aura la tête tranchée.

Chez tous les peuples d'Asie et d'Afrique, nous avons le même bilatéralisme. Chez les Esquimaux, c'est encore tout pareil.

Chez les Finnois, nous avons le *Kalevala*, cette splendide épopée de Style oral. Plus exactement, c'est une récitation formulaire, théologique et historique, dont Jean-Louis Perret nous a donné une incomparable traduction octosyllabique. Nous voyons là des paysans illettrés qui n'ont pas encore perdu la force de composer. Il y a quelques années, on pouvait encore saisir sur le vif le jaillissement anthropologique et ethnique des rythmes du *Kalevala*.

Comment se font cette composition et cette transmission ? Avec le balancement spontané des Rythmeurs récitateurs.

Le soir, quand l'auditoire est réuni deux d'entre eux viennent se mesurer. On apporte un banc et les deux protagonistes s'assoient à califourchon et se tiennent par les mains, avec les doigts entrelacés. Alors commence le mécanisme de la spontanéité. Ils se balancent parce qu'il est impossible de laisser s'écouler rythmiquement le mécanisme de l'expression humaine sans ce bercement.

Le mécanisme est octosyllabique et, à cause de l'énergie propulsante qui joue sur les consonnes initiales des mots, ces octosyllabes ne sont pas rimés, mais allitérés.

tend à être parallélisé parce que l'organisme humain est bilatéralisé. Là, comme partout, il y a seulement un Anthropos vivant et intelligent dont le bilatéralisme fait le « partage » du monde et qui en fait le « portage » dans sa spontanéité mimismologique rythmée et balancée.

On n'a pas tardé à voir que toutes les traditions de Style oral du milieu arabe sont, elles aussi, parallèles. Témoins ces quelques proverbes arabes, cueillis presque au hasard parmi des centaines d'autres de même structure balancée :

Grand coureur	piteux chasseur.
L'œil ne voit pas	le coeur ne s'attriste pas.
Un poil d'ici	un poil de là
	il se fait une barbe.
Un para d'ici	un para de là.
	on parvient à cent.

M. Massignon avait bien montré que le parallélisme, ainsi détecté par l'Anthropologie, permet de pénétrer plus profondément le Coran.

À ce propos, on m'a dit un jour : « Mais vous semblez mettre le Coran au-dessus de l'Évangile ! » En vérité, c'était vraiment me comprendre ! Nous ne sommes pas ici en logique mineure. Je dirai cependant : *Distinguo*. L'Évangile par rapport à la doctrine : *Nego*. L'Évangile par rapport à la distribution de la doctrine, par rapport aux rythmes dans lesquels on l'apprend : *Concedo*. Je mets le Coran au-dessus de l'Évangile parce que, précisément, le Coran est gardé dans les rythmes de sa langue autochtone. Et cela avec une telle pureté que Mahomet a interdit qu'on le traduise. Il y a à cela beaucoup de raisons. Mais un anthropologiste du langage et de la mémoire y voit une raison principale : c'est que nous avons ainsi des mémorisateurs qui manient l'arabe pour pouvoir réciter le Coran.

J'en parlais un jour avec un jeune professeur noir qui voulait préparer une thèse de doctorat sur les *Griots*. Ces Griots sont, au fond, les aèdes de l'Afrique occidentale. Or, la grosse difficulté actuellement, [p. 246] c'est d'avoir le Griot à l'état pur, spontané. En effet, l'arabe avec tout l'islamisme, est venu se mêler aux mécanismes ethniques autochtones. C'est que la connaissance familière de l'arabe est sinon requise, du moins fortement recommandée, pour maîtriser le Coran.

Comme nous sommes loin, nous autres chrétiens, et même prêtres, de la connaissance de l'araméen pour la maîtrise de la *Besôretà*-Évangile dans sa langue originale !

Et tout cela se donne oralement et non pas par écrit. Nous avons là une rythmique pédagogiquement intéressante et qui vient en aide à la mémoire en s'appuyant sur les balancements.

Si le Coran est facile à apprendre pour ceux qui savent l'arabe, c'est que précisément il est rythmé selon les lois des timbres arabes que nous révèle la phonétique expérimentale. On ne peut plus admettre maintenant, pour la question du langage et du rythme, que des spécialistes dans les techniques phonétique et

anthropologique. Ou alors, nous appelons cela la philologie, mais c'est tout autre chose.

Le rythme du Coran, nous avons essayé de le faire prendre en claire conscience par un Arabe. Cette prise de conscience pourrait nous donner ce que M. Massignon désirait depuis longtemps : la leçon spontanée qui se dégage de cette prodigieuse conquête coranique. Comment, actuellement, des hommes qu'on peut considérer comme illettrés en grande partie, sont-ils en pertinente admiration devant ce qui est si méticuleusement subtil : une rythmique de timbre comme est la rythmique arabe coranique. Cette délicate rythmique, nous l'avons objectivement observée et vérifiée au laboratoire de mon cher maître Rousselot, en enregistrant les récitations arabes de la bouche même des Arabes. En effet, c'est là que la phonétique expérimentale de Rousselot a apporté une de ses nombreuses révélations : nous ne pouvons pas vraiment étudier une langue chez un homme qui l'a apprise à l'âge adulte. Dès l'âge de 6 ans, le mécanisme linguistique est formé et fixé. Nous disons à la suite de ce génie malheureusement trop inconnu qu'a été Rousselot : « C'est la spontanéité primordiale qui importe. »

Nous pourrions, ici, sur ce point et avec un sourire, adopter et adapter les beaux balancements palestiniens si profonds qu'on nous donne en latin :

Ex ore
infantium et lactantium
perfecisti laudem tuam.

[p. 246]

C'est de la bouche de ceux qui ont appris une langue étant tout enfants et étant encore à la mamelle que nous avons la perfection de l'enregistrement de cette langue.

c) *La Mnémo-stylistique de nos Proverbes paysans*

Ces lois anthropologiques du Bilatéralisme se sentaient encore chez nous au Moyen Âge. On faisait ce qu'on appelle des branles, des ballades, des berceuses. On se balançait pour pouvoir mieux improviser et mieux réciter.

Nous le répéterons inlassablement : le système laryngo-buccal n'est pas indépendant du système corporel-manuel. Dissocier la logique, c'est-à-dire le balancement des phrases, des branles et des rondes ou des berceuses d'avec les gestes qui les ont, pour ainsi dire, suggérées et dictées, serait se priver de toute explication profonde.

Nous avons un mal énorme, même chez les mieux intentionnés d'entre nous, à les faire descendre au profond d'eux-mêmes. Nous ne pouvons pas les arracher à leurs papiers, pour les forcer à *se sentir* parlant, à se sentir « oral », afin de se sentir « global », afin de se sentir « bilatéralement mimeur ».

Mais les ballades traditionnelles, où sont-elles ? Où sont les chants de métier qui aidaient au mouvement alterné des bras ? Les faiseurs de belle toile de Fresnay, dans la Sarthe, avec leurs chansons, où sont-ils ? Où sont parties les toiles ? La mécanique a tout tué, les chansonniers, les chansons et les toiles.

Hélas, nos usines connaissent d'autres rythmes et d'autres balancements. « Machinisme, machinisme... » De fait, entrons dans cette redoutable chose que les ingénieurs ont calculée à coup de chiffres et d'algèbre. Les courroies sont lancées, cela grince, cela gratte, les hommes sont noirs. « Clic, clac, clic, clac... » La machine marche : « Donnez, donnez à droite, donnez à gauche. Donnez vite, donnez plus vite, encore plus vite... » Il faut donner à manger à la machine. Cela doit produire plus, toujours plus. « Nous avons compté : un homme peut donner tant, tant et tant. » Voilà ce que nous avons fait, nous les hommes qui manions l'acier et l'algèbre. Qu'il est laid le monde créé par les hommes ! Voilà notre œuvre : des enfers d'engrenage et de poulies.

Et vidit quod esset bonum,

[p. 248] dit l'Elohim des paysans palestiniens quand il eut jeté les grands et lents rythmes septénaires à travers le monde.

Et il vit que tout cela était bon.

Est-ce que nous, les ingénieurs-constructeurs, nous pouvons dire :

Et nous avons vu que cela était bon ?

En dépit de tant de bouleversements historiques et économiques, certaines de nos provinces gardent encore nombre de coutumes millénaires et quelques restes des splendides traditions du Style oral-global de jadis. Mais on n'a pas prêté à ces survivances ethniques toute l'attention scientifique qu'elles méritaient. On peut encore recueillir certaines récitations de Style oral populaire, mais quand on fait l'étude des quelques restes qu'on peut encore surprendre dans nos campagnes françaises, c'est sous un nom anglais et comme d'une chose sans profondeur et sans vérité humaine qu'on a baptisée du nom de « folklore », et ce folklore, jusqu'ici, n'intéresse guère la vraie science.

Certes, si l'on avait retrouvé des briques, des tablettes ou des manuscrits, toute la presse des revues spécialisées ou même des journaux quotidiens n'aurait pas assez de pages pour annoncer et célébrer ces découvertes ! Mais nous avons perdu le sens de la Vie, le respect grave et profond de la Vie. La Vie vivante ne nous intéresse plus.

Pourtant, dans ces pauvres restes des formidables gestes millénaires, que voyons-nous ? Toujours des êtres qui se balancent en distribuant des choses dont ils ne se savent plus possesseurs. Tous leurs gestes et toute la mimo-dramatique de leurs mains étaient pleins de propositions. À présent, tout est vidé, tout est truqué, et les gestes et les dialectes et les belles coiffes des paysannes et leurs balancements alternés.

Au fur et à mesure que les paysans ont été moins « eux », la terrible loi de l'algèbre, faite de raidissement, de sclérose et de nécrose, s'est installée dans tous leurs gestes expressifs. Ils peuvent encore réciter du traditionnel, mais ils ne créent

plus. C'est pourquoi les jeunes chercheurs doivent aller vers des civilisations plus vivantes que nos civilisations paysannes françaises actuelles qui, malgré tout, ont été fondamentalement stérilisées par l'envahisseur romain d'il y a 2 000 ans.

Heureusement, nos proverbes paysans vont encore nous donner quelques échos de la grande loi du balancement de l'expression concrète. Le style verbal paysan est toujours un style chosal, car c'est [p. 249] une dure école chosale que le petit paysan doit affronter. Pratiquement, c'est tout l'univers terrestre, céleste et sous-terrestre qui vient s'imposer à l'enfant paysan et qui risque de l'écraser.

L'école paysanne est trop gravement l'école de la vie pour ne pas être l'école de la mort. C'est précisément au moment où les choses se présentent plus graves, c'est à ce moment que le style chosal paysan se verbalise, non seulement en style parlé ordinaire, mais encore prend soudain toute la traditionnelle grandeur du Style oral.

Alors retentit le proverbe, cette voix expérimentale des ancêtres. On dirait que l'individu ne se sent pas assez fort ni assez intelligent pour vaincre l'événement et l'instant en restant abandonné à lui-même, et il fait un tragique appel à toute la race...

Aussi le langage proverbial paysan n'est jamais un langage banal. Malheureusement, nous avons discrédité les choses orales et vivantes pour jeter notre dévolu sur les choses écrites et mortes. L'usage des dialectes est apparu comme un signe d'infériorité. On a systématiquement oublié ce qui faisait la grandeur et la fierté de notre peuple. On dirait que tout l'effort de notre époque, c'est d'enlever le paysan à son sillon, soi-disant pour le faire monter, en réalité pour lui faire oublier sa noblesse paysanne et l'arracher à la tradition qui unit l'homme à son passé et à sa terre.

Il ne s'agit pas, évidemment, de s'enfoncer dans une routine désuète, mais de prendre conscience de ce que nous sommes fondamentalement, et tout en étant ouverts et tendus vers l'avant, de s'appuyer sur le passé traditionnel comme sur un tremplin. Garder le sens du durable, de l'équilibre, du fondamental.

Quand nous étudions de très près toute cette littérature de Style oral si traditionnellement sentie, comme nous y voyons jaillir une vie neuve ! Sans doute, les poètes qui écrivent, qui raturent, qui restent, comme dit Valéry, à attendre le second vers et le troisième après des jours et des mois, méritent toute notre admiration. Ils ont joué une partie d'échecs laborieuse. Tout de même, il est bon, après cela, d'aller vers une source plus vivante. Cette source qu'est le Style oral balancé a été, pour ainsi dire, le modèle idéal vers lequel tous ces travailleurs graphiques se sont tournés.

En effet, dans toutes les civilisations, c'est le proverbe spontané et balancé qui a été le prototype du « schème rythmé » et des formules traditionnelles. Quand on étudie le milieu palestinien, arabe, serbe, [p. 250] slave, malgache, africain, etc. on voit combien le proverbe s'est avéré le moule préformé offert à l'expression parfaite de la pensée.

Accordons-nous cette joie reposante d'analyser quelques-uns de nos proverbes paysans. Ils nous livreront, tout comme les plus belles récitations de Style oral, les mêmes lois, les mêmes structures que nous avons précédemment remarquées. Le proverbe, étudié par le dedans, nous permettra de surprendre, dans ses balancements,

la mimo-dramatique bilatérale du plus beau style balancé qui se puisse concevoir : ce n'est pas fait pour être esthétique, mais cela *se* fait pour *se* retenir facilement.

Balancement *binnaire* :

<i>b</i>	<i>c</i>
Pierre qui roule	n'amasse pas mousse.

Balancement *ternaire* :

	<i>a</i>	
	À la chandelle	
<i>b</i>		<i>c</i>
toutes les chèvres		sont demoiselles.

Balancement du *double bilatéralisme* :

	<i>a</i>	
	Ciel moutonné	
<i>b</i>		<i>c</i>
pomme ridée		femme fardée
	<i>d</i>	
	ne sont pas de longue durée.	

Les mots sont propositionnés, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas découpés comme dans les dictionnaires, mais insérés dans une phrase. Mots propositionnés et couplés qui viennent vivre la vie des gestes, inépuisable comme la vie du Mimisme humain. Apprendre une langue par ses proverbes, c'est unir l'individuel au traditionnel. Ces proverbes incarnent les gestes interactionnels sous-jacents. Quand on les apprend, on joue globalement ces proverbes en les enchaînant par le dedans. Dès qu'on sait 200 ou 300 proverbes, on commence à savoir le tréfonds d'une langue en son milieu ethnique.

[p. 251] Nous saisissons ainsi, en pleine vie, les jeux d'articulation. Nous avons, par exemple : « Comparaison n'est pas raison ». Pourquoi cela a-t-il joué ? Parce que nous avons là des assonances plus ou moins identiques.

Cela n'a ni rime ni raison

dit avec justesse un autre proverbe. En effet, la rime, grâce à son explosion énergétique, commence à entraîner spontanément le verbigérateur, et la raison se cherche après coup pour se trouver, parfois avec génie, comme chez un Victor Hugo.

Quand les langues n'ont pas l'accent énergétique sur les voyelles finales, mais sur les consonnes initiales, comme en allemand, par exemple, ou en anglais, nous avons ces allitérations que nous retrouvons dans nos monosyllabes balancés par couples :

Tout feu, tout flamme. Gros et gras. Vain et vide. Lent et lourd.

Cela vient de ce que, sans le savoir, on a mis l'accent dernier sur les initiales.

L'analyse *gestuelle* montre que les langues qui, physiologiquement, faisaient porter « l'explosion énergétique » sur les voyelles des syllabes intensifiées, utilisaient instinctivement des proverbes rimés et donc rimaient didactiquement, à l'image de ces proverbes instinctifs, leurs Improvisations de Style oral.

En revanche, les langues qui ont l'explosion énergétique sur les consonnes, comme l'anglo-saxon, formaient instinctivement leurs proverbes par des consécutives d'allitération consonantique. Aussi, dans ces milieux, les récitations de Style oral utilisaient-elles didactiquement ces allitérations spontanées.

Dans ces proverbes paysans, on peut distinguer les trois stades que nous offre à profusion la Mnémo-stylistique d'Israël : rapprocher, contraster, ordonner.

Rapprocher : Il faut bien que nous prenions appui sur quelque chose. On a dit : « Comparaison n'est pas raison ». Sans doute, mais la comparaison est tout de même un commencement de raison. Nous sommes obligés de progresser comme par marches d'escalier. Nous ne pouvons pas, d'un seul coup, nous trouver au premier étage. Il faut que nous [p. 252] imbriquions des approximations successives. Nous allons du plus connu au moins connu, et du moins connu vers l'inconnu.

Contraster. Le proverbe balance pour rapprocher et, du même coup, pour contraster. Pour vous montrer que le proverbe puise toute sa force dans le contraste, choisissons quelque chose de tout à fait banal, une vétille que l'attention ordinaire laisserait passer et qui s'avère cependant toute une méthode. Prenons cette formule courante : « Les souris dansent ». Nous n'avons là rien d'extraordinaire au point de vue stylistique. Prenons une autre formule : « Le chat est parti ». C'est banal au possible. Mais rapprochez et contrastez cela :

Le chat est parti, les souris dansent.

Vous avez immédiatement un étonnement, un saisissement, peut-être même une sanction dans le milieu social où ce contraste est prononcé. Quelquefois même, vous pourrez payer de votre avenir ou de votre vie l'ironie de ce contraste. Vous aurez cela dans tous les domaines, non seulement dans le domaine des relations sociales, mais aussi dans le domaine de la création technique.

Ordonner. Contraster permet d'ordonner. La classification des intussusceptions consiste à distinguer. Nous allons donc faire le geste d'opposer : ce geste de la main droite, cet autre geste de la main gauche. Voilà l'opposition. Mais qui dit opposition, dit par le fait même rapprochement et nous aurons des oppositions qui rapprochent.

Nous pouvons saisir là le mécanisme de la découverte. En effet, « les découvertes consistent dans des rapprochements (de mimèmes) susceptibles de se joindre et qui ne l'avaient jamais été jusqu'ici ». Rapprochements de « mimèmes » et non pas de notes graphiques.

Opposer, rapprocher, et par le fait même découvrir, et ensuite ordonner. Dans l'immense chaos du futur Cosmos, notre geste de la main droite et notre geste de la main gauche vont ordonner les choses comme vont s'ordonner nos gestes. Car nous sommes maniés, en nos deux mains, par nos « mimèmes » dominateurs. À tel point que nos deux mains paysannes vont s'exprimer d'elles-mêmes quand nous aurons à façonner nos proverbes :

Que ne sache ta gauche ce que fait ta droite

l'image desquels sont improvisées, plus ou moins consciemment d'ailleurs, toutes les propositions des compositeurs de Style oral. Le rôle des différents rythmes qui jouent dans ces schèmes rythmiques est donc exclusivement utilitaire, didactique.

Aussi, nous ne nous élèverons jamais trop contre l'énorme contresens ethnique qui a fait trop longtemps affirmer que les peuples ont toujours débuté, en littérature, par la poésie.

Non, ces schèmes rythmiques, composés d'expressions fatalement concrètes puisque ces peuples spontanés n'en ont pas d'autres, ne sont pas cette chose exclusivement esthétique, en marge de la science, que nous nommons actuellement *poésie*.

Sans doute, nous avons hérité ce mot des Grecs. Mais remarquons-le bien : depuis des millénaires, ce mot a été soumis, comme beaucoup d'autres, à une évolution sémantique.

Originellement, il voulait dire simplement « Composition orale » (Poïésis). Le *poiètès* était le faiseur de schèmes rythmiques, le compositeur oral, l'improvisateur, le rythmeur, les improvisations ne se faisant guère qu'en schèmes rythmiques.

D'ailleurs, nous trouvons une dénomination analogue pour qualifier les compositeurs oraux, les improvisateurs, dans tous les milieux de Style oral. Or, ceux-ci protestent énergiquement quand — après leur avoir fait comprendre ce que nous entendons aujourd'hui par le mot « poète » — nous voulons les comparer à *nos* poètes, « choses légères et frivoles ». Eux, ils font de la science — une science qui, évidemment, n'est pas la nôtre. Ils font de l'histoire — leur histoire. Ils font de la théologie — leur théologie, etc. Leur science est concrète, comme est concrète leur langue. Ils la rythment parce que *chez eux*, les rythmes ont encore leur rôle physiologique profond qui est de faciliter la mémorisation.

Il nous faut sans cesse revenir sur ce point capital, car pendant la querelle de la *Poésie pure* surtout, on en a appelé à d'antiques témoignages qui ne témoignaient que d'une chose : c'est que le sens des mots n'est pas toujours compris par nous, actuellement, comme il l'était [p. 255] au temps de leur emploi « vivant » dans les milieux ethniques de Style oral.

Dans son temps et dans son milieu, Homère était un *historien* tout comme l'auteur de notre histoire — didactiquement rythmée — des exploits de Roland. L'intervention, ici, des dieux, là, des anges, n'est pas *poétique* dans le sens actuel du mot, mais bel et bien *théologique*, si l'on peut ainsi parler.

Quand il s'agit d'Homère, on en appelle quelquefois à l'autorité d'Aristote. Mais disons-nous bien qu'à l'époque d'Aristote, le milieu grec n'était plus un milieu de Style oral didactique et que, naturellement, les mots avaient déjà changé de sens.

Ce sont tous ces phénomènes anthropologiques et ethniques que les présentes recherches voudraient contribuer à mettre en plein relief. Une critique objective, scientifique, dans la mesure où elle peut l'être, doit juger des œuvres *d'abord* d'après leur signification profonde dans le milieu et dans le temps qui les a vues naître.

C'est ainsi, par exemple, que les critiques incrimineront moins la pauvreté et la monotonie de la rime dans les récitations rythmiques de notre Moyen Âge s'ils pensent que *rime* et *assonance* n'étaient alors que des adjuvants pour la mémoire des récitateurs. Ce n'est que depuis, et peu à peu, que ces adjuvants utilitaires sont devenus des « ornements » esthétiques au point qu'un Théodore de Banville limitait la beauté du vers à la beauté — conventionnelle — de la rime. À partir de ce moment, la rime n'est même plus une chose esthétique, mais un tour de force. C'est vraiment du funambulesque sur la corde raide du Bilatéralisme.

a) *Le Style des Gréco-Latins*

Quand nous entrons dans l'étude de la littérature grecque, on nous avertit : « La Littérature grecque a commencé par les aèdes », c'est-à-dire par les chanteurs. Il semblerait donc que ce caractère de chanteur et sa rythmo-mélodie dactylique devraient immédiatement être mis en exergue. Pas du tout. Les textes se présentent exactement comme une page de nos littérateurs modernes.

La grande raison, nous l'avons vu, c'est qu'on s'est trop borné à étudier les questions du langage en fonction des livres ou des manuscrits et non sur des bouches humaines. Aussi on ne s'était pas préoccupé [p. 256] de présenter ces formules, dans la graphie, sous un aspect balancé, même en des choses aussi fondamentalement balancées que les vers d'Homère. Il a fallu que nous signalions l'existence de formules qui font une unité pour qu'on s'aperçoive que le vers d'Homère était, non pas une unité, mais deux balancements qui forment une unité. Le vers d'Homère n'est que la juxtaposition de deux formules qui, d'ailleurs, jouent à faux au point de vue métrique, souvent à la jonction. Dans tous les vers d'Hésiode, qui sont en général des proverbes, nous avons la même juxtaposition à la jonction. Il faut arriver très tard, dans le milieu grec comme aussi dans le milieu latin, pour avoir autre chose que des juxtapositions de doubles formules.

Du mécanisme latin fondamental nous n'avons pas grand-chose. Cependant nous savons que la *militaris brevis* du latin original était simplement le parler par proverbes balancés des paysans.

Bien plus tard, et à l'imitation des « plumitifs » grecs, est arrivée la période interminable avec Cicéron et les autres orateurs en large toge. Mais la période n'est pas un outil de transmission de la parole vivante. Elle a été faite à coup de plume par les logographes, les bien-nommés. On sait que, dans la suite, lorsque les « plumitifs » purs ont été obligés de céder et que la parole vivante et improvisée a repris ses droits oraux, comme chez Augustin de Tagaste, les balancements normaux du bilatéralisme sont revenus et les improvisateurs se sont mis à parler en proverbes :

Ubi amatur	non laboratur
Aut si laboratur	labor amatur

On nous a dit que cela, c'était du latin de la décadence. On nous a répété et fait répéter, comme un dogme, que Cicéron était l'idéal de la parole humaine ! N'empêche

que ces périodes indéfinies deviennent bien vite insupportables à entendre et sont impossibles à retenir, comme nos sermons de prédicateurs d'ailleurs. L'organisme humain est fait pour se balancer successivement et brièvement. Et c'est le groupement binaire qui revient, pareil au proverbe, ce *Dit* éternel.

Dans notre civilisation, nous allons étudier l'origine de la pensée chez les Grecs « de la belle époque ». Mais ces Grecs-là, c'est la fin ! Le Grec normal, c'est Homère, c'est Hésiode. Disons-nous bien, d'ailleurs, qu'Homère gestualisait ses récitations. De là pourquoi Aristote a pu dire qu'Homère était le premier des Tragiques grecs. Après, c'est [p. 257] le plumitif. Tous les savants grecs primordiaux ont été des rythmo-mimeurs. Mais il ne nous reste presque plus rien d'eux. Ils ne faisaient pas de « vers poétiques » mais simplement des systèmes de portage rythmo-mnémorique. Il est évident que si nous avions les récitations rythmiques des tout premiers philosophes grecs, elles se présenteraient grandement comme les récitatifs balancés que nous trouvons dans le milieu palestinien.

Les historiens grecs, genre Hérodote et Thucydide, n'appartenaient plus à une « civilisation de mémoire », comme Homère. Ils ont fait de l'histoire écrite en inventant des discours et en les faisant parler à leurs personnages. Les critiques gréco-latincistes ont porté cette singulière méthode dans l'Évangile et en sont arrivés normalement à cette conclusion : « Les « discours » de Jésus sont truqués. Les « discours » de Jésus dans Jean ont été repensés, réchauffés avec l'affection du disciple bien-aimé qui a prêté ses propres méditations aux paroles du Christ. »

Admirable ignorance anthropologique de l'abîme qui sépare les dures lois de la « Tradition de *Style oral* formulaire » et les flasques libertés d'orateurs-historiens plumitifs.

De cette docte ignorance, Rabbi Iéshoua le Galiléen est bien souvent sorti mort et beaucoup d'entre nous avec lui, sous la filandreuse période gréco-latine.

Les orateurs et historiens grecs, ayant employé l'écriture, avaient délayé le graphisme d'une façon parfaitement irrespirable. Ce genre a été repris par les rhéteurs latins qui nous ont administré leurs périodes et nous ont fourni le modèle, continué avec docilité par la littérature de nos rhéteurs et de nos prédicateurs.

Il est évident que la littérature gréco-latine qui, en dehors des aèdes d'Homère, n'avait manié que le stade graphique et mort, ne pouvait pas être attirée par le vivant mécanisme du *Parallélisme*. Quand nos critiques plumitifs semblaient frôler la question, c'était pour tomber dans d'oiseuses et futiles querelles de mots. Dernièrement encore, que de chammailles se sont élevées pour savoir s'il fallait appeler « vers », ce qui avait deux balancements ou ce qui en avait seulement un ! C'était la question du stique et du distique.

En soi, cela n'a aucune importance. L'élément primordial, c'est le balancement qui se fait unité anthropologique et logique en se faisant bilatéral, comme l'Anthropos. [p. 258] Aussi, et sans trop savoir ce qu'on disait, quand on voulait, autrefois, nous faire faire des vers latins ou grecs, au collège, on nous alertait en ces termes :

« Attention, quand vous faites un vers, veillez à ce qu'il y ait toujours une césure. »
Pourquoi ?

De même, quand on nous faisait faire du Cicéron, on nous faisait remarquer qu'il y avait des membres de phrases qui s'équilibraient en période par une sorte de séquence et de conséquence logique. Actuellement, en Amérique, on imprime, comme des vers, les discours de Cicéron en mettant en relief typographique les « balancements » cicéroniens.

En effet, on commence à sentir la nécessité, même dans ce qu'on appelle la prose, dans la *soluta oratio*, de bien marquer ces balancements qui sont fondamentalement humains et auxquels on ne saurait échapper longtemps. *Difficile est naturam exuere*, en cela comme en bien d'autres gestes.

b) *Le Style de nos Classiques*

« La belle éloquence, nous disait-on autrefois au collège, est une éloquence balancée. » Pourquoi est-elle considérée comme plus esthétique ? Parce qu'elle est plus conforme aux lois de notre organisme. Et nous verrons nos Bossuet balancer, stylistiquement et dans leur débit, leurs périodes écrites et raturées :

Celui qui règne dans les cieux À qui seul appartient la gloire	et de qui relèvent tous les empires la majesté et l'indépendance...
---	--

Quand nous apprenions Boileau, nous répétions :

Que toujours dans vos vers Suspende l'hémistiche	le sens coupant les mots et marque le repos.
---	---

Boileau, sans trop le savoir lui non plus, énonçait la grande loi du Bilatéralisme qui maîtrise l'Anthropos et lui fait balancer le Cosmos. Bien que cela et tout cela. La diction de la poésie avait alors, et à juste titre, comme une rythmo-mélodie d'équilibre et les acteurs récitaient en accent circonflexe :

	↗	
Oui, je viens dans son temple Je viens selon l'usage		adorer l'Éternel, antique et solennel...

[p. 259] Débit en « accent circonflexe » toujours accompagné du double balancement du corps. Pourquoi tout cela ? Pourquoi cette nécessité dictatoriale et inexplicée de faire toujours des vers qui soient coupés au milieu, vers latins ou vers français ?

Balancement permanent avec prédominance de huit syllabes par balancement, en dépit de la typographie des vers.

Les psychologues ont senti, dans leurs expériences de laboratoire, que l'octosyllabe jouissait d'un traitement de faveur dans notre organisme. Même hors du

laboratoire expérimental, quand nous passons dans le laboratoire ethnique, nous sommes surpris de constater que, dans un très grand nombre de civilisations présentes et passées, l'octosyllabisme est, pour ainsi dire, dominant. C'est que l'octosyllabe est le moule de la pensée, en ce sens que la phrase peut alors se donner dans une seule émission de souffle.

Ce phénomène devrait être mis en relief par la typographie, car il est bien certain que la présentation matérielle et typographique a une influence irremplaçable pour notre juste compréhension des lois de la Stylistique humaine. Nous imprimons généralement ces balancements octosyllabiques l'un au-dessous de l'autre. Ceci peut avoir pour raison l'exiguïté des pages de nos livres. Mais physiologiquement, cette façon d'imprimer est fautive. Nous avons affaire, en effet, à un double balancement qui a souvent des rimes léonines, comme en araméen.

Il faut toujours que nous ayons, dans « un vers », un double balancement. Nous n'avons jamais un bloc qui reste indépendant de l'autre. Il faut qu'il soit lié à un précédent qui le fait mouvoir par la loi du bilatéralisme, simple bilatéralisme ou double bilatéralisme du « joug » et du « Fardeau », comme nous le verrons plus loin.

Nous avons ainsi affaire à des « binaires » ou à des « ternaires », et non pas à des blocs indépendants non balancés, non « hominisés » si l'on peut dire. Ce seraient alors des membres « démembrés ».

Comment a commencé la première civilisation littéraire de notre Moyen Âge ? Par des « Chansons » de geste. Pourquoi ne pas nous faire entendre les rythmes sonores de ces « chanteurs » !

Là encore, pas plus que dans les textes homériques, tout ce qui fait fondamentalement la vie n'a été enregistré, ni rejoué, sauf avec les appareils audiovisuels de ces derniers temps. La machine rejoue la vie et répond aux questions de la vie.

[p. 260] Ainsi, pourquoi faut-il que vous ayez toujours ces inexplicables coupes, par exemple, dans nos « mystères » du Moyen Âge « il conviendrait de typographier, selon une juste formule, en binaires de seize syllabes ? C'est que ce sont des balancements de 8 + 8 syllabes. Nous avons affaire là à un double jeu : souvent le balancement de la courte proposition de Style oral et puis le balancement des assonances finales dont le but était d'« accrocher » pour aider la mémorisation. Ces assonances et ces rimes n'étaient pas faites pour l'esthétique, mais seulement pour aider la descente le long de la mémoire.

Les « mystères » du Moyen Âge étaient faits pour être globalement et oralement donnés et non pas pour être mortellement lus sur du papier. Gustave Cohen l'avait si bien compris qu'il les faisait « rejouer » globalement à ses étudiants.

C'est qu'en effet, les étudiants ne comprendront vraiment ce que sont les mystères, ces mimo-catéchismes et rythmo-catéchismes du Moyen Âge, que lorsqu'ils en balanceront les formules assonancées de 8 + 8 syllabes. Ils sauront alors pourquoi tous ces balancements pédagogiques sont faits, parce qu'ils les sentiront dans tous leurs muscles, c'est-à-dire dans leur mémoire.

Valéry disait : « Le vers n'aurait pas été reçu traditionnellement, nous ne l'inventerions pas. » En effet, notre vers actuel n'est que l'élaboration de ces balancements que nous appelons des rondes et des danses. C'est précisément maintenant qu'il nous le faudrait, non pas à l'état d'objet d'art et d'antiquité, mais à l'état d'outil didactique.

La poésie, telle que nous la concevons à présent, est un simple résidu de sensations de rythmo-pédagogie. Pourquoi garder toutes ces règles de didactique et de mnémotechnique alors qu'elles ne servent plus ? Nous ne savons même plus pourquoi ni comment elles se sont élaborées. Alors le plus simple était de laisser de côté toute cette question de rythmique et de se mettre à écrire en prose. De là pourquoi nous avons maintenant : « Poèmes en prose ». C'est là où cela devait finir.

À moins que, retournant aux origines, on ne nous dise : « Au commencement, il y avait les balancements rythmo-pédagogiques. C'est pour cela qu'il y avait des césures au milieu. Au commencement, il y avait nécessité de se rappeler les suites de ces balancements. » Ces suites, c'étaient les voyelles finales des balancements qui se suivaient. C'est ce que nous trouvons dans nos Chansons de geste, Chanson de Roland, Chansons du cycle breton et autres. Cela servait à accrocher [p. 261] la mémoire. Il n'y avait même pas besoin d'avoir une consonne qui suive la voyelle assonante et qui donne la rime. L'assonance suffisait. On avait, par exemple, *sépare* avec *rapace* et ensuite *plate*. C'est cela l'assonance, en ce sens qu'on faisait sonner la voyelle qui servait d'accrochage pour la mémoire.

À présent, nos poètes ne se soucient nullement de réciter par coeur ce qu'ils composent. Alors pourquoi tous ces résidus ?

On n'a jamais autant parlé de la musique du vers que maintenant. Toutes les terminologies de la musique y passent. Nous n'avons pas du tout affaire à quelque chose de musical, mais à des choses écrites que chacun peut débiter comme il l'entend. Parler de musique du vers, c'est une ignorance totale des lois de l'anthropologie pédagogique. Ignorance d'autant plus grave que nous ne faisons plus attention à l'utilisation que toutes ces lois peuvent avoir dans la pédagogie du milieu palestinien et pourraient avoir dans notre pédagogie actuelle.

c) *Le Style de nos Modernes*

Un de mes collaborateurs ¹, en prenant un paragraphe de mon *Style oral* s'était demandé si Victor Hugo, tellement spontané, n'avait pas été contraint, par sa physiologie puissante, à suivre les lois du Parallélisme. Ce fut le sujet de deux thèses de doctorat très fines et très judicieuses où il nous montre ces balancements binaires ou ternaires à foison. Victor Hugo a bien pu « disloquer ce grand niais d'alexandrin »,

¹ M. LE DU, *Le Rythme dans la prose de Victor Hugo et Les Rythmes dans l'alexandrin de Victor Hugo*, Paris, 1929.

mais pour retomber plus puissamment encore dans le balancement binaire du simple bilatéralisme et dans le balancement ternaire du double bilatéralisme qui s'imposaient à sa physiologie :

J'ai une maladie,	une maladie mortelle,
	une maladie faite de la main des hommes...
Je laisse une mère,	je laisse une femme,
	je laisse un enfant...

Et cela dans sa prose. Dans sa poésie, c'est la même chose :

Je suis banni,	je suis proscrit,
	je suis funeste ...
Rien n'est vaincu	rien n'a tombé,
	rien n'a ployé...

[p. 262] En fait, si Victor Hugo a fait sauter la césure médiane de l'alexandrin, il a plus exactement fait sentir le double bilatéralisme humain dans l'alexandrin de douze syllabes.

Jusqu'à lui, on était coincé dans le simple bilatéralisme, dans le binaire, par la mélodie. Que faisaient tous les auteurs et acteurs du XVII^e siècle, aussi bien Corneille que les autres ? Toujours se balancer avec cette mélodie en « accent circonflexe » :

Rome n'est plus dans Rome	Elle est toute où je suis.
---------------------------	----------------------------

Quand la coupe du milieu a été supprimée, nous avons eu des choses de ce genre :

Elle filait pensivement la blanche laine...

On n'a même pas senti qu'il y avait là une sorte de triple bloc répété. On a fait du vers un ensemble, une sorte de monobloc. Ainsi on est arrivé, au bout de quelque temps, à ne plus se préoccuper du tout de ce balancement et on a abouti à cette sorte de vers libre, qui n'est plus ni vers, ni prose.

Actuellement, des travaux très intéressants sont faits sur Claudel. C'est certainement celui qui en appelle le plus à la jeunesse. Pourquoi ? Parce qu'il est très vivant. Il a d'abord un style extrêmement concret, ce style métaphorique qu'il crée à chaque instant. Et puis, il s'est nourri de la Bible. Mais s'il l'a bien comprise, c'est que la rythmique palestinienne l'a aidé à saisir ses propres gesticulations. Il s'est retrouvé dans le miroir d'Israël.

Il faudrait, pour les enfants, des Paul Claudel qui reprennent à notre grande tradition paysanne ce balancement bref, condensé, qui s'appuie, pour le nourrir, sur la mécanique palestinienne et singulièrement galiléenne, et personnellement Iéshouaïenne. Claudel avait immédiatement senti qu'il fallait rythmer en verset, c'est-à-dire avec des propositions qui se balancent en tant que propositions.

Le grand paysan génial, le « campagnard » Paul Claudel, comme il aimait à s'appeler, avait en lui le bilatéralisme de la spontanéité proverbiale. De là son immédiate sensation d'être chez lui quand il se trouve dans les balancements du verset

palestinien, là où j'ai pu, en outre, lui donner, le premier, des aperçus superficiels du problème que je voudrais approfondir plus loin : le Formulisme.

[p. 263] Notre littérature aurait besoin de se retremper dans ce que nous appelons le « laboratoire anthropologique » sous peine de rester à la superficie des questions. Les questions ne se résolvent pas superficiellement. Il faut aller jusqu'aux lois, dans les mécanismes primordiaux.

On a dit que nos grands écrivains français s'étaient formés au style par la poésie. Quelle erreur ! Ce n'est pas la poésie qui les a formés, mais la rythmicité des formules. Ainsi Péguy, le puissant, le pesant Charles Péguy. Avec lui, nous avons le bercement maternel lourd, obsédant, contondant, permanent. Péguy n'a jamais eu le désir de faire de la poésie hébraïque. Cependant, chez lui, le parallélisme jaillit toujours nouveau, parce qu'apportant à chaque balancement une vague nouvelle. Péguy n'est pas fait pour être lu des yeux, mais récité à haute voix et balancé à plein corps avec ses balancements interminables qu'il reprend, reprend, reprend... Et pendant des vingtaines de pages, c'est toujours le même *formulisme* balancé qui garde la rythmique de l'alexandrin.

Péguy n'a certainement pas fait du parallélisme pour en faire. Sa grande force a été de mettre en liberté tout son organisme et d'y laisser jouer l'inépuisable loi de la spontanéité humaine. Au point de se faire typographe pour pouvoir, dans sa page, « souffler » son style. Péguy s'est fait imprimeur pour pouvoir réaliser sa conception de la phrase formant l'unité de pensée. Donner une typographie qui soit en fonction de la pensée. On en est loin !

De jour en jour, des jeunes viennent se mettre à l'école de Péguy. Puissent-ils y retrouver le grand rythme conquérant de l'Enseigneur paysan galiléen que nous ne faisons qu'entrevoir et que nous devons étudier de plus en plus.

3. PARALLÉLISME ET STYLE PÉDAGOGIQUE

[Retour au plan de synthèse](#)

Il est charmant et profondément instructif d'observer les enfants au moment où ils utilisent les mouillettes préparées par leur mère pour manger un œuf.

D'un bout du monde à l'autre, les petits enfants spontanés et les adultes restés spontanés se balancent, nous pourrions presque dire, reçoivent ou se font des petites mouillettes balancées et structurées pour mieux ingurgiter l'enseignement.

[p. 264] Nous avons, nous aussi, non seulement à exploiter la spontanéité infantine, mais aussi à la respecter, à la sauvegarder dans un mécanisme dirigé. Laisser l'enfant « se construire » en exerçant ses potentialités anthropologiques. C'est très difficile. Il n'y a que les mères à savoir ainsi utiliser et protéger la spontanéité de l'enfant. D'ailleurs, ce n'est pas long ! Nous voulons tout de suite faire de l'enfant un

homme bien élevé. Or, être bien élevé, chez nous, c'est être momifié. Nous n'avons plus la véritable liberté dont nous croyons être les détenteurs.

Les balancements de l'homme doivent être spontanés et doivent être équilibrés. Pour équilibrer un homme, il faut qu'il soit debout. On nous fait traduire dans Ovide : *Os homini sublime dedit*. « Il a donné à l'homme un visage levé », et notre pédagogie fait des êtres toujours courbés sur la page d'écriture. Notre style écrit, c'est la géhenne de la crispation. Alors qu'il faudrait que, dans son expression, l'homme soit total.

Nous avons vu l'Anthropos, laissé à son mécanisme spontané normal, « intussusceptionner » les gestes du Cosmos et les laisser « se rejouer » bilatéralement. Être intelligent, ce n'est donc pas resservir des tomes dépareillés de bibliothèque. C'est avoir une seule pensée, *une*, mais nourrie de millions de faits unifiés. Vos programmes scolaires sont des poussières pulvérisantes ! Vous pulvérisez l'enfant au lieu de l'aider à s'unifier. C'est pour cela qu'il ne sort de vos mains que des éparpillements d'hommes. Et quand vous avez devant vous une unité humaine, un composé humain, ou vous le ridiculisez, car c'est l'« originalité » dans tous les sens du terme, ou vous vous épouvanchez.

a) *Le Style pédagogique et le Geste bilatéral de l'enfant*

Demain, si une pédagogie existe, elle ne pourra se fonder qu'en partant de l'enfant et de l'enfant vivant. Or l'enfant n'est ni un artiste, ni un contemplatif, comme on se plaît parfois à le dire, mais un « rythmo-mimeur » qui, spontanément, balance ses gestes.

Elle est bien curieuse, cette chose si simple que nous voyons à chaque instant dans l'enfant qui boude, dans l'enfant qui pleure, dans l'enfant qui crie, dans l'enfant qui chante, dans l'enfant en toutes ses expressions et compositions spontanées.

L'enfant, quand il est seul, a tendance à rythmo-mélodier une sorte [p. 264 de formule rythmique de sa composition et à s'en servir comme d'une sorte de dynamo pour se balancer inlassablement. Il saisit, je suppose, une phrase de négation, de négativisme actif :

Non, non, non, je n'écrirai pas

Non, non, non, je n'écrirai pas.

Et cet enfant, soit face à vous, soit le dos tourné, va toujours avoir ce mouvement de balancement. Tous, nous avons vu des enfants, mis « dans le coin » par leur maître, qui faisaient le rythme, non pas sur leur cahier, mais dans tout leur corps pendant la récréation :

Non, non, non, je n'écrirai pas

Non, non, non, je n'écrirai pas.

Tout cela, ce sont des injures homériques dont l'enfant ne se doute même pas et qu'il rythme cependant comme les héros d'Homère, « en deux hémistiches ». Il joue spontanément la loi la plus fondamentale de l'expression humaine : la loi du bilatéralisme.

Opposer « gestuel » à « spirituel », c'est ne rien comprendre à l'Anthropologie du Geste mimismologique et rythmique, donc à l'Anthropos bilatéral et mimeur.

On dirait que lorsqu'il s'agit d'entrer dans cette part de la Mécanique humaine qu'on appelle la religion, il nous faut d'abord mourir comme homme. Mais je refuse, moi ! On n'a pas pensé qu'il fallait laisser à l'homme toute sa spontanéité pour le mieux diriger vers Dieu. Ce n'est pas du renoncement que vous demandez, c'est de la déformation ! Les jeunes paysans, français ou indigènes, qui entrent dans nos séminaires, gagneraient beaucoup à prendre d'abord en conscience, puis à garder leurs mécanismes fondamentaux paysans, c'est-à-dire cet [p. 267] admirable réel que sont les choses, la méticuleuse saisie des choses et le portage des choses, pour en tirer le maximum. Au lieu de cela on les fait pâlir sur des scolastiques indigestes.

Vous cherchez la mémoire ? Elle est en vous. Toutes ces vivantes mécaniques vont jouer et vont « porter » le porteur. Le jour où les enfants auront à réciter des leçons qui respecteront les lois de la rythmique générale et de la mnémotechnique, les enfants auront une mémoire normale.

Tristement et pédagogiquement, la célèbre lamentation de Jérémie balance ses deux courtes propositions comme un reproche et comme un modèle :

Les enfants demandent du pain

Et nul n'est là pour le leur rompre.

b) *Le Style pédagogique et les Textes pour enfants*

Cette question du balancement spontané s'affirme de plus en plus comme importante. En effet, si nous restons en une sorte d'état de sclérose, nous ne pourrions pas comprendre le grand mécanisme humain qui est celui de la composition intellectuelle et suivie.

On en est actuellement à une ignorance totale de ces grandes lois d'une Anthropologie vraiment *humaine*. Qui donc étudiera tout cela au point de vue de la mémoire et de la mnémotechnie ? Quel génie du verbe consentira à se mettre à l'étude de ces lois pour composer des textes apprenables pour les enfants ? Ce n'est pas des textes en « vers » qu'il faudra faire, mais des propositions très courtes qui se balancent et qui apportent chaque fois un renouveau de vie et un renouveau de science. En réalité, on ne compose pas par mots, pas plus qu'on ne pense par mots, mais par ensembles propositionnels et balancés. Pourquoi balancés ? Ici là la phonétique, c'est-à-dire la science des sons en tant que propulsés par les muscles laryngo-buccaux, ne pourrait pas fournir d'explication. Ils n'ont aucune raison de se balancer s'ils sont seulement proférés par la bouche. Mais ils ont une obligation vivante de se balancer, quand ils sont d'abord et fatalement élaborés par l'organisme tout entier, puis simplement transposés, avec leurs balancements, sur les muscles laryngo-buccaux.

Nous ne le redirons jamais assez : l'homme est un être bilatéral et le style de l'homme ne doit pas consister à figer l'être vivant sur [p. 268] une table avec la main appuyée sur la feuille et les doigts crispés sur un stylo. Quoi, vous préparez des

agrégations, des doctorats sur la stylistique ! Mais ce que vous appelez « style » est la négation de l'homme ! Ma grande force, c'est d'avoir arraché le style à vos pages mortes, à vos encriers, à vos stylos, pour le replacer *tout vivant* dans l'équilibre humain !

Un style qui n'est que fatras et succession d'éléments disparates ce n'est pas un style. C'est ainsi qu'on en arrive à avoir des textes pour enfants absolument inapprenables parce qu'anti-physiologiques.

On a créé des Académies de *beau* langage pour les adultes. On n'a pas cru devoir créer des Académies de *bon* langage pour les enfants.

Des critiques ont cherché comment créer un style plus esthétique. Aucun critique n'a cherché comment créer un style plus didactique.

Nous l'avons vu : savoir une langue, c'est d'abord savoir les mimèmes du réel que recouvre cette langue. Le retour aux balancements équilibrés de ces mimèmes nous donnerait le mécanisme de la *Composition balancée*. Prenons le « Pater », comme un modèle de simplicité et de netteté générale :

<p><i>b</i> Rabbi enseigne à nous une Prière</p>	<p><i>c</i> Comme Iôhânân l'Immergeur enseigna à ses appreneurs</p>
<p><i>d</i> – Quand vous priez ainsi vous récitez :</p>	

Et Rabbi Iéshoua balance, avec la mnémo-mélodie guidante, les six doubles balancements des deux Récitatifs parallèles que nous étudierons dans leurs formules à la fin de cet ouvrage.

Il faut toujours partir de là : du mnémo-mélodisme balance qui va agir comme une puissance obédientielle au bilatéralisme global et oral.

C'est pour cela que depuis qu'on s'est cantonné dans l'écrit, on ne sait plus composer, car on n'exerce plus sa mémoire. Le véritable « Compositeur », c'est celui qui est obligé de se faire apprendre par coeur. En conséquence, ce qu'on appelle Chanson populaire est admirablement structuré. Également nos Chansons de Geste sont d'une structure aussi simple que forte. C'était fait pour être porté.

Que devra nous donner la pédagogie ? Un retour à toutes ces lois vivantes de l'équilibre humain. Pourquoi faut-il « que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots, suspende l'hémistiche et marque le repos » ? L'enfant lui-même vous répond, sinon en parlant, du moins en agissant, en se balançant.

Quand on connaît bien le mécanisme de sa langue, on peut faire des balancements plus frappants et donc plus facilitants pour la mémoire. Ainsi ce petit mimodrame que

nous donnait une élève de notre laboratoire, en formules d'emblée mémorisables, sur le départ du train :

L'employé a sifflé	la machine a soufflé
Les wagons ont grincé	et le train est parti.

Si vous composez des textes destinés à être appris par cœur, on va vite s'apercevoir, à l'exercice, si c'est la bouche qui a joué et modulé les formules, si le corps les a balancées, ou si le stylo seul a fonctionné. Une phrase qui n'est pas équilibrée gêne, non seulement la respiration, mais l'organisme tout entier.

De même, lorsqu'on se trouve en face d'orateurs qui improvisent, on sent très bien que ces hommes n'ont pas préalablement composé avec leur plume. Ils marquent leurs phrases dans leurs muscles, sans même qu'ils le sachent, sous une forme analogue ou antithétique. Les plus belles de leurs phrases, celles qui répondent le mieux à la densité du réel, sont celles qui se balancent sous ces formes d'équilibre aisément frappé. L'homme retombe toujours d'instinct dans les grands balancements de sa spontanéité retrouvée.

Regardez l'orateur ou le professeur, lorsqu'il est saisi par la pensée qui l'anime, lorsqu'il n'a pas son papier qui le rive à ses graphies mortes : son corps se balance, ondule, suivant les grandes lois, non seulement de la pensée humaine, mais de l'organisme humain qui rejoue toutes choses.

Même dans notre milieu si sclérosé, lorsqu'un homme veut agir sur un autre, ce n'est pas à coup de papier, mais c'est l'être vivant qui vient, comme une sorte de vivificateur, jouer sur les muscles d'autrui. Il le saisit, pourrait-on dire, dans ses mains modelantes et mimeuses. Il le transporte de droite et il le transporte de gauche. La grande [p. 270] force de conviction d'un homme, c'est quand il est capable de prendre son auditoire et de le bercer comme une mère berce son enfant. Terrible emprise de ce geste bilatéral qui a gardé toute sa puissance jusque dans notre parole humaine. On comprend pourquoi le geste a concentré tant de puissance dans les mimo-rythmiques ethniques.

Quelle grande différence entre manier la parole humaine avec des lèvres vivantes ou avec un stylo ! Écrire à son pupitre ou s'exprimer oralement devant un auditoire change totalement le mécanisme de la proposition. C'est que, lorsque je parle, il n'y a pas d'un côté le jeu du muscle et de l'autre côté, la rythmo-mélodie qui accompagne ma parole. C'est une seule et même chose. Je suis une musculature qui profère une parole sémantico-mélodiée, cette parole n'étant que le résumé de tout mon corps qui souffre, dans cette lutte de l'expression, la plus grande tragédie qui soit.

Comment tout cet être de chair et de souffle pourrait-il se résumer sur une page morte ? Comment faire jouer ses mimèmes quand tout l'être est figé sur un papier ? L'écriture empêche le libre jeu des gestes. L'idéal c'est d'être libre de pouvoir façonner tous ces grands mimèmes et mimodrames qui sont en chacun de nous. Alors le mot juste vient, avec sa rythmo-mélodie expressive, saisir tout vivant le geste prêt à jaillir. La vraie pédagogie anthropologique sera de faire exprimer les enfants debout, en jouant les choses.

Répetons-le une fois de plus : si l'on veut aboutir à l'homme pour l'aider à se réaliser, voire à se dépasser, il faut partir de l'homme. Ou alors, on se meut seulement dans l'algèbrisme ou même dans l'algébrose.

L'expression humaine, chez nous, a été réduite au crissement du stylo. Les acteurs et les actrices ont le libre jeu de tout leur corps sur la scène. Les enfants n'ont, pour s'exprimer, qu'une page blanche et une plume.

c) *Le Style pédagogique et les Formules scientifiques*

Le Bilatéralisme, nous pouvons encore le saisir dans nos génies quand ils expriment le monde par les lois scientifiques.

La loi la plus formidable, que nous donnons toujours comme exemple et qui est la loi de la Gravitation universelle, est admirablement bilatérale. Pourquoi ? Parce qu'elle a été jouée bilatéralement :

[p. 271]

	Les corps s'attirent	
en raison directe des masses		et en raison inverse du carré des distances.

Newton a commencé par mettre son être génial et bilatéral en face du Cosmos, et le Cosmos l'a balancé selon sa structure à lui, Newton.

Certains savants écrivent merveilleusement. Un de ceux-là a été Henri Poincaré. C'est lui qui tend le plus à ce style simple, balancé, bien équilibré. Quand cet homme nous donnait les mécanismes de l'hypothèse, il avait le style le plus équilibré qui soit.

Le partage des éléments partage les expressions. Au fond, le savant ne peut pas brouiller les éléments quand il les a, pour ainsi dire, bloqués et équilibrés dans ses propres mécanismes de recherche.

L'Homme est la mesure de toutes choses. Le Cosmos, dans son expression globale ou orale et sa mise par écrit, ne peut s'exprimer et se grouper qu'en fonction de l'Anthropos. C'est pour cela que nous pouvons dire et redire : l'expression normale du réel, c'est l'Homme bilatéralement mimeur.

[p. 272]

3. LE BILATÉRALISME RÉGULATEUR

[Retour au plan de synthèse](#)

Nous avons vu que le Bilatéralisme de l'Homme est une chose expérimentalement constatable dans tous les actes humains. Cela peut paraître bizarre de regarder la marche oscillante d'un être normal, de regarder le paysan qui équilibre son effort pour transporter ses fardeaux, de regarder l'enfant qui construit lui-même ses propres réactions au milieu social, de regarder la recrue qui va plus ou moins balancer ses bras, de regarder le cavalier dont le torse équilibré oscille au mouvement de sa monture, de regarder la mère qui berce son enfant.

C'est la grande loi du Bilatéralisme que nous voyons jouer dès que l'organisme est laissé à lui-même, et la prise de conscience de cette grande loi vitale apporte à la pensée humaine tout un renouveau.

Toute expression humaine bâtie sur le geste sera donc une expression du geste balancé bilatéralement. Même quand nous nous exprimons seulement avec le mécanisme laryngo-buccal, nous l'avons vu, nous ne pouvons empêcher le corps tout entier de jouer. Nous ne pouvons pas découper la mécanique laryngo-buccale des rouages corporels-manuels. De là pourquoi, dans tous les milieux où l'on emploie, sur la bouche, ces choses vivantes que nous appelons le Style oral, nous avons des balancements de propositions.

Le Style oral, c'est toute la vie pleine de gestes, pleine de rythmes, pleine de mélodies, parce que pleine de pulsations organiques.

Cependant, dans les études qui se publient de temps à autre, nous sommes normalement avertis que l'on va s'arrêter au système oral, à l'« Oralisme » et non pas au « Corporalisme ». Les jeunes y entreront mieux, car leur organisme se sent tout de suite beaucoup plus profondément saisi et pris par l'ensemble de l'expression. Mais qu'il est difficile de faire sortir, du papier, le son sur la bouche ! Et pour ceux qui s'hypnotisent sur la bouche, combien il est difficile de laisser tout leur corps rejouer !

[p. 274] De là pourquoi nous avons montré avec tant d'insistance combien toute cette question du Parallélisme n'a vraiment de sens que dans la mesure où nous laissons le corps tout entier se balancer.

Pour arriver à cette base anthropologique, à cette rythmique humaine, il faut que nous nous placions devant l'Anthropos vivant qui est doublement bilatéral.

C'est ce double Bilatéralisme mimismologique que nous allons étudier ¹

1. dans son balancement gestuel de droite à gauche, c'est le **Joug**.
2. dans son balancement gestuel d'avant en arrière, c'est le **Fardeau**.
3. dans la synthèse du Joug et du Fardeau, c'est la **Berceuse**.

[p. 275]

1. LE JOUG

[Retour au plan de synthèse](#)

Pour un observateur du Geste anthropologique bilatéral, il serait intéressant de surprendre l'Homme, ce condamné au travail forcé, en train de transformer et de transfigurer ce travail en un geste de noblesse mnémonique et mnémotechnique qu'il appellerait « le travailloir ».

Pour réussir cette « surprise », il faut naturellement conserver la même appellation analogique de travail dans le geste d'esclavage et dans sa sublimation de noblesse intellectuelle qui peut aller jusqu'à la divinisation. Aussi faut-il veiller à laisser le même milieu ethnique opérer linguistiquement sur ce geste anthropologique.

Degré par degré, le geste d'esclave du travail matériel emplit l'homme tout entier qui, alors, réagit, par tout son être de chair et de souffle pour faire du travailleur, un « travailloir » intellectuel à un point tellement ennoblissant qu'on le prend comme l'idéal du travail divinisant.

Il va de soi qu'il importe d'avoir toujours sémantiquement et analogiquement présente, dans toutes nos fibres, cette appellation ethnique de travail, de travailleur et de travailloir quand on va déséthniser ces mots intraduisibles et les analyser dans le vocable français de Joug : Joug matériel, Joug récitationnel, Joug Iéshouaïen.

¹ 1. Signalons ici cette explication de Jousse (École d'Anth. 19-11-51) :
 « Le mécanisme d'imbrication du Joug et du Fardeau — c'est-à-dire des Récitations où sont imbriqués les deux balancements comme les pierres d'un mur dans une bâtisse —, j'ai essayé de le faire saisir dans la typographie afin de rendre saillant, pour les yeux, dans la lecture, ce qui se joue dans tout le corps :
 La première formule se donnant d'avant en arrière (*a*), et les deux autres qui sont parallèles, de droite et de gauche (*b-c*). Et la récitation continue avec les mêmes imbrications, comme le mur qui s'élève solidement par le mécanisme des pierres imbriquées et non pas seulement superposées.
 Ainsi dans la Récitation que j'appelle la berceuse pédagogique de Iéshoua, nous avons :

a
 Venez auprès de moi, tous, vous,
b car vous êtes surmenés *c* et vous êtes surchargés
d
 et moi je vous reposerai vous...

Il va sans dire que l'utilisation des lettres *a*, *b*, *c*, etc. n'a d'autre raison que de guider le lecteur. »

a) *Le Joug matériel*

Le milieu paysan palestinien, appuyé sur les grandes lois anthropologiques qui sont les lois du travail humain, a eu cette expression inattendue et définitive : « Travailler à la Tôrâh ».

[p. 276] Les paysans palestiniens ont regardé les animaux qui, comme eux, obéissent à la loi du travail. Ils ont vu le bœuf qui balance le joug en faisant ce geste si curieux de la traction. Comme on le sent bien, sur les traits rigides, ce geste rythmé, quand le bœuf a le pied droit d'un côté et le pied gauche de l'autre côté ! Aussi vont-ils comparer le récitant indocile à la génisse récalcitrante.

b) *Le Joug récitationnel*

Ce geste de droite et de gauche, c'est l'allure régulière de la génisse et c'est aussi le balancement régulier du récitant qui récite son Apprenage.

Le joug étant le « Travailloir », l'enseignant palestinien va mettre l'enfant-apprenant sous le balancement du travail, sous le joug de la Tôrâh, de l'étude de la Tôrâh. Travailler à la Tôrâh, c'est faire le geste du travail, le balancement des êtres qui travaillent, bêtes et gens. Aussi avons-nous, à chaque instant, des jeux de mots rythmo-pédagogiques qui sont quasi impossibles à traduire. Par exemple, « cultiver » et de là notre mot « culte ». Notre mot culte ne signifie plus travail pour nous et c'est bien dommage pour la recherche profonde et la compréhension !

Comme nous sommes loin de ces grandes gesticulations laborieuses qui nous éclairent sur le véritable travail qu'est le travail humain de la mémorisation, après avoir été le mécanisme humain de l'expression. Comme il faudrait donner d'explications sur ce mot « joug » !

Le Nâbî veut-il montrer à Israël que l'oppression de tel potentat étranger va être terrible ? Il va prendre un joug de fer et un joug de bois et il va « se faire voir » écrasé sous ce joug pesant et dur.

De là l'antithèse de Iéshoua : « Mon joug est aisé ». Il ne fait pas mal au cou car il est facile à porter. Iéshoua nous montre justement ce joug, considéré comme l'équivalent de la récitation qu'on récite en se balançant de droite et de gauche. Or, en se balançant ainsi, on fait le geste du joug tel que le porte le bœuf. Aussi l'enseignant palestinien dira :

Charge ton enfant comme une génisse
autant qu'elle en pourra porter...

[p. 277] Ce sont des termes qui n'ont, pour nous, aucun sens récitationnel. Cependant c'est analogiquement comme lorsqu'un petit enfant français chante :

À la ronde, des petites filles blondes...

Et ce disant, il tourne en rond. Pour les Français, une ronde c'est une récitation qui se chante en tournant en rond. Traduirons-nous cela par *circulus* ? Ce n'est pas un cercle, c'est une ronde.

De même, pour les Palestiniens, le joug est une récitation dont le balancement se fait de droite et de gauche. Le Fardeau, c'est la chose qu'on soulève, la récitation qui se récite en se balançant d'avant en arrière. C'est intraduisible sans les gestes.

C'est pour cela que nous avons à ce sujet des contresens inouïs. Renan disait de Bossuet : « Il fait des contresens et il les admire ». Renan en faisait tout autant et nous en ferons tous autant, tant que nous ne serons pas capables de vivre totalement et gestuellement les civilisations globales et orales disparues. Il faut donc qu'en anthropologistes, nous nous acharnions à un travail en profondeur et par équipes spécialisées.

Balancés ainsi sous le joug, les Récitatifs peuvent être structurés avec des parallélismes d'une frappante identité :

<p><i>b</i></p> <p>Quiconque apprend étant enfant à quoi sera-t-il comparable ? À de l'encre écrivant sur du vélin nouveau.</p>	<p><i>c</i></p> <p>Quiconque apprend étant vieillard à quoi sera-t-il comparable ? À de l'encre écrivant sur du vélin gratté.</p>
---	---

On voit combien c'est simple. Cela ne peut plus s'échapper de la mémoire, parce que tout est inséré dans les mécanismes multiples de la Tradition de Style oral formulaire. C'est concret et il n'y a pas d'« algébrose ». je ne dis pas qu'il n'y a pas d'abstraction, car encore une fois, tout est abstrait dans l'expression humaine.

c) *Le joug iéshouïen*

C'est toute la vie paysanne que nous avons dans cette admirable leçon-type de Iéshoua, se présentant au monde, lui tout seul, petit paysan galiléen. Il va prendre simplement les grands rythmes familiers [p. 278] que nous avons déjà analysés et il va donner ces balancements splendides et simples où nous retrouvons les mécanismes berceurs de nos mères :

Venez auprès de moi, tous, vous,
Car vous êtes surmenés et vous êtes surchargés
Et moi, je vous reposerai, vous.

C'est-à-dire, je vous donnerai un enseignement bref, facile à retenir, à mémoriser. Il le dit d'ailleurs :

<p><i>b</i></p> <p>Recevez sur vous mon Joug à moi</p>	<p><i>c</i></p> <p>Et soyez, vous, appreneurs de moi...</p>
--	---

Vous traduisez « doux et humble de cœur ». Sans doute, il y a 77 sens dans une formule hébraïque, donc vous pouvez choisir. Mais il y en a une tout de même qui est fondamentale :

<i>d</i>	<i>e</i>
Car je suis simple, moi,	et bref pour la mémoire
	et vous trouverez repos pour vos gorges à vous.
Car mon joug à moi,	et mon Fardeau à moi,
il est aisé	il est léger.

C'est la grande caractéristique de son enseignement à la fois synthétisant et achevant. Et voilà pourquoi Iéshoua dira, logiquement :

Je ne suis pas venu délier le joug
de la Tôrah et des Nâbis.

Nous, nous l'avons si bien « délié », ce joug pédagogique et mémorisateur, à force de l'avoir « relié », que nous n'en savons pas le premier mot dans notre milieu livresque. Nous sommes tous des apraxiques dans le sens intelligent du mot praxique. Nous parlons de joug sans savoir de quoi nous parlons.

Cette loi du joug, c'est toute une pédagogie rénovée par ce grand Rénovateur et Régulateur de gestes qu'est Rabbi Iéshoua le Galiléen.

Faisons-le remarquer une fois de plus : si nos études sur le milieu palestinien se contentent d'être des études en français, pensant des [p. 279] sens français, pensant la pédagogie française actuelle, ou plutôt le manque de pédagogie actuelle, nous ne comprendrons jamais rien au prodigieux mouvement *rythmo-pédagogique* de ce jeune Rabbi qui, avec douze paysans, a bouleversé le monde par ses proverbes bilatéralisés.

*Mâriâm,
la Mère,*

La première sensation apaisante et libératrice de ce balancement équilibré nous a été donnée par nos mères. Toutes les mères ont instinctivement ce geste de libération apaisant. Et nous avons dans l'histoire, le grand balancement de cette Mère qui sait, quasi prophétiquement, que son Fils sera le suprême Libérateur des peuples. C'est encore dans cette littérature palestinienne, si riche en gestes divins et humains, que nous trouvons ce prophétique balancement maternel, temporairement triomphal. Il est resté comme le symbole unique des balancements de gloire :

<i>b</i>	<i>c</i>
Et Marie se leva	Et elle alla par la montagne
en ces jours-là	en grande hâte
	<i>d</i>
	vers une ville de Judâ
<i>e</i>	<i>f</i>
Et elle entra dans la maison de Zacharie	et salua Elisabeth.

des statues. Vous ne comprenez plus le geste vivant, inlassablement balancé, balancé, balancé...

[p. 280]

*Joug et
Mécanique
humaine*

Comme anthropologiste, nous n'avons pas de dogmes livresques à défendre. Nous n'avons qu'à observer des faits gestuels. Nous apportons des lois prises dans le monde entier, et nous les regardons jouer. Nous nous penchons sur les mères pour analyser leurs gestes. Ce sont des berceuses et elles bercent selon les grandes lois de l'humanité. Nous regardons vivre, nous regardons mourir et toujours nous voyons des balancements de droite et de gauche, des soulèvements et des penchements d'avant en arrière. Balancements, soulèvements, que nous trouvons dans toute expression humaine et que nous aurons à étudier dans les traditionnels mécanismes de la mémoire paysanne galiléenne.

« La grande force de votre travail, me disait un Liturgiste psychologue, c'est que vous nous montrez le sens des gestes traditionnels que nous faisons trop machinalement. »

« Comment voulez-vous que nous croyions à tout cela ? » m'avouait un homme parfaitement ignorant des choses palestiniennes. À quoi je lui ai répondu : « Il ne s'agit pas, *d'abord*, de croire affectivement à tout cela. Il s'agit, *d'abord*, de savoir scientifiquement, anthropologiquement tout cela. »

« En marge de l'Évangile », pourrait-on dire, prenez donc les textes et comprenez-les. Et pour cela, prenez les gestes et refaites-les. Vous y retrouverez la grande loi balancée et explosive de l'énergie humaine qui intelligen ses gestes.

Il a fallu aboutir à nos civilisations de papier imprimé et de lecture rapide pour que nous en arrivions à lire l'Évangile « avec les yeux ». L'Évangile qui est indéchirablement la *Besôretâ* ou Annonce orale, c'est une récitation vivante, donc harmonieuse, donc porteuse de *toute* la Mécanique humaine globale et bilatérale.

2. LE FARDEAU

[Retour au plan de synthèse](#)

On parle toujours d'idée, de pensée, d'esprit comme si tout cela était en l'air et se passait dans des régions éthérées où notre pauvre mécanique corporelle n'a nul accès. Quelle erreur ! Nous avons simplement un Composé humain qui est le vrai Anthropolos. Les soi-disant pures « opérations de l'esprit », cela n'existe pas. Nous

l'avons vu, nous pensons avec tout notre être « mimeur » et nous avons à tirer parti de ce globalisme.

[p. 282]

Voilà pourquoi notre laboratoire d'Anthropologie du Mimisme ne consiste pas à manier des appareils morts, mais à affronter des êtres vivants auxquels on fait prendre conscience de la chose la plus inconnue : leurs gestes.

Le milieu ethnique palestinien, heureusement, a été ce laboratoire avant l'heure. C'est pourquoi il a poussé la question du Geste, du *Dâbâr* à l'état de sublimation. Au fond, le *Dâbâr* c'est le geste verbal. *Dâbâr* voulant dire geste corporel et geste oral. Nos Chansons de geste se diraient « Chansons de *Dâbâr* ». De là pourquoi il est nécessaire d'employer le mot « geste » pour comprendre le rapport entre les deux : geste corporel et geste oral. Alors, nous aurons justement ce qui sera traduit par *action* et ce qui sera traduit par *parole*. Le facteur commun, c'est le mot *geste* qui est geste corporel et geste oral.

Il est normal que ce mécanisme du Composé humain joue ses gestes en fonction de sa structure. Nous l'avons dit à satiété, elle est à deux battants.

La prise de conscience, nous l'avons vu, c'est tout d'abord la saisie intelligente des mimèmes. Puis, c'est la verbalisation consciente des mimèmes rejoueurs du réel, avec la possibilité de vérification, plus encore, avec la nécessité de vérification. La verbalisation peut ainsi devenir vérification dans le Fardeau matériel, dans le Fardeau récitationnel et dans le Fardeau iéshouaïen.

a) *Le Fardeau matériel*

Dans leurs travaux innombrables, que font les paysans ? Ils se penchent et ils se soulèvent. C'est ce qu'on pourrait appeler le *Soulèvement*. Ainsi nous pourrions appeler la chanson de la gerbe : le Soulèvement de la gerbe. Mais il faudrait, pour lui donner toute sa puissante signification humaine et paysanne, prendre soi-même le fléau et faire le geste délicat de deux hommes qui sont face à face l'un de l'autre, et qui battent à coups cadencés, en se soulevant et en s'inclinant alternativement, les épis qui crépitent.

Qu'un paysan ait à piquer des pois ou à ramasser des pommes de terre. C'est encore ce geste de soulèvement. S'il a à porter un fardeau, il fait encore ce geste-là.

Cependant, chez nous, le mot « soulèvement » ne se confond pas [p. 283] avec « fardeau ». Dans le milieu palestinien, l'un se confond avec l'autre. Un soulèvement, c'est un fardeau qu'on soulève.

b) *Le Fardeau récitationnel*

Si vous vouliez intéresser vos enfants, ce serait de leur demander quels sont les travaux qu'on fait en se penchant et en se soulevant.

Si vous posiez cette question à un petit Palestinien, il vous répondrait tout de suite : « C'est le travail de la Tôrâh », le travail penché et soulevé pour la mémorisation de cette règle. En nous penchant et en nous soulevant, il faut que nous chargions en nous, charge par charge, notre propre loi, notre propre règle, notre *Malkoûtâ*, dirait Iéshoua.

Quiconque veut venir après moi
qu'il porte son Soulèvement chaque jour...

Avant de commander aux autres, il faut savoir se commander à soi-même, il faut se travailler, il faut se soulever.

Le mécanisme du Fardeau, c'est donc une récitation qu'on récite en se penchant et en se soulevant. Aussi entendrons-nous les Palestiniens demander à leurs Nabis : « Quel est le Soulèvement de Iâhoh ? » Et les Nâbis de répondre : « C'est vous qui êtes le Soulèvement de Iâhoh ». Et, jouant sur le double sens du mot récitation-fardeau :

C'est vous qui êtes tellement un fardeau pour Iâhoh
qu'il peut vous soulever et vous rejeter
et alors, vous ne durerez plus.

Comment traduire cela ? Le soldat français, dans la tranchée inondée, qui disait : « J'en ai *marre* d'être dans cette *mare* », donnait analogiquement la réponse. Cela ne se traduit pas, ni en araméen ni dans aucune langue.

Nous avons ces doubles comparaisons dans la Tôrâh où nous trouvons souvent cette expression et ce reproche : « Ce peuple est raide de nuque ». Pourquoi ? C'est qu'il se montre rebelle à ses mémorisations. C'est au fond, une classe qui ne veut pas apprendre les leçons qui lui sont données.

Par contre, il existe des êtres infiniment souples comme la colombe. Quand elle roucoule, la colombe fait le mouvement d'avancement et [p. 284] de reculement qui s'oppose à l'autre rythmicité du balancement de droite et de gauche, du bœuf sous le joug. Ce geste a été admirablement saisi dans cette comparaison : « je rythmerai comme la colombe », qu'on a traduit en latin par *meditabor ut columba*. En français, cela nous a donné : « Je méditerai comme la colombe ».

Cette traduction est des plus « algébrosées », car *meditabor* ne veut pas dire « méditer », mais mélodier. *Silvestrem tenui musam meditaris avena* ne veut pas dire : « Tu médites un chant sylvestre sur une flûte d'avoine », sur une petite flûte, mais « Tu mélodies ». En effet, comme beaucoup d'improvisateurs de Style oral, les bergers de Sicile improvisaient généralement en se faisant accompagner, dans leurs

improvisations champêtres, par une petite flûte. Cela n'a rien à voir avec la méditation. On a faussé, par une piété ignorante, tous les sens les plus anthropologiques qui pouvaient nous aider à comprendre la pédagogie palestinienne.

Meditabor ut columba. « Je rythmerai en me balançant d'avant en arrière comme la colombe », et non pas « je méditerai comme la colombe ». Cependant, on trouve partout ce texte cité avec cette idée vague et faussante de la méditation.

Il faut que nous décapions tous ces sens, que nous déblayions tous ces contresens pour revenir aux grandes lois primordiales qui semblent être grossières et qui sont, au contraire, d'une finesse exquise. Elles sont tellement fines qu'on ne les avait pas remarquées. On avait jeté, là, comme ailleurs pour le mot « cœur » qui est souvent le cœur-mémoire palestinien, toute notre affectivité gréco-latine. Il est si facile de s'échauffer sur des contresens et si difficile de chercher à découvrir le sens profond et gestuel des termes araméens.

Chez nous, la pédagogie palestinienne est, presque à chaque coup, bouchée par les « contresens des prédicateurs », selon la formule de l'ironique P. Bainvel¹. La « colombe récitante », on nous la représente comme l'échauffaison passive, alors que c'est l'exemple de la mémorisation la plus active. Alors, nous aurons dans la Tôrah de ces expressions gestuelles : « J'ai soulevé ma gorge vers toi », et non pas ce qu'on nous donne comme traduction : « J'ai élevé mon âme vers toi. »

Toute la pédagogie palestinienne, c'est l'utilisation au maximum de cette loi du bilatéralisme humain. Mais nous arrivons là avec notre [p. 285] pieuse ignorance et nous disons : « Ô Jésus, que ton fardeau est doux ! ».

À coups de contresens ethniques, on a efféminé ce Rabbi-paysan galiléen qui est venu catéchiser, à ses co-paysans galiléens, les récitatifs rythmo-mélodiques d'une doctrine virile et conquérante. D'une traditionnelle terminologie pédagogique de la mémoire, on a fait un prétexte à commentaires onctueux de la sentimentalité.

c) *Le Fardeau iéshouaïen*

Dans la Tôrah, tout est Geste, tout est *Dâbâr*, mais tout n'est pas parole. Ce polysémantisme joue, précisément, quand on sait que la parole est simplement une diminution de l'action. Ce mécanisme gestuel et récitationnel, nous le trouvons sublimé en Iéshoua, ce grand structureur de gestes, ce grand praxique, celui qui a apporté la *Regula*, la *Malkoûtâ*, c'est-à-dire cette Règle des actions que nous avons déjà citée en la midrâshisant selon sa pénétrante logique :

¹ Cf. J. V. BAINVEL, *Les contresens bibliques des prédicateurs*. Lethielleux, 1895.

Tu apprendras et tu retiendras
et donc tu aimeras
 le Seigneur ton Enseigneur
de tout ton cœur-mémoire
 de toute ta gorge récitante et de tous tes muscles mimants ¹

Nous nous trouvons là devant le mécanisme traditionnel par excellence en Israël. Il est appuyé sur les grandes lois anthropologiques du travail humain. On comprend pourquoi, devant cette Tradition de Style global et oral bilatéralisé, les Rabbis ont toujours cette magnifique expression « Travailler à la Tôrah », mots et balancements qui ont été inlassablement repris par Iéshoua :

a
 Travaillez
b *c*
 non pour une nourriture mais pour une nourriture
 qui périt qui est stable
d
 pour la Vie perdurable.

[p. 286] On voit l'anachronisme d'employer le mot « Christ » pour désigner Iéshoua quand il s'agit de ce milieu araméen où il enseignait, ou de traduire comme telle bible récente, par « Monsieur ». Mettez donc « Rabbi » ainsi que l'appelaient ses appreneurs, cela vous obligera à étudier ce que c'est qu'un Rabbi, et ce n'est pas facile sans un vrai travail.

Le Rabbi, c'est celui qui fait « venir auprès de lui » ses *Talmids*, c'est-à-dire ses appreneurs par coeur. À chaque instant, à propos de Rabbi Iéshoua, nous avons ces formules équivalentes : « et allaient après lui », « et allaient près de lui » ses *Talmids*.

« Venir auprès d'un Rabbi », c'est venir pour mémoriser et non pas pour s'échauffer avec des airs lyriques.

Venez auprès de moi tous vous
 car vous êtes surmenés et vous êtes surchargés

en tant que portant un fardeau-récitation trop long et trop lourd.

Et moi, je vous reposerai, vous...
 Car mon Fardeau à moi il est léger...

Dans notre laboratoire de Rythmo-pédagogie, nous avons toujours interdit qu'on se serve des récitatifs mimo-pédagogiques de Jésus pour faire du simili-théâtre devant les enfants. Il ne s'agit pas de s'exhiber devant les enfants en rythmo-mimant des

¹ « On remarque que toutes les « facultés » pédagogiques palestiniennes, profondément incarnées, ne sont, pour ainsi dire, que la prise de conscience des gestes « intelligés » de tel ou tel organe : le cœur, la gorge, les membres. Ici, on ne « pense pas en l'air », mais on aime Dieu et on le sert avec tout son corps. » (M. JOUSSE, Sorbonne, 28-1-1954.)

récitatifs de l'Évangile, mais de faire passer immédiatement les gestes galiléens dans l'enfant, sans le mettre pur spectateur, sans dérouler uniquement sous ses yeux des déploiements plus ou moins « Dalcroze ». Rabbi Iéshoua n'a pas été un exhibitionniste, et je prends ce mot dans toute sa violence. Il a été un mimocatéchiste, qui fait passer, en miroir et en écho, dans ses enseignés, tous ses gestes globaux et oraux.

La maîtrise d'une leçon mémorisée, c'est la répétition, ce qu'on appelle la *Mishnâh*. C'est littéralement le vrai catéchisme : ce que l'Enseigneur a récité, l'Appreneur le répète chaque jour.

Notre Pain du monde à venir

Donne-nous aujourd'hui

C'est le Mimodrame quotidien où se mange ce « Pain à venir », pris dans tous les sens palestiniens du mot. Et il adviendra un jour, proche ou lointain, où nous n'aurons plus seulement la communion quotidienne [p. 287] à la Chair et au Sang, nous réobtiendrons cette communion totale de la Récitation et de la Manducation. Ceux qui, tous les jours, communieront, tous les jours mémoriseront. Car Iéshoua n'est pas venu apporter seulement la communion à sa Chair et à son Sang. Il est venu apporter la communion pédagogique totale. L'Instructeur se fait consubstantiel à ses Appreneurs. Tout mon effort est d'arriver à la synthèse de ce splendide enseignement de Iéshoua :

b

Point de Pain (eucharistique) seul
vivra l'homme

c

Mais de toute Leçon (évangélique)
vivra (aussi) l'homme.

Il est bien évident que lorsqu'on a appris la Récitation verbale du Soulèvement-Fardeau avec le geste sous-jacent, on arrive plus facilement à avoir une praxie positive, et même une eupraxie. Si on n'a que les mots, rapidement tout s'en va. De là cette admirable inconscience des doctes qui nous disaient que, dans les maladies de la mémoire, ce sont d'abord les noms propres qui s'en vont. Évidemment, ce sont les verbes qui partent les derniers, parce que c'est là où l'action joue le plus. Nous avons là affaire à la grande loi normale de l'être tout entier dans son expression, mais qui s'y donne plus ou moins selon qu'on le laisse faire.

Le balancement de droite et de gauche, sous le joug, est certainement le plus normal. C'est d'ailleurs de cette façon que l'enfant spontanément se balance, ainsi qu'un grand nombre de récitateurs ethniques. D'autres auront la tendance à se balancer sous le Fardeau, d'avant en arrière, surtout si des gestes expressifs accompagnent leurs récitations. C'est ainsi que font, depuis trente ans, les récitants de notre laboratoire d'Anthropologie rythmo-pédagogique. Tout ce que nous faisons au laboratoire pour la mémorisation de l'Évangile, n'est pas de l'archéologie, mais de la pédagogie. C'est fait pour essayer de reprendre le mécanisme de la récitation selon les lois mêmes du Style global-oral.

*Globalisme
gestuel
et Mémoire*

Tout cela est d'une importance extraordinaire, car c'est tout cela la mémoire humaine. C'est dans la mesure où nous laisserons toutes ces lois rejouer que nous aurons ou non de la mémoire. Combien de personnes n'ont pu avoir de mémoire, parce qu'elles ont cultivé seulement la mémoire oculaire, qui est la plus détachée de tout le globalisme gestuel, étant donné qu'on peut lire les petits caractères d'imprimerie [p 288] en restant assis et sans même articuler. Nous ne savons plus ce que c'est que la mémoire parce que, dans nos milieux de Style écrit, nous ne la faisons jamais jouer dans des mécanismes vivants.

Un homme de très haute valeur, le R.P. Léonce de Grandmaison, m'a avoué avoir perdu sa vie au point de vue mémoire. C'était un être admirablement équilibré et dont l'équilibre avait été rompu dès le début de ses études. Après avoir longuement étudié mon travail sur le Style oral, il me disait : « je vois bien que c'est par là que j'aurais dû aller pour avoir ma véritable mémoire. Au fond, j'étais, sans le savoir, un verbo-moteur oral et même global, et pas du tout un oculaire. »

De tels « tests » du laboratoire quotidien nous conseillent de bien connaître chaque mécanisme humain individuel avant de l'orienter exclusivement d'un côté. Ce mécanisme humain individuel doit être observé dans sa spontanéité gestuelle opératoire et ensuite utilisante et expressive.

3. LA BERCEUSE

« Ma mère s'était consacrée toute à moi pour que je puisse étudier dans les livres.

Je lui rends la millième partie de ce qu'elle m'a donné en montrant que ce n'est pas dans les livres, mais dans ma mère elle-même que j'ai pris ma science. »

Marcel JOUSSE ¹

[Retour au plan de synthèse](#)

Si nous avons trois mains, toute la logique humaine aurait été changée. Cependant, nous aurons besoin souvent de trois balancements, parce que trois choses peuvent s'imposer à nous qu'il nous faut exprimer logiquement. C'est ce que nous avons pu constater dans la plupart des exemples cités.

La conformation doublement bilatérale du corps humain permet, alors, que le mécanisme de balancement de droite et de gauche s'imbrique gestuellement dans le mécanisme de soulèvement d'avant en arrière : le *Joug* et le *Fardeau* se conjoignent. Cette imbrication se retrouve souvent dans les Berceuses. Grâce à cette imbrication, on peut ainsi mettre de l'ordre dans des balancements qui ne se satisfont pas du seul parallélisme de droite et de gauche.

a) *Le bercement matériel équilibré*

Voulez-vous prendre conscience en vous de mimèmes équilibrés ? Allez dans mon « pays » de la Sarthe, à Beaumont-sur-Sarthe, sur le grand pont, naguère

¹ Si « toute science est prise de conscience » on peut le dire particulièrement de ce chapitre. C'est pourquoi nous nous permettons cette dédicace tirée d'un cours (École d'Anthropologie, cours du 24-2-1941). De plus en plus, Jousse semble se plonger avec une joie secrète dans sa race paysanne comme dans une sorte d'accomplissement, de plénitude. À mesure qu'il pousse son analyse, il nous livre davantage sa vie profonde et l'on comprend qu'il ait pu dire : « L'histoire de ma vie est celle de mon œuvre. L'histoire de mon œuvre est celle de ma vie. » On voit alors sa mère paysanne revivre à ses côtés. Il est sûr que l'influence de sa mère, dans son œuvre, a été décisive. Elle lui a fait comprendre le rôle immense, irremplaçable que peut avoir une mère dans une vie d'homme. Et tandis qu'il avance dans ses prises de conscience d'anthropologiste expérimental, il se retrouve, petit enfant, au foyer maternel, ce foyer paysan sarthois qui l'a introduit d'emblée dans le foyer de Nazareth. Mais sans qu'il s'en doute, la maladie implacable déjà l'enserme, et c'est une ultime profession de foi, d'autant plus saisissante qu'elle est inconsciente, qu'il nous donne dans la dernière page de ce chapitre. Le témoignage de saint Paul est la dernière ligne que sa main ait tracée, ce témoignage qui est gravé sur sa tombe et qu'il a si sincèrement vécu :

Le bon Combat
j'ai combattu

La Course
j'ai parcouru

La Fidélité
j'ai défendu.

geste du paysan qui crible du son et de la farine, geste rythmo-mélotié et verbalisé en phrases toutes simples, mais qui vont nous permettre d'aller bien loin avec la petite [p. 291] paysanne sarthoise pleine de ses traditions ancestrales millénaires, berçant son fils qui sera un jour professeur d'Anthropologie du Geste et du Rythme dans les grandes écoles françaises :

Sassons	du son	Blutons
pour les petits nourrissons		qui sont dans la maison.
	Du son	
Sassons		Blutons

D'où est venue cette berceuse dont les gestes s'appellent ? C'est précisément que les mimèmes, les gestes qui avaient été faits sur le réel, ont rejoué spontanément « à vide ». Nous avons là des gestes qui nous dominent.

Nous recevons du monde de quoi être maîtres du monde. Nous avons, en nos mains mimeuses, le monde. Nous n'avons qu'à en prendre conscience en laissant nos mains s'équilibrer pour se comprendre. Par l'équilibre, nous comprenons plus profondément. Le monde insensé et insensible vient se comprendre dans notre propre intelligence. L'intelligence, c'est la prise de conscience des mimèmes distribués.

Nous avons donc en nous ces gestes du réel « pensés » par nous, c'est-à-dire équilibrés (*pensare – peser*), avec prise de conscience sous des formes interactionnelles. Nous sassons, nous blutons du son. C'est simple comme de l'Évangile galiléen, de la *Besôretâ* paysanne. C'est là précisément que nous allons retrouver ce style.

Quelquefois, on le trouve peu profond. C'est qu'il est pareil à la Sarthe. Les peupliers immenses s'y reflètent, mais l'eau est si limpide qu'il semble que le fond est là, à portée de la main. Allez-y voir. Votre risque sera votre perte. Nous autres, paysans, nous apportons un réel simple, écrasant. Nous apportons la vie dans le pain, la vie dans le vin, la vie dans notre geste. Nous sommes simples comme le pain et le vin. Nous sommes profonds comme la Vie et la Mort.

b) *Le Bercement maternel formateur*

Les chansons de nos mères nous endormaient tout doucement, sous leurs bercements à deux battants, comme des cœurs qui battent. Nous, dormions, mais dans nos cœurs veillait la loi du double battement.

[p. 292] Faut-il analyser la simplicité de ces gestes, clairs comme une aurore, simples comme le chant d'une mère ?

Le geste du crible, d'avant en arrière, de droite et de gauche, c'est la berceuse du travail. Ceux qui cherchent des gestes adaptés le mieux possible au réel n'ont qu'à aller étudier les grands gestes équilibrés des paysans traditionnels.

Le style de la Berceuse est essentiellement balancement et il est significatif. Avez-vous senti la signification profonde de ces termes que nous, paysans, nous comprenons parce que nous les vivons quotidiennement ?

Sassons Blutons.

Vous direz que ce sont des termes synonymes. Évidemment, il y a en nous, paysans, une tendance à ce que cette synonymie se reproduise toujours parce qu'elle est dans nos muscles. C'est cela la Mémoire avant le mémoire. Ce parallélisme est humain, profondément humain. Il n'a rien de poétique, ni de biblique. Il est universel parce qu'anthropologique.

Les paroles de la berceuse sont pour nous la même chose que les « mimèmes ». Nos mots sont incarnés profondément dans nos gestes. Si bien que pour avoir le mot, il nous faut faire le geste. Nos gestes sont spontanés, et nos paroles les verbalisent si besoin en est.

Nos mimèmes nous donnaient le monde de l'univers, la parole va nous donner le monde de l'endroit. Dans la Sarthe, nous verbalisons avec certains sons. Dans d'autres pays, nous verbalisons avec d'autres sons...

Le paysan, dans son bercement maternel, a tout cela en puissance obédientielle. Il a la connaissance des mots-couples, de signification synonymique ou antithétique. Sa droite est toujours en harmonie avec sa gauche. Le grand souffle des vents de la campagne le fait onduler comme les grands peupliers. Il est là spontanément debout, droit et constructeur.

Le grand bercement maternel est la première formation des êtres équilibrés. Ce bercement, je le retrouvais dans les chansons patriotiques que ma mère aimait à me chanter en se balançant :

[p. 293]

Dans mon pays, je cultivais la terre,
dans mon pays, je gardais les brebis,
Mais maintenant que je suis militaire,
je veux rester fidèle à mon pays.

Ces balancements sont les berceuses terribles des mères qui se dressent quand le pays est attaqué. Et voilà leurs fils, les petits paysans paisibles, qui se transforment d'emblée en guerriers invincibles :

Halte-là !
Halte-là ! Halte-là !
Vous ne passerez pas.

C'est cela que j'ai reçu de ma mère, la signification des mimèmes, des gestes informateurs : la main droite, la main gauche, se dresser, se baisser, avancer, reculer, et puis, se tenir et tenir : « On ne passe pas ! »

Voilà de quoi une vie d'homme est faite ! de quoi une vie d'homme est bercée ! C'est l'éternelle berceuse de la mère qui, jusque dans la mort, berce son enfant.

Comme je comprends qu'on retrouve sur les lèvres des mourants, la modulation des premières berceuses de leur mère !

Quand saint François-Xavier mourait, là-bas, dans l'orient lointain, le jeune interprète chinois qui était à côté de lui, a surpris des paroles étranges. C'était le parler basque maternel qui se jouait sur ses lèvres agonisantes.

Parmi les étranges et derniers balancements de ce jeune Paysan galiléen que les Romains avaient étendu sur une croix, nous entendons cette plainte qu'il a jetée d'une voix forte en son araméen formulaire :

Elâhî Elâhî
lammâ shabaqtanî !

Mâriâm de Nazareth, ne retrouves-tu pas, dans ce balancement suprême, l'écho de tes doux bercements maternels ?

Quelle nécessité de revenir toujours à la forte langue originelle et originale pour comprendre Iéshoua le Galiléen ! On vous fait passer, ô prêtres, des années dans le latin et le grec, et vous ignorez totalement la langue de votre Dieu ! Vous ne pouvez même pas comprendre son cri de détresse, le dernier :

[p. 294]

Elâhî Elâhî
lammâ shabaqtanî !

Pourquoi cette répétition ? C'est qu'elle jaillit précisément de l'organisme bilatéral de cet être qui est, à coups de marteaux et de clous, bilatéralisé sur sa croix romaine. Cette loi du Bilatéralisme de l'offrande totale, elle se verbalise encore dans cet appel que nous entendrons plus tard avec la même formule :

Shâoùl Shâoùl
pourquoi me poursuis-tu ? ¹

Avant il avait dit :

Elâhî Elâhî
pourquoi me délaisses-tu ?

C'est toujours le Formulisme des Targoûms que nous aurons à étudier dans le chapitre suivant. Jésus targoumise jusque dans la mort. Mais comment pourrions-nous retrouver toutes ces résonances formulaires galiléennes dans des traductions grecque et latine ? La traduction détruit la formule ethnique. Seul l'araméen original nous conduira au geste informateur toujours présent.

¹ « Pour l'araméen de Shâoùl, rechercher, dans ses épîtres, les structures du Style oral sous-jacent et voir aussi sa révélation sur le « chemin de Damas ». Il s'entend appeler en Style oral formulaire araméen, formule calquée sur l'appel de Iéshoua en croix. Vous avez là le rejeu de la langue maternelle — à rapprocher de Bernadette qui entend la Vierge dans son patois maternel. (Conseils de Jousse à un jeune « Palestinisant », 1956.)

Pour l'origine judéenne de Paul, cf. Marcel JOUSSE, *Judâhen, Judéen, Judaïste dans le milieu ethnique palestinien*, Geuthner, Paris, 1946.



La Berceuse équilibre les propositions et voilà les rimes finales, ces grands outils de la mémoire. Non pas les rimes rares que vous trouvez comme des sortes d'énigmes sous la plume de vos poètes. Croyez-vous que, dans leurs proverbes et leurs récitations, les paysans vont rimer pour rimer ? « La rime est une esclave et ne doit qu'obéir. » Elle doit surtout construire et instruire la mémoire.

[p. 295] C'est cela que nous essayons de retrouver dans les formules galiléennes qui, précisément, comme le mécanisme de notre langue sarthoise ou parisienne — ont l'accent sur la finale :

Sassóns	du són	Blutóns
De même, nous aurons		
Abbâ	Roûhâ	Berâ

C'est que les anthropologistes vont, sous les mots, jusqu'au réel informateur. Par-delà les textes morts, ils vont à la vie, quelquefois même jusqu'à la Vie éternelle qui est la Pédagogie éternelle.

Notre signe de la Croix nous en avertit, ce simple geste qui porte toute la grande tradition pédagogique palestinienne de l'Abbâ qui enseigne, du Berâ qui reçoit l'enseignement et du Roûhâ ou Paraqlitâ qui remémore ce souffle, cet enseignement ¹.

<i>b</i>	<i>c</i>
Les Leçons que moi	Point de moi-même
je récite à vous	je les récite
<i>d</i>	
Mais l'Abbâ qui est stable en moi	
c'est lui qui fait mes couvres	

dit Iéshoua, *Berâ* de son *Elâhâ*, annonceur du *Roûhâ* ou *Paraqlitâ*.

c) *Le Bercement éternel libérateur : Pédagogie vivante*

L'équilibre génial du Composé humain trouve son épanouissement dans la formule palestinienne :

Et le Memrâ s'est fait chair
et il habita chez nous...

¹ Marcel JOUSSE, *Père, Fils et Paraclét, dans le milieu ethnique palestinien*, Geuthner, Paris, 1948.

[p. 296] Et nous le voyons, ce *Memrâ* incarné, au centre, dans la mangeoire de Bethléem, sous la forme d'un petit enfant. Puis, d'une part, la mère, la grande rythmeuse qui a été pour moi l'occasion de ma plus belle découverte : l'origine araméenne formulaire du Magnificat. D'autre part, le père adoptif, l'homme aux mains calleuses, le paysan-artisan qui a eu l'habileté manuelle par le maniement des outils.

Cela ne suffit pas au Bilatéralisme. On est allé chercher, dans les mimodramatiques récitations des Nabis palestiniens : « le bœuf qui connaît son maître et l'âne qui sait son possesseur », et on les a mis là, dans nos crèches de Noël, comme pour fortifier encore notre bilatéralisme. Et nous avons là le plus beau et le plus simple des chefs-d'œuvre, offert à la négligence des hommes...

Loisy disait : « La vie de Jésus, d'après les Évangiles, c'est comme la peau de chagrin. Elle se rétrécit au fur et à mesure qu'on l'étudie davantage. » Je dis : La vie de Jésus est une immensité paysanne encore intouchée et qui s'élargit au fur et à mesure qu'on la manie avec des mains dignes. Il y a un sacerdoce du paysannisme comme il y a un paysannisme du sacerdoce. Je crois avoir joint les deux noblesses.

*Iéshoua,
rythmo-
catéchiste*

Il nous faudrait incarner en nous la vivante pédagogie de Iéshoua pour mieux comprendre les bercements libérateurs de ce jeune Paysan galiléen, de ce Meshihâ qui vient rectifier le Terreux dans son errance paradisielle et qui, en exemplarisant les simples gestes de sa terre maternelle, apporte au monde la plus sublime régulation des gestes de l'homme, la plus belle conduite orientée des gestes humains.

Se rend-on compte combien de formules équivalentes ont été rythmo-catéchisées par Rabbi Iéshoua, au cours d'innombrables leçons de chaque jour, de chaque circonstance ? La voix vivante et innombrable déborde de tout un infini la plus large page d'écriture.

Le Képhâ-Pierre et le Iôhânân-Jean des « colliers-compteurs » choisiront, dans le tragique de chaque instant, la formule équivalente et adaptée d'un Rabbi Iéshoua toujours impeccablement et innombrablement mémorisé.

C'est en écho de tout cet ineffable qu'ils composeront leur Evangile où ils nous transmettront les « Perles-Leçons » que Iéshoua a enseignées en un parallélisme de paysan qui s'exprime par « mimèmes » et doit être mémorisé par « mimèmes ». Et voilà pourquoi Rabbi Iéshoua [p. 297] va donner cette pertinente recommandation rythmo-catéchistique à ses Appreneurs qui lui demandent :

Qui donc sera Rabbâ
dans la Malkoûtâ de Shemayyâ ?

Il prend alors un petit écolier, le met debout au milieu d'eux, dans le geste pédagogique du Rabbi qui récite sa récitation et il leur dit :

Si vous ne répétez et ne redevenez
comme des écoliers
Point vous n'entrerez
dans la Malkoûtâ de Shemayyâ.

Que de contresens ethniques rectifiés par l'équilibre humain

Surtout, n'allons pas jeter un freudisme intempestif sur ces textes en traduisant : « Soyez purs comme de petits enfants. » N'introduisons pas le sexualisme dans ce qui fait la beauté pédagogique de tous ces exemples. Certes, Iéshoua était pur comme le Berâ d'Elâhâ, mais il était aussi Memrâ incarné. Il a enseigné, dans ses Leçons-récitatifs, qu'il fallait devenir pareil à des enfants « appreneurs par cœur » pour pouvoir approcher de cette immense Malkoûtâ de Shemayyâ qui est la grande pédagogie conduisant, au-delà de cette vie, par sa Règle jusqu'à son Royaume ¹.

<i>b</i>		<i>c</i>
Laissez les écoliers venir auprès de moi		Et n'empêchez pas les écoliers de venir auprès de moi
	<i>d</i>	
	car elle est pour eux	
<i>e</i>		<i>f</i>
la Malkoûtâ		de Shemayyâ.

Or, « venir auprès du Rabbi », nous l'avons vu, c'est, en miroir et en écho, mimer ses gestes globaux et oraux.

[p. 297] Comment n'a-t-on pas fait apprendre cela dans les catéchismes pour enfants ? C'est ce grand rêve que je poursuis toujours : des prêtres assez savants dans les lois fondamentales de l'expression humaine pour comprendre la pédagogie de Jésus et pouvoir enseigner l'Évangile aux enfants. Est-il tâche plus haute et plus urgente ? Ce n'est pas de ces pâles résidus de théologie que sont nos catéchismes actuels dont les enfants ont besoin, mais des Paroles mêmes de celui qui a dit :

Laissez les écoliers venir auprès de moi.

Et nous l'entendons, précisément, recommander à ceux qui le suivent comme Appreneurs-récitateurs :

Et n'empêchez pas les écoliers de venir auprès de moi...

¹ Iéshoua n'est pas venu apporter seulement la *Malkoûtâ* d'Israël, mais la Malkoûtâ de Shemayyâ, la règle transcendante, la régulation inégalable à tous les hommes. « Un magnifique travail serait à faire : montrer que tous les termes de Iéshoua dans l'Évangile, s'orientent vers la mémorisation » (Sorbonne, 24-1-57).

N'est-ce pas ce que nous faisons en tenant les enfants éloignés de l'Évangile et en laissant les adultes dans l'ignorance de cette pédagogie, si puissamment informante, de Rabbi Iéshoua ?

Le véritable catéchisme doit être une répétition orale en écho des paroles du Maître. Le mot « cat-éch-isme » s'avère le plus exact qui puisse traduire le terme palestinien de *Mishnâh*. C'est l'apprenage en écho. Après, mais après seulement, viendra le *Midrâsh-explication*. Mais d'abord mémoriser la parole vivante de Rabbi Iéshoua.

*Régulation
rythmique
des Paraboles*

Pour mieux entrer dans son enseignement, c'est tout le mécanisme de la comparaison balancée qu'il nous faudrait analyser, parabole par parabole. C'est qu'en effet, chaque Mimodrame des paraboles iéshouaiennes est fondamentalement structuré par le corps humain bilatéral et pour le corps humain bilatéral.

*La maison
sur pierre
ou sur sable*

Faisons au moins l'analyse bilatéralisée de cette parabole si admirablement balancée en deux Récitatifs parallèles.

Au début, Jésus nous montre ce qu'est l'homme qui mémorise oralement et globalement. C'est là que la mnémo-mélodie balancée et guidante commence à jouer et donne son appui :

	<i>a</i>	
	Ne vous inquiétez pas	
<i>b</i>		<i>c</i>
ni pour votre gorge		ni pour votre corps
de quoi vous vous nourrirez		de quoi vous vous vêtirez
<i>d</i>		<i>e</i>
Car la gorge n'est-elle pas		et le corps n'est-il pas
plus que la nourriture		plus que le vêtement ?

Et voici les balancements empruntés au large paysage galiléen, où les oiseaux du ciel traversent l'espace au mouvement alterné de leurs ailes, où les anémones pourpres des champs font onduler le sixtain de leur corolle sur leur tige salomonienne :

Récitatif 1

	<i>a</i>	
	Regardez les oiseaux du ciel	
<i>b</i>		<i>c</i>
ils ne sèment		ni ne moissonnent
	<i>d</i>	
	ni n'amassent dans des greniers	
<i>e</i>		<i>f</i>
Pourtant il les nourrit		N'êtes-vous pas
votre Père des Cieux		beaucoup plus qu'eux ?
	<i>g</i>	
	Lequel d'entre vous	
<i>h</i>		<i>i</i>
quand il s'inquiéterait		pourrait ajouter
	<i>j</i>	
	à sa taille une seule coudée ?	
<i>k</i>		<i>l</i>
Si donc vous ne pouvez		pourquoi vous inquiétez-vous
même les moindres choses		des autres ?

Iéshoua joue à l'intérieur du mécanisme araméen avec ses rythmes souples, ses balancements organiques, toutes ces choses vivantes qui font les pédagogies stables, durables, transmissibles, informantes.

Rabbi palestinien. Mais il faut porter cela vitalement en soi, avec l'adjuvant de toutes les mécaniques gestuelles que nous avons montrées.

Gestualiser, balancer, mélodier, selon les lois mimismologiques de la mécanique humaine. Logique, mimisme, mélodisme retrouvent là leur indéchirable unité. Une composition de Style oral est toujours sous la mouvance des lois du Rythmo-mimisme mnémorique et mnémotechnique et donc du Rythmo-mélodisme. Elle est aussi formulaire, c'est-à-dire traditionnelle. Ce qui n'empêche pas l'élément personnel de jaillir, plus ou moins puissamment, selon la personnalité ou la génialité de l'Improvisateur. Alors nous pouvons voir s'intégrer, dans la vivante mémoire des appreneurs galiléens, le gigantesque Bilatéralisme de l'Apocalypse iéshouaïennes.

RÉCITATION DU JUGEMENT DERNIER

Récitatif 1

Et quand viendra le Fils de l'Homme dans sa gloire
et tous ses Anges avec lui

Alors il s'assiera
sur le trône de sa gloire

Et seront rassemblés devant lui
tous les peuples.

Et il séparera les uns d'avec les autres
ainsi que le berger sépare les brebis d'avec les boucs.

Et il fera placer les brebis à sa droite
et les boucs à sa gauche.

[p. 303]

Réc. 2 **Alors le Roi dira
à ceux qui sont à droite :**

« Venez les bénis de mon Père,
hériter du royaume qui vous fut
préparé depuis l'origine du monde
Car j'ai eu faim
et vous m'avez nourri
J'ai eu soif
et vous m'avez désaltéré
J'étais étranger
et vous m'avez recueilli
J'étais nu
et vous m'avez vêtu
J'étais malade
et vous m'avez visité
J'étais en prison
et vous êtes venus à moi. »

**Alors lui répondront
ceux-ci en disant :**

« Seigneur
Quand t'avons-nous vu avoir faim
et t'avons-nous nourri ?
ou avoir soif
et t'avons-nous désaltéré ?
Quand t'avons-nous vu étranger
et t'avons-nous recueilli ?
ou nu
et t'avons-nous vêtu ?
Quand t'avons-nous vu malade
et t'avons-nous visité ?
ou en prison
et sommes-nous venus à toi ? »

**Alors leur répondra le Roi
en disant :**

« En vérité je vous le dis,
chaque fois que vous l'avez fait à
l'un de ces plus petits de mes frères
c'est à Moi que vous l'avez fait. »

Réc. 3 **Alors le Roi dira
à ceux qui sont à gauche :**

« Éloignez-vous de moi, maudits,
dans le feu éternel qui vous fut
préparé et pour Satan et pour ses Anges
Car j'ai eu faim
et vous ne m'avez pas nourri
J'ai eu soif
et vous ne m'avez pas désaltéré
J'étais étranger
et vous ne m'avez pas recueilli
J'étais nu
et vous ne m'avez pas vêtu
J'étais malade
et vous ne m'avez pas visité
J'étais en prison
et vous n'êtes pas venus à moi. »

**Alors lui répondront
ces derniers en disant :**

« Seigneur
Quand t'avons-nous vu avoir faim
et ne t'avons-nous pas nourri ?
ou avoir soif
et ne t'avons-nous pas désaltéré ?
Quand t'avons-nous vu étranger
et ne t'avons-nous pas recueilli ?
ou nu
et ne t'avons-nous pas vêtu ?
Quand t'avons-nous vu malade
et ne t'avons-nous pas visité ?
ou en prison
et ne sommes-nous pas venus à toi ? »

**Alors leur répondra le Roi
en disant :**

« En vérité, je vous le dis,
chaque fois que vous ne l'avez pas fait
à l'un de ces plus petits de mes frères
c'est à Moi que vous ne l'avez pas fait »

Réc. 4 Et ceux-ci s'en iront au supplice éternel
et les justes iront à la Vie éternelle !

[p. 305]

*Anthropologie
du Bercement
libérateur*

Voilà la plus grandiose Mimodramatique bilatérale qui se puisse rêver. C'est un mécanisme anthropologique, plus profond encore qu'ethnique. Et voilà ce que nous demandons de donner aux enfants comme catéchisme. Rien que cela et tout cela. Mais il importe à ceux qui ont mission d'enseigner Jésus, de l'apprendre dans ses gestes et dans sa langue araméenne.

Berî	Berî
Mon fils	Mon fils
pourquoi m'abandonnes-tu ?	

Pourquoi m'abandonnes-tu dans ma langue ? Pourquoi m'abandonnes-tu dans ma pédagogie ? Pourquoi m'abandonnes-tu dans ma Besôretâ-Annonce orale ? ¹

Par un curieux retournement des choses, il semble que ce sont les professeurs laïques et non pas les prêtres qui, actuellement, s'intéressent le plus aux questions anthropologiques et ethniques concernant Rabbi Iéshoua de Nazareth. C'est donc aux anthropologistes à se faire méthodologistes afin de maîtriser le pédagogisme.

Nous ne le répéterons jamais assez. Tout cela n'était pas fait pour demeurer dans l'écrit, mais pour être mishnaïsé, c'est-à-dire rythmo-catéchisé, donc enfoncé dans les muscles de ceux qui devaient partir à la conquête du monde.

Qu'y a-t-il au fond de cette immense Rythmo-catéchisation ? Le grand balancement libérateur qui sauve les hommes et qui pourrait encore rajeunir nos civilisations agonisantes, si seulement on le comprenait en sa profondeur anthropologique et pédagogique. Et voilà pourquoi il faudrait commencer les cours d'exégèse par l'étude du Paysannisme anthropologique.

Le Père de Foucauld avait bien compris qu'on ne peut entrer dans [p. 306] une civilisation que par les gestes profonds de cette civilisation. Quand le Père Léonce de Grandmaison est mort, il avait en projet une œuvre qu'il faudra bien reprendre un jour, et étendre à tous les peuples de Style oral : pour les Touaregs, faire un Évangile d'après les méthodes de Style oral de ces récitateurs et récitatrices touaregs. Il est indispensable de s'incarner dans la mentalité, c'est-à-dire dans les gestes de ces peuples que nous n'avons pas su comprendre. Mais leur demander de venir s'atrophier et s'algébrosier dans une théologie thomiste gréco-latine, c'est aller au-devant d'un

¹ Cet appel aux prêtres retentit dans tout l'enseignement de Jousse jusqu'au dernier jour : « Si j'ai en face de moi des théologues, amenés par la curiosité, pour voir l'un d'entre eux manier les choses les plus redoutables où ont achoppé les Loisy et tant d'hommes de haute valeur, je leur demande de se rendre compte du formidable travail qui se fait ici. Je puis dire comme le grand Nabi d'Israël :

Voilà que mes vêtements sont tout rouges
car j'ai foulé la grappe
Et en vérité, je suis tout seul !

(Sorbonne, 6 mars 1952.)

échec. Les questions anthropologiques ne sont plus en l'état d'être résolues par un adverbe à la fin d'un syllogisme. Il y faut un réel qui puisse rejouer dans toute son objectivité anthropologique et ethnique.

Il faudrait, dans tous les milieux ethniques, qu'il y eût des missionnaires aptes à pouvoir faire le décalque des parallélismes de l'Évangile dans la langue des peuples qu'ils vont évangéliser. Mais cela demanderait de longues approximations. Il faudrait, dans tous les milieux, faire le double mécanisme d'approche qu'a réalisé Tchang Tcheng Ming et que nous avons dans la parole de Iéshoua :

<i>a</i>		
	Allez	
<i>b</i>		<i>c</i>
rythmo-catéchisez		et immergez
tous les Gôyim		ceux-ci...

Or sa thèse sur *l'Écriture chinoise et le Geste* humain, c'est le « Mimodramatisme ». Par là il rejoignait la grande Mimodramatique d'Israël que nous retrouvons dans notre liturgie et nos sacrements (l'immersion = le baptême, etc.). Et dans sa deuxième thèse (*le Parallélisme dans les vers du Cheu King*), nous avons le mécanisme de la « Rythmo-catéchisation ».

Il faut que nous permettions à la spontanéité de l'enfant et des peuples demeurés concrets, de s'épanouir dans ces mécanismes de berceuses qui font les styles parce qu'ils font les hommes.

« Qu'on me montre des Sourates comparables à celles du Coran » disait Mahomet. C'est, pourrait-on dire, la preuve de l'authenticité de la révélation par la beauté du style ! Nos textes desséchés pourraient-ils étouffer la vivante mélodie du Coran ? Mais nous avons à ressusciter [p. 307] la voix du Rabbi-paysan galiléen, plus vivante encore et qui fait toujours entendre son appel rythmo-pédagogique à *tous*.

Venez auprès de moi, tous, vous,	
Car vous êtes surmenés	et vous êtes surchargés
Et moi, je vous reposerai, vous...	
Car mon joug à moi	Et mon Fardeau à moi
il est aisé	il est léger.

Si peu d'hommes l'entendent, ne serait-ce pas parce que nous ne savons plus le faire entendre ? En effet, il s'agit de Récitatifs mnémoniquement rythmo-mélodiques, et non pas de musique, ni de poésie, ni de concerts spirituels.

Toute la rythmique humaine est en moi à cause de cette berceuse de ma mère :

Sassons	Blutons
du son...	

De là, je n'avais plus qu'à entrer dans la rythmique de Mâriâm et de son Fils. Du foyer de ma mère paysanne sarthoise, je suis entré au foyer de Mâriâm, la petite paysanne galiléenne.

Comment suis-je devenu rythmicien ? Ma mère m'a bercé comme Mâriâm a bercé son enfant. Est-ce de la religion ? À ces profondeurs-là, sans doute, mais c'est aussi, c'est surtout de la pédagogie merveilleusement maternelle. Voilà pourquoi nous sentons le sens de « Immâ », Mère, comme nous sentons le sens de « Abbâ », Père, au sens de *professeur*, d'enseigneur.

De là nous comprenons cette formule splendide de la Sagesse éternelle !

Iahôh m'a possédée au début de ses voies.

On ne peut mélodier cela sans sentir toute la grandeur palestinienne du foyer maternel.

Ce foyer maternel d'école, c'est la Mère récitante qui passe la Tradition à son Fils. Et son Fils la passe à ses appreneurs. Et c'est à tel point que, jusque dans la mort, ce foyer survit. Vous n'avez pas suffisamment fait attention à certains calvaires. Au pied de la Croix, debout, [p. 308] une Mère et un Appreneur. Au milieu, dressé, l'Enseigneur. Et c'est le don parallélisé de Celui qui s'en va. À la Mère, il dit :

Femme, voilà ton « Berâ ».

Ton Fils ? Plus que cela ! C'est que le mot *Berâ* a une résonance pédagogique que n'a pas, chez nous, le mot fils : « Voilà ton Berâ, voilà ton Enseigné ». Et à l'Appreneur, il dit :

Voilà ton « Immâ ».

Ta mère ? Sans doute, mais là encore et plus profondément, c'est la Mère pédagogique, l'Immâ.

<i>a</i>	
Et dès ce moment	
<i>b</i>	<i>c</i>
l'Appreneur que Iéshoua instruisait de prédilection	prit Mâriâm chez lui.

Et ce fut la première des Assemblées mémorisantes qu'on appelle « Qehillâ » et qui est plus qu'Ekklesia. La mère institutrice dans son rôle d'Immâ. Le fils instruit au foyer maternel.

On n'a pas encore étudié ce qui faisait la grande force de ces paysans galiléens : le Rabbi disparu remplacé par une mère qui était une récitante et une improvisante. C'est un abîme encore inexploré qui s'ouvre là devant nous ¹.

¹ Appuyé sur sa connaissance des milieux de Style oral et de leurs coutumes multimillénaires, Marcel Jousse, dans ses dernières années d'enseignement, (Sorbonne 1956-1957) nous a livré le sens de ses recherches :

« Vous voulez savoir les sources de Luc ? C'est le cœur-mémoire de la mère récitante. Une improvisatrice de Style oral n'a pas besoin d'avoir la plume à la main pour composer et garder l'histoire de sa famille. Ce n'est pas l'Histoire avant l'histoire, c'est l'histoire au moment même de l'histoire et retenue fidèlement comme histoire. »

[p. 309] Les proverbes paysans reçus au foyer maternel nous ont aidé à comprendre ceux qui nous sont venus de la bouche même de Iéshoua le Galiléen :

Nul ne peut servir
un maître et un maître
Vous non plus ne pouvez servir
Elâhâ et Mammonâ,

Ayant appris cela sur les genoux de notre mère, tout notre être a été informé par ces balancements. C'est, pour ainsi dire, dans un Magnificat comparable à celui de Mâriâm, la paysanne galiléenne, que nous avons commencé à faire de l'anthropologie.

Nul ne peut servir
un Maître et un Maître

Et nous n'avons voulu servir qu'un seul Maître : Rabbi Iéshoua le Galiléen.

	Le bon Combat	
	j'ai combattu	
La Course		j'ai parcouru
La Fidélité		j'ai défendu.

Pour lui, Luc nous donne, dans sa mise par écrit de l'Évangile de l'Enfance, la septaine du collier-compteur de Mâriâm dont les Perles-leçons paraissent s'appeler : l'Annonce à Zacharie, l'Annonce à Mâriâm, la Visitation, la Naissance de Jean le précurseur, la Naissance de Jésus, la Présentation de Jésus au Temple, le Recouvrement de Jésus au Temple.

Matthieu nous livrerait, en complément, la septaine du Collier-compteur de Joseph, le père nourricier. Le 1^{er} Récitatif qui en appelle à toute l'histoire d'Israël nous donne le *Comput des Engendraments* jusqu'à « Joseph, l'époux de Marie de qui est né Jésus qui est appelé le Messie ». Puis vient l'Annonce à Joseph, et tous les événements qui se sont succédé après la naissance de Jésus : la venue des Mages, la fuite en Égypte, le massacre des Innocents, le retour d'Égypte, l'établissement à Nazareth.

Les envoyés de Jésus, ses Apôtres, furent ses témoins, mais combien plus celui qui fut choisi pour veiller sur son enfance et sa mère Mâriâm. Ce n'est pas pour rien que la plus haute autorité spirituelle a proclamé Mère de l'Église, celle qui, après l'Ascension de Jésus, a vu se grouper autour d'elle ceux qu'il laissait apparemment « orphelins », en attendant la Pentecôte où le Souffle de vérité, brisant toutes les cloisons étanches, allait les jeter à travers le monde et par eux renouveler la face de la terre.

[p. 311]

chapitre III

LE FORMULISME

[Retour au plan de synthèse](#)

Le « Formulisme » est l'outil vivant de cristallisation par excellence. Les gestes de l'homme, qu'ils soient conscients ou inconscients, tendent à se « rejouer », et vont d'eux-mêmes à une stéréotypie qui facilite l'expression. La stéréotypie des formules verbales n'est qu'un cas particulier de cette tendance fondamentale.

Dans tous les milieux ethniques, nous retrouvons ce Formulisme gestuel et oral, à la base des traditions et donc des liturgies.

Les « formules » de l'expression sont faites de gestes essentiels traditionnellement conservés et transmis. Histoire et Formulisme viennent d'identifier dans les « Perle-leçons » du genre de l'histoire.

Ainsi, les milieux de Style oral sont à même d'élaborer et de retenir, avec une facilité stupéfiante pour nous, des compositions fort longues ou s'agencent, en séries neuves, des récitations formulaires qui leur étaient familières depuis l'enfance. Une rythmo-mélogie traditionnelle vient d'elle-même « mouler » ces récitatifs, suivant leur genre, dans des moules mélodiques dont le rôle est d'en faciliter le portage.

Dans ce Formulisme vivant, nous voyons le jeu indéfini des comparaisons, oppositions, suppositions, s'assouplir afin de s'ajuster au réel.

Dans un milieu de Style oral, l'improvisateur-récitateur ne crée pas les formules, mais il crée avec des formules que pourtant il n'a pas inventées.

Ce jeu vivant peut être saisi dans la « Perle-Leçon » par excellence, le « Pater » fait de formules purement traditionnelles, mais agencées dans un ordre tout personnel, rendant un sens et un son nouveaux et jamais entendus.

[p. 313]

LE FORMULISME ¹

Les Formules targoûmiques du « Pater » dans le milieu ethnique palestinien ²

INTRODUCTION

La Mécanique céleste des Atomes textuels

[Retour au plan de synthèse](#)

Une grande difficulté méthodologique s'impose au professeur d'Anthropologie qui enseigne dans notre milieu ethnique. Il s'agit de trouver des étudiants qui soient demeurés scientifiquement objectifs en face des diverses techniques élaborées par les hommes à travers les pays et les siècles.

Bon gré, mal gré, les programmes de nos études dites « clas-[p. 314] siques » ont incliné les sympathies vers la technique grecque. Or, cette technique grecque est en opposition absolue avec la technique palestinienne *des premiers siècles de notre ère*.

Si nous examinons l'orientation générale des recherches grecques, nous pouvons dire qu'elles sont guidées par la méthode expérimentale d'observation. C'est à la suite de ces observations que la science matérielle s'est perfectionnée de siècle en siècle. Dans le milieu ethnique palestinien, la recherche est avant tout centrée sur les gestes de l'Homme, non pas par la méthode d'observation, mais par ce qu'on pourrait appeler la méthode de révélation.

¹ Bien que le chapitre du Formulisme soit resté en suspens par suite de la maladie de Marcel Jousse, nous pouvons, grâce aux explications qu'il a données sur la loi du Formulisme dans les chapitres précédents, nous borner à donner son étude sur le PATER qui était, pour Marcel Jousse, la plus belle illustration. en Style oral araméen, de la loi anthropologique du Formulisme. (*L'Ethnographie*, n° 42, 1944, paru en 1949.)

² « Dans le mémoire « Les Formules targoûmiques du « Pater », ne pas oublier la deuxième partie du titre tout aussi importante que la première, autrement ce serait seulement de la philologie. Mais la spécification « Milieu ethnique palestinien », indique une chose vivante, agissante, luttante, qu'on ne peut comprendre que par transposition de gestes. Grâce aux mimèmes reçus, on peut essayer de comprendre le passé et préparer l'avenir, étant donné que les lois anthropologiques sont très peu nombreuses. » (Conseils de Jousse à un jeune « Palestinisant », 1956.)

Le Grec se dresse en face de la nature entière pour essayer de l'encercler de plus en plus globalement. Le Palestinien s'accroupit en face d'un texte révélé pour essayer de le scruter de plus en plus atomiquement.

Il en résulte que le savant grec est l'homme de la « *Phusis* », le Physicien, tandis que le savant palestinien est l'homme du « *Sêfer* », le Sêfériste, en entendant par « *Sêfer* » la Mise par écrit « computationnée » de cette Révélation verbale que nous avons étudiée dans nos précédents travaux.

La méthode grecque, cela va de soi, a imprégné tous ceux qui, actuellement, dans notre milieu ethnique, donnent un enseignement quelconque. Asseyons-nous comme étudiants en face de professeurs, de professeurs de philosophie par exemple. Nous pouvons être certains, *a priori*, qu'ils ne vont pas nous esquisser les systèmes du Milieu ethnique palestinien. Ils développeront, jusque dans les derniers détails, tout ce que la moyenne de nos professeurs a coutume de nous répéter sur la Philosophie grecque.

C'est grâce à cela que nous avons ce qu'on pourrait appeler le contresens catastrophique de notre mécanisme religieux. C'est, en effet, un phénomène très curieux de voir les savants de notre milieu ethnique se poser le problème suivant : « Y a-t-il accord possible entre la science et la foi ? »

Pour nous, anthropologiste du Geste, nous disons que la question est mal posée. Comprend-on bien de quoi on parle ? « De quoi s'agit-il ? » dirait Foch.

D'un côté, vous avez le milieu expérimental grec. D'un autre [p. 315] côté, vous avez le milieu révélationniste palestinien. Et, de part et d'autre, on prétend bien posséder la Réalité, c'est-à-dire la Science.

Or, jusqu'en ces derniers temps, par une inexplicable vivisection, les savants de notre milieu ethnique français n'avaient pas poussé leurs recherches scientifiques dans le sens du Milieu ethnique palestinien. Ils avaient simplement gardé un certain résidu affectif — ou désaffectif — provenant de leurs années d'enfance et des enseignements donnés alors d'une manière enfantine, voire féminine. Et c'est cette affectivité féminine qu'ils appelaient la foi, « la religion de leur enfance ». En revanche, dans l'autre discipline reçue du milieu grec, ces mêmes savants, au fur et à mesure des années, avaient poussé de plus en plus profondément leurs analyses. Là, ils avaient abouti à ce qu'ils considéraient comme la seule et véritable science.

Du point de vue anthropologique, cette vivisection est une erreur fondamentale. Nous sommes obligés de dire aux professeurs, et singulièrement aux professeurs de philosophie : « Vous n'avez pas le droit de mutiler la grande science *humaine* en fonction de vos programmes pseudo-classiques. »

C'est au nom de cette science humaine intégrale que nous voudrions, au cours de ce mémoire, étudier ce que nous pourrions appeler : la Mécanique céleste des Palestiniens.

En effet, ce ne sera pas celle que les Grecs ont ébauchée et que les approfondissements successifs de nos Henri Poincaré ont perfectionnée. Ce ne sera

pas la mécanique céleste des globes planétaires et stellaires. Ce ne sera pas non plus la mécanique des atomes énergétiques telle que, sous le nom de mécanique ondulatoire, les prestigieux calculs d'un de Broglie viennent de nous la codifier.

Nous avons à laisser cela à la recherche des « physiciens » expérimentaux. Pour nous, anthropologistes également expérimentaux, nous regardons la façon dont le même problème a été posé et résolu par les « Sêféristes » dans le Milieu ethnique palestinien. Or, là, nous pouvons dire que nous avons une *Mécanique céleste d'Atomes textuels*. C'est la dénomination technique qui devrait être désormais donnée à tout un ensemble de recherches anthropologiques palestiniennes.

[p. 316] Qu'est-ce donc que cette Mécanique céleste des Atomes textuels ? Disons tout d'abord que c'est une science absolument neuve, du moins pour notre milieu ethnique français. Certes, avant nos travaux d'anthropologiste du Geste, on avait compilé des textes palestiniens en de gros volumes, après un rudimentaire classement par matières. Mais à cet amas d'éléments, il manque l'impulsion de la loi organisatrice et unificatrice. Or, ce que nous voudrions faire naître au cours de cette étude, c'est la compréhension de cette Mécanique céleste d'Atomes textuels.

Elle est *céleste*, cette Mécanique, en ce sens qu'elle a été révélée, dévoilée, par un mécanisme d'En-Haut, par l'Invisible, par le Tout-Puissant, par le Tout-Sachant, quel que soit le nom employé pour spécifier cette Force infiniment vivante et intelligente, cet *Elâhâ*.

Mais c'est une Mécanique d'Atomes *textuels*. En effet, nous n'allons pas avoir à traiter directement, immédiatement, avec les phénomènes de la nature et de l'homme, mais avec des textes révélant ces phénomènes.

Ces textes vont avoir tendance à se dissocier et à se réassocier diversement, comme s'ils étaient constitués d'unités atomiques. Chacun de ces atomes textuels forme un petit bloc séparément maniable.

Nous l'écrivions naguère : « C'est, pour ainsi dire, comme un jeu merveilleux de dominos vivants : les pièces du jeu restent toujours sensiblement les mêmes avec leurs mêmes attirances réciproques, mais les combinaisons en sont quasi indéfiniment renouvelées. »

Dans notre science actuelle, nous avons quelque chose qui, à la rigueur, pourrait être comparable : c'est la formule algébrique. Si l'on jette un coup d'œil sur les pages de la « Mécanique céleste » de Henri Poincaré, on y voit des imbrications de petits blocs relativement indépendants. Ces petits blocs, ces « dominos » imbriqués, ce sont les formules.

Or, dans le Milieu ethnique palestinien, nous allons nous trouver en face de quelque chose d'analogue. Seulement, au lieu d'avoir des formules algébriques, nous aurons des formules concrètes. Ce sont ces formules concrètes dont nous voudrions [p. 317] maintenant étudier la Mécanique céleste dans le Milieu ethnique palestinien.

Comme nous le faisons remarquer plus haut, nos savants ont parfaitement ignoré le milieu palestinien. Les théologues sélectionnent, de-ci de-là, quelques fragments

de textes pour les ajuster, d'une façon aussi pertinente que possible, à leurs thèses dogmatiques ou morales.

Nous, anthropologistes du Geste, qui ne sommes ni ne voulons être des théologues, nous disons : Peut-être serait-il hautement scientifique d'entrer une bonne fois dans la « mécanique pure » sans nous préoccuper de savoir si nous allons faire de l'apologétique ou de la théologie positive ou tout autre chose. Nous allons simplement *regarder* de quoi tout cela est fait, comme nous avons regardé [dans les chapitres précédents] comment fonctionnait ce que nous avons appelé la *Mécanique humaine*.

Or, cette attitude purement anthropologique est toute nouvelle. Un professeur de philosophie pourrait nous demander : « Quels sont les livres à lire pour s'initier à la question ? » Nous serions obligé de lui répondre qu'il n'y en a encore aucun. C'est même pour cela que nous publions les nôtres afin de donner au moins une esquisse.

Nous n'avons pas, en effet, dans le cours d'une vie, la naïve prétention d'accomplir, à nous seul, ce qui exigera des centaines de vies et des centaines d'années. Nous avons seulement voulu ouvrir un « Laboratoire de recherches » où d'ailleurs sont tout de suite entrés un nombre appréciable de jeunes chercheurs. Ce n'est pas sans une certaine fierté que nous voyons nos propres recherches prolongées et corroborées par une trentaine de thèses de doctorat ou de mémoires scientifiques dans les différentes techniques anthropologiques ¹. Nous ne pouvons que souhaiter la continuation de pareils apports et spécialement dans l'immense sujet que nous traitons ici : la Mécanique céleste des Atomes textuels dans le Milieu ethnique palestinien.

[p. 318] Analysons donc notre sujet d'une façon aussi logique que possible, en le divisant en trois parties :

I. Nous allons étudier la nature et la vie des **Formules traditionnelles**.

II. En face de ces Formules, nous allons voir quelles **Données formulaires anthropologiques** elles nous apportent.

III. Après avoir compris ce que sont ces Formules et après avoir constaté les Données qui y sont incluses, nous nous poserons cette question : « Y a-t-il des **Découvertes** possibles dans cette Mécanique céleste des Atomes textuels ? Y a-t-il des savants, des découvreurs, quelque chose comme des Copernic et des Newton ? Est-ce que ces génies palestiniens peuvent faire progresser la « Civilisation humaine » en imbriquant, d'une façon neuve et inattendue, les Formules traditionnelles, pour « révéler » un Rythmo-catéchisme sur la Montagne, par exemple, et tout spécialement un Pater ? »

¹ Cf. G. BARON, bibliographie p. 92.

[p. 319]

1. LES FORMULES TRADITIONNELLES

[Retour au plan de synthèse](#)

Installons-nous en ce milieu vivant galiléen qui entoure le Rabbi-paysan Iéshoua de Nazareth. Nous y remarquons, sur des plans anthropologiques de plus en plus profonds, trois sortes de formules traditionnelles qui se jouent autour de lui et en lui

1. les Formules targoûmiques,
2. les Formules tôrâhiques,
3. les Formules mimodramatiques.

Esquissons le triple mécanisme de ces Formules.

1. LES FORMULES TARGOÛMIQUES

Nous ne pouvons, ici, que renvoyer à tous nos travaux précédents. Nous avons été le premier à mettre en plein relief le rôle vivant des Targoûms oraux araméens. Rappelons que tel philologue ne leur consacre que huit lignes. Il ne croit pas devoir s'appuyer sur les Targoûms parce que, d'après lui, ils sont trop tardifs. D'où sa prudente réserve.

Nous avons vu qu'il ne fallait pas confondre l'antique *Usage* rythmo-catéchistique des Targoûms oraux araméens avec leur subséquente *Mise par écrit*. C'est ce qu'a parfaitement compris Léon Gry qui est entré, d'emblée, dans le vivant mécanisme des Formules targoûmiques. Il a ainsi vérifié et confirmé le « Jeu traditionnel des Dominos vivants » dans son redécouverte formulaire araméen de l'Apocalypse d'Esdras. En face des huit lignes du philologue, l'anthropologue palestinisant n'a qu'à déposer les deux énormes volumes de Léon Gry. Ceci a tué cela.

Au point de vue méthodologique, le philologue arrêta toute recherche sur le sujet chez les jeunes palestiniens. Il pratiquait le système [p. 320] fermé si vigoureusement dénoncé par Bergson. Chez Léon Gry, nous avons le système ouvert.

Dès 1925, nos ouvrages sur le *Style oral* et, ensuite, sur les *Récitatifs rythmiques parallèles des Rabbis d'Israël*, avaient ouvert la voie. Par cette voie ouverte ont passé tous les suggestifs travaux des Fleisch, des Pautrel, des Léon Gry, etc...

C'est là précisément l'intérêt des découvertes objectives : la Loi expérimentale une fois déterminée, il ne reste plus qu'à en vérifier le fonctionnement sur des cas ethniques concrets de plus en plus nombreux.

Nous voilà donc introduits par les faits dans le monde des Targoûms. C'est un monde araméen. Jusqu'ici les prêtres ont surtout étudié le latin. Certains ont mené, parfois très profondément, l'étude du grec.

Enfin, quelques sujets d'élite, ont poussé jusqu'à l'hébreu. Mais cette étude de l'hébreu a été faite selon la méthode purement grammaticale qu'on applique à l'étude scolaire du latin et du grec. Or, même pour Homère, nous l'avons vu, *cette* étude est inadéquate.

Nous avons montré, précédemment, qu'on n'entre pas dans le style d'Homère comme on entre dans le style de Platon. C'est que le style d'Homère est totalement composé de « formules traditionnelles ». Là, nos lois anthropologiques générales nous ont fait nous rencontrer avec les conclusions philologiques de notre génial linguiste français Antoine Meillet.

On sait par quelles dénégations ironiques avaient été repoussées les conclusions de Meillet. Le philologue anglais Platt n'écrivait-il pas à ce sujet : « On nous dit de l'épopée des choses qui font douter de ses yeux ». Platt voyait le style d'Homère avec des yeux habitués au style de Platon.

Aussi quelqu'un qui n'aurait jamais fait de Platon, mais aurait uniquement et longuement pratiqué le style homérique, serait-il tout préparé à manier les mécanismes formulaires que nous sommes en train d'analyser.

Nous oserions même dire ceci, qui n'est paradoxal qu'en apparence : la véritable façon de former des savants en la matière, ce serait de prendre par exemple des paysans finnois, récitateurs du Kalevala. Comme ces récitateurs ne font qu'enchaîner des formules traditionnelles, [p. 321] ils entreraient d'emblée dans le style formulaire de l'Iliade et de l'Odyssée. Dès lors, ils seraient doublement préparés pour entrer dans la stylistique formulaire des Targoûms.

Les Formules targoûmiques sont araméennes, populaires et originellement orales.

a) Formules araméennes

C'est en araméen que sont ces formules targoûmiques. Rares cependant sont ceux qui ont fait de l'araméen et singulièrement de l'araméen *targoûmique*. Bien plus rares que ceux qui ont fait de l'hébreu. On ne pourrait que s'en étonner. Car enfin, les seules paroles originales et de quelque longueur que nous ayons de Iéshoua le Galiléen ne sont pas en hébreu, mais en araméen, et plus précisément, en formules araméennes targoûmiques.

Cette négligence des Chrétiens dans l'étude des Targoûms araméens vient de ce que les Chrétiens ont suivi la méthode linguistique des Rabbins judaïstes. Or, pour

des raisons probablement antimessianiques, les Judaïstes ont jusqu'ici peu ou prou délaissé les Targoums et mis au premier rang l'étude du Talmoûd en partie néo-hébraïque, immédiatement après la Tôrah hébraïque. C'est donc la langue hébraïque et non la langue araméenne qui a eu le primat.

Mais nous n'avons pas, ici, à nous mettre à la remorque des rabbins judaïstes. Bien au contraire, nous devons remettre l'étude des Targoums araméens à la place pédagogique, rythmo-catéchistique, qu'ils tenaient dans le milieu et au temps de Iéshoua le Galiléen. Et cette place pédagogique, rythmo-catéchistique dans le milieu palestinien était la première, puisque l'araméen était la langue vivante et que les Targoums étaient les Rythmo-catéchismes populaires. Or, ces Rythmo-catéchismes sont composés de formules. C'est donc en fonction de ces formules traditionnelles qu'il faut apprendre la langue targoûmique et non pas selon notre méthode scolaire du style individuel.

Étudier stylistiquement Homère et étudier stylistiquement Platon, cela diffère de tout un monde. Pour Homère, ce n'est pas le mot qui est l'unité d'expression, mais la formule, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, l'hémistiche, le balancement. Meillet se posait le même problème : « Homère a-t-il eu la sensation du mot ? » Rien ne nous permet de l'affirmer. En tout cas, il composait par formules.

[p. 322] Les improvisateurs basques, que nous avons été étudier sur place, ne semblent pas non plus avoir la sensation du mot. Ils improvisent par blocs compacts et rythmiques, qui équivalent à ce que nous appellerions un hémistiche. Cette sensation du mot est d'autant moins probable que les Improvisateurs sont plus illettrés.

Pour en avoir un exemple frappant, nous n'avons qu'à regarder la façon dont, en écrivant, coupent les mots nos paysans qui n'ont été que quelques hivers à l'école. Ils savent qu'on doit mettre de petits espaces blancs, de temps en temps, le long d'une ligne écrite. Aussi, quand ils écrivent, découpent-ils leurs phrases en courts tronçons. Mais ces tronçons correspondent plus ou moins à nos mots à nous.

Dans la vie d'un aumônier de la guerre 1914-18, le P. Lenoir,¹ on a cité des lettres de soldats, en respectant l'orthographe et la disposition des petits espaces blancs. Nous avons là, enregistrée expérimentalement sur le papier à lettres, cette absence de sensation du mot.

On sait d'ailleurs, en linguistique, combien il est difficile et factice de donner une définition exacte du mot. Ce qui est vrai pour une langue ne l'est plus pour une autre. La scription est le règne de la convention.

Dans la composition orale formulaire, tout est simplifié. C'est la formule qui fait bloc. Pour le style targoûmique qui nous occupe ici, c'est la formule araméenne.

¹ Georges GUITTON, *Un « preneur » d'âmes. Louis Lenoir, aumônier des marsouins (1914-1917)*. Ed. de Gigord, 1921.

Précisons, en passant, que l'araméen n'est pas une langue dérivée de l'hébreu. C'est une langue sœur de l'hébreu. Les grandes langues sémitiques qui sont le cananéen (dont l'hébreu), l'araméen, l'arabe, l'accadien, l'éthiopien, ont eu, si l'on peut dire, un père commun : le proto-sémitique. Mais contrairement à ce qu'on voit affirmé parfois, ni l'araméen ni l'hébreu ne dépendent linguistiquement l'un de l'autre.

Nous spécifions bien : *linguistiquement*. Car, pour le milieu palestinien, *formulairement*, il y a dépendance. Dans le cas des Targoums décalquants, les formules araméennes décalquent presque toujours mot à mot — quoique pas toujours — les formules hébraïques qui leur sont de beaucoup *antérieures*.

C'est, en effet, dans la langue hébraïque que, pendant des siècles et même pendant des millénaires, se sont élaborées progressivement, une par une, les formules traditionnelles de la Tôrah. Et cette élaboration a continué jusqu'au moment, assez difficile à préciser, où les formules hébraïques, désormais incompréhensibles, sauf pour les savants scolastiques, eurent besoin d'être décalquées en araméen populaire pour le peuple palestinien aramaisé.

b) Formules populaires

Ces formules targoûmiques sont araméennes, parce qu'elles sont populaires. En effet, le peuple du milieu ethnique palestinien avait sa langue vivante, sa langue normale, qui était l'araméen.

Dans certains ouvrages, on peut encore lire quelquefois que le milieu palestinien du premier siècle parlait hébreu. C'est faux. Dans les rues de Jérusalem et dans les ruelles de Nazareth, on parlait araméen et non pas hébreu, comme dans les rues de Paris on parle français et non pas latin.

Sans doute, si nous entrons dans certaines institutions scolastiques de Paris, par exemple au milieu d'un cours de théologie à l'Institut catholique, nous entendrons peut-être parler latin. Mais cela ne veut pas dire que les Français parlent latin.

Il en était de même en Palestine au temps de Iéshoua. Tout le monde parlait araméen dans la vie courante. Mais, dans les écoles scolastiques, les théologiens judéens se servaient de l'hébreu comme de langue scolastique. Les théologiens judaïstes ont continué à s'en servir scolastriquement depuis 2 000 ans. Comme c'est des théologiens judaïstes que dépend, sur ce point, l'information de certains théologiens chrétiens, ne nous étonnons pas de voir ces derniers étendre indûment le règne linguistique de l'hébreu au peuple palestinien.

C'est donc ce *milieu populaire* palestinien qui a besoin d'être attentivement étudié. Or, jusqu'ici, on s'est très peu préoccupé des milieux populaires.

Quand on lit les études de Camille Jullian sur la Gaule, on constate avec étonnement qu'il a été un des premiers à concentrer son intérêt sur le *peuple* gaulois. Le peuple gaulois ne s'est jamais soumis aux Romains. Même après deux mille ans,

nos actuels paysans et surtout nos actuelles paysannes continuent encore la « résistance » par tous leurs gestes de traditionnistes. Dans le n° 40 de l'*Ethnographie* (pp. 13-14), Louis Marin nous en donne une preuve vivante et qu'on pourrait dire cinématographique : « L'antiquité des institutions (traditionnelles) [p. 324] en cause, si effacée soit-elle dans le détail de leurs traits, est confirmée par un de leurs caractères essentiels : l'ancienneté de multiples thèmes qui s'y développaient encore il y a moins d'un demi-siècle. Certains portent sur les druides et leur disparition : mais les documents (*cela va de soi*) nous manquent pour démontrer s'ils remontent aux temps du celtisme...

« Avec le sculpteur Jean Baffier, animateur de veillées au Berry et en Nivernais, nous avons confronté des récits de son pays et du mien sur César ou, comme disaient nos deux patois, sur « Césaire ».

« Ce conquérant était le brigand, l'envahisseur, le pillard, le destructeur, l'assassin ; la pire injure que la mère de l'artiste, à Neuvy-en-Barrois (Berry) et ma grand'mère maternelle, à Bruyères-en-Vosges, adressaient à l'un de leurs garçons coupable de quelque frasque était : « Haï ! le Césaire ! » Ce dernier mot se prononçait traditionnellement l'œil dur, en simulant le grincement des dents, en faisant vibrer le cou et la tête, en crispant les doigts des deux mains ; dans un des textes lorrains sur cette époque, « Lé Haitraye » (en français « La Hétraie »), on est amené à constater que les conteurs n'avaient jamais admis la conquête par Rome, l'invasion des idées romaines, la domination officielle de la langue latine... »

C'est donc avec l'appui de toute notre perdurable tradition paysanne que nous redisons : le *peuple* gaulois ne s'est jamais soumis aux Romains. Les Gallo-romains sont des bourgeois « collaborationnistes » qui ont été lâchement se faire « romaniser » de langue et de manière dans les écoles de rhéteurs latins.

C'est de cette rhétorique de l'occupant romain de jadis que dépendent, aujourd'hui, nos sermons et nos discours. La prestigieuse Rythmo-catéchistique des Druides, célèbre à travers tout le monde antique, a été abandonnée et méprisée à tel point qu'elle est pratiquement, pour nous, comme si elle n'avait jamais été. Dire qu'il nous faut avoir recours, « avec tristesse et colère », au fameux Décalque grec de Diogène Laërce pour entendre, aujourd'hui, l'écho d'une seule de ces innombrables Triades gauloises que les Appreneurs des Druides mettaient vingt ans à mémoriser rythmo-mélo-diquement !

<i>a</i>		
Les Dieux		
honorez		
<i>b</i>		<i>c</i>
le Mal		la Bravoure
évitez		pratiquez

[p. 325] Et pourtant, ce mécanisme pédagogique des Triades était tout préparé pour recevoir et comprendre, comme en harmonie préétablie, la Rythmo-catéchistique

analogue des deux plus grands Rabbis galiléens, Iéshoua de Nazareth et Shâoùl de Giscala, qui venaient le sublimer jusqu'à l'infini :

<i>a</i>		
Le bon Combat		
j'ai combattu		
<i>b</i>		<i>c</i>
La Course		La Fidélité
j'ai parcouru		j'ai défendu

Par suite de cet abandon pédagogique et de cette collaboration rhétorique, nos philologues hellénicistes en sont réduits, 2 000 ans après, à ne pouvoir exposer les mécanismes traditionnels palestiniens qu'en les faussant et en les forçant dans les cadres et la terminologie de la rhétorique gréco-latine. La Mémorisation normalement mishnâïsante du Rythmo-catéchisme sur la Montagne se transforme en une multitude de pseudo-problèmes insolubles, dès qu'on le considère comme un « Sermon » sur la Montagne, débité et entendu à la manière de nos sermons.

« Comment peut-on avoir retenu mot à mot un « sermon » de cette longueur après une seule audition ? » Et alors on nous objecte l'exemple concret classique qui doit liquider définitivement la question : « Quel homme de bon sens pourrait admettre qu'une conférence de Notre-Dame soit retenue mot à mot par un batelier de la Seine avec une seule audition ? »

Or, le bon sens, expression de la connaissance du Milieu ethnique palestinien, nous oblige à dire que tous les termes de cette objection sont appliqués à faux. Ce prétendu « Sermon » sur la Montagne n'était pas un sermon, mais un Rythmo-catéchisme targoûmiquement formulaire. Par le fait même, si l'ensemble a été entendu, une seule fois et en un lieu donné, dans ses éléments composants actuels, ces éléments composants avaient été répétés auparavant, un par un, des dizaines et des centaines de fois et même plus, dans d'autres ensembles formulaires targoûmiques.

[p. 326]

<i>a</i>		
Point n'est comparable		
<i>b</i>		<i>c</i>
celui qui répète sa leçon		à celui qui répète sa leçon
pour la centième fois		pour la cent et unième fois

Ainsi en a-t-il été tout spécialement pour la Rythmo-catéchisation du *Pater* targoûmiquement formulaire, comme nous le démontrerons plus loin.

En outre, quand on nous parle de bateliers, il est nécessaire de faire remarquer que les bateliers palestiniens du lac de Tibériade ne sont pas rythmo-catéchistiquement comparables à nos actuels bateliers de la Seine. C'est plutôt aux anciens pêcheurs des

lacs de Finlande qu'il conviendrait de les comparer, à ces artisans-paysans récitateurs des formules traditionnelles du Kalevala.

Loisy considérait comme impossible, de la part de Kêphâ, pêcheur illettré, la composition rythmique des Épîtres savantes transmises sous son nom et qui ne sont d'ailleurs, pour nous, que des Décalques hellénistiques plus ou moins tardifs. L'exégète helléniciste, philologue en chambre comme presque tous ses collègues, ignorait qu'à travers tous les milieux ethniques du monde, il y a pêcheur et pêcheur, de même qu'il y a illettré et illettré. La philologie sans l'anthropologie est borgne ou aveugle.

Certes, des pêcheurs, comme ceux que Loisy connaissait, — s'il en a connu —, auraient été bien incapables de composer des Rythmo-catéchismes comparables, même de loin, à ceux du pêcheur galiléen Kêphâ. Deux mille ans de civilisation gréco-latine et livresque ont bien vidé nos artisans-paysans de toutes les techniques orales et traditionnelles qu'aurait pu leur enseigner une pédagogie vivante comme celle de nos Druides gaulois.

Heureusement pour la science anthropologique, la sandale des légionnaires et la langue des rhéteurs n'ont pas colonisé tout l'univers. Cela nous permet d'avoir encore, dans certains milieux ethniques, des charrons comme le fut Iéshoua, des pêcheurs comme le fut Kêphâ, des bourelliers comme le fut Shâoùl de Giscala, capables de composer des Rythmo-catéchismes stylistiquement comparables à ceux que leurs pareils du milieu palestinien nous ont transmis.

C'est donc dans ces milieux ethniques vivants que nous avons à [p. 327] élaborer une *Méthodologie* apte à comprendre et à résoudre les problèmes que nous posent, dans le passé, des milieux ethniques analogues. En vérité, ce n'est pas à nous, descendants des gallo-romanisés de gré ou de force, d'essayer de faire passer rétroactivement, sous les fourches caudines de la rhétorique romaine, les libres génies humains qui, plus heureux que nous, avaient pu y échapper.

Nous n'aboutirions, d'ailleurs, qu'à nous rendre encore plus inaptes à comprendre des faits ethniques différents, différents des nôtres jusqu'à la contradiction et qui résisteraient à nos manœuvres d'assimilation.

Le Réel anthropologique, comme tout autre Réel, est à prendre tel qu'il est et non pas tel que notre ignorance voudrait qu'il soit. C'est à nous de nous faire, le plus possible, des Palestiniens de jadis. Ce n'était pas aux antiques Palestiniens de se conformer, 2 000 ans d'avance, à nos méthodes littéralement intempestives. Ces méthodes risqueraient alors de n'être que des contresens ethniques, élevés au rang de dogmes scientifiques.

C'est, en effet, dans le milieu populaire araméen comme dans beaucoup d'autres milieux populaires, un contresens ethnique que de confondre illettré et ignorant. Dans notre mémoire sur le Style oral, nous avons montré des improvisatrices absolument illettrées et qui font des chefs-d'œuvre analogues au *Magnificat* targoûmiquement formulaire de Mariâm de Nazareth.

Si les mots ont un sens, ces Compositeurs de chefs-d'œuvre ne peuvent être considérés comme des ignorants. Homère, comme beaucoup de Compositeurs oraux de la Grèce moderne, pouvait parfaitement bien être aveugle de naissance. Sa prodigieuse science des formules traditionnelles et sa géniale maîtrise dans leur juxtaposition permettent-elles d'appeler Homère un ignorant ? Les Compositeurs finnois du Kalevala sont-ils des ignorants parce qu'ils sont des illettrés ?

D'ailleurs, il convient de s'entendre sur ce qu'on appelle un illettré. Dans certains milieux ethniques, en effet, chose étrange pour nous, on peut ne pas savoir écrire, alors qu'on sait parfaitement lire. Cela tient à ce que la lecture peut avoir des fins bien différentes.

Chez nous, actuellement, on apprend à lire afin de parcourir des yeux, la plupart du temps une seule fois dans sa vie et par une lecture aussi rapide que possible, un nombre sans cesse accru de livres plus ou moins éphémères.

[p. 328 Dans les milieux ethniques en question, on apprend à lire pour être à même, seul ou après le premier secours d'un Récitateur-Lecteur, d'apprendre par cœur, en psalmodiant rythmiquement, les formules rythmiques d'une Récitation célèbre, mise par écrit dans le livre aide-mémoire. Là, contrairement à ce qu'on pourrait penser, existence du Style oral et existence de sa Mise par écrit ne s'excluent donc pas, *Bien au contraire*.

Le livre peut même être religieusement gardé en réserve dans un écrin, dans une arche, dans un vase d'argile, et ne servir que de « témoignage », de texte-témoin, pour contrôler la « fidélité » du Récitateur en cas de doute ou rectifier son « infidélité » en cas d'erreur.

Dans de pareils milieux, l'écriture, ne pouvant être employée qu'à la Mise par écrit des Récitations traditionnelles, est une fonction quasi liturgique, réservée à une classe de prêtres ou à une corporation de scribes. Seuls ces prêtres et ces scribes sont autorisés à écrire ou à transcrire, parfois avec des abréviations graphiques, coutumières et variables, les textes-témoins qu'ils savent d'ailleurs par cœur et dont ils connaissent l'exacte prononciation rythmo-psalmodique.

On comprend ainsi que les non-prêtres et les non-scribes aient eu l'autorisation et le besoin d'apprendre à lire, sans avoir eu l'autorisation et le besoin d'apprendre à écrire. Tout le monde, chez nous, n'apprend pas à imprimer.

Personnellement, j'ai vécu pendant un an en contact avec un homme de ces milieux ethniques. C'était un Libanais élevé en milieu arabe, mais qui connaissait admirablement le français dans toutes ses nuances. C'est avec des sujets de cette valeur que les enquêtes ethniques peuvent être menées avec une pleine sécurité et un réel profit.

Au cours des entretiens que nous avons presque chaque jour, il me récitait tout ce qu'il savait des proverbes oraux de son milieu. Il me les commentait avec toutes leurs allusions en les rapprochant les uns des autres.

[p. 330]

c) *Formules orales*

Ces formules targoûmiques, en effet et, parce que populaires et liturgiquement élaborées de vive voix en écho araméen de la Tôrâh écrite, étaient normalement orales et le demeurèrent plus ou moins longtemps. Aussi est-il à peu près impossible de savoir à quelle époque précise et dans quelle contrée exacte du monde judaïste (palestinien ou babylonien) les Récitations targoûmiques ont été mises par écrit pour la première fois ou pour la dernière fois, soit comme aide-mémoire, soit comme moyen de conservation.

Dans le cas du Targoûm comme dans le cas du Talmoûd et du Midrâsh, les Récitateurs oraux ont dû comprendre et exécuter au cours des siècles, comme un ordre de Mise par écrit, la célèbre formule du Psautier :

Il est temps d'agir pour Adônaï :
Ils ont annulé ta Tôrâh !

Heureuse a été pour nous cette Mise par écrit ! Autrement, nous serions en face de l'immense tradition orale palestinienne comme nous sommes en face de l'immense tradition orale gauloise. Nous saurions indirectement qu'elle a existé, mais nous n'aurions devant nous qu'une absence. Ce serait le vide de la « terre brûlée ». Brûlée, d'ailleurs, dans l'un et l'autre milieu ethnique, par le même « civilisateur » romain.

Bien que ce soit un peu long, mais parce que très rares sont les Français qui ont sous la main l'ouvrage technique de Dottin sur la *Langue gauloise*, transcrivons ici ce qu'a dit Camille Jullian dans la préface (pp. VIII-X) au sujet de la perte irréparable des chefs-d'œuvre oraux de la littérature gauloise. Tous les enfants de nos écoles et tous les étudiants de nos universités, reprenant la tradition récitante de leurs jeunes ancêtres, devraient apprendre par cœur — fût-ce pendant vingt ans — les pages rectificatrices du grand historien « résistant » qui vient ainsi, scientifiquement, « rejoindre la résistance » de nos paysans traditionnistes illettrés :

« Malgré les moissons qui nous attendent, il est certain que la langue gauloise demeurera éternellement une sacrifiée dans la science des langues d'autrefois. Il nous manquera toujours, pour la connaître, ce que nous savons des langues contemporaines, le latin ou le grec, il [p. 331] nous manquera la littérature, poétique ou en prose, c'est-à-dire ce qui nous aiderait le mieux à apprécier sa structure profonde, sa valeur intellectuelle, son rôle comme instrument de l'esprit humain. Les plus longs documents que nous pouvons espérer d'elle ne seront jamais que des documents épigraphiques, statistiques, textes juridiques, graffiti populaires.

« Victime, la langue gauloise le restera donc. Nous serons tentés toujours de méconnaître les services qu'elle a rendus à la civilisation.

« Je dis services et civilisation, non pas parce que j'écris sur terre qui fut gauloise, non pas par chauvinisme rétrospectif, mais par conviction absolue. C'est être mauvais savant

et piètre historien que de juger les choses d'autrefois uniquement d'après ce qui nous reste d'elles. Il faut voir aussi leur place dans le monde, il faut, si hardie que soit cette expression, il faut deviner ce qu'elles ont valu, je dis deviner par la réflexion. Voici une langue, la langue gauloise, dont le domaine a été presque aussi étendu que celui du latin ou que celui du grec. Elle a été parlée du pied des monts Grampians jusqu'au sommet des Apennins, des bords de l'Elbe aux bords du Danube ; on l'a comprise près du Bosphore et sur l'Ida de Phrygie : et vous ne voulez pas croire que cette langue a joué dans l'histoire du monde un rôle à peine inférieur au rôle du latin et du grec, elle qui a servi de lien et de communion aux pensées et au commerce de près de cent millions d'hommes ?

« — Oui, mais il ne nous reste rien d'elle — Disant cela, vous dites une double injustice. D'abord vous transformez en motif de condamnation le résultat d'un hasard. Et ensuite, vous oubliez que si elle n'a rien laissé, ce n'est pas parce qu'elle n'a point produit. Je le répète avec tristesse et colère : misérables sont les historiens qui ne comprennent le passé que par les restes de ce passé : ils le tuent, si je peux dire, une seconde fois. La langue gauloise a eu le grand tort, qu'elle a partagé avec l'indo-européen primitif, de ne pas être une langue écrite ; les Celtes trouvaient plus beau, plus noble, plus pieux, de parler, d'entendre et de se souvenir. Ce n'est pas à dire qu'ils ne parlèrent pas fort bien. Les langues seulement parlées ont parfois, me disait M. Meillet, des beautés supérieures qui manquent aux langues écrites. Toutes les formes de la littérature étaient représentées chez les Gaulois : la rhétorique, où excellaient tous leurs chefs de guerre ; les épopées cosmogoniques, historiques ou éthiques, composées par les druides ; les poésies lyriques ou les chants satiriques des bardes. Je vous assure qu'il y avait chez eux l'équivalent de *Illiade* ou de la *Genèse*, des *Atellanes* ou des odes de Pindare. Je vous assure que cette littérature était aussi riche, plus riche même, que celle de [p. 332] Rome avant Ennius. La langue gauloise rendait beaucoup à ceux qui s'en servaient.

« Tout cela a disparu pour toujours. Aucun historien de l'avenir n'en connaîtra jamais rien. Un des plus nobles chapitres de l'esprit humain nous sera éternellement caché.

« Je ne pardonne point à Rome et à César d'avoir été la cause de ce meurtre intellectuel, venant après d'autres meurtres. Hé quoi ! Charlemagne a eu la pensée de noter les chants populaires des Francs ; et personne dans l'Empire romain n'a eu l'idée de transcrire des poèmes de druides ou des strophes de bardes ? Comment était donc faite l'intelligence de ces maîtres du monde, s'ils n'ont pas vu la beauté de ces œuvres de vaincus, s'ils n'ont pas compris le devoir de les conserver ? Rien ne fait mieux sentir l'incroyable petitesse morale du grand Empire romain, que le dédain des pensées et des lettres qui ne venaient pas d'eux-mêmes ou de la Grèce. Débarrassons-nous, une fois pour toutes, de notre admiration convenue pour les formes impériales du passé, somptueux édifices qui ne sont que des façades, enveloppant surtout des cadavres d'hommes et des souffrances de patries. »

La terre a été bien brûlée et les voix ont été à jamais étouffées, là où nos Druides enseignaient oralement aux jeunes Appreneurs gaulois, pendant vingt ans, leurs traditions rythmiques innombrables. À peu près rien ne nous en a été dit, au cours de notre formation prétendue « classique ». Pourquoi ? C'est que rien, absolument rien ne nous en est resté dans la langue originale de nos ancêtres gaulois, ces « barbares » qui mémorisaient rythmo-mélodiquement, pendant vingt ans, leur Pédagogie traditionnelle !

En revanche, dans nos manuels de littérature « latine », on a jugé bon de consacrer un chapitre, ou tout au moins un paragraphe, aux tristes panégyriques écrits, en l'honneur des empereurs occupants, par les collaborationnistes gallo-romains.

Malgré les imprécations vengeresses de Camille Jullian, ce ne sont pas les Romains eux-mêmes, mais les scribes gallo-romains qui ne devaient pas laisser périr les Récitations nationales de la Gaule en n'enregistrant que les panégyriques de l'occupant, écrits par les rhéteurs. Ces récitations nationales, elles étaient tout le passé et tout l'avenir d'une Gaule indépendante, glorieuse et savante.

Il y avait là des *Genèses* et des *Apocalypses*, des *Iliades* et des *Odyssees*.

[p. 333]

Contrairement aux scribes palestiniens des Targoûms, aucun des scribes gallo-romains n'eut la fierté patriotique de recueillir ce trésor oral qui s'est perdu à jamais. Ce qui augmente encore notre regret, c'est le vif intérêt qu'éveillent en nous les restes précieux de la littérature orale irlandaise, restes malheureusement mis par écrit trop tardivement.

Devant la lâche trahison des scribes gallo-romains, devant l'insoucieuse lenteur des scribes irlandais, quelle reconnaissance *anthropologique* ne devons-nous pas avoir pour les Récitateurs et les Metteurs par écrit palestiniens des Targoûms traditionnels ! Grâce à leur indomptable patriotisme, sur les ruines de leur temple incendié par les Romains, ces « résistants » ont sauvé de l'anéantissement toute leur vivante tradition de formules targoûmiques araméennes, populaires et orales.

2. LES FORMULES TÔRÂHIQUES

[Retour au plan de synthèse](#)

Ce Targoûm araméen, populaire et oral, d'où venait-il donc ? En principe, selon le sens du mot araméen « Targoûm » qui signifie « Traduction », c'était un Décalque araméen littéral, strictement littéral, des formules hébraïques de la Tôrâh mise par écrit.

Mais toute « traduction » est toujours peu ou prou « trahison », à moins d'en faire à chaque instant une « explication ». Aussi le Décalque littéral a-t-il naturellement eu tendance à s'amplifier plus ou moins en glose, en commentaire, en paraphrase, en « Midrâsh », pour employer le mot technique hébraïque de la Pédagogie palestinienne.

Il s'est donc élaboré, oralement, deux genres de Targoûms : le Targoûm décalquant et le Targoûm midrâshisant. Il va de soi que l'amplification midrâshisante peut être plus ou moins considérable.

Tantôt elle se bornera à un dédoublement de mots, tantôt elle s'étendra en un large développement. C'est ainsi qu'une simple métaphore ou une brève comparaison donnera naissance à toute une parabole. De là est venu le double sens qu'a pris insensiblement le mot « Mâshâl » : Mâshâl-Proverbe et Mâshâl-Parabole.

Décalquant ou midrâshisant, le Targoûm appuie toujours ses formules araméennes, populaires et orales, sur les formules de la Tôrâh originale. Or, ces formules tôrâhiques sont hébraïques, savantes et scriptionnées.

[p. 334]

a) *Formules hébraïques*

La Tôrâh est en hébreu, sauf quelques chapitres de Daniel qui sont en araméen et ne sont peut-être qu'un Targoûm, le premier targoûm mis par écrit.

Dans la Tôrâh, nous avons des formules qui, toutes, sont considérées comme révélées, ce que ne sont pas les formules targoûmiques.

Cependant le Targoûm, surtout quand il est décalquant, s'appuie tellement sur la Tôrâh qu'il peut être utilisé comme Tôrâh par les Rythmo-catéchistes populaires araméens du milieu ethnique palestinien. Ainsi en fut-il pour le Rabbi populaire Iéshoua de Nazareth.

Mais, strictement parlant, seul le texte hébreu est le texte révélé et traité comme tel par les investigations midrâshisantes néo-hébraïques des Rabbis scolastiques.

b) *Formules savantes*

Comme on ne parlait plus l'hébreu au temps de Iéshoua et dans le milieu populaire qui l'entourait, le texte hébraïque était un texte compris des seuls savants. Les formules tôrâhiques étaient donc devenues des formules savantes.

Nous disons : « devenues », car primitivement, au temps de l'hébreu vivant, elles se présentaient dans la langue de tous. Elles étaient populaires, puisqu'elles étaient destinées à l'instruction du peuple palestinien, sans acception de personnes.

c) Formules scriptionnées

Malgré le changement de langue, les formules hébraïques s'étaient conservées, parce qu'elles avaient, jadis, et plus ou moins tard, été mises par écrit comme aide-mémoire. Quand on nous dit, en citant la formule courante : « Comme il est écrit », il faut exactement comprendre : « Comme il est mis par écrit ». Cela permet de tenir compte de la nature du style tôrâhique.

Dans mon mémoire de 1925 — et au milieu de quelles protestations des soi-disant « spécialistes » ! — j'ai été le premier à montrer que le style de la Tôrâh est un Style oral. C'est grâce aux mécanismes formulaires du Style oral que j'ai pu en découvrir et en analyser les lois. Or, l'application de ces lois anthropologiques a prouvé que le style [p. 335] de la Tôrâh n'est pas du Style écrit, mais du Style oral « mis par écrit ».

Nous nous trouvons là en face d'un fait ethnique comparable à la Mise par écrit d'Homère. Nous ne savons pas quand Homère a été mis par écrit. Mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que cette scription est bien postérieure à la composition orale.

En effet, la composition orale primitive s'est faite à une époque où le digamma s'articulait encore sur les lèvres des rythmeurs et, par conséquent, influait sur le rythme des formules. Quand les Récitations homériques furent mises par écrit, le digamma avait disparu de la prononciation. Aussi est-il absent de la scription, au grand détriment de la rythmique qui en est ainsi faussée.

Entre Platon par exemple et Homère, on voit toute la différence qu'il faut sous-entendre quand on emploie, pour l'un et l'autre, le mot « écriture » : Platon écrit. Homère est « mis par écrit ». Chez le premier, nous avons vraiment du Style écrit. Chez le second, nous avons du Style oral mis par écrit. Platon est un écrivain, Homère n'est pas un écrivain, mais un rythmeur oral et formulaire.

Ce sont là des particularités dont il faudra de plus en plus tenir compte dans les analyses stylistiques, quand on étudiera aussi bien les Compositeurs homériques que les Compositeurs palestiniens. Il serait même désirable qu'on puisse employer des termes techniques différents pour distinguer des faits stylistiques aussi différents. Platon « écrit ». On « scriptionne » Homère, de même qu'on « scriptionne » la Tôrâh.

3. LES FORMULES MIMODRAMATIQUES

[Retour au plan de synthèse](#)

Qu'elles soient targoûmiques ou qu'elles soient tôrâhiques, les Formules traditionnelles que nous venons d'étudier sont essentiellement et intimement mimodramatiques. Tout au long de son histoire, le peuple palestinien n'a jamais cessé d'être un peuple de gestualisateurs. Il a conservé, bien vivant, ce que j'ai été le premier à appeler le « Langage gestuel », mot qui est tout de suite passé dans le vocabulaire courant, même chez tel philologue des Origines de l'Écriture.

Nous avons vu le Langage gestuel, selon qu'il est globalement corporel ou surtout manuel, se subdiviser en « Corporage » et en « Manuélage ».

[p. 336] Certes, après que s'est algébrosée l'écriture mimographique et avant la découverte des moyens enregistreurs aptes à les fixer directement, les gestes eux-mêmes se sont évanouis sans retour. Ils n'ont cependant pas disparu sans laisser comme une « ombre chinoise » perdurable dans les métaphores. L'analyse approfondie de ces métaphores, ou mieux de ces *Analogèmes*, fait ressurgir, presque sous chaque mot targoûmique, le geste sous-jacent, tendu à fleur de texte et toujours prêt à jaillir.

Une étude anthropologique sur les Analogèmes de la Besôretâ, par exemple, s'intitulerait assez justement : *Des Gestes palestiniens aux Gestes divins*. Ou, sous un aspect plus général : *Des Gestes de la Terre aux Gestes du Ciel*. Ou encore, si l'on élargit toujours le thème : *Des Gestes du Monde visible aux Gestes du Monde invisible*. « L'Abbâ de nous qui est sur Terre » nous conduit analogiquement à « l'Abbâ de nous qui est aux Cieux », si souvent mentionné formulièrement dans les Targoûms.

« Le Pain du Monde présent » nous fait demander analogiquement « Le Pain du Monde qui est venant », ou par abréviation rythmique araméenne : « le Pain de nous qui est venant », c'est-à-dire la poly-sémantique Mannâ, qui est analogiquement et targoûmiquement l'Orâyetâ, l'Enseignement, avant d'être « la Chair et le Sang » de l'Enseigneur lui-même.

Ainsi, en s'appuyant sur le mécanisme gestuel du Parlant, du Parler et du Souffle, on monte jusqu'au drame analogique de la Trinité.

Avant nous, comme nous l'avons montré dans notre mémoire sur *Père, Fils et Paraclet dans le Milieu ethnique palestinien* (Paris, Geuthner, 1948), personne n'avait orienté les chercheurs dans cette voie parce que, jusqu'ici, on avait étrangement négligé la question capitale des « formules mimodramatiques palestiniennes ».

L'étude de ces formules mimodramatiques nous conduit à l'analyse des Racines, des Mimèmes et du Concrétisme.

a) *Les Racines*

Depuis longtemps, les anciens philologues palestiniens l'ont fait remarquer avec beaucoup de justesse, mais sans en connaître la raison anthropologique profonde et sans en tirer les importantes conclusions : les mots hébraïques sont des acteurs qui jouent à l'intérieur du texte.

[p. 337]

En cette matière, nous renvoyons les spécialistes à notre précédent mémoire sur le *Mimisme humain et la Psychologie de la Lecture* (Paris, Geuthner, 1935). Là, ils verront l'influence sémantique de ce qu'on appelle : les Racines.

Que sont, en effet, ces Racines ? Simplement la transposition, sur les muscles laryngo-buccaux, des Mimèmes corporels-manuels.

b) *Les Mimèmes*

Quoique transposés ainsi sur les lèvres, ces Mimèmes corporels et surtout manuels n'en continuent pas moins de rejouer globalement, d'actionner et de modeler, en chacune de ses fibres vivantes, le « Composé humain » du Compositeur de formules orales. Ce jeu global sous-jacent est d'ailleurs plus ou moins poussé selon l'algèbre plus ou moins avancée des diverses langues ethniques.

Or, là est l'intérêt anthropologique considérable et la prédisposition profondément civilisatrice du milieu ethnique palestinien. Les Racines orales des langues hébraïque et araméenne sont toujours gestuellement sous-tendues par les Mimèmes corporels-manuels primordiaux. Là, le Style vient de l'Homme tout entier et va à l'Homme tout entier.

Bien mieux, le Style est l'Homme tout entier qui « informe » l'Auditeur tout entier. En « mangeant » et en « buvant » l'Enseignement, on est comme préparé à « manger » et à « boire » l'Enseigneur, en toute sa réalité vivante et dans tout son composé humain palestinien, « chair et sang ». En vérité, pour faire passer réellement d'un geste à l'autre, il suffira d'un coup de force divin, accompli par un Enseigneur *tout-puissant*, par un *Elâhâ-Enseigneur* qui peut être, en même temps, un *Elâhâ-Libérateur*. « La Vérité, qui est Réalité, vous libèrera ».

Là, sans métaphore et à la lettre, « instruire », c'est « bâtir » l'Homme, presque « recréer » l'Homme, mimodramatiquement, intellectuellement, moralement. Par son Instruction qui est Construction, et quasi Création, l'Abbâ engendre ses Berâs « à son image et à sa ressemblance » gestuelles et globales. Il est dans ses Berâs et ses Berâs sont en lui, geste propositionnel par geste propositionnel et donc geste interactionnel par geste interactionnel. On est ce qu'on sait.

On comprend ainsi pourquoi les Palestiniens sont restés les Mimo-[p. 338] dramatisés du soi-disant « langage d'action » que nous montrent avec étonnement — et parfois avec scandale — les historiens gréco-latins des grands Nabis d'Israël. D'un bout à l'autre des Récitations rythmo-catéchistiques de ces Nabis, le langage oral ne s'explique bien qu'en laissant spontanément rejouer, ou même en faisant volontairement rejouer, sous chaque mot, le geste toujours signifié par ce mot ou par cet ensemble de mots qu'est la formule propositionnelle.

Prenons, par exemple, cette expression orale de Iéshoua :

	<i>a</i>	
	Lequel d'entre vous	
<i>b</i>		<i>c</i>
quand il s'inquiéterait		pourrait
	<i>d</i>	
	ajouter	
<i>e</i>		<i>f</i>
à sa taille		une seule coudée.

Si nous ne faisons pas, avec notre avant-bras levé au-dessus de notre tête et donc de notre taille, le geste de la coudée, nous ne comprenons vraiment ni la création de l'expression ni la signification de l'expression.

Cette gestualisation par mimèmes épanouis devra être faite pour toutes les formules, non seulement de la Besôretâ, mais aussi du Nouveau Testament *tout entier*. Or, ces formules s'appuient sur celles des Targoûms, qui s'appuient sur celles de la Tôrâh, qui s'appuient sur celles de la Tradition sémitique, qui s'appuient sur le Mécanisme anthropologique. Nos Gestes nous créent.

Nous entrevoyons, dès lors, toute la série des travaux hiérarchisés qui devront être menés de front par des équipes de jeunes spécialistes. Car là, tout s'imbrique vitalemment dans ces formules mimodramatiques où se jouent les Racines qui sont des Mimèmes et où, par conséquent, se joue le Concrétisme.

c) *Le Concrétisme*

En effet, dès que nous nous trouvons en face d'une expression palestinienne, nous avons tout de suite à nous demander quelle est la racine, sous cette racine quel est le mimème, sous ce mimème quel est le Geste concret, le *Geste* caractéristique individuel ou la *Geste* historique traditionnelle.

[p. 339] Là, Métaphores, Proverbes, Paraboles, Symboles, Analogèmes, tout est concret, parce que tout est « Jeu de Gestes ». Que nul n'entre là s'il n'est Gestualisant et Targoûmisant. L'Apprenneur du Récitatif II du *Pater* ne sera vraiment un Comprendre que s'il a mémorisé et intelligé, gestuellement et formulièrement, les Chapitres 16 et 17 du Targoûm araméen de l'*Exode*, à partir des douze Sources alternées d'Elim aux soixante-dix palmiers.

Et il en est ainsi partout. Formulièrement et numériquement, tout est dans tout. Et tout est gestuellement concret.

Soit, par exemple, à analyser concrètement les trois termes qui nous sont devenus familiers : *Père*, *Fils* et *Paraclet*. En retournant aux mimèmes originels, nous constatons que ces trois expressions sont les noms techniques des trois personnages de la Tradition palestinienne : *l'Abbâ*, le *Berâ* et le *Paraqlitâ*, unifiés en une seule « parole » par la réverbération en écho des mêmes formules traditionnelles. De là, à transposer ces « personnes », à les sublimer analogiquement dans le monde de la Tradition céleste, il n'y a que l'espace d'un geste de génie inspiré.

De même, si l'on nous présente la suite, logiquement imbriquée, du Parlant, du Parler et du Souffle, nous en saisissons d'emblée l'imbrication gestuelle. Cette logique gestuelle et concrète se disloque si les trois noms nous sont traduits par des mots algébrosés : Parlant, Verbe et Esprit.

Le Nom est donc le Geste caractéristique du Dénommé. Il est son Geste essentiel. Il est son Essence.

« Je suis Celui qui *suis*. »
 « Tu es *Kêphâ* et sur ce *Kêphâ*
 je bâtirai = j'instruirai mon Assemblée. »
 « Il saurait qu'elle est *Pécheresse* = *Débitrice*. »
 « Un homme avait deux *Débiteurs*
 Et il leur remit leurs *Dettes*.
 Ainsi sont remises ses *Dettes* = *Péchés*
 À cette *Débitrice* = *Pécheresse*. »
 « Point ne nous fais venir à *Massâh* = *Épreuve*
 Mais libère-nous du Malin (Amâlêq). »

[p. 340]

D'où, pour le nom de l'Être infini, la même révérence gestuelle, corporelle et orale, que pour l'Être lui-même. D'où l'Ineffabilité, l'Imprononçabilité du *vrai* Nom et l'usage, de plus en plus envahissant, d'innombrables substituts : *Mârâ*, *Shemayyâ*, *Malkâ des Shemayyâ*, *Abbâ des Shemayyâ*, etc...

D'où, après l'emploi de ce dernier substitut dans le *Pater*, la formule « justificative » de cette Ineffabilisation qu'il nous est si difficile, à *nous*, de comprendre dans son sens concret et dans sa dépendance gestuelle de la précédente *articulation* du Nom-Substitut : « Que reste improfané ton Nom » ou, formulièrement :

Sanctifié, soit ton Nom.

Nous sentons ainsi la nécessité de toujours reprendre l'expression à sa source première et concrète : le Geste. L'Anthropos, en effet, est obligé de s'exprimer et d'exprimer avec ce qu'il est essentiellement : un *Composé humain*, c'est-à-dire un

complexus de gestes interactionnels et intelligés. D'où la formule ethnique, si profondément gestuelle et si globalement civilisatrice :

Que soit actionné ton Vouloir.

Peut-être tel métaphysicien, familier uniquement avec le vocabulaire gréco-latin, nous dira : « Pour exprimer le Monde invisible, on emploie des mots abstraits ». Nous avons vu que ces mots, prétendument abstraits, ne sont abstraits que par suite de l'ignorance et de la négligence des concrétismes nécessairement inclus et étymologiquement perceptibles dans leurs racines indo-européennes. En toute rigueur anthropologique, ces mots du vocabulaire gréco-latin ne sont pas, *en soi*, plus abstraits que les mots du vocabulaire palestinien. Pour *notre* prise de conscience, ils sont seulement plus algébrosés.

Cette perpétuelle et regrettable amphibologie du terme français « abstraction » n'a évidemment aucune influence sur le vivant mécanisme humain de l'expression abstraite. Nous l'avons longuement montré dans les pages précédentes et dans notre mémoire sur *le Mimisme humain et le Style manuel* (Paris, Geuthner, 1936).

Seul, l'Anthropos est doué du mystérieux pouvoir d'élaborer des abstractions, abstractions d'abord concrètes, puis, au fur et à mesure [p. 341] du vieillissement, abstractions algébrosées ou mots abstraits de nos métaphysiciens gréco-latins. En face de cela, l'Anthropoïde n'a que des trémoussements moteurs et son Mimétisme opératoire.

Ces brèves remarques n'ont ici qu'un but : montrer quelle somme de faits anthropologiques il faut maîtriser avant de jongler, au petit bonheur, avec ces clichés pseudo-scientifiques : « C'est concret ! C'est abstrait ! »

Ne l'oublions pas, en effet. C'est dans le milieu ethnique palestinien, soi-disant rebelle à l'abstraction, que se sont traditionnellement élaborées les formules de la Mécanique humaine si transcendantes et si pures que les plus grands génies humains — et même plus qu'humains — se jouant parmi les oiseaux du ciel et les lis des champs, les ont sublimées en formules de la Mécanique céleste des Atomes textuels.

[p. 343]

2. LES DONNÉES FORMULAIRES

[Retour au plan de synthèse](#)

Formules targoûmiques, formules tôrâhiques, formules mimodramatiques, nous les avons maintenant maîtrisées toutes ces formules de la Mécanique céleste des Atomes textuels.

Ce n'est pas sur des appareils enregistreurs morts que nous les avons reçues. Ce n'est pas à la manière dont les astronomes des observatoires modernes enregistrent les observations de « leur » Mécanique céleste, sur des plaques photographiques ou sur des films cinématographiques. C'est dans tout notre être vivant, agissant et intelligent : dans tout notre cœur, retenant « par cœur » ; dans toute notre gorge, récitant « par cœur » ; dans toute notre musculature, jouant « par cœur ».

En effet, — et nous employons ici le geste technique Q B L = *réceptionner*, omniprésent à cette Rythmo-catéchistique, — notre *réception* des formules est essentiellement mémorisation. Et qui dit mémorisation, chez les Palestiniens, dit, par le fait même, intellection.

Encore, vous aussi, êtes sans intellection ?

s'exclame, stupéfait, Rabbi Iéshoua devant l'inintellection de ses Appreneurs par cœur. Naturellement, il s'empresse de leur expliquer, de leur « midrâshiser » les Mâshâls (ou Paraboles) à l'instant mémorisés et non encore intelligés :

<i>b</i>	<i>c</i>
Apprenez	et comprenez.

Tel est le Binaire unitaire de toute la Rythmo-catéchistique palestinienne.

Celle-ci, précisément, ne se conçoit pas sans un Rabbi instructeur-explicateur, sans un « Abbâ de la Terre » engendrant pédagogiquement son Berâ par l'instruction-intellection. On peut dire que 99 % de la littérature palestinienne sont un seul Midrâsh, uniquement destiné à faire comprendre le « Centième » fondamental qui est la Tôrâh.

Cette Tôrâh, elle nous « est donnée » d'en haut, par « l'Abbâ de nous qui est aux Cieux », comme une Mécanique céleste d'Atomes textuels, comme un ensemble parfait de Données formulaires. À nous, maintenant, et toujours en vue du *perfectionnement* des Gestes de l'Homme, à nous de nous poser des problèmes, tous les problèmes anthropologiques possibles et de tâcher de les résoudre en faisant jouer les formules révélatrices des secrets, des « mystères » concernant par exemple le Temps, l'Espace, les Choses.

1. DONNÉES SUR LE TEMPS

[Retour au plan de synthèse](#)

Parmi toutes les réponses qui nous sont données au sujet du Temps, bornons-nous aux plus simples : sur la Durée avec le Passé, le Présent, l'Avenir, sur le Commencement des jours et sur la Fin des jours.

a) *la Durée*

À peine avons-nous pénétré dans cette mystérieuse question du Temps que nous nous trouvons devant quelque chose de tout à fait inattendu. La conception du Temps, dans le milieu palestinien, est une conception quasi bergsonienne. C'est la notion de Durée.

Évidemment, nous ne prétendons pas que le milieu palestinien soit bergsonien. Mais nous disons, ce qui n'a jamais été signalé, que Bergson pense à la manière des Palestiniens. En soi, cela n'a rien d'étonnant, pas plus que son style en métaphores gestuelles et concrètes. On aurait même dû s'y attendre. Bergson était Judaïste.

L'étonnant, c'est que personne ne nous ait jamais montré que la Durée fondamentale bergsonienne est grandement analogue à la Durée fondamentale palestinienne. Quand on a demandé à Bergson quelle était la base même de toute sa philosophie, de sa métaphysique, il a [p. 345] répondu que c'était la Durée. C'est le Palestinien éternel qui parlait alors par sa bouche.

Nous touchons là à une question du plus haut intérêt. Un beau travail serait à faire que l'on pourrait intituler : *La Durée palestinienne chez Bergson*.

Chez le Palestinien, en effet, comme chez Bergson, nous trouvons le geste qui dure, qui coule. Mais ici, c'est la « Chose-Geste » qui dure en interagissant et qui interagit en se rythmisant. Tout est Rythmique, même la Logique. Et, par conséquent, la Mémoire et le Mémorisateur et le Mémorisable. L'Homme est une Mémoire rythmique qui rejoue, gestuellement et globalement et intelligemment, un Univers rythmé où se joue la Tôrah-Sagesse. *Ludens in orbe terrarum*.

C'est bien mieux que le « *Panta réi* », du grand Héraclite. C'est cet écoulement par vagues, doublement bilatéralisées, cette rythmisation par phases, souvent septénaires, qui fait que le Palestinien considère, à juste titre, le Monde comme une Durée. Le même mot palestinien « *Olam* », que nous traduisons, selon le contexte, soit par « Siècle », soit par « Monde », signifie essentiellement « Durée ».

Encore est-il qu'il nous faut manier le mot palestinien *lui-même*, si nous ne voulons pas opérer ce qu'on pourrait appeler une vivisection sémantique. Par exemple, la double traduction latine du mot « *Olam* » par « *Saeculum* » et « *Mundus* »

n'est jamais arrivée jusqu'ici à nous faire soupçonner que, chez les Palestiniens, la Durée est le Monde et que le Monde est la Durée. C'est toute la Psychologie de la Traduction et ses conséquences logiques que nous aurions à traiter ici longuement.

Le cours rythmique du Temps importe avec lui les trois grandes phases successives et « septenarisées » de la Durée passée, de la Durée présente et de la Durée à venir.

Cette expression de la Durée à venir (ou du Siècle à venir ou du Monde à venir) aurait dû tout particulièrement retenir l'attention des Palestinisants. Faute d'en avoir étudié l'omniprésente importance dans le Milieu targoûmique et talmoûdique, les philologues hellénicistes se sont construit de fameux et insolubles pseudo-problèmes. Telle est, entre beaucoup d'autres, la « crux interpretum » du *Pater*, élevée sur le mot grec « epiouision ».

En se cantonnant indûment dans la sémantique grecque, on a fait intervenir ici la notion de « substance ». Il faut avouer que ce terme [p. 346] de métaphysique grecque n'a absolument aucun rapport avec tout ce que nous savons de la mentalité du Milieu ethnique palestinien et, singulièrement, avec la terminologie de Rabbi Iéshoua de Nazareth.

En revanche, la connaissance la plus élémentaire des formules midrâshiques nous a rendus familiers avec le « Pain du Monde à venir ». Cette formule longue du « Pain du Monde à venir » peut d'ailleurs s'abrégé, par nécessité rythmique, en la formule brève du « Pain à venir ». Ainsi en est-il, en effet, pour les autres formules du même ordre, se rapportant aux choses du « Monde à venir ». « La colère à venir », par exemple, est « la colère du Monde à venir ».

La formule brève du « Pain à venir » doit donc semblablement se comprendre en fonction de la formule longue palestinienne : « Le Pain (du Monde) à venir ». Elle n'a rien à voir avec l'expression grecque possible et proposée par certains philologues hellénicistes : « Le Pain (du jour) à venir ».

Certes, « le Pain (du Jour) à venir » est grammaticalement correct pour un grecisant. Pour un palestinisant, familier avec les formules palestiniennes, c'est un contresens ethnique très grave. En effet, ce contresens ethnique nous emprisonne, étroitement et sans écho, dans *le jour à venir*, c'est-à-dire dans le jour de demain, au lieu de faire jouer en nous les innombrables formules palestiniennes de cet immense Mimodrame traditionnel qu'est *la Durée à venir*, comprise comme Siècle à venir ou comme Monde à venir.

b) le Commencement des jours

Quand et comment a commencé le Temps-Durée ou, ce qui revient au même pour les Palestiniens, le Monde-Durée ? C'est à ce double problème que répondent les formules tôrâhiques et les formules targoûmiques ou midrâshisantes qui nous sont données dans la Genèse hébraïque et araméenne.

Au Commencement...

C'est par cette formule fondamentale que nous prenons contact avec les premières données de la Mécanique céleste des Atomes textuels dans le Mimodrame de la Création.

Avec le Commencement du Monde-Durée coïncide le Commence-[p. 347] ment des jours qui en scandent rythmiquement la Création successive par un Septénaire formulaire d'une importance capitale :

<i>b</i>	<i>c</i>
Et il fut soir	Et il fut matin
<i>d</i>	
jour premier	

Comme nous le voyons, le jour palestinien commence le soir et non pas le matin. Préludant à notre actuelle et traditionnelle Liturgie, on compte ainsi les jours de soir à soir et non pas de matin à matin, pas plus que de minuit à minuit, comme dans notre horaire légal.

Nous disons : on compte les jours. C'est, en effet, avec le commencement des jours que commencent les Nombres. On sait quel rôle de plus en plus grand, de plus en plus envahissant, parce que plus consciemment mnémotechnique, ce Comput des Nombres, des Phases, des Mots et des Lettres-Chiffres, a joué chez les « Sêféristes » palestiniens, ces déconcertants Compteurs-Mécaniciens des Atomes textuels. Dans la Tôrah, tout est pesé, tout est compté, tout est mesuré. L'aboutissement fatal devait être la *Gématria* ou mieux, la *Grammateia*, ce *Lettrisme* arithmétiquement métaphysique.

c) la *Fin des jours*

Est-ce que finiront les jours ? Quand et comment finiront-ils ? C'est le triple problème que font naître, par opposition gestuelle, les données sur le Commencement des jours, L'Apocalypse vient le résoudre, ce problème, avec la « Venue du Malkâ Meshîhâ », la « Venue de la Malkoûtâ », formules targoûmiques dont nous avons montré le tragique Polysémantisme en notre Mémoire sur *judâhen, Judéen, Judaïste dans le Milieu ethnique palestinien* (Paris, Geuthner, 1948).

Dans la structure même du Livre palestinien *complet*, c'est-à-dire avec l'Ancien Testament et le Nouveau Testament réunis, la Genèse ou Commencement des Jours a, comme balancement parallèle ou antithétique, l'Apocalypse ou Fin des Jours.

Quand nous parlons ici d'Apocalypse, nous songeons tout spécialement, cela va de soi, à l'Apocalypse johannique. Mais en elle nous synthétisons les dizaines d'autres Apocalypses, ces *Guilyônîn*, aux formules targoûmiques traditionnellement analogues, qui furent com-[p. 348] posées à peu près à la même époque. Il faudra bien, un jour, les analyser une par une, formulièrement, — et avec leurs omniprésents Computs structuraux, — toutes ces immenses « Marseillaises » clandestines de la Résistance judéenne *populaire* et dont le nom, comme la chose, après la débâcle de

Bethar, s'est prêté à un sarcastique jeu de mots dans la bouche des Rabbis *scolastiques*, antimessianistes et antimessianiens. D'où leur rejet hors de la Tradition orale des Rabbis. Même le nom a été banni !

À la suite des Anthropologistes, Léon Gry a appliqué la véritable méthode pour l'Apocalypse clandestine et pseudonyme d'Esdras. Ses deux énormes volumes ont remis en pleine vie, araméenne et targoûmiquement formulaire, quelques chapitres latins conservés (pour ne pas dire presque oubliés) en appendice à la fin des éditions de la Vulgate, sous le nom de *IV^e Livre d'Esdras*. Quelques textes en avaient été pris pour la Liturgie et singulièrement pour l'Office des Morts. C'était tout.

Léon Gry s'est hardiment attaqué à l'ensemble, selon la méthode ethnique des formules targoûmiques araméennes. C'est le travail de toute une vie, concentré sur un objectif apparemment très limité et de peu d'importance, mais en réalité prodigieusement étendu et d'un intérêt capital.

En effet, Léon Gry a donné une méthodologie aux philologues néotestamentaires et particulièrement aux hellénicistes. Il leur a montré, par son propre exemple, la formation targoûmique profonde dont ils devront se munir avant d'oser aborder *chacun* des livres du Nouveau Testament. Ce qu'il a fait pour chaque formule décalque de l'Apocalypse d'Esdras devra être fait pour chaque formule décalque néotestamentaire, à commencer par l'Apocalypse johannique. On ne trouve dans un Texte que ce qu'on y apporte.

Genèse targoûmique et Apocalypse targoûmiquement formulaire sont en étroite dépendance formulaire. Et cela, à toutes les échelles. La Genèse nous découvre les secrets du Commencement des jours. Nous voyons ces jours primordiaux apparaître en se successivant, en se rythmisant selon un grandiose septénaire.

L'Apocalypse nous découvrira les secrets de la Fin des jours. Alors nous verrons disparaître les jours en des cataclysmes destructeurs, « décréateurs » qui, eux aussi, apparaîtront en se successivant rythmi-[p. 349] quement selon un même grandiose septénaire. *Tel fut le Commencement, ainsi sera la Fin.*

Ce mécanisme des Septénaires, on l'avait depuis longtemps entrevu, mais sans en soupçonner le Formulisme fondamental. Cependant, c'est toujours au Formulisme omniprésent qu'il faut en revenir, si nous voulons vraiment entrer avec intelligence dans le milieu ethnique palestinien et dans sa Mécanique céleste d'Atomes textuels. Mais pour y entrer avec une intelligence parfaite, il faut y entrer avec une Mémoire complète, car là, tout dépend de tout. Plus on a maîtrisé d'Atomes textuels primordiaux, mieux on est à même d'en suivre les imbrications incessantes et formulaires. On ne sent que ce qu'on sait.

Nous sommes, si l'on peut dire, non pas dans le Système de la Gravitation universelle, mais dans le Système de la Formulation universelle.

2. DONNÉES SUR L'ESPACE

[Retour au plan de synthèse](#)

Les formules palestiniennes de la Mécanique céleste des Atomes textuels nous présentent l'Espace sous la forme gestuelle de trois étages superposés :

a) *Les Hauteurs* que nous traduisons par Cieux, en algébrisant la signification si concrètement gestuelle de l'expression originale.

b) *La Basseur* que nous traduisons par Terre, en opérant la même algébrose :

<i>b</i>	<i>c</i>
Comme dans les Cieux	Ainsi sur la Terre.

c) *La Sous-Basseur*, qui est le Sheôl, gestuellement à l'opposite des Hauteurs, des Cieux, comme nous l'indiquent ces balancements antithétiques de Rabbi Iéshoua, bilatéralisés toujours en vue du *Perfectionnement* des Gestes de l'Homme :

<i>a</i>	
Et toi, Capharnaïm	
<i>b</i>	<i>c</i>
Qui jusqu'aux Cieux t'élèves	jusqu'au Sheôl tu descendras.

[p. 350] Abbâ Shâoùl de Giscalà énumère, de haut en bas, dans leur ordre targoûmiquement traditionnel, la série des trois étages de l'Espace, quand il nous parle des

<i>b</i>	<i>c</i>
Coelestium	Terrestrium
<i>d</i>	
et Infemorum.	

Dans le Sheôl — qui est souterrain, « infernus », — est venue se loger, mais assez tardivement, la Géhenne. En effet, la « découverte » du Sheôl est bien antérieure à la « découverte » de la Géhenne. Dès l'abord, les deux termes ne sont pas synonymes. La comparaison des données, contenues dans les formules tôrâhiques et dans les formules targoûmiques, nous apporte, sur ce point, d'intéressantes précisions.

3. DONNÉES SUR LES CHOSES

[Retour au plan de synthèse](#)

Le double Bilatéralisme gestuel, chez les Palestiniens, est toujours sous-jacent aux formules de classifications binaires ou ternaires. Nous le retrouvons à l'œuvre dans les Données sur les Choses qui vont généralement par couples ou par triades synonymiques ou antithétiques.

Pour ne citer qu'un exemple, c'est ainsi que nous avons gestuellement et en fonction de l'Espace tripartite, ci-dessous mentionné :

<i>b</i>		<i>c</i>
Les Oiseaux du Ciel		Les Bêtes de la Terre
	<i>d</i>	
	Les Poissons de la Mer.	

[p. 351]

3. LES DÉCOUVERTES FORMULAIRES

[Retour au plan de synthèse](#)

Dans cette Mécanique céleste des Atomes textuels, la maîtrise des Formules et l'intellection des Données peuvent-elles nous amener à faire des Découvertes, toujours en vue du Perfectionnement des Gestes de l'Homme ? Nous allons le voir en étudiant la Recherche, la Méthode et le Résultat.

1. LA RECHERCHE FORMULAIRE

La Recherche, c'est toute la technique du Midrâsh, comme son nom l'indique. Mais c'est une recherche exclusivement textuelle qui doit cependant « informer », et quasi « recréer » l'Homme tout entier. Rappelons-nous le reproche de Iéshoua aux Textualistes purs :

<i>b</i>	<i>c</i>
Ils dictionnent	Et point n'actionnent.

a) *Le Nouveau*

Le but de la Recherche, c'est de trouver du nouveau. Or comment découvrir du Nouveau quand tout a déjà été donné ? En scrutant l'Ancien, sans relâche, méticuleusement, atomiquement.

[p. 352]

b) *L'Ancien*

Cet Ancien, il faut le posséder dans toute sa plénitude. De là, l'incessante mémorisation des formules :

	<i>a</i>	
	Et sa Tôrâh, il la rythmera	
<i>b</i>		<i>c</i>
et le jour		et la nuit.

Alors, la Mémorisation facilitera la juxtaposition.

c) *La Juxtaposition*

Ce sera, en effet, par une juxtaposition neuve d'éléments anciens que se fera la découverte du Nouveau. Tout le monde pourra recevoir sinon la totalité, du moins une imposante multiplicité de ces éléments anciens. Rares seront ceux qui, par des rapprochements inattendus, par une combinaison inconnue d'atomes connus, feront apparaître un ensemble nouveau. Les formules du *Pater* étaient, targoûmiquement, chez tous les Palestiniens. Seul, Iéshoua a « composé » le *Pater*.

Comment, dans l'éprouvette vivante qu'est le Compositeur, cette alchimie formulaire procédera-t-elle ? Là, comme toujours, c'est une question de méthode.

2. LA MÉTHODE FORMULAIRE

[Retour au plan de synthèse](#)

Parmi les innombrables Techniques de cette méthode, nous pouvons en signaler trois : le Schématisme, le Polysémantisme et le Particularisme.

a) *Le Schématisme*

Les formules traditionnelles sont coulées dans un nombre relativement restreint de Schèmes rythmiques-types, comme nous l'avons analysé dans notre ouvrage sur *les Récitatifs rythmiques parallèles des Rabbis d'Israël*. (Spes, Paris, 1930).

C'est en fonction de ce Schématisme que se formulent les Découvertes. Le Nouveau s'appuie ainsi, logiquement et schématiquement, [p. 353] sur l'Ancien dont il dérive et auquel il ajoute une formule explicative supplémentaire.

Soit, par exemple, la formule ancienne, targoûmiquement connue de tous en décalque araméen :

Au Commencement créait Elâhâ.

À la suite, sans doute, de nombreux Sêfêristes, le chercheur-compteur galiléen, Iôhânân bar Zabdaï, s'est aperçu que cette Création s'est faite par dix « Memrâisations ». Il va, lui, et *lui seul*, artisan-paysan inspiré d'Elâhâ, formuler sa découverte du « Memrâ » en fonction du Schème rythmique-type de la Genèse. Et la nouvelle formule aura une simplicité et une génialité plus stupéfiantes peut-être que l'ancienne :

Au Commencement était le Memrâ.

En outre, les dix Memrâisations seront doublement rappelées. Au début du Midrâsh araméen, le découvreur les rappellera par les dix balancements constitutifs du premier Récitatif midrâshisant.

À la fin de son Midrâsh araméen, le Découvreur-compteur les rappellera encore par le Comput *total* des balancements de l'ensemble. En effet, et justement pour évoquer, en outre, les dix Memrâisations de la Tôrâh à Moïse sur le Sinâï, ces balancements atteignent le nombre de 55, soit, en parler araméen : cinq dizaines + cinq unités = dix *choses* computationnées.

On peut voir le Comput rythmo-typographié de ce Midrâsh du Memrâ aux dernières pages de notre Mémoire sur *Père, Fils et Paraclet dans le Milieu ethnique palestinien* (Paris, Geuthner, 1948).

Nous constatons, une fois de plus que, chez les Palestiniens, *Rythmique* et *Logique* coïncident. Et cela, à toutes les échelles, sous toutes les formes et sous toutes les formules, mnémotechniquement et symboliquement computationnées. L'analyse des douze balancements formulaires du *Pater* nous en apportera, un peu plus loin, une nouvelle preuve.

b) *Le Polysémantisme*

Le milieu palestinien est un milieu linguistique où le Polysémantisme, c'est-à-dire la multiple signification des mots, est la base même du raisonnement et, par conséquent, de la Découverte.

[p. 354] Un des exemples les plus frappants est la terminologie paulinienne qui souvent déroutent *notre* logique. La raison en est que nous nous comportons là comme si nous avions affaire à des mots originellement grecs. En réalité, ces soi-disant mots grecs ne sont, répétons-le, que des décalques hellénistiques de mots araméens, au sens perpétuellement et « palestinienement » changeant. Jeux de sens et jeux de mots sont les incessants miroitements des bijoux stylistiques palestiniens. Les Récitatifs formulaires sont des « Perles saintes » dont *l'orient* vient de *l'Orient*.

	Quiconque a des oreilles	
Pour qu'il auditionne		Qu'il auditionne

c) *Le Particularisme*

Quand un terme, à signification générale et indéfinie, va dans le sens de la Découverte, le découvreur se l'approprie, si l'on peut dire, et le particularise.

C'est ainsi que nous avons fait personnellement pour le mot « geste ». Avant nous, le geste était ce mouvement, plus ou moins expressif, que l'orateur et le prédicateur emploient, souvent au petit bonheur, pour mettre « de l'action » dans leur débit oral. La lecture des plus récents travaux d'Anthropologie, de Psychiatrie, de Psychologie et

de Pédagogie, montre à quel degré de particularisme nous avons réussi à amener ce terme si vague de la langue française.

Au moment où nous commençons à publier nos recherches anthropologiques, un illustre métaphysicien, membre de l'Institut, nous avait invité à donner une conférence à de jeunes philosophes. Nous avons, par lettre, annoncé comme titre de notre conférence : « L'Anthropologie du Geste ».

La conférence terminée, le métaphysicien vint nous avouer combien, quelques jours auparavant, au reçu du titre annoncé, il était demeuré perplexe : « Que peut-on bien dire, pendant une heure, sur le geste ? Quand on a parlé du geste d'élévation et du geste d'abaissement, du geste d'extension et du geste d'embrassement, et de deux ou trois autres, il semble bien qu'on ait épuisé la matière. Mais je vois maintenant que vous avez « particularisé » le sens du mot « geste ». Et le plus curieux du résultat, c'est que cette particularisation même a étendu le sujet à toutes les activités intellectuelles du Composé humain. »

[p. 355] Ce particularisme sémantique se rencontre, à chaque instant, chez les grands découvreurs palestiniens. Qu'on songe, par exemple, à Rabbi Iéshoua particularisant techniquement le terme araméen targoûmique de « Malkoûtâ ».

Certes, ce terme de « Malkoûtâ » signifie bien, comme nous le lui faisons signifier d'une manière générale : Règne et Royaume. Mais chez Iéshoua, il signifie aussi, il signifie surtout en visant l'indéfini *perfectionnement* des Gestes de l'Homme : Régulation, Règlement, Règle (dans le sens pédagogique du mot « Tôrâh » et de son Décalque araméen « Orâyetâ »). Ces deux derniers termes, en effet, signifiant bien : Direction, Directive pour le perfectionnement des Gestes de l'Homme, mais ils signifient surtout et simultanément : Instruction, Enseignement qu'on apprend par cœur.

Si bien que le terme pédagogique « Orâyetâ » et le terme également pédagogique « Malkoûtâ » sont parfois interchangeable, comme on le voit dans ce changement de « Ministère de l'Instruction publique », annoncé par Rabbi Iéshoua le Galiléen (Mat. 21, 43) aux chefs-enseignants judâhens :

<i>a</i>		
	La Malkoûtâ d'Elâhâ	
<i>b</i>		<i>c</i>
sera enlevée à vous		et sera donnée à une nation
	<i>d</i>	
	qui en fera les fruits	

Un cas de particularisme, d'une importance capitale et encore presque inaperçu, nous concerne ici d'une façon plus spéciale. C'est celui du terme araméen « Memrâ », en tant qu'il se réfère tout particulièrement aux dix Memrâisations créatrices chez Elâhâ, dans le grand Mimodrame du début de la Genèse :

1) Au Commencement (memrâisa) Elâhâ les Cieux et la Terre	1,1
2) Et memraïsa Elâhâ : Que soit la Lumière	1,3
3) Et memrâisa Elâhâ : Que soit un Firmament	1,6
4) Et memraïsa Elâhâ : Que s'assemblent les Eaux	1,9

[p. 356]

5) Et memrâisa Elâhâ : Que fasse germer la Terre	1,11
6) Et memraïsa Elâhâ : Que soient les Luminaires	1,14
7) Et memrâisa Elâhâ : Que pullulent les Eaux	1,20
8) Et memrâisa Elâhâ : Que fasse sortir la Terre	1,24
9) Et memrâisa Elâhâ ; Faisons l'Homme.	1,26
10) Et memrâisa Elâhâ : Voici ce que j'ai donné à vous	1,29

On vient de voir, ci-dessus, l'un des procédés susceptibles d'être employés si l'on veut faire sentir, dans une traduction, ce particularisme sémantique. De toute nécessité logique, il faut garder la même racine verbale pour exprimer l'action d'Elâhâ qui « memraïse » et le nom du Médiateur-Créateur qu'est la personne du « Memrâ ».

Cette même racine verbale se trouve naturellement dans tous les Targoûms araméens, puisque c'est de ce verbe targoumique « memrâiser » que dérive, en droite ligne, le terme technique de « Memrâ », au sens particularisé par Iôhânân.

En revanche, la connexion verbale est brisée aussi bien dans le grec que dans le latin. Il n'y a plus, en effet, d'identité de racine dans « *Kai êïpen* » des Septante et « *logos* », pas plus que dans « *Dixit autem* » de la Vulgate et « *Verbum* ».

C'est donc uniquement à l'intérieur des formules targoumiques que la découverte du Memrâ était méthodiquement et sémantiquement orientée. Grâce au Schématisme, l'expression initiale de cette découverte était pour ainsi dire préfixée :

Au Commencement créait Elâhâ
Au Commencement était le Memrâ

Cette expression initiale une fois donnée, le Schématisme continuait à diriger les Balancements par imbrications verbales :

Dans l'un et l'autre cas, il fallait le génie — et plus que le génie pour projeter le plan de l'ensemble si personnel et y faire concourir les formules traditionnelles.

Cette Mécanique terrestre des Atomes textuels, qui s'organisent dans une bouche humaine pour créer un nouvel univers humain, est quelque chose de vraiment prodigieux. Aussi les Palestiniens l'ont-ils choisie comme le prototype de la Mécanique céleste des Atomes textuels, telle qu'elle se joue analogiquement dans ce qu'ils appellent la Révélation, c'est-à-dire la Découverte inspirée ou « soufflée », comme à voix basse, par l'Omniscient invisible, en vue du *perfectionnement* des Gestes de l'Homme et non pas en vue de la connaissance *physique* de l'Univers matériel. Un savant physicien peut être un monstre humain.

C'est cette Mécanique céleste des Atomes textuels que Rabbi Iéshoua le Galiléen, ce *Libérateur et Régulateur indépassable de la Civilisation humaine*, nous a si concrètement décrite dans le petit Mimodrame parabolique que nous connaissons tous, mais que nous ne comprenions pas tous :

Tout Sêfériste instruit	
en Malkoûtâ	de Shemayyâ
À quoi sera-t-il comparable ?	
À un homme	Un Maître de maison
qui sort de son trésor	
du Nouveau	et du Vieux

Du « nouveau », dans l'inattendu des juxtapositions géniales et plus que géniales.

Du « vieux », dans les Formules traditionnelles juxtaposées.

Une des plus caractéristiques découvertes de ce Nouveau dans du Vieux, c'est certainement la Composition, ou mieux la juxtaposition du *Pater*. De l'avis de tous, en effet, le *Pater* est une merveille unique, à la fois de simplicité et de sublimité. Pourtant, certains rapprochements, faits d'abord un peu au hasard avec des expressions judaïques, ne manquaient pas d'être troublants. On avait même été jusqu'à poser la question : « Le *Pater* est-il une prière juive ou chrétienne ? »

[p. 359] De fait, plus on cherchait et plus on trouvait de ces expressions judaïques correspondantes. Iéshoua, dans sa prière, n'aurait-il rien apporté de nouveau ?

Les choses en étaient là quand, en 1925, la nouvelle Anthropologie du Langage, après avoir manié des problèmes analogues, d'un bout du monde à l'autre, pour les Compositions homériques, pour le Kalevala, pour les Haintenys merinas, etc. énonça les lois du « Style oral formulaire ».

Nous écrivions dans notre mémoire sur les *Lois psycho-physiologiques du Style oral vivant et leur Utilisation philologique* (Paris, Geuthner, 1931, pp. 10-11) : « Si nous nous contentons de recueillir, au hasard, une ou deux improvisations dans chaque milieu ethnique de style oral, nous ne pourrions nous empêcher de nous poser ce déroutant problème : Comment des hommes, des femmes, des jeunes filles, presque des enfants, peuvent-ils, à l'improviste, composer oralement des formules rythmiques si gracieuses, si parfaites et si pleines qu'elles forcent même notre

admiration, à nous autres raffinés ? Mais si nous continuons, psychologiquement et méthodiquement, notre enquête dans le même milieu ethnique, le mystère s'éclaircit sans que, pour cela, diminue notre admiration.

« En effet, au fur et à mesure que se succèdent devant nous les improvisateurs, nous réentendons, une par une, mais dans des contextes variés, les formules jaillies des lèvres des improvisateurs précédents.

« C'est, pour ainsi dire, comme un jeu merveilleux de dominos vivants : les pièces du jeu restent toujours sensiblement les mêmes avec leurs mêmes attirances réciproques, mais les combinaisons en sont quasi indéfiniment renouvelées. »

Alors, l'Anthropologie du Langage entra dans le Milieu ethnique palestinien. Là, en face du PATER, comme en face du Rythmo-catéchisme sur la Montagne, elle appliqua les lois du Style oral formulaire : Tout avait été dit *fragmentairement*, tout restait à dire *globalement*. Les pièces du jeu de « dominos targoûmiques vivants » étaient données, les parties de ce jeu étaient innombrablement possibles.

Un joueur est venu. Et quel joueur !

Il a joué *sa* partie et la réussite fut un chef-d'œuvre de nouveauté et d'éternité.

Non, jamais homme ne parla
comme parle cet Homme-là !

[p. 360] a) *Les « Dominos vivants » des Formules targoûmiques*

1

Abbâ de vous qui est aux Cieux

(Targ. Ieroûsh. II, Deut., 32, 6)

Abbâ d'eux qui est aux Cieux

(Targ. Esth. I, 1, 1)

2

Sanctifieront-ils le Nom de moi

(Targ. Is., 29, 23)

Et je sanctifierai le Nom de moi

(Targ. Ez., 36, 23)

3

Vienne le Malkâ Meshîhâ

(Targ. Ieroûsh. I, *Gen.*, 49, 10)

(Targ. *Rut.*, 1, 1)

(Targ. *Eccles.*, 7, 24)

Vienne (le Meshîhâ à qui est) la Malkoûtâ

(Targ. Onq., *Gen.*, 49, 10)

(Targ. Ieroûsh. II, *Gen.*, 49, 10)

4

Faire le Vouloir de toi

(Targ. Ps., 40, 9)

Fera-t-il le Vouloir de lui

(Targ. Is., 48, 14)

5

6

Comme il a fait

Ainsi il sera fait à lui

(Targ. Ieroûsh. 1, *Lev.*, 24, 19)

Comme.....

Ainsi.....

(Targ. Ieroûsh. I, *Lev.* 8, 34)
(Targ. Ieroûsh. 1, *Lev.*, 24, 20)

dans les Cieux

sur la Terre

(Targ. Ps., 135, 6)

7

Le Pain des Cieux

(Targ. Ieroûsh. 1, *Ex.*, 16, 4)

Le Pain (du Monde) qui est venant

(Midrâsh Ber. R., 82)

Le Monde qui est venant

Le Monde présent

(Targ. Ieroûsh. 11, *Gen.*, 3, 24)

a

C'est le Pain qui fut déposé pour vous

b

c

dès le Commencement

dans les Cieux élevés

d

et lors il donna lui à vous à manger

(Targ. Ieroûsh. I, *Ex.*, 16, 15)

8

Donna-t-il à vous à manger

(Targ. Onq., *Ex.*, 16, 15)

Donna-t-il à eux

(Targ. Ps., 78, 24)

Mangez-le au jour présent

(Targ. Onq., *Ex.*, 16, 25)
(Targ. Ieroûsh. 1, *Ex.*, 16, 25)

9

Remise sera à toi la Dette de toi

(Targ. Ieroûsh. I, *Gen.*, 4, 7)

Et remets toutes les Dettes de moi

(Targ. *Ps.*, 25, 18)

Remets donc les Dettes du peuple présent

(Targ. Onq., *Num.*, 14, 19)

Les Dettes de nous seront remises à nous

(Targ. *Is.*, 53, 5)

10

Remets donc les Dettes du peuple présent

Comme remis as-tu au peuple présent

(Targ. Onq., *Num.*, 14, 19)
(Targ. Ieroûsh. I, *Num.*, 14, 19)

Et remet-il les Dettes

Point ne justifie-t-il les Detteurs

(Targ. Ieroûsh. II, *Ex.*, 34, 7)
(Targ. Ieroûsh. II, *Num.*, 14, 18)

11

Point je ne ferai venir lui à toi

(Targ. Onq., *Gen.*, 44, 32)
(Targ. Ieroûsh. I, *Gen.*, 44, 32)

Et vint-elle à Éprouver lui

(Targ. I *Reg.*, 10, 1)

Et il appela le nom de ce lieu Épreuve

(Targ. Ieroûsh. I, *Ex.*, 17, 7)

12

Point. Mais.

(Targ. Ieroûsh. I, *Gen.*, 32, 38)

Mais libère-nous donc au jour présent

(Targ. Jud., 10, 15)

Et libérerai-je toi de la main des Malins

(Targ. *Jer.*, 15, 21)

Libère-moi donc de la main de mon frère

(Targ. Onq., *Gen.*, 32, 11)
(Targ. Ieroûsh. I, *Gen.*, 32, 11)

b) Le « jeu iéshouaïen » des *Dominos targoûmiques*

« C'est, pour ainsi dire, comme un jeu merveilleux de dominos vivants : les pièces du jeu restent toujours sensiblement les mêmes avec leurs mêmes attirances réciproques, mais les combinaisons en sont quasi indéfiniment renouvelées. »

Avant de jouer sa réussite formulaire, le joueur palestinien, surtout le Joueur de génie, ne se lance pas à l'aventure. Il lui faut, préalablement, structurer et « computationner » le plan d'ensemble selon lequel les éléments formulaires, en nombre préfixé, viendront se juxtaposer en s'imbriquant par « mots-agraves » intérieurs et par rimes vocaliques finales.

Nombreuses sont les structures mnémotechniques que la Tradition du Style oral rythmique a éprouvées et sélectionnées. Les unes concernent les articulations initiales des balancements initiaux et en aident le déclenchement. Les autres, analogues à la *terza rima*, mais à une *terza rima* de « mots » et non de « voyelles », imbriquent la Composition, facilitent la Mémorisation et favorisent la Remémoration.

Après avoir symboliquement préfixé à douze balancements, et donc [p. 365] à six binaires le Comput des éléments du *Pater*, Rabbi Iéshoua le Meshîhâ va faire graviter toute sa Composition orale autour du « geste-pivot », si profondément messianique : ATH = *venir*, comme on peut le voir dans le tableau araméen des pages suivantes.

Pour aider le déclenchement, le premier balancement du premier binaire commencera donc par l'articulation araméenne A de *Abûnâ*.

Le premier balancement du second binaire commencera par l'articulation araméenne T de *Têtê*.

Le premier balancement du troisième binaire commencera par l'articulation araméenne H de *Hêkmâ*.

La bouche récitante du Compositeur oral sent jouer successivement, dans ses muscles, la série articulatoire préfixée que nous sommes contraints de présenter visuellement, de haut en bas, à l'œil du Lecteur-Regardeur

A*bûnâ ...*

T*êtê...*

H*êkmâ ...*

Maintenant, *pour que s'opère l'imbrication par terza-rima de mots*, comme on le voit dans le tableau ci-après intitulé : les Mots-agrafes des Formules du *Pater*, nous allons retrouver ce verbe ATH = VENIR, comme mot-agrafe dans les Balancements

3

7

11

 qui sont les premiers balancements des deuxième, quatrième et sixième binaires.

Le balancement initial du premier binaire s'imbrique au balancement initial du troisième binaire par le mot-agrafe : CIEUX.

Reste le balancement initial du cinquième binaire qui s'imbrique au second balancement par les mots-agrafes : REMETTRE LES DETTES.

Ces mots-agrafes : REMETTRE LES DETTES se retrouveront au premier Balancement du Récitatif qui suit le *Pater* pour l'imbriquer au *Pater* :

Car si vous *remettez* aux hommes leurs *dettes*...

Remarquons bien que toutes les imbrications se font par les premiers balancements de chaque binaire.

[p. 366] C'est également par leurs premiers balancements initiaux que s'imbriquent les deux Récitatifs rythmiques parallèles et antithétiques dont se compose le *Pater*. Cette imbrication s'effectue par une saillante identité de structures grammaticales et de timbres vocaliques intérieurs.

Récitatif I

(Dans les Cieux de toi)

Abbâ de nous qui es aux Cieux.

Récitatif II

(Sur la Terre de nous)

Lahmâ de nous qui est venant.

Toute cette technicité apparente sera singulièrement simplifiée si le lecteur, selon notre conseil, a jeté un simple coup d'œil sur les tableaux des pages suivantes. De même pour les rimes vocaliques, soit intérieures, soit finales.

Un profane, appartenant à *notre* milieu ethnique, pourrait s'étonner de rencontrer tant de complexité dans tant de simplicité. Qu'il suffise de rappeler que certaines Lamentations hébraïques de Jérémie, qui paraissaient si simples, présentent des procédés mnémotechniques analogues.

Elles sont « computationnées » et structurées par articulations alphabétiques initiales et par imbrications de mots-agrafes dont les uns sont successifs et les autres symétriques par rapport au centre.

À toutes les échelles de grandeur, dans le déroulement des Gestes du Monde comme dans le déroulement des Gestes d'une Récitation, le milieu ethnique palestinien se soumet au jeu de la même Loi :

b
Comme est le commencement

c
Ainsi est la fin.

[p. 367]

c) *Les Formules araméennes targoumiques du « Pater »*

1	abûna debishmayyâ	2	yitqaddash shemâk
3	têtê malkûtâk	4	tit'abêd re'ûtâk
5	êkmâ debishmayyâ	6	hêkdên bear'â
7	lahmanâ deâtê	8	hab lânâ yômâ dên
9	ûshebôq lânâ hôbanâ	10	hêkrnâ disbaquâ lehayyâbanâ
11	welâ tayetinnanâ lenisyônâ	12	ellâ shêzêbnâ min bîsh

Les mots-agrales des formules du « Pater »

1

Abbâ de nous qui es aux *Cieux*

2

Sanctifié soit le Nom de toi

3

VIENNE la Malkoûtâ de toi

4

Soit fait le Vouloir de toi

5

Comme dans les *Cieux*

6

Ainsi sur la Terre

7

Le Pain de nous qui est VENANT

8

Donne à nous au jour présent

9

Et remets à nous les Dettes de nous

10

Comme remîmes, nous, aux Detteurs de nous

11

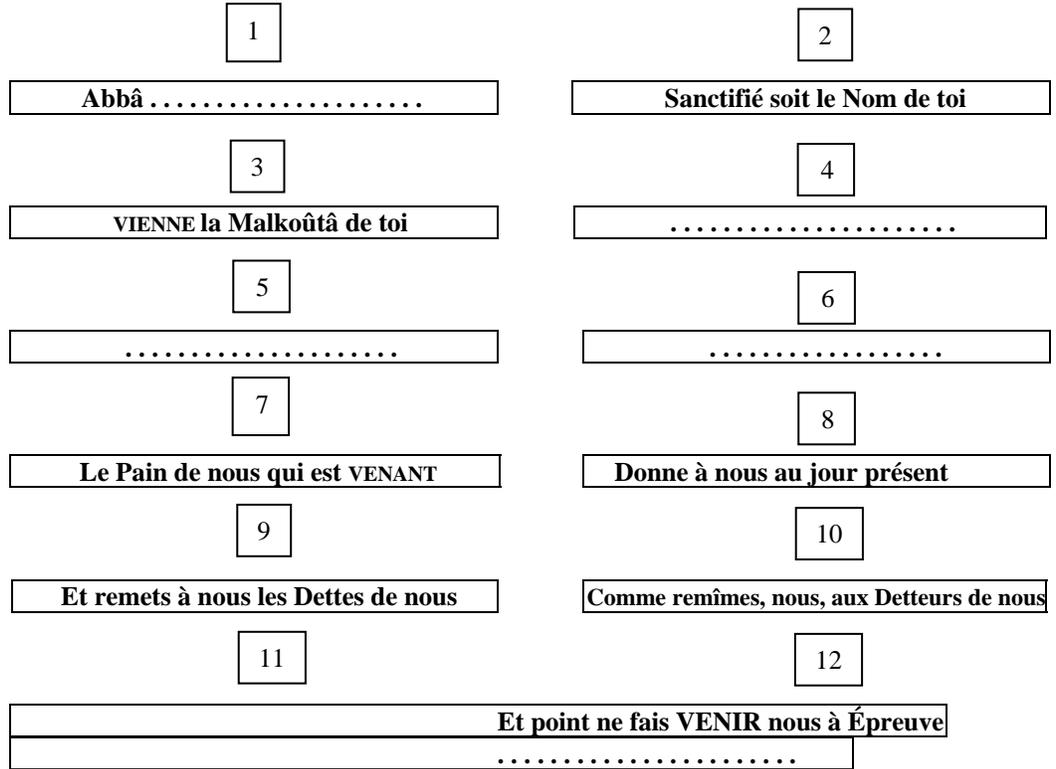
Et point ne fais VENIR nous à Épreuve

12

Mais libère-nous du Malin

[p. 309]

Abréviations graphiques du « Pater » par Luc 11, 1-4



[p. 370]

CONCLUSION

ANCIEN TESTAMENT TARGOÛMIQUE ET CHRISTIANISME ARAMÉEN

[Retour au plan de synthèse](#)

Jusqu'ici les spécialistes — presque toujours « grécisants » — des Origines chrétiennes ont trop laissé de côté la phase ethnique qui fut précisément et spécifiquement « aux Origines ». Je veux dire : la *Création araméenne* du Christianisme. Les spécialistes « grécisants » s'installent, aussitôt que possible, en la phase *d'Extension hellénistique* du Christianisme dont les outils ont été les textes, prétendûment bien grecs, du Nouveau Testament.

En faisant ce saut périlleux, ils négligent *tout un Monde immense* dont ils ne nous parlent pas ou qu'ils semblent réduire à *presque rien*, parce qu'ils ne le connaissent pas : l'Ancien Testament targoûmique araméen. (Qui donc, parmi nos spécialistes néo-testamentaires, a une quotidienne familiarité avec les Targoûms araméens ?)

Or, c'est *uniquement* à cet immense Univers targoûmique que le Créateur araméen du Christianisme a pris sa langue, sa religion, sa pédagogie, sa terminologie et, chose capitale récemment découverte, ses formules traditionnelles.

Entre « Ancien Testament targoûmique » et « Christianisme araméen », il n'y a pas et l'on ne doit pas y créer *la vivisection* que le professeur hébraïsant et le professeur grécisant ont opérée d'abord entre eux et ensuite entre « Ancien Testament hébraïque » et « Nouveau Testament grec ».

Le « Christianisme araméen » n'est qu'une fleur formulaire, vitalemment inséparable de sa tige traditionnelle qui est « l'Ancien Testament targoûmique ». Un même professeur targoûmisant doit avoir maîtrisé l'ensemble vivant araméen et cela, sous la loi du Formulisme et du Redécâlque formulaire.

C'est, en effet, la découverte anthropologique du caractère formulaire et de l'utilisation formulaire des Targoûms oraux araméens qui nous permet et nous contraint de pénétrer, à fond et longuement, dans la phase de Création araméenne du Christianisme. L'importance et la sûreté de la méthode formulaire du Redécâlque araméen ont été magistralement confirmées par les deux énormes volumes de Mgr Gry sur l'Apocalypse — quasi néo-testamentaire — d'Esdras (« Esdras » n'étant qu'un prudent pseudonyme, destiné aux autorités occupantes d'alors).

[p. 371] Ainsi donc, quelques pauvres chapitres apocalyptiques, à peu près négligés jusqu'ici et considérés par beaucoup comme composés en grec, ont mis en branle toute l'immense mécanique formulaire targoûmique pour arriver à un prodigieux résultat. Par là on peut juger de ce que nous réserve de neuf *chacune des formules néo-testamentaires* prétendûment grecques, une fois « auscultée » méticuleusement et objectivement par cette méthode.

En effet, je mets au défi n'importe quel spécialiste « grécisant » d'expliquer, d'une façon convaincante, ne serait-ce que les 12 formules du « Pater » en grec, sans être obligé d'y faire jouer, en Redécâlque araméen, les formules traditionnelles de l'Océan targoûmique. Là-dessus, j'en appelle, sans crainte d'être démenti, au témoignage des sémitisants qui ont bien voulu se mettre tant soit peu au courant de la vaste question du Formulisme targoûmique araméen.

Car, avouons-le : ce n'est pas en cinquante lignes — fussent-elles d'un Copernic, d'un Pasteur ou d'un Branly — qu'on peut victorieusement *prouver* à des profanes, même les plus bienveillants, l'existence et la découverte d'un immense Univers. Univers hier inconnu et dont l'exploration demandera désormais des centaines d'années et de chercheurs.

Cependant, de la part du découvreur, loyalement conscient de l'immensité et de l'importance de cet Univers, ce serait une lâcheté et une faute grave contre la science française de ne pas tenter le possible et l'impossible pour susciter la création d'un enseignement spécial dans une École supérieure française, sur le Iéshouaïsme araméen. Alors, enfin, serait scientifiquement pratiquée la formule araméenne, bien méconnue *pratiquement* jusqu'ici :

	<i>a</i>	
	Point ne pensez	
	<i>b</i>	<i>c</i>
la Loi	Que je sois venu faire cesser et les Prophètes	Point je ne suis Venu faire cesser la Loi et les Prophètes
	(targoûmisés)	(targoûmisés)
	<i>d</i>	
	Mais les utiliser.	

Janvier 1949.

[p. 372]

index alphabétique

[Retour au plan de synthèse](#)

1. Vocabulaire technique de Marcel Jousse pour l'exposé de son Anthropologie du Geste.
2. Termes hébreux ou araméens avec leur traduction relative (les transcriptions sont celles que Jousse a choisies ¹).

¹ Des spécialistes pourraient critiquer le mode de transcription que Marcel Jousse a choisi pour certains mots hébreux ou araméens. D'une part, nous ne connaissons pas ses sources ; d'autre part, c'est un problème auquel il est difficile de donner une solution définitive.
« La scription est le règne de la convention » (cf. p. 304). D'autant que transcription et prononciation diffèrent selon les temps et les lieux, même quand il s'agit de langues vivantes. Chacun sait qu'une unité de transcription ne fait pas une unité de langue, surtout pour une langue sémitique dont les timbres sont assez conventionnels. Comment « arriver, en ces matières si fluanes, à des régularisations et à des codifications presque mathématiques » ? (cf. p. 180).

[p. 374-382]

1. VOCABULAIRE TECHNIQUE**A**

Abstraction algébrosée, 104-105, 341.
 Abstraction concrète, 28, 79, 104, 105, 340.
 Abstraction intellectuelle, 106.
 Abstrait (mot), 106, 164, 340.
 Abréviation graphique, 328, 369.
 Action agissant sur action, 12, 46, 136.
 Action caractéristique, 46, 51-52.
 Action essentielle, 52, 136.
 Action immanente, 136.
 Action transitoire, 47, 51, 136.
 Agent agissant agi, 16, 47-48, 56, 75, 79, 96, 120.
 Allitération, 243, 251.
 Algèbre, 10, 102, 124, 199, 247.
 Algébrisme, 10, 17, 104, 270.
 Algébrologie, 124.
 Algébrose, 17, 102-106, 120, 161, 163, 168, 177, 182, 214, 248, 270, 337.
 Algébrosème, 86, 104, 112, 163, 171.
 Algébrosisme, 79.
 Algébrosé, 55, 71, 75, 84-85, 88, 119, 151, 175, 182, 206.
 Alphabet, 103-104.
 Âme, 160, 167, 233, 236.
 Amérindiens, 78, 105, 121.
 Analogie, 83, 92, 94, 299.
 Analogique, 55, 160, 231, 237, 336.
 Analogisme, 76, 89, 230.
 Analogème, 86, 110, 231, 318, 336, 339.
 Analyse et synthèse, 22-23.
 Ancien-nouveau, 234, 352-353, 358.

Animisme, 82.

Annonce orale (Évangile), 22, 36, 125, 167, 281, 305.
 Anthropologie du Geste, 24, 33, 49, 64, 71, 129, 195, 217, 253, 254.
 Anthropologie du Mimisme, 34, 51-52, 77, 88, 116, 282.
 Anthropologie de la Mémoire, 143, 149.
 Anthropologie statique, 49.
 Anthropologique, 11, 33, 36, 57, 80, 216, 237, 306.
 Anthropologiste, 34, 76, 88, 107, 181.
 Anthropomorphisme, 211.
 Anthropos, 15, 33, 49, 56, 61, 73, 80-81, 96, 109, 138-139, 198.
 Apocalypse, 64, 181, 347, 370.
 Apocalypse de Jésus, 303-304.
 Appreneur (par cœur), 180, 182, 188, 286, 297, 303, 339.
 Araméen, 124, 180, 235, 246, 293, 321-322.
 Aristote, 54, 125, 255.
 Art préhistorique, 98.
 Association des idées, 62.
 Assonance et rime, 255, 260-261.
 Atomes (peloton d'), 47.
 Atome textuel, 313, 316, 344-349.
 « Au Commencement », 85, 124, 126, 129, 188-189, 210, 233, 353.
 Avant-arrière, 202 et suiv.

B

Balancement, 194, 197, 217, 219, 227, 233-234, 239-240, 247, 250, 257, 260, 264, 267, 276.

Basseur, 199-200, 210.
 Bercement libérateur, 278, 295, 301, 305.
 Bercement maternel, 265, 279, 290, 293.
 Bergson (durée), 344, (espace-temps), 203.
 Bilatéralisation universelle, 210 et suiv.
 Bilatéralisme humain, 16, 194, 196, 199, 206, 210-211, 245, 265, 270, 284, 296.
 Branles et ballades, 247.

C

Caractères chinois, 103.
 Catéchisme, 265, 286, 298, 305, 329.
 Chanson de geste, 259, 265, 269.
 Chanson populaire, 172, 268.
 Christianisme, 22, 370.
 Cieux (hauteurs), 200.
 Cinéma, 69-70, 78, 104, 107, 137, 195, 218.
 Cinémimisme, 140-141, 161.
 Clics, 112-114.
 Cœur-mémoire, 177, 284-285, 308, 343.
 Collier-compteur (de récitations), 85, 96, 108, 182, 209, 212, 225, 229, 233, 296, 299, 308.
 Colombe récitante, 284.
 Comparaison, 28, 83, 230, 236, 251, 298.
 Composé humain, 12, 53, 61, 95, 108, 136, 253, 264, 281.
 Compositeur-improvisateur, 234, 327, 335.
 Comput, 188, 240, 347, 353, 365.
 Computationner, 353, 364, 366.
 Concevoir-connaître, 92.
 Concordance de parallélismes, 239.

Concrétisme, 10, 20, 28, 79, 103, 105-108, 124, 230, 338.
 Connaissance (problème de la), 54, 83, 92, 94, 177, 207.
 Conscience, 65, 96, 122.
 Conscience (prise de), 35, 48, 5558, 61, 65, 76, 96, 135, 146, 165, 204.
 Consonne et voyelle, 113.
 Construction - instruction, 187, 299, 337.
 Contresens ethnique, 188, 277, 284-285, 297, 327.
 Coran, 245-246, 306.
 Corps humain, 49, 87, 110-111, 120, 135, 196, 201, 204, 270, 273274.
 Corporage, 84, 109, 111, 162, 253, 335.
 Corporaliser-buccaliser, 109.
 Cosmos, 37, 45-49, 54, 136, 207, 264, 271.
 Couple d'expression, 233, 250-251, 292.
 Cristallisation (des perles-leçons), 22, 37, 157, 164, 174, 194, 312.

D

Danse, 82, 219.
 Découverte-découvreur, 47, 74-76, 100, 102, 203, 223, 252, 318, 353.
 Déclinaison-conjugaison, 117.
 Déflagration énergétique, 139, 143-146.
 Dégradation des gestes, 103.
 Désimbrication des gestes, 67-68.
 Discours de Jésus, 125, 257.
 Droite-gauche, 194, 201, 213, 216, 252, 292.
 Durée-Monde, 137.

E

Écolier palestinien, 231, 297-298.

- Écriture, 33, 64, 102-104, 175, 270, 328.
 Élaboration d'une tradition, 22, 36.
 Émigration d'une tradition, 22.
 Énergie cosmologique interactionnelle, 46, 134.
 Énergie-geste potentiel, 85.
 Énergie spirituelle, 67, 88.
 Énergie toute-puissante, 85, 8990.
 Énergie vivante, 50, 64, 66, 134, 138, 281.
 Enfant spontané, 52, 58, 61, 70, 100, 102, 111, 172, 198, 218, 264.
 Enfer, 200, 210.
 Enfilage, enfilade (de perles-leçons), 37, 81, 233, 299.
 Engendration éternelle, 188.
 Équilibre humain, 203, 215-216, 269, 289, 295.
 Errance-péché, 81, 296.
 Esprit, 88, 281.
 Être-action, 46.
 Ethnique, 11, 33, 36, 86, 148.
 Ethnographie-ethnologie, 11, 34, 77.
 Étymologie gestuelle, 117, 119, 217.
 Eupraxie-praxie, 66-67, 287.
 Évolution phonétique, 116, 143, 146, 162.
 Explosion énergétique, 138-144, 146-149, 196, 251.
 Expression gestuelle, 71, 80, 85, 232.
 Expression humaine, 10, 68, 7172, 105, 124, 196, 217, 270, 273.
 Ézéchiél, 84.
- F**
- Facettes à reflets (des perles-leçons), 231, 233, 235, 238-239.
 Fardeau-soulèvement récitationnel, 282-283, 285-287.
 Fin des jours (Apocalypses), 347-348.
 Fidélité-foi, 129, 328.
 Formulaire (style oral), 125, 229, 234-235.
 Formulation universelle, 349.
 Formule algébrique, 316.
 Formule mimo-dramatique, 338.
 Formule orale traditionnelle, 212, 223, 229, 234, 296, 320, 358.
 Formule targoûmique, 127, 235, 319, 321-322, 367, 370.
 Formule trafiqué, 333-334.
 Formulisme (loi du) 17, 126, 312, 349.
- G**
- Gauche-gaucher, 201, 213-214.
 Genèse biblique, 85, 87, 96, 207 et suiv., 348.
 Génie, 57, 64, 66, 73, 75, 88.
 Geste caractéristique, 51-52, 79.
 Geste essentiel, 46, 52, 136.
 Geste humain, 33, 35, 49-50, 60, 78, 81, 97, 100, 119, 121, 196, 282, 292, 306, 338, 340.
 Geste interactionnel, 12, 34, 49, 56, 96, 115, 137, 253.
 Geste propositionnel, 34, 75, 120, 137, 253.
 Geste transitoire, 51, 111.
 Gesticulation significative, 80.
 Gestuel, 27, 36, 63, 67, 81, 84, 87, 93, 266, 287.
 Globalisme humain, 34, 69, 123, 162, 165, 191, 216, 287.
 Gorge récitante, 157, 161, 165, 167, 177, 182.
 Graphisme, 72, 87, 174-175, 195, 218, 257.
 Gréco-latinisme (latiniciste) 20, 22, 84, 188, 257.
 Gry (Léon), 319, 348.

H

Habitude, 72-73.
 Haleine de vie, 238.
 Hauteurs (cieux), 199-200, 210.
 Harmonie imitative, 151, 163.
 Hémistiche, 253, 265, 321.
 Hérodote, 257.
 Homme, 12, 34, 37, 53-54, 56, 6062, 64, 73, 77, 83, 100, 102, 197, 201-203, 269, 337.
 Homère, 255-256, 320, 335, 358.
 Humanités, 79.
 Humanisme, 119.

I

Idée, 61, 104, 281.
 Idée abstraite, 79, 106.
 Idéogramme, 104.
 Iéshouaïsme (christianisme araméen), 22, 127.
 Illettré, 71, 326-327.
 Image, 57, 94, 121.
 Imbrication cosmologique universelle, 48, 56, 75.
 Imbrication de formules orales, 244, 274, 357.
 Imbrication de gestes, 66-68, 289, 339.
 Imitation, 57.
 Implication interractionnelle — explication, 75.
 Im-pression — ex-pression, 60-61.
 Improvisateurs-récitateurs basques, 64, 244. — corses, 244. — finnois, 243, 320, 326. — de la Grèce moderne, 172, 244. — griots africains, 246. — malgaches, 241.
 Inconscient, 60, 62, 65-66, 73, 96.
 In-former, 81, 110, 135, 224, 233, 351.
 Inhibition des gestes, 58.
 Instruction-intellection, 344.

Instruire (s') = bâtir (se), 35.
 Insufflation universelle, 87-88.
 Intelligence, 73, 203, 264, 291.
 Interaction anthropologique, 51, 165.
 Interaction astronomique, 73.
 Interaction cosmologique, 45, 47, 51, 56, 62, 96.
 Interaction théologique, 173.
 Interaction universelle, 47.
 Intussusception, 14, 37, 51, 53-54, 60-61, 66, 76, 91, 115, 264.

J

Jeu humain, 59-61, 72, 103, 144.
 Jeu de mots et de sens, 235, 276, 354.
 Jérémie, 232-233, 267, 366.
 Jésus (cf. Iéshoua), 298.
 Joug matériel, 275-276.
 Joug récitationnel, 274-276.
 Joug (délier le) 278.
 Justesse globale-orale, 18, 78, 329.

L

Laboratoire anthropologique, 263.
 Laboratoire ethnique, 12, 121.
 Laboratoire de prise de conscience, 35, 223.
 Laboratoire de Rythmo-pédagogie, 182, 186, 287.
 Lamentation sur Jérusalem, 191.
 Langage, 85, 108, 122, 141, 162, 195, 253.
 Langue ethnique, 82, 86-87, 110, 114, 119, 122, 144, 149, 337.
 Langue gauloise, 330-331.
 Langue sémitique, 322.
 Lascaux (mimogramme de), 222.
 Liturgie, 10, 18, 99, 123, 128, 240, 347.
 Logique, 63, 67, 86, 135, 166, 169, 206, 208, 232, 247, 288, 339, 354.

Loisy (Alfred) 100, 129, 229, 296, 326.

M

Magnificat, 279, 296, 327.
 Macrocosme-microcosme, 56, 98, 137.
 Manuélage-corporage, 109, 335.
 Mécanique céleste des Palestiniens, 315, 343.
 Mécanique humaine, 19, 50, 56, 73, 134, 144, 317.
 Mélodie (cf. sémantico-mélodie), 115, 159, 166, 168.
 Mémoire, 12, 35, 61, 69, 72, 121, 135, 144, 177, 218, 223, 287-288.
 Mensonge, 58.
 Métaphore, 28, 86, 95, 231, 339, 344.
 Métaphysique, 50, 71, 108.
 Mimage, 53-54, 62, 64.
 Mimétisme opératoire, 59.
 Mimème, 53-54, 60, 68, 98, 103, 112, 114, 206, 252, 268, 270, 291.
 Mimeur, 37, 43, 52, 54, 73-74, 136, 218.
 Mimisme humain, 52-53, 56, 101, 106, 116.
 Mimismiatre-psychiatre, 67, 116, 121.
 Mimismologie, 77, 124.
 Mimismo-cinétisme, 49, 78, 109, 111.
 Mimismo-phonétisme, 111, 115, 142, 158, 161, 165.
 Mimodramatique des peuples spontanés, 78, 81-82, 104, 219.
 Mimodramatique d'Israël, 83, 85, 110, 210 et suiv.
 Mimodrame du Pain et du Vin, 85, 91-92, 100, 127-128.
 Mimogramme, mimographisme, 53, 101-104, 106, 118, 222.
 Mimoplasme, mimoplastisme, 53, 98-100, 102.

Mise par écrit, 105, 110, 173-174, 314, 319, 328, 333, 335.

« Mistères » du Moyen Age, 260.

Mnémo-mélodisme, 219, 230, 268, 298.

Modelage-démolage du Terreux, 86, 88.

Modernisme, 129.

Monde-durée, 346.

Monde invisible, 55, 336, 340.

Montage-démontage des gestes, 51, 68.

Mort, 128-129, 138.

Mot-phase gestuelle, 120, 250.

Mot-agrafe, 243-244, 364.

Musique, 115, 163-164, 166, 168-171.

Mythe, mythique, 81, 85, 229.

N

Nécrose, 17, 115, 182, 248.

Nom gestuel, 52, 93, 136, 339.

O

Obsession, 65, 103.

Octosyllabe, 243, 259, 265.

Onomatopée, 109, 112, 162.

Oralisme-globalisme, 123, 140, 273.

Orateur-improvisateur, 269-270.

Ordre, 48, 204-205.

Ordrage, 240.

Origines chrétiennes, 22, 370.

Origine des écritures, 100-101, 105, 118, 175.

Origine du langage, 108-109, 112.

Outil gestuel, 20, 57, 81, 201.

Outil anthropologique, 62.

P

Paraboles : Maison sur la pierre et sur le sable, 299-300. Oiseaux du ciel et lis des champs, 301-302.

- Parallélisme, 194, 216, 222, 225, 241-242, 257, 261, 263.
- Parallélisme formulaire, 234, 236237.
- Parlant (Parole et Souffle) 93, 95.
- Parole opératoire, 91.
- Parole toute-puissante, 110, 126.
- Parole vivante et perdurable, 129.
- Parole humaine, 148, 159-160, 168-171, 256, 265, 270.
- Partage-portage, 208-209, 213, 216, 219, 245, 264.
- Particularisme sémantique, 354356.
- Paysan, paysannisme, 89, 161, 163, 168, 198, 203, 211, 248, 266, 276, 296, 305.
- Pédagogie livresque, 69-70, 102104, 206, 266.
- Pédagogie de l'enfant, 70, 111, 120, 218, 265.
- Pédagogie de Rabbi Iéshoua, 268, 2Î8, 286, 297-298.
- Péguy (Charles) 164, 263.
- Pensée, 54, 63, 122, 135, 170.
- Penser-peser, équilibré, 203, 291.
- Perles-Leçons, 36, 81, 131, 174, 240, 296.
- Philologie livresque, 33-34, 87, 183.
- Phonème-mimème, 110.
- Phonétique historique, 34, 195.
- Phonétique expérimentale (cf. Rousselot) 34, 195.
- Phonogramme, 118.
- Phonomimisme, 105, 110-111, 162, 164.
- Pierre (cf. Kêphâ), 299.
- Pied et syllabe, 146.
- Platon, 61, 94, 108, 320-321, 335.
- Plumitif, 71, 163, 173, 176, 228, 257.
- Poésie, 223, 226-227, 230, 260.
- Poiétès, 254.
- Polysémantisme, 238, 285, 353.
- Praxie, 56, 66, 111.
- Prélogisme, 206-207.
- Prêtres, 128, 293, 298, 305, 328.
- Primitif, 72, 77, 99, 140, 163~ 206.
- Prologue de Jean, 93, 189-190.
- Prophète (cf. Nâbî), 64, 83.
- Proposition, 75, 105, 120, 267.
- Proverbe, 247-248, 250, 254.
- Purgatoire, 200.

R

- Racines gestuelles, 119, 164, 337338.
- Récepteur humain, 54-56, 74.
- Récitatif, 172, 183, 216, 227, 229.
- Récitation, 172, 243, (du Jugement dernier) 303-304.
- Règle (cf. Malkoûtâ), 238, 285, 297.
- Régulateur des gestes humains, 99, 278, 285, 300, 358.
- Régulation, 296, 355.
- Religion, 18, 83, 266, 307, 315.
- Rejeu humain, 61, 63, 70, 78, 81, 141, 144, 218.
- Résonateur humain, 55, 110.
- Résonance formulaire, 234-235.
- Résurrection, 97, 175, 182.
- Rêve, 62-63.
- Révélation, 87, 91, 314, 358.
- Rousselot (Jean-Pierre), 34, 116, 140, 143, 150, 162, 195, 246.
- Rythme anthropologique, 134
136, 139, 141.
- Rythme et mémoire, 35, 69, 135, 144, 227.
- Rythmique grecque et latine, 228, 230, 254-255.

Rythmique et logique, 135, 137, 345, 353.
 Rythmique des psaumes, 225.
 Rythmique des prophètes, 227.
 Rythmisme et mimisme, 53, 136.
 Rythmo-catéchistique, 183, 227, 299, 321, 325, 344.
 Rythmo-mimeur, 80, 126, 137, 216, 221.
 Rythmo-typographie, 130, 226, 240, 259.

S

« Savoir par cœur », 35, 179, 266.
 Schématisation, 352, 356.
 Schème rythmique, 221, 249, 253, 352.
 Scription, scriptionner, 322, 335.
 Sémantico-mélodisme, 159-160, 163, 166, 168, 178, 182-184, 186, 227.
 Sermon sur la montagne, 71, 181, 325.
 Septénaire de la Genèse, 207, 210, 248.
 Signe de la Croix, 96.
 Souffle, 64, 82, 88-89, 129, 237, 240, 265.
 Souffle analogique du Tout-Puissant, 87, 93, 95.
 Spirituel, 57, 88, 266.
 Spontanéité humaine, 50, 52, 164, 196, 206, 263, 266, 288, 306.
 Style, 206, 229, 268, 337.
 Style écrit, 33, 71, 168, 191, 218, 288, 335.
 Style global, 119, 124, 139, 212, 221, 253.
 Style oral, 12, 36, 119, 168, 174, 182, 227, 229, 273.
 Style parlé, 25, 249, 299.
 Style pédagogique, 265, 267, 269.
 Successiver, successivation, 49, 56, 114, 137, 348.

T

Tchang Tcheng Ming (Bède), 103, 151, 242, 306.
 Technique grecque et technique palestinienne, 314.
 Télévision, 70, 78, 105, 107, 218.
 Temps, 143 ; temps-durée, 344-345.
 Tension psychologique, 50.
 Terreux (cf. Adâm), 86, 88, 96-97, 160, 182, 237, 296.
 Texte-témoin, 328.
 Tradition, 36, 81, 166, 216, 224.
 Tradition de Style oral, 158, 160, 173-174, 183, 186, 212, 225, 257, 277.
 Traditionniste, 129, 168, 174, 228.
 Traduction (problème de la), 238, 333, 345.
 Transmutation, 90.
 Travailler à la Tôrâh, 275, 283, 285.
 Triade gauloise, 324.

Trinité, 95-96.
 Triphasisme anthropologique, 45, 49, 134.
 Triphasisme cosmologique, 45-47, 134.
 Triphasisme rythmique, 137.

V

Vers, 253, 257, 259-262.
 Vibration, 45, 54-55.
 Vie, 13, 72, 74, 78, 99, 129, 167, 239, 241, 248.

Y

Yin yang, 243.

**TERME HÉBREUX OU
ARAMÉENSAVEC LEUR
TRADUCTION RELATIVE.**

Abbû : Père, 93, 96, 167, 295, 307, 336, 339, 344.

Adâm : terreux, 86-87, 110, 238.

Berâ : fils, 93, 96, 167, 295, 297, 308, 339.

Besôretâ : annonce orale, 36, 125, 167, 188, 281, 338.

Bisrâ : chair, 126, 167, 173.

Dâbâr : parole créatrice, 90, 110, 125, 282, 285.

Elâhâ, Elohim : le Tout-Puissant, 100, 110, 179, 185, 188, 294-295, 316, 356-357.

Gôyîm : non-juifs, 94, 167.

Hemanoûtâ : fidélité, 129.

Iahôh, Iahvé : 93, 110, 283.

Iéshoua : Jésus, 91, 124-125, 234, 236, 257, 268, 278, 301.

Iôhânân : Jean, 95, 188, 296, 353, 356.

Immâ : mère, 308.

Ish, ishâh : homme, hommesse, 211.

Kenishtâ : synagogue, 94.

Kêphâ : Pierre, 94, 167, 180, 187, 296, 299, 326.

Malkoûtâ : règle, règne, 238, 283, 285, 297, 355.

Mammonâ : argent, 309.

Mâriâm, 93, 225, 234, 279, 293, 307-309.

Mâshâl parabole, 333.

Meshîhâ : Messie, 93, 212, 296.

Memrâ parole créatrice 85, 9093, 110, 126-127, 166, 173, 179, 188-189, 296, 355-357.

Memraïsaïon, 353-355.

Midrâsh : explication, 190, 238, 298, 333, 344, 351.

Miqrâ : lecture psalmodiée de la Tôrah, 190.

Mishnâh : répétition, 286, 298.

Nâbî : prophète, 64, 83, 94, 99, 126, 219, 276, 283, 338.

Nâfshâ : gorge, 89, 128, 157, 165, 167, 177, 237.

Olâm : siècle, durée, 345.

Orâyetâ : directive, 336, 355.

Oumin yad : et aussitôt, 127.

Paraqlîtâ : interprète, 295, 339.

Pitgâmâ cf. Dâbâr, 125.

Qâdâsh saint, 98.

Qodâshâ : perle sacrée, 235.

Qoudshâ : sainteté, 235.

Qehillâ : assemblée mémorisante, 299, 308.

Rabbi : instructeur, 110, 125, 228, 230, 240, 285-286, 297.

Roûhâ : souffle du nez, 128, 211, 237.

Roûhâ de Qoudshâ : souffle de sainteté, 93, 96, 167, 295.

Satanâ : tentateur, 211-212.

Séder-Sêfer : ordrage-comptage, 208, 229, 314.

Shâoûl de Giscala : Paul, 174, 237, 294, 326, 350.

Sheôl : sous-terre, 350.

Shemayyâ hauteurs-cieux, 200.

Talmoûd apprenage, 219, 224, 228, 321.

Talmid : apprenneur par cœur, 286.

Targoûm : traduction, 92, 125, 166, 190, 228, 234, 294, 321, 330, 333, 370.

Tôrah : directive, 231, 240, 276, 283, 338, 344, 355.